



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

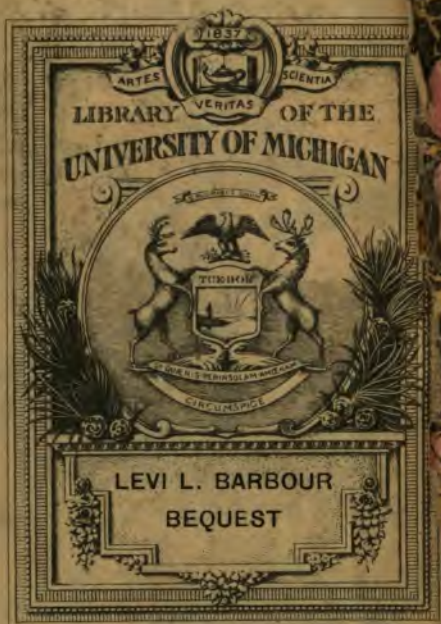
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

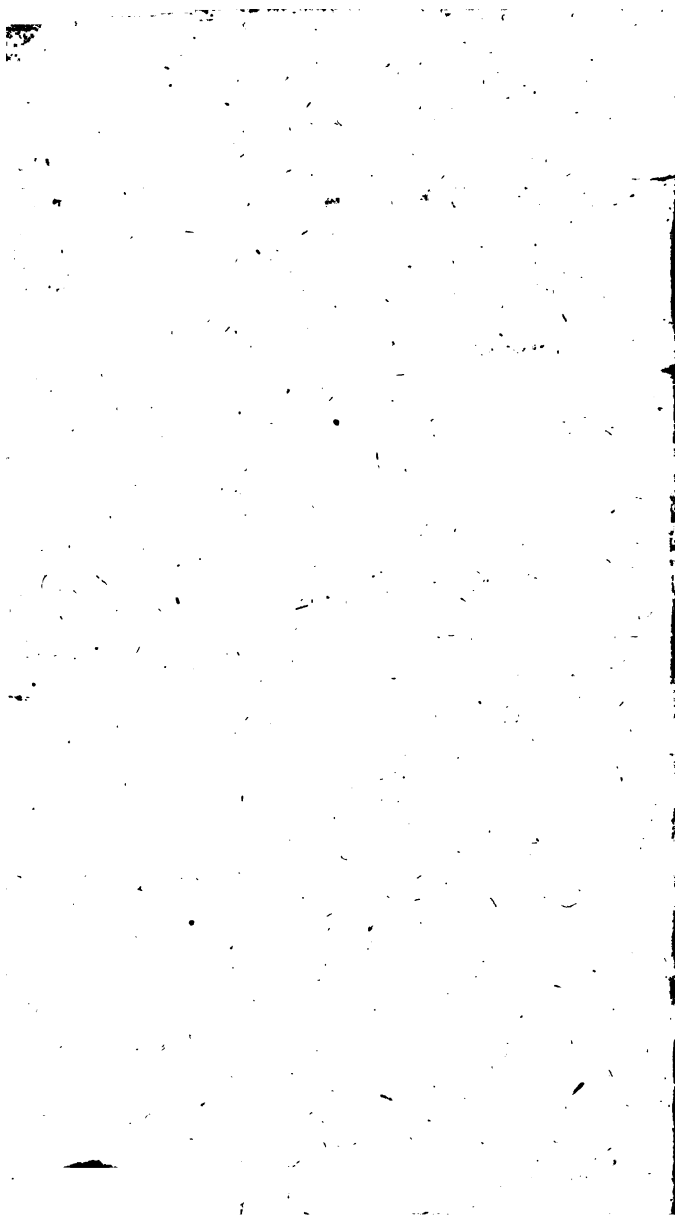
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









DG

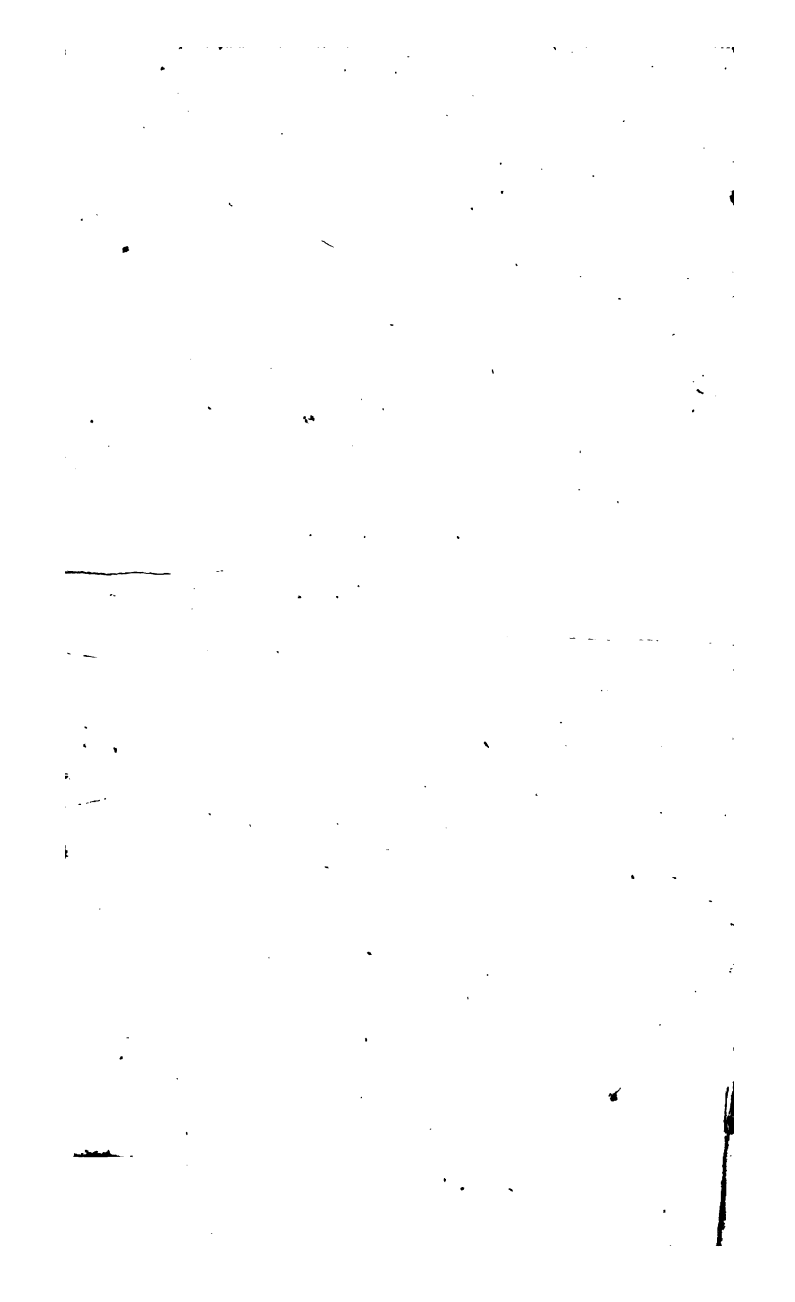
541.8

B3

G98

1812

---



**HISTOIRE**  
**DU**  
**CHEVALIER BAYARD.**

ANDRÉ, IMPRIMEUR, A COULOMMIERS.



# HISTOIRE

DE PIERRE TERRAIL;

DIT

LE CHEVALIER BAYARD;

SANS PEUR ET SANS REPROCHE.

PAR M. GUYARD DE BERVILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

*Donné à la bibliothèque  
de la ville de Paris  
le 10 Mars 1844*

---

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

---

M. DCCCXII.

Bequest of  
Levi L. Barbour  
3-23-26

## PRÉFACE.

**U**N écrivain du dernier siècle\*, en parlant avec éloge du chevalier Bayard, termine son discours par ces mots : « Je » conseillerois volontiers aux nobles ; » qu'au lieu de tant de livres fabuleux, » ils fissent lire son histoire à leurs enfans, d'autant que sans y prendre rien » de vain, ils trouveront en quoi cultiver et fortifier les semences des vertus » que la nature a mises en eux. » Combien ne sommes-nous pas mieux fondés à reprocher, avec tous les gens qui pensent bien, à tant d'écrivains de nos jours, cette multitude d'ouvrages, les uns frivoles, les autres dangereux, dont ils inondent le public ? Ceux-là ne tendent qu'à amollir les cœurs, ceux-ci à corrompre la morale ; d'autres respirent la révolte contre toute subordination, et d'autres attaquent la Divinité jusque sur son trône : ouvrages cependant recherchés, et lus avec tant d'avidité, que leurs auteurs en deviennent tous les jours plus hardis, au point même de se faire une gloire de la flétrissure.

Combien ces auteurs, la plupart nés avec des talens réels, n'auroient-ils pas plus d'honneur de faire revivre une quan-

\* Manroy, histoire de la Valette.

tité de productions de l'esprit humain , en tous genres et en toutes langues , que le tems a fait presque disparoître , ou qu'il a au moins reléguées dans le fond des bibliothèques, et d'autres composées en notre langue, lorsqu'elle étoit encore bien loin de la perfection où elle est parvenue, et qui, par cette raison, sont à peine intelligibles, et devenus très-rares, qui cependant n'en seroient pas moins utiles et agréables au public; et avantageuses aux écrivains!

De ce nombre est l'histoire que je présente à tous ceux qui se destinent à la profession des armes. Ils y trouveront un modèle de toutes les vertus civiles, militaires et chrétiennes. « Je veux, disoit le sieur Fortin de la Houguette à son fils \*, que ce soit la première histoire que tu lises et que tu me racontes : tâche de l'imiter en ce que tu pourras, il ne se peut faire de copie qui ne soit bonne sur un si merveilleux original. Si tu ne peux arriver à sa valeur, qui est hors d'exemple, sois fidèle à ton prince, et débonnaire comme lui ». Que de leçons en si peu de mots!

Dès ma plus tendre enfance j'ai ouï parler du chevalier Bayard, comme d'un

\* Fortin de la Houguette. Avis d'un bon père à son fils.

des plus grands hommes des derniers siècles. Son portrait, dans la galerie du Palais-Royal à Paris, m'inspira le dessein de connoître ce héros. Je lus, je m'instruisis, et bientôt ce que j'en appris surpassa beaucoup ce que j'avois entendu. Quelques affaires m'ayant conduit à Grenoble, j'y trouvai la mémoire de Bayard presque aussi récente que ~~si~~ eût mort que depuis vingt ou trente ans ; j'y sus que sa vie avoit été imprimée ; mais ma surprise fut extrême de ce que dans la patrie même de ce héros, dans la province dont il avoit fait la gloire, son histoire n'étoit dans les mains de personne ; en sorte que j'eus une peine extraordinaire à en acquérir un exemplaire, grand in-12, fort épais, imprimé à Grenoble ? chez Nicolas, 1650, qui n'est qu'une nouvelle édition de celle de Godefroy, de 1619, dédiée au roi Louis XIII.

Je ne puis exprimer avec quelle avidité et quelle satisfaction je lus cette histoire, quoique très-mal écrite, et d'un style si vieux pour sa date, qu'il est évident que l'éditeur n'a fait que copier les originaux de l'année 1527 ; mais elle n'en est pas moins estimable, tant par son exactitude, que pour une quantité de notes instructives tirées des auteurs contemporains.



L'admiration que je conçus pour un homme si merveilleux, m'inspira l'idée de lui donner une nouvelle vie, et de mettre dans les mains de la jeunesse militaire un livre aussi utile que curieux, et un modèle de toutes les vertus.

On n'écrit point la vie des hommes ordinaires. Il importe peu à un siècle de savoir que tel homme a vécu dans le siècle précédent, si cet homme n'a fait que ce que mille autres ont fait comme lui. A de tels hommes l'histoire ne doit tout au plus que la conservation de leurs noms et de quelques faits, s'ils l'ont mérité. Les héros, les hommes extraordinaires en tous genres, ceux qui ont réuni toutes les vertus, et qui les ont possédées dans un degré supérieur, ceux-là ont un droit singulier à l'histoire, et la nature qui les a produits a un intérêt personnel de conserver leur mémoire, et leurs faits recueillis en corps.

De tous les héros dont la vie a été écrite, Bayard est peut-être le seul qui puisse être loué généralement et sans exception. Tels ont eu telles vertus; tels en ont eu d'autres; mais y en a-t-il un seul qui n'ait eu quelque vice? Bayard n'en a eu aucun, et il a été doué de toutes les vertus humaines. La bonté jointe à la valeur; l'intrépidité à une prudence extraordinaire; le sang

froid dans le péril , et une présence d'esprit admirable pour s'en retirer ; une sagesse et une justesse de point de vue qui , dans les conseils , ramenoient toujours tous les avis au sien , avec un talent pour l'exécution que personne ne posséda à un plus haut degré. Son attachement pour ses rois , pour sa patrie , pour tous ses devoirs : son zèle pour le service , qui ne lui a jamais permis de se refuser à rien , et qui au contraire le plaçoit toujours le premier aux attaques , et le dernier dans les retraites ; sa piété au milieu du tumulte des armes , sa charité inépuisable , sa libéralité , sur-tout envers les troupes qu'il commandoit , qui partageoient toujours entr'elles les rançons de ses prisonniers , sa générosité et sa grandeur d'ame dans la victoire , sa vigilance dans les petites occasions comme dans les grandes , etc., etc., telles ont été les vertus qui lui ont acquis la confiance des rois qu'il a servis , et celle des troupes qu'il a commandées , lesquelles se sont toujours estimées invincibles sous ses ordres ; l'estime enfin des souverains , même étrangers , qui lui en ont prodigué les témoignages : vertus qui l'ont rendu la terreur des ennemis de la France , que son nom seul effrayoit. Enfin , et pour abrégér un éloge qui pourroit paroître outré , si tous les historiens ne l'avoient con-

firmé, Bayard a été le seul guerrier que son siècle même ait décoré du surnom de chevalier sans peur et sans reproche, qui ait eu l'honneur d'armer son roi chevalier, et celui de recevoir une députation du parlement de Paris; peut-être encore est-il le seul qui ait vu en mourant les larmes sincères des mêmes ennemis qu'il faisait trembler quelques heures auparavant, et le seul qui, après sa mort, ait reçu de leur part les honneurs funèbres réservés aux rois.

Cette histoire a encore un grand avantage que je ne puis me dissimuler. Il semble que le siècle de mon héros a été celui des grands hommes, et que l'on ne sait après Bayard lequel seroit le plus digne de notre admiration. Tel fut un duc de Nemours, un Chaumont-d'Amboise, un Lautrec, un Clermont-Montoise, un L. de la Trémouille, des Chabannes des de Foix, des Trivulce, un Louis d'Arcès un Molard, des d'Alègre, et tant d'autres dont l'énumération est superflue pour ceux qui liront l'histoire même, et qui y trouveront une multitude d'hommes, même parmi les inférieurs, dignes, comme les chefs, d'être loués et imités.

Quant à mon travail, je suis bien éloigné de m'ériger en auteur; je n'ai eu que deux motifs en écrivant : le zèle d'un bon

citoyen, qui a en vue le bien et l'honneur de sa patrie, et le regret de ne pas voir dans les mains et sous les yeux de tout le monde, sur-tout de la jeunesse, l'histoire d'un héros digne de l'immortalité. Je n'ai donc fait que la traduire, pour ainsi parler, en style plus supportable que l'ancien, et présenter à la jeunesse militaire un maître de vertus plus capable de les rendre sensibles et praticables par ses exemples, que ne le seraient des instructions verbales.

Je ne me suis point attaché à un style fleuri et académique, qui, à mon avis, n'est pas celui de l'histoire; j'ai écrit tout naturellement, ne me piquant d'autre chose que d'une grande exactitude dans les faits, et de la pureté du langage, autant que j'en suis capable. Tout ce que j'ai ajouté à l'original se réduit à quelques notes et anecdotes relatives à mon sujet, que j'ai tirées des auteurs les plus fidèles. J'ai aussi conservé quelques phrases des originaux, les unes pour leur singularité, les autres pour leur énergie et je les ai distinguées par le caractère italique. Mais j'ai écarté une quantité de petits détails dont les anciens se piquoient, et que le bon goût de notre siècle ne supporteroit pas.

Je dois faire une observation pour l'in-

telligence de quelques dates; tout le monde ne comprendra pas que les mois de février et de mars paroissent en quelques endroits les derniers de telle ou telle année; mais on doit savoir qu'alors l'année ne commençoit qu'au jour de Pâques, à quelque jour qu'il se trouvât, et que l'on n'a commencé à coter l'année du premier janvier qu'à pareil jour de l'année 1564, par ordonnance de Charles XI. J'ai répété cette observation seulement une fois dans mon ouvrage, pour en rafraîchir la mémoire à mes lecteurs.

Et si mon zèle est récompensé par l'applaudissement du public, et sur-tout de ceux à qui j'ai eu principalement dessein de plaire et d'être utile, je ne différerai pas long-tems à leur présenter un second ouvrage aussi intéressant et aussi instructif que la vie de Bayard\*.

Enfin, et pour finir cette préface par où je l'ai commencée, mes vœux seront comblés, si j'ai la satisfaction de voir l'exemple que je donne, de faire revivre les morts dignes de mémoire, suivi par des gens plus capables que moi de fournir la même carrière.

\* Cette préface a été écrite en 1760. Le second ouvrage annoncé ici, est l'histoire du connétable du Guesclin, 2 vol. in-12, qui a paru depuis.



*Henry B. Lyman*

**HISTOIRE**  
**DU**  
**CHEVALIER BAYARD.**

---

**LIVRE PREMIER.**

## SOMMAIRE

### DU LIVRE PREMIER.

**Naissance du Chevalier Bayard. Il se détermine à treize ans pour le parti des armes. Présage de ce qu'il doit être un jour. Il est présenté au duc de Savoie, qui le reçoit en qualité de page. Il se fait aimer de son maître et de toute la cour. Le duc de Savoie va visiter Charles VIII, à Lyon. Réception que le roi lui fait. Le duc offre son page au roi, qui le reçoit avec satisfaction. Le surnom de Piquet est donné à Bayard, et à quelle occasion. Le roi le donne au comte de Ligny, et lui recommande. Le seigneur de Vaudrey publie un tournoi à Lyon. Bayard s'engage à y combattre. Il obtient de l'argent de l'abbé d'Ainay son oncle. Il combat au tournoi, et en sort victorieux à l'âge de dix-sept ans. Il est fait homme d'armes dans la compagnie du comte de Ligny. Il prend congé du roi, qui le comble de bienfaits. Tendresse du comte et sa générosité pour Bayard. Il part pour sa garnison avec un équipage de seigneur. Réception que lui fait toute la compagnie du comte de Ligny. Il donne un tournoi aux dames de la ville. Il remporte les prix, et les distribue à deux combattans. Charles VIII part pour la conquête du royaume de Naples. Il fait son entrée dans Rome en souverain. Bataille de Fornoue gagnée par le roi. Bayard lui présente une enseigne de cinquante hommes, et en est récompensé. Le roi rentre en France, et apprend aussitôt la révolte de Naples. Il meurt subitement à Ambois.**

# HISTOIRE

DU

## CHEVALIER BAYARD.

---

### LIVRE PREMIER.

**B**AYARD naquit au château dont il porta le nom , en l'année 1476 , sous le règne de Louis XI. Guillaume d'Avançon , archevêque d'Embrun , qui long-temps après acquit cette seigneurie , faisant faire des réparations au château , voulut que la chambre où Bayard étoit né fût conservée par respect pour la mémoire d'un si grand homme.

Quoique l'histoire de sa vie , que nous présentons au Public , paroisse singulièrement consacrée à la noblesse et à l'état militaire , elle n'en est pas moins digne d'être mise dans les mains de la jeunesse de tous les états : un homme qui a possédé toutes les vertus , est un modèle en tous genres , que chacun doit et peut s'efforcer d'imiter. La bonté et la droiture de son cœur , sa générosité , sa charité , lui ont acquis le surnom de *Bon* ; sa valeur et son intrépidité , celui de *Chevalier sans peur* ; enfin sa fidélité à tous ses devoirs la fait connoître sous le nom de *Chevalier sans reproche*. Toutes les circonstances de sa vie ont justifié ce

glorieux témoignage de son siècle , et la postérité ne lui refusera pas.

Les historiens qui ont écrit sa vie ne nous apprennent rien de ses premières années, qu'il passa sans doute dans les amusemens de son âge , et à recevoir les premières instructions de ses parens.

A peine eut-il atteint l'âge de treize ans , qu'Aymond Terrailson père, accablé d'années et de blessures , se sentant près de sa fin , fit venir ses quatre fils devant lui , en présence de leur mère , pour savoir d'eux quel parti ils vouloient embrasser. L'aîné déclara vouloir vivre auprès de ses parens tant que Dieu les conserveroit , et ensuite jouir tranquillement de son bien. Bayard , le second , parla après son frère , et dit avec une vivacité au-dessus de son âge , que tenant de son père et d'une longue suite d'aïeux un nom illustre dans les armes , et de grands exemples de vertus guerrières , il le prioit de trouver bon qu'il les imitât ; que c'étoit là son inclination , et qu'il espéroit , avec l'aide de Dieu , ne point déroger de la gloire de ceux de sa maison , dont il lui avoit souvent entendu citer les hauts faits. A ce discours le père ne put retenir ses larmes , et il lui dit : Mon fils , Dieu t'en fasse la grace ; tu as déjà la taille et la ressemblance de ton aïeul , qui fut un des plus accomplis gentilshommes de son temps : ta résolution me comble de joie , et dans peu je la secorderai , en te plaçant dans quelque maison de prince , où tu puisses faire ton apprentissage des armes.

Il lui tint parole dès le lendemain ; et pour cela il envoya un de ses gens à l'évêque de Grenoble , son beau-frère , le prier de se rendre chez lui. Le prélat , qui aimoit tendrement sa famille , vint le jour même , et trouva au château beaucoup de gentilshommes , parens ou amis , que le père avoit invités dans le même dessein ; le jour suivant l'évêque leur dit la messe , et on dîna. Bayard servoit à table ses parens avec une modestie et des graces qui lui attirèrent les louanges de toute la compagnie.

Après le repas le vieillard prit la parole en ces termes : Je vous ai invités , Messieurs , à m'honorer de votre présence , pour vous consulter , comme bons parens et amis , sur le sort de mes enfans , avant que Dieu dispose de moi ; ce que j'attends tous les jours , vu mon âge et mes infirmités. Ensuite il leur rendit compte de ce qui s'étoit passé entre lui et ses enfans , et , parlant de Bayard , il dit : Pierre , mon second fils , m'a causé une joie inexprimable en me déclarant son goût pour la guerre : il ressemble trop à feu mon père , pour n'être pas un jour comme lui un bon et brave gentilhomme , et je crois que vous en concevez la même espérance que moi : je vous prie donc de me conseiller en quelle maison de prince ou de seigneur je dois le placer pour qu'il prenne de bonnes leçons , et qu'il puisse s'avancer , avec le temps , dans le parti des armes. Chacun en dit son avis : l'un opinoit pour le mettre page chez le roi de France ; un

autre , dans la maison de Bourbon. Mais l'évêque de Grenoble parlant au père , lui dit : Vous savez que le duc de Savoie nous honore de son amitié , et nous regarde comme ses bons serviteurs , je me charge de lui présenter mon neveu en qualité de page. Le Prince est à Chambéri , je peux dès demain y conduire votre fils , et je fais mon affaire de l'équiper et de lui donner un cheval. Toute la compagnie applaudit ; sur-tout le père , qui , les larmes aux yeux , remit à l'instant le jeune Bayard entre les mains du prélat , en lui disant : Je vous le donne , et priez Dieu que , quelque part que vous le placiez , il vous fasse honneur .

Alors l'évêque envoya commander à Grenoble des habits de diverses étoffes , pour l'enfant , avec ordre que tout fût prêt dès le lendemain , ce qui fut exécuté ; en sorte que Bayard bien équipé , et sur son petit cheval , se présenta devant la compagnie d'aussi bonne grace que s'il eût été en présence du duc de Savoie.

Le cheval , accoutumé à une plus grande charge , et sentant les éperons ; fit trois ou quatre sauts qui alarmèrent la compagnie ; mais Bayard , bien loin de s'effrayer , se raffermir en selle , redoubla les coups d'éperons , fournit devant tout le monde sa carrière , et réduisit le cheval comme auroit fait un homme de trente ans. Son père , charmé de voir tant de hardiesse dans un enfant qui ne faisoit que sortir de l'école , et qui montoit pour la première fois , lui demanda , en riant , s'il n'avoit

pas eu peur : Bayard, avec la même assurance, lui répondit qu'il espéroit, avec l'aide de Dieu, manier autrement son cheval avant qu'il fût peu, et lui faire voir de près les ennemis du prince qu'il serviroit. Ensuite l'évêque lui ordonna de prendre congé de la compagnie, ce qu'il fit, sans mettre pied à terre, adressant d'abord la parole à son père, à qui il souhaita que Dieu le conservât assez long-temps pour qu'il reçût de lui des nouvelles satisfaisantes, comme il l'espéroit. Le vieillard lui donna sa bénédiction, ne lui recommandant qu'une chose : Mon fils, lui dit-il, quelque prince que vous serviez, souvenez-vous que votre prince naturel est le roi de France, et que vous ne devez jamais porter les armes contre lui, ni contre votre patrie; après quoi Bayard fut embrassé de tous les assistans, et prit son congé.

La dame Terrail, sa mère, voyoit de son appartement ce qui se passoit, et fondoit en larmes. On alla l'avertir de venir voir son fils pour la dernière fois. Elle vint, l'embrassa, et lui dit : Mon fils, vous savez avec quelle tendresse je vous ai élevé, vous n'en devez jamais perdre le souvenir; je n'aurai plus occasion de vous en donner de nouvelles marques; mais j'exige pour toute reconnoissance que vous vous souveniez toute votre vie de ce que je vais vous dire. Je vous recommande trois choses; et si vous les accomplissez; soyez assuré de vivre honorablement en ce monde, et que Dieu vous bénira : la première, c'est de craindre Dieu, le

servir et l'aimer, sans jamais l'offenser, s'il vous est possible ; c'est lui qui nous a tous créés, qui nous fait vivre et nous conserve ; c'est lui qui nous sauvera ; sans lui et sans sa grace nous ne saurions faire la moindre bonne œuvre ; soyez exact à le prier tous les jours le matin et le soir, et il vous aidera. La seconde, c'est que vous soyez doux et civil envers la noblesse, c'est que vous ne témoigniez ni hauteur, ni orgueil à personne ; soyez toujours prêt à obliger tout le monde ; évitez la médisance, le mensonge et l'envie, ce sont des vices indignes d'un chrétien ; soyez sobre, fidèle à votre parole, et surtout charitable pour les pauvres, et Dieu vous rendra abondamment ce que vous donnerez pour l'amour de lui ; soulagez particulièrement les veuves et les orphelins, autant que vous le pourrez ; enfin, fuyez les flatteurs, et gardez-vous bien de l'être vous-même ; c'est un caractère également odieux et pernicieux. La troisième chose que je vous recommande, c'est, encore une fois, la charité ; elle n'appauvrit point ; et apprenez de moi que telle aumône que vous ferez pour l'amour de Dieu, vous sera infiniment profitable pour le corps et pour l'âme. Voilà tout ce que j'avois à vous dire : votre père et moi n'avons pas encore long-tems à vivre, Dieu veuille qu'avant de mourir nous apprenions de vous des nouvelles qui nous fassent honneur et à vous, et je vous recommande à sa bonté divine.

Bayard répondit modestement : Madame, je vous rends grace de tout mon cœur des



bonnes leçons que vous venez de me faire, et j'espère, moyennant la grace de celui à qui vous me recommandez, d'en conserver chèrement le souvenir, et de les pratiquer si exactement que vous en serez satisfaite, et je vous supplie, en prenant congé de vous, de me continuer vos bonnes grâces. Alors la dame lui donna une bourse où il y avoit sept écus d'or qui valoient alors trois livres dix sous chacun, et elle chargea un domestique de l'évêque de deux autres écus d'or, pour les présenter de sa part à l'écuyer du duc de Savoie qui seroit chargé du chevalier, avec une petite malle pleine de linge à son usage. Cela fait, l'oncle et le neveu partirent, et prirent la route de Chambéri, où ils arrivèrent le même jour, Bayard n'ayant de sa vie ressenti tant de joie qu'il en avoit de se voir à cheval.

Cette ville est de toute ancienneté du diocèse de Grenoble, et l'évêque y tient un official et une juridiction ecclésiastique. Le prélat attendit le lendemain pour se rendre à la cour du duc, qui apprit avec plaisir son arrivée, l'estimant et l'honorant comme l'un des plus vertueux et des plus respectables prélats de son siècle. Ce prince (1) tenoit une cour très-brillante, et fut toute sa vie fidèle allié de la France. Le lendemain donc, qui étoit un dimanche, l'évêque se rendit de bonne heure chez le duc, duquel il fut reçu avec

---

(1) C'étoit Charles I, fils d'Amédée IX et d'Yolande de France, fille de Charles VII. Il avoit succédé à son frère Philibert I.

toutes les démonstrations possibles de bonté et d'amitié. Il l'accompagna et l'entretint jusqu'à l'église, où ils entendirent la messe, pendant laquelle l'évêque lui présenta, suivant l'usage, l'évangile et la paix à baiser. En sortant de l'église, le duc lui tendit la main, et le retint à dîner avec lui. Pendant le repas, Bayard servoit son oncle de si bonne grace, que le prince en fut frappé ; il demanda à l'évêque qui étoit cet enfant qui lui donnoit à boire d'un air si sage et si modeste pour son âge. Monseigneur répondit le prélat, c'est un jeune gentilhomme, mon neveu, que j'ai amené pour vous le présenter, si ses services vous sont agréables ; mais ce ne sera qu'après le dîner de votre altesse, et dans un état où il puisse lui plaire. Je l'accepte dès à présent, repartit le duc, je l'ai déjà pris en amitié, et je serois bien difficile si je refusois un tel présent de votre main. Le chevalier, charmé de ce qu'il venait d'entendre, et instruit par son oncle de ce qu'il avoit à faire, ne s'amusa pas à dîner : il sortit dans l'instant, et alla se mettre en état de paroître avantageusement devant le duc. Il fit seller et parer son cheval, et vint au petit pas au palais, où ce prince, appuyé sur une fenêtre, le vit entrer dans la cour, faisant bondir son cheval et le maniant comme auroit fait un écuyer de profession. *Monseigneur de Grenoble*, dit le duc, *je crois que c'est là votre petit mignon qui monte si bien à cheval ?* Oui, monseigneur, répondit l'évêque, c'est mon neveu lui-même ; il sort

de bonne race, et sa famille a produit de braves gentils hommes et de *vaillans chevaliers*. Son père, accablé de vieillesse et couvert de blessures, n'a pu avoir l'honneur de vous le présenter lui-même, et m'en a donné la commission. Je le reçois dès ce moment à mon service, dit le prince; le présent m'est cher, et je prie Dieu qu'il marche sur les traces de ses ancêtres, dont je connois le nom et la bravoure. Aussitôt il fit appeler celui de ses écuyers en qui il avoit le plus de confiance, le chargea du jeune Bayard, et le lui recommanda comme un enfant dont il concevoit les plus grandes espérances. L'évêque remercia le prince en homme pénétré de ses bontés, et prit congé de lui. Le duc passa encore quelque tems à Chambéri, d'où il se proposa d'aller dans peu à Lyon, rendre ses devoirs à Charles VIII, roi de France, qui y étoit alors.

Cependant Bayard, installé en sa qualité de page, acquit en peu de tems l'estime et l'amitié de toute la cour de Savoie: il s'attacha aux devoirs et aux exercices de son état avec tant d'application et de succès, qu'il l'emporta bientôt sur tous ses camarades, à la danse, à la lutte et au fait des armes, mais sur-tout à monter à cheval. Il se rendit si officieux, si prévenant, il obligeoit avec tant de grâces les seigneurs et les dames, que le duc et la duchesse concurrent pour lui en peu de temps, une amitié vraiment paternelle.

Six mois après ce qui vient d'être dit, le duc de Savoie partit de Chambéri et prit la

route de Lyon. Charles VIII y étoit depuis un an avec sa cour, et s'y amusoit, entr'autres choses, à donner des tournois, des carrousels et des bals aux dames de la ville; il leur faisait même l'honneur de les admettre à sa table. Le roi, averti de l'arrivée du duc de Savoie, envoya au devant de lui le comte de Ligny (2), l'un des principaux seigneurs de sa cour, avec nombre de gentilshommes; et un détachement des archers de sa garde, qui le rencontrèrent à deux lieues de Lyon. Le prince fit grand accueil au comte de Ligny, au seigneur d'Avesnes (3); et à tous les autres seigneurs, et ils continuèrent la route en causant ensemble. Le comte aperçut le jeune Bayard parmi le cortège, et fut si charmé de sa bonne grace à cheval, qu'il ne put s'empêcher d'en faire compliment au duc. C'est, répondit ce prince, un jeune Dauphinois, neveu de l'évêque de Grenoble, qui me l'a donné il y a environ six mois, encore tout enfant; mais je n'en ai jamais vu de plus adroit à ses exercices, et de plus hardi pour son âge à dompter un cheval, ni qui ait plus de grace à tous ce qu'il fait. Il est d'une des meilleures maisons de sa province, et des plus fécondes, depuis plusieurs siècles, en grands hommes

---

(2) Louis de Luxembourg, fils de Louis, comte de Saint-Pol, connétable de France qui eut la tête tranchée à Paris, le 19 décembre 1475, pour crime de félonie.

(3) Gabriel d'Albret, seigneur d'Avesnes, frère de Jean d'Albret, roi de Navarre. Jean fut père de Jeanne d'Albret, mariée à Antoine de Bourbon Vendôme, desquels naquit Henri IV, en 1553.

de guerre , et je ne doute pas qu'il fasse honneur à son nom. En même temps il ordonna au page de fournir une carrière : piquez, Bayard, lui dit-il, piquez. Bayard, qui ne demandoit autre chose, la fournit, et au bout de la course il fit faire à son cheval quatre ou cinq courbettes, dont le comte de Ligny et toute la compagnie furent charmés. Ce seigneur en fit au duc de nouveau complimens, et ajouta que le roi recevrait avec plaisir à son service un gentilhomme qui donnoit de si belles espérances. Je suivrai votre avis, mon cousin, repartit le duc; je ne puis donner à mon page une plus grande marque de mon affection, que de le placer dans une si bonne école, et dans la plus Brillante et la plus glorieuses cour du monde.

Sur ces entrefaites ils arrivèrent à Lyon, où les rues étoient pleines de monde, et les fenêtres de dames, pour voir le prince, qui méritoit bien cet empressement, étant beau, jeune, et plein de graces et de majesté : il retint à souper avec lui le comte de Ligny, le seigneur d'Avesnes, et avec eux les autres seigneurs et gentilshommes français qui étoient allés à sa rencontre.

Le lendemain le duc, étant prêt à sortir, pour aller faire la révérence au roi, reçut la visite du comte de Ligny, du seigneur d'Avesne et du maréchal de Gié (4), qui le

---

(4) Pierre de Rohan, maréchal de France, favori de Charles VIII, mort en 1513.

conduisirent chez le roi ; ils le trouvèrent au moment qu'il sortait pour aller à la messe à un couvent de Cordeliers , que lui et la reine Anne de Bretagne , sa femme , avoient fondé depuis quelques années au faubourg de Vaise ( 5 ). Le duc , en abordant le roi , voulut s'incliner profondément ; mais le roi le prévint , et l'embrassa : Soyez le bien arrivé , *mon cousin , mon ami* , lui dit-il ; je désirois le plaisir de vous voir , et si vous n'eussiez pas pris la peine de venir jusqu'ici , j'étois résolu d'aller vous voir chez vous , où je vous aurois peut-être causé de l'embarras. *Monseigneur* , répartit le duc , vous ne sauriez me causer de l'embarras , si ce n'est que je n'eusse pu faire à votre majesté une réception digne d'un si grand prince ; mais je vous prie de croire que moi et mes états sommes à votre service , et que je me regarde comme le moindre de vos sujets. Le roi rougit un peu du compliment , et lui répondit avec beaucoup d'amitié. Ensuite ils sortirent ensemble à cheval , en s'entretenant jusqu'à l'église , où ils entendirent la messe. A l'offrande , le duc présenta au roi une pièce d'argent qu'il offrit à l'autel , suivant l'usage de ce tems-là. Les deux princes s'en retournèrent ensemble , et le roi retint le duc à dîner , avec le comte de Ligny et le seigneur d'Avesne.

---

( 5 ) Le roi et la reine avoient fondé ce couvent sous le nom de l'Observance , en considération d'un religieux , nommé frère Jean Bourgeois , qu'ils honoroient d'une estime singulière.

Pendant le repas, la conversation roula sur la chasse, les chevaux et les chiens; on y parla de tournois, de guerre et de galanterie. Le comte de Ligny en prit occasion de dire au roi que le duc de Savoie avoit dessein de lui faire présent d'un page qui n'avoit pas encore quatorze ans, et qui, à cet âge-là, étoit aussi hardi cavalier qu'il en eût jamais vu, et que si sa majesté vouloit en avoir le plaisir, elle le verroit en allant à vêpres à l'abbaye d'Ainay. Le roi y consentit, et demanda au duc qui étoit ce joli page : Monseigneur, répondit le duc, je le tiens de l'évêque de Grenoble, son oncle; c'est un de vos sujets, et il sort d'une maison de votre province du Dauphiné, qui a donné aux prédécesseurs de votre majesté de grands capitaines; mon cousin de Ligny l'a vu avec plaisir, et vous en jugerez.

Bayard n'étoit pas présent à cette conversation, mais elle lui fut bientôt rapportée. Il en ressentit plus de joie, dit son historien, *que si le roi lui eût donné sa ville de Lyon.* Il courut aussitôt vers l'écuyer de Savoie, et lui dit : Je viens d'apprendre, *mon cher maître, mon ami,* que mon seigneur a parlé de moi au roi, et que sa majesté veut me voir aujourd'hui sur mon cheval; je vous prie en grâce de le faire mettre en état de paroître devant les princes, en même tems il lui présenta quelque argent, que cet officier refusa. Il aimoit Bayard comme son enfant : allez seulement, lui dit-il, vous mettre en état de pa-

roître, et quant à votre cheval, c'est mon affaire; je souhaite que vous ayez le bonheur de plaire au roi; il ne peut vous rien arriver de plus heureux, et, avec l'aide de Dieu, vous pourrez devenir assez grand seigneur pour me rendre service à moi-même. N'en doutez pas, mon cher maître, répondit Bayard, j'ai reçu de vous de trop bonnes leçons, depuis que je suis à son altesse, pour en être ingrat, et si jamais j'ai du bien, vous vous en apercevrez.

Il alla tout de suite s'habiller et se parer de son mieux, en attendant l'heure de monter à cheval, et que le premier écuyer vint le prendre. Celui-ci, qui prévoyoit que le chevalier alloit changer de maître, lui dit avec amitié : Mon cher Bayard, quelque satisfaction que je ressente de votre avancement, je n'en ai pas moins de regret de vous perdre de vue; j'apprends que vous allez passer au service du roi de France; vous ne pouvez souhaiter rien de plus avantageux, ni de plus belle occasion de vous faire un nom et une fortune. Dieu le veuille, répondit Bayard, et qu'il me fasse la grace de pratiquer les leçons de vertu que j'ai reçues de vous depuis que je suis sous votre gouvernement; j'espère qu'avec son aide vous n'aurez jamais de moi que de bonnes nouvelles; et si je suis un jour en état d'être reconnaissant, je n'en perdrai pas l'occasion.

L'heure de partir venue, ils montèrent à



cheval, celui de Bayard étant paré et ajusté comme pour le roi même, et se rendirent dans les prairies d'Ainay. Les princes et leurs cours y arrivèrent par eau un moment après; et le roi eut à peine mis pied à terre qu'il aperçut l'écuyer et le page à cheval. Page, mon ami, s'écria-t-il, donnez de l'éperon; ce que Bayard fit à l'instant, avec la grace d'un homme qui auroit eu trente ans d'exercice; et au bout de la carrière il lui fit faire trois ou quatre sauts, revint vers le roi à bride abattue: et s'arrêta tout court devant lui avec une adresse admirable. Le roi en fut charmé ainsi que toute la compagnie, et sa majesté voulant en avoir encore le plaisir, lui cria, *Pique, page, pique.* ( Les autres pages répétèrent piquez, piquez, de là le surnom de *Piquet* lui est resté fort long-temps. ) Cette seconde course fournie, le roi dit au duc de Savoie: Mon cousin, il est impossible de manier mieux un cheval; je vois que le comte de Ligny ne m'a rien dit de trop de votre page; je n'attends pas que vous m'en fassiez présent, c'est à moi à vous demander le page et le cheval: *Monseigneur*, répondit le duc, le maître est à vous, le page doit bien vous appartenir; je souhaite qu'il ait un jour le bonheur de vous rendre de bons services. Il est impossible, reprit le roi, qu'il ne devienne homme de bien. Comte de Ligny, je vous le remets, à la charge que son cheval sera à lui, et nourri avec les vôtres. Le comte jugeoit trop bien des rares qualités de Bayard, pour ne pas le recevoir avec plaisir.

et ne prévoir pas l'honneur qu'il en auroit par la suite. Il le plaça parmi ses pages, et à mesure que les vertus de l'enfant se développoient, le maître conçut tous les jours plus d'amitié et de tendresse pour lui. Enfin, après trois ans de service, Bayard ayant atteint sa dix-septième année, le comte le fit homme d'armes dans sa compagnie, et gentilhomme de sa maison, aux gages de trois cents livres.

Le duc de Savoie passa encore quelques jours à Lyon, en plaisirs et en fêtes avec le roi et toute la cour; ensuite il prit congé de sa majesté, et retourna dans ses états. Le roi ne s'en sépara pas sans peine, et, suivant son humeur généreuse, il le combla de magnifiques présens. Peu après il quitta lui-même la ville de Lyon, pour continuer la visite de son royaume; à quoi il employa près de trois années, et termina son voyage par se rendre dans la même ville.

Pendant le séjour qu'il y fit, un seigneur du comté de Bourgogne, nommé Claude de Vaudrey, bon officier, et qui aimoit les exercices militaires, demanda au roi, et obtint la permission de donner un tournoi pour occuper la jeune noblesse. Ce tournoi devoit consister en courses de chevaux, et en combats à pied et à cheval, à la lance et à coups de hache. Le roi, qui aimoit tout ce qui étoit l'image de la guerre, l'ayant accordé, le seigneur de Vaudrey fit attacher à un poteau ses écussons (6); où

---

(6) Ses armes étoient emmanchées de gueules et d'argent. Cette maison, très-illustre dans le comté de Bous-

Tout gentilhomme qui vouloit entrer en lice devoit mettre la main, et ensuite donner son nom au roi d'armes du tournoi. Bayard, fait homme d'armes, depuis quelques jours, vint à passer avec un de ses camarades devant ces écussons, et s'arrêta tout pensif, et violemment tenté de paroître dans la carrière. Hélas! disoit-il, si je savois où prendre de quoi me mettre en état de combattre ici, je toucherois bien volontiers à ces écussons. Ce camarade, nommé Bellabre (7), gentilhomme, comme lui, du comte de Ligny, surpris de son action et de le voir rêver, lui en demanda la cause. Ah! mon ami, répondit Bayard, la main me démange de toucher là; mais quand je l'aurai fait, qui me fournira des chevaux et des équipages convenables? Bellabre un peu plus âgé que lui, et plus avisé, lui dit: Te voilà bien en peine, camarade, n'as-tu pas ici ton oncle, ce gros abbé d'Ainay (8)? Si tu veux m'en croire, nous l'irons voir ensemble, et s'il te refuse de l'argent, je me charge de prendre crosse et mitre, et tout ce que je pourrai attraper. Non

---

gogne, portoit pour devise : *j'ai Valu, Vaux et Vaudrai*, par allusion à trois terres qu'elle possédoit, Vaux, Valu et Vaudray.

(7) Pierre de Pocquières, seigneur de Bellabre, du Limousin. Il fut toute sa vie l'ami de Bayard, et le suivit dans presque toutes ses campagnes.

(8) L'abbé d'Ainay n'étoit pas oncle de Bayard; il y avoit entre eux la distance du troisième au cinquième degré. Son nom étoit Théodore Terrail. Il posséda son abbaye quarante-huit ans, et y mourut en 1505. Sa sépulture se voit encore au milieu de la nef.

pas mon ami, dit Bayard, respectons l'église et ses ministres. J'espère, reprit Bellabre, n'être pas à la peine d'en venir là : quand ton oncle saura ton dessein, et que tu es aimé du roi, il fera les choses généreusement. Bayard, rassuré par son ami, ne balança plus, et du même pas alla toucher aux écussons.

Le roi d'armes (Mont-Joye) qui étoit préposé pour recevoir les noms des combattans, fut surpris de la hardiesse du jeune homme, et lui dit : Comment, *Piquet*, vous n'êtes encore qu'un enfant, et vous voulez vous jouer au seigneur de Vaudrey, qui est un des plus rudes chevaliers de la chrétienté ? Mont-Joye, reprit Bayard, si j'ai touché là, croyez que ce n'est ni par orgueil ni par fausse gloire, c'est pour apprendre le métier des armes de ceux qui peuvent m'en donner des leçons, et, Dieu aidant, j'espère m'en tirer à la satisfaction des dames. Le roi d'armes sourit, en admirant tant de résolution et de sagesse dans un jeune homme de dix-sept ans. Bientôt toute la ville sut que Bayard avoit touché aux écussons du tournois : le bruit en alla au comte de Ligny, qui, ne pouvant contenir sa joie, courut en faire part au roi : ce prince n'en fut pas moins charmé, et répondit : *Mon cousin, je vous ai donné là un élève qui vous fera de l'honneur, le cœur me le dit. Je souhaite, sire, répliqua le comte, qu'il se tire bien de cette affaire-ci, mais il est bien jeune pour se mesurer avec le seigneur de Vaudrey.*

Toucher aux écussons n'étoit pas le plus dif-

ficile, l'embarras étoit d'avoir de l'argent pour paroître avec éclat. Je ne sais, disoit Bayard à Bellabre, comment aborder l'abbé d'Ainay, si tu ne me sers d'introducteur ; je suis bien assuré que si mon oncle l'évêque de Grenoble étoit chez lui, je pourrois compter sur sa bourse, mais il est à son abbaye de St.-Saturin à Toulouse ; quand je lui écrirois, jamais la réponse ne pourroit venir à temps. Ne t'inquiète pas, répondit Bellabre, nous irons demain chez l'abbé, et je fais mon affaire d'en tirer de l'argent. Le lendemain les deux amis se firent conduire à Ainay par la Saône, et, à peine furent-ils débarqués, que le premier homme qu'ils aperçurent dans la prairie, fut l'abbé lui-même, qui lisoit son office avec un de ses religieux. Ils l'abordèrent respectueusement ; mais l'abbé, déjà instruit que son neveu avoit touché aux écussons, et qui sentit ce que cette visite signifioit, ne leur fit pas grand accueil, et portant la parole à Bayard : Qui vous a rendu si téméraire, lui dit-il, que d'aller toucher aux écussons de messire Claude de Vandrey ? Il n'y a que trois jours que vous étiez encore page, à peine avez-vous dix-sept ou dix-huit ans ; il vous conviendrait mieux d'avoir encore le fouet à l'école, que de montrer tant de vanité. Mon cher oncle, répondit modestement le chevalier, je vous proteste qu'il n'entre point de vanité dans mon action, je n'ai point d'autre dessein que de me montrer digne de l'honneur que j'ai de vous appartenir, et d'être d'une maison où la vertu est

depuis long-temps héréditaire ; ainsi , *Monseigneur* , je vous supplie , autant que je puis le faire , de m'aider de quelqu'argent , d'autant que je n'ai ici ni parent , ni ami à qui je puisse m'adresser , que vous seul. Ma foi , répartit assez brusquement l'abbé , cherchez qui vous en prêtera , les biens de l'église ont été donnés pour faire prier Dieu , et non pas pour être dissipés en tournois. Alors Bellabre prenant la parole , répartit : *Monseigneur* , sans le mérite et les vertus de vos aïeux , vous ne seriez pas abbé d'Ainay ; vous en avez obligation à la gloire qu'ils ont acquise , et à leur nom que vous portez ; vous leur en devez de la reconnaissance , et vous ne sauriez mieux la témoigner qu'en faisant du bien à votre neveu : jusqu'ici il vous a fait honneur ; il a les bonnes grâces du roi et celles du comte notre maître , qui l'a déjà fait homme d'armes dans sa compagnie ; le roi même sait qu'il doit combattre , et vous devez être ravi de lui voir de l'émulation , et contribuer à son avancement : peut-être vous en coutera-t-il deux cents écus pour le mettre en équipage , et vous en aurez de l'honneur pour dix mille. L'abbé ne manqua pas de répliquer , ni les gentilshommes de lui répondre , si bien que l'oncle se rendit enfin , et consentit d'aider son neveu.

Il les conduisit chez lui , et ayant ouvert une armoire , il y prit une bourse de laquelle il tira cent écus qu'il remit à Bellabre , en lui disant : Mon gentilhomme , chargez-vous de cet argent , et d'acheter deux chevaux à ce brave

gendarme ; il a encore la barbe trop jeune pour que je m'en fie à lui , et je vais écrire un mot à Laurancin pour qu'il lui fournisse les habillemens dont il pourra avoir besoin. Je vous remercie pour lui ; et en mon particulier, dit Bellabre , comptez sur notre reconnoissance , et que nous publierons vos bienfaits.

L'abbé écrivit donc au marchand de fournir au jeune homme les étoffes qui lui seroient nécessaires pour paroître honorablement au tournoi. Les deux amis , munis de la lettre , se rendirent sur-le-champ chez le marchand d'étoffes indiqué , et levèrent chacun trois habillemens uniformes pour le tournoi ; car Bayard voulut que son ami y parût avec ses livrées , n'ayant rien l'un et l'autre qu'ils ne partageassent.

Il ne s'agissoit plus que d'avoir des chevaux. L'occasion s'en présenta d'elle-même : un gentilhomme piémontais , arrivé à Lyon depuis peu de jours , s'étoit cassé une jambe par une chute ; il avoit deux chevaux de maître qu'il se détermina à vendre pour ne les pas nourrir à rien faire. Bellabre en fit la découverte , en parla à son ami , et le conduisit chez le gentilhomme malade , avec lequel le marché fut aisé à conclure. Il les leur donna à essayer , après quoi le prix fut accordé à cent dix écus pour les deux chevaux ; l'argent fut délivré , avec deux écus pour ses valets , qui conduisirent les chevaux au logis de leurs nouveaux maîtres.

Le tournoi étant indiqué à trois jours de là ,

les deux gentilshommes employèrent cet intervalle à faire panser et orner leurs chevaux avec tout le soin et la recherche possibles , comme firent tous ceux qui devoient combattre.

Suivant le ban qui avoit été publié avec la permission du roi , le tournoi commença le lundi 20 juillet 1494. Le seigneur de Vaudrey, qui en étoit l'auteur , entra le premier dans la carrière , et s'esseyà contre plusieurs braves gentilshommes de la maison ou des troupes du roi , entr'autres , Jacques Galyot de Genouillac , seigneur d'Aster , sénéchal d'Armagnac , qui fut depuis grand-écuyer de France , et grand-maître de l'artillerie ; Germain de Bonneval ; Louis de Hédouville , seigneur de Sandricourt ; le seigneur de Châtillon , de la maison de Coligny ; le seigneur de Bourdillon , et nombre d'autres , la plupart honorés de l'amitié particulière du roi , et qui firent des merveilles. Or , le ban portoit qu'après que chacun auroit fait sa charge , il feroit le tour de la lice à visage découvert , pour que les spectateurs jugeassent qui auroit bien ou mal combattu.

Le chevalier Bayard , alors dans sa dix-huitième année , encore foible et délicat en apparence , se mit en rang à son tour , et fit là son coup d'essai , que l'on jugea un peu téméraire pour son âge. Cependant , soit que par cette même raison le seigneur de Vaudrey voulût le favoriser , soit par son adresse et sa force , il emporta les suffrages , et tout le monde convint que personne n'avoit si bien



fourni la carrière , tant à pied qu'à cheval. Les dames sur-tout se recrièrent d'admiration , et quand il passa devant elles à visage découvert , elles le louèrent dans leurs patois en termes singuliers : *Vey vos c'est eu molatru , il a mieux fay que tous los autres.* Toute cette belle assemblée lui rendit le même témoignage , auquel le roi voulut bien ajouter le sien propre , en disant au comte de Ligny pendant son souper : « *Par la foi de mon corps,* » mon cousin de Ligny , Piquet a montré » aujourd'hui , pour son coup d'essai , ce qu'il » doit être un jour : c'est le plus beau présent » que je vous aie fait de ma vie ». — « Sire , » répondit le comte , c'est à V. M. que l'honneur en reviendra , et c'est à l'ardeur de lui » plaire qu'il doit la gloire du tournoi. »

Environ un an après ce tournoi , le comte de Ligny prit Bayard en particulier , et lui dit : Piquet , mon ami , vous avez trop bien commencé le métier des armes pour ne le pas continuer ; ce métier veut être exercé : ainsi , quoique je vous aie fait gentilhomme de ma maison avec trois cent livres de gages , et trois chevaux entretenus , je vous ai encore mis dans ma compagnie d'ordonnance , et mon avis est que vous alliez joindre vos camarades. Vous trouverez d'aussi braves hommes qu'il y en ait en France , et qui s'exercent journellement aux armes , joutes et tournois ; vous ne pouvez être mieux qu'avec eux , en attendant qu'il y ait guerre.

Bayard , qui ne souhaitoit rien avec plus

d'ardeur, l'en remercia comme de la plus grande grace qu'il eu eût reçu de sa vie. Monseigneur, lui dit-il, vous me prévenez ; j'étois dans le dessein de vous demander la permission de me rendre à la compagnie, dont j'ai entendu parler avec éloge, et mon empressement est tel, que, si vous le trouvez bon, je partirai dès demain, et *j'espère en valoir mieux toute ma vie.* J'y consens, répondit le comte, mais je veux auparavant vous mener prendre congé du roi après son dîner. Il l'y conduisit en effet au moment que le roi sortoit de table. Sire, lui dit le comte, voici votre Piquet qui vient prendre congé de votre majesté ; il va joindre ses compagnons en Picardie. Bayard se mit à genoux devant le roi avec un air modeste et assuré. Ce prince le regarda gracieusement, et lui dit : *Piquet, mon ami, Dieu veuille continuer en vous ce que j'ai vu du commencement, et vous serez prud'homme ; vous allez dans un pays où il y a des belles dames ; faites tant que vous acquériez leurs bonnes grâces, et adieu mon ami.* Bayard rendit grâces au roi avec respect, et ensuite prit congé des princes et seigneurs, qui tous l'embrassèrent, et lui témoignèrent le regret qu'ils avoient de le perdre, pendant que de son côté il n'avoit jamais senti tant de plaisir, et qu'il eût voulu être déjà rendu à son quartier.

Le roi fit appeler un de ses valets-de-chambre qui gardoit sa cassette, et lui ordonna de compter au chevalier trois cents écus, et lui

fit encore présent d'un de ses plus beaux chevaux. Bayard en reconnoissance donna trente écus aux valets-de-chambre, et dix à celui qui lui amena le cheval ; et ce premier trait de générosité augmenta encore l'estime de tous ceux qui en furent instruits.

Le comte le ramena chez lui, et le soir il lui donna des conseils avec la tendresse d'un père, ne lui recommandant autre chose que la religion, l'honneur et la vertu. Et l'embrassant ensuite les larmes aux yeux, il lui dit : Adieu, mon ami, vous partirez demain avant que je sois levé ; je vous souhaite toute prospérité et bon voyage. Bayard, un genou en terre, et lui baisant la main, qu'il mouilloit de ses pleurs, prit son dernier congé, et se retira suivi de tous les gentilshommes et officiers de la maison, qui l'embrassèrent tendrement, et l'assurèrent du regret qu'ils avoient d'être séparés de lui. Dans le moment, le tailleur du comte lui apporta de sa part deux riches habillemens complets, et un de ses gens lui apprit que ce seigneur lui avoit envoyé, par un palefrenier, le plus beau cheval de son écurie, tout harnaché. Le chevalier, surpris de tant de bienfaits ajoutés à ceux dont le comte l'avoit déjà comblé, chargea le tailleur de lui en faire ses très-humbles remerciemens, puisqu'il ne pouvoit s'en acquitter lui-même ; lui donna vingt écus pour lui, et dix pour le palefrenier ; ensuite il fit ses malles, pour que rien ne retardât son départ.

Dès qu'il fit jour, il fit partir ses meilleurs

chevaux, au nombre de six, beaux par excellence; après eux ses équipages; et lui-même les suivit avec cinq ou six autres bons chevaux qu'il avoit encore. Bellabre, son ami et son compagnon, ne put être du voyage, parce qu'il attendoit une couple de beaux chevaux qui lui venoit d'Espagne; mais il le conduisit quelques lieues, et lui promit de le rejoindre dans peu.

Bayard marcha à petites journées pour ne point fatiguer ses équipages, et quand il fut à trois lieues d'Aire en Picardie, où étoit la compagnie du comte de Ligny, il envoya un de ses gens pour lui préparer son logis. Dès que ses camarades le surent si proche, ils montèrent à cheval au nombre de cent vingt gentilshommes, et vinrent à sa rencontre, croyant ne pouvoir faire trop d'honneur à un homme chéri du roi et de leur capitaine, et que depuis long-temps ils désiroient posséder, sur la réputation qu'il s'étoit faite. Ils le joignirent à une demi-lieue de la ville; l'abord se fit de part et d'autre avec de grands témoignages de joie, d'estime et d'amitié, et ils le conduisirent à la ville, où son entrée avoit l'air d'un triomphe, et où les dames, déjà aux fenêtres, étoient impatientes de voir ce jeune gentilhomme dont on leur avoit tant vanté les vertus, la sagesse et la grandeur d'ame.

Tout ce beau cortège étant arrivé au logis du chevalier, le soupé se trouva prêt, suivant les ordres qu'il avoit donnés; une partie de la

compagnie y resta , et la conversation roula toute sur le chevalier , particulièrement sur son succès au tournoi du seigneur de Vaudrey ; et sur les bonnes grâces du roi.

Messieurs mes compagnons , répondit modestement Bayard , je n'ai pas encore eu le temps de mériter les louanges que vous me donnez , mais avec l'aide de Dieu , et sur vos traces , j'espère valoir quelque chose un jour. Un de la compagnie, nommé l'ardieu, homme de bonne humeur , et aimant le plaisir , interrompit la conversation , et s'adressant au chevalier : Camarade , lui dit-il , vous n'êtes pas venu à la garnison sans avoir la bourse bien garnie ; je vous apprends que les dames de cette ville effacent toutes celles de la province , et qu'en particulier celle chez qui vous êtes logé est une des plus belles ; elle sera ici demain , vous en jugerez. Je suis d'avis que pour votre bienvenue vous fassiez parler de vous , et que vous donniez aux dames un tournoi dans huit ou dix jours : il y a long-temps qu'elles n'en ont vu , elles vous en sauront gré , et moi , en particulier , je vous aurai obligation de la première grâce que je vous aurai demandée. Quand vous auriez souhaité de moi chose plus difficile , répondit Bayard , soyez assuré que je ne vous l'aurois pas refusée , à plus forte raison une chose qui me fait plus de plaisir qu'à vous-même ; chargez-vous seulement d'en avoir la permission de notre commandant , et de m'envoyer le trompette. Ne vous inquiétez pas de permission , répliqua

Tardieu, le capitaine Louis d'Ars (9) nous l'a donnée pour toujours; dans trois ou quatre jours il sera ici, et s'il y a du mal je le prends sur moi. Cela étant, dit Bayard, vous serez satisfait dès demain. Cependant l'heure de se séparer vint, chacun se retira avec promesse de se rejoindre le lendemain de bonne heure au même endroit. Tardieu y arriva le premier, et débuta par dire : Camarade, voici notre trompette que je vous amène, il n'y a plus à s'en dédire.

Quoique le chevalier, fatigué d'une longue marche, eût eu besoin de repos, cependant la proposition que Tardieu lui avoit faite de donner un tournoi, ne lui avoit pas permis de dormir un moment; il avoit passé toute la nuit à en disposer l'ordonnance, qui se trouva déjà dressée quand Tardieu entra. Elle portoit que

« Pierre de Bayard, gentilhomme du Dau-  
« phiné, nouvellement initié au métier de la  
« guerre, des ordonnances du roi, sous les  
« ordres de haut et puissant seigneur, mon-  
« seigneur le comte de Ligny, faisoit crier et  
« publier un tournoi au vingt de juillet, hors  
« et tout proche les murs de la ville d'Aire,  
« à tous venans, pour y combattre à trois  
« coups de lances sans lice, à fer émoulu, et  
« armés de toutes pièces, et douze coups  
« d'épée, le tout à cheval; dont le prix, pour  
« le mieux faisant; sera un brasselet d'or

---

(9) L'un des plus illustres capitaines de son temps. Il étoit Dauphinois, parent et voisin de Bayard.

« émaillée de sa livrée , du poids de trente  
 « écus. Que le lendemain seroit combattu à  
 « pied, à la lance, à une barrière de hauteur  
 « d'appui , et qu'après la lance rompue , il y  
 « auroit assaut à coup de hache , à la dis-  
 « crétion des juges et gardes du camp , dont  
 « le prix , pour le mieux faisant , seroit un  
 « diamant de la valeur de quarante écus. »  
 Quand Tardieu eut lu cette ordonnance , il  
 s'écria : Mon compagnon , jamais Lancelot ,  
 Tristan , ni Gauvain ne l'eussent mieux dres-  
 sée. Trompette , va crier cela par la ville , et  
 d'ici à trois jours dans toutes les garnisons de  
 la province , pour que tous nos amis en soient  
 instruits. Or , il y avoit alors en Picardie plu-  
 sieurs compagnies faisant ensemble sept à huit  
 cents hommes d'armes , celles du maréchal de  
 Cordes (10) , capitaine des Ecossais , du brave  
 et illustre seigneur de la Palice (11) , et plu-  
 sieurs autres , qui toutes apprirent par le trom-  
 pette l'indication du tournoi à Aire , à huit ou  
 dix jours de là. Tous ceux qui voulurent se  
 mettre sur les rangs hâtèrent leurs équipages ,  
 et malgré la brièveté du terme , ils s'y rendi-  
 rent au nombre de quarante ou cinquante.

---

(10) Philippe de Crèvecœur , seigneur picard , mort  
 en 1494.

(11) Jacques de Chabannes , l'un des plus grands offi-  
 ciers de son siècle. Il fut grand-maitre de France , et s'en  
 démit en faveur d'Artus Gouffier , seigneur de Boissy , favori  
 de Louis XII , qui l'en récompensa par le bâton de maré-  
 chal de France.

La maison de Chabannes , l'une des plus anciennes du  
 royaume , a de tout temps été féconde en guerriers illus-

Dans cet intervalle arriva le vaillant capitaine Louis d'Ars, qui fut charmé d'être venu à temps pour assister au tournoi. Dès que Bayard le sut arrivé, il alla lui rendre ses devoirs, et en fut accueilli avec toutes les démonstrations de joie possibles, comme un homme attendu et comme un patriote, et même un proche voisin. Pour surcroît de satisfaction au chevalier, son bon ami Bellabre arriva aussi le jour d'après le commandant, et eut de tout le monde une réception digne d'un ami de Bayard, et d'un camarade annoncé. Alors ce ne fut plus que plaisirs, fêtes et bals pour les dames, en attendant le jour désiré. Bayard fit voir par-tout tant de graces, de sagesse et de générosité, que les dames de la ville et celles de la province, venues pour la fête, ne pouvoient se lasser de le louer, ni s'empêcher de lui donner unanimement la préférence, sans que pour cela il conçut aucune vanité, ni ses compagnons aucune jalousie.

Enfin le jour indiqué arriva. On disposa l'ordonnance du tournoi, et chacun se présenta en état de combattre. Les deux juges du camp furent le capitaine Louis d'Ars, et le seigneur de Saint-Quentin, capitaine des Écossais. Le nombre des combatans se trouva de quarante-

---

ties. Elle a eu trois grands-maîtres en France, sous Charles VI et ses quatre successeurs; mais une distinction unique et bien honorable, c'est d'avoir contracté six alliances avec la maison de Bourbon, trois seigneurs de Chabannes ayant épousé des princesses du sang royal, et trois demoiselles de Chabannes, des princes du sang, sous différens noms.



six, que les juges du camp partagèrent, au sort, en deux bandes de vingt-trois contre vingt-trois. Cela fait, et les combattans étant près d'entrer en lice, le trompette sonna, et publia distinctement l'ordonnance du tour-roi.

Suivant cette ordonnance, le chevalier parut le premier dans la barrière, et celui qui se présenta pour combattre contre lui, fut Aymond de Salvaing, seigneur de Boissieu (12), son cousin, surnommé par sobriquet *Tartarin*, comme Bayard avoit celui de *Piquet*, suivant la coutume de ce temps-là. Ils coururent l'un à l'autre si vivement, que Boissieu rompit sa lance à demi-pied du fer, et Bayard l'atteignit au haut du garde-bras, et mit la sienne en cinq ou six pièces. Aussitôt deux trompettes sonnèrent pour annoncer ce bel assaut. Ils retournèrent à la seconde charge, et Tartarin atteignit Bayard si rudement au coude, qu'il faussa son garde-bras, et que tous les assistants crurent qu'il lui avoit percé le bras de

---

(12) Aymond de Salvaing, son cousin, seigneur de Boissieu. Il étoit petit-fils de Catherine Terrail, tante de Bayard. Cette maison, à laquelle tous les écrivains dauphinois ont prodigué les éloges, tiroit son origine, dès l'an 1012, d'un seigneur de Salvaing, d'Allinges et de Boissieu. La branche aînée subsistoit encore en Savoie, sous le nom de marquis d'Allinge. Elle s'étoit divisée en un très-grand nombre de branches, toutes fécondes en guerriers illustres, et alliées aux plus grandes maisons du Dauphiné et des provinces voisines. Vulson de la Colombière en a donné une généalogie, et rien n'est si glorieux que ce qu'en disent le président d'Expilly, Guy Allard et Godefroy, dans l'histoire de Bayard.

part en part. Le chevalier frappa Tartarin au dessus de la visère, et lui enleva un bouquet de plumes qu'il portoit. Enfin, la troisième charge fut aussi belle que les deux premières.

Après eux parut Bellabre, qui combattit contre un capitaine des Ecossais, nommé David de Fongas; ils rompirent aussi chacun trois lances avec toute l'adresse possible, et à la satisfaction des spectateurs.

Ensuite le chevalier Bayard revint au combat à l'épée, suivant l'ordre du tournoi. Dès la première botte il fit trois morceaux de la siennie, et du tronçon il fournit le nombre de coups ordonnés avec un succès admirable. Les autres assaillans fournirent aussi leur assaut chacun à son tour, de sorte que tous les assistans, et même les deux juges du camp, avouèrent que l'on n'avoit jamais vu, pour un jour, mieux courir la lance, ni combattre à l'épée, et les suffrages se réunirent en faveur de notre chevalier, de Tartarin, de Bellabre, du capitaine David, du bâtard de Chimay, homme d'armes dans la compagnie du maréchal de Cordes, et de Tardieu (13).

La journée faite, et chacun ayant rempli sa carrière glorieusement, on se rendit au logis du chevalier, qui avoit fait préparer un souper magnifique pour les combattans et nombre de dames invitées que le bruit du tournoi avoit

---

(13) Jean de Tardieu, gentilhomme du Rouergue. Il étoit homme d'armes dans la compagnie du comte de Liéguay avant Bayard, avec lequel on le retrouvera plusieurs fois dans cette histoire.

attirées de dix lieues à la ronde. Le repas fut suivi de danses et de plaisirs jusqu'à une heure du matin, que chacun se retira. Tout le monde combla de louanges l'auteur de la fête, et convint qu'il n'avoit point d'égal dans les exercices, et qu'on ne pouvoit voir un gentilhomme plus accompli.

Suivant l'ordonnance du tournoi, rapportée ci-dessus, on se prépara le lendemain à recommencer. Tous les combattans se rendirent de bonne heure chez le capitaine Louis d'Ars, où le chevalier sans peur et sans reproche étoit déjà arrivé pour l'inviter à dîner avec le seigneur de Saint-Quentin et les mêmes dames de la veille; le capitaine le promit; et comme il étoit jour de dimanche, ils allèrent ensemble à la messe, au retour de laquelle chaque cavalier donnant le bras à sa dame, on se rendit chez le chevalier, où le dîner se trouva prêt, et où l'on fit encore meilleure chère que la veille. Le repas ne fut pas long; car, à deux heures sonnantes, la trompette appela les combattans à la carrière pour fournir la seconde journée, ceux qui n'avoient pas remporté le prix du premier jour espérant être plus heureux le second.

Les juges du camp, les seigneurs et les dames étant placés, Bayard entra le premier comme la veille, et eut pour adversaire un gentilhomme du Hainault, estimé fort brave, nommé Hannotin de Suker. Ils se portèrent par dessus la barrière de si terribles coups, qu'en un instant leurs lances furent en pièces;

ensuite ils firent assaut à la hache, qu'ils avoient apporté pendue à la ceinture, et leurs coups furent tels, qu'il sembloit qu'ils se battissent à mort; enfin Bayard en porta un à son homme sur l'oreille avec tant de force, qu'il le fit d'abord chanceler, puis tomber sur les genoux, et d'un seul coup par dessus la barrière lui fit baiser la terre. Alors les juges crièrent : *Holà ! holà ! c'est assez ; qu'on se retire.*

Après eux, entra en lice Bellabre contre un gentilhomme de Gascogne, nommé Arnaulton de Pierreforade ; ils firent des merveilles, et dans un moment mirent leurs lances en éclats ; ensuite ils en vinrent à la hache si rudement, que celle de Bellabre fut rompue, et les juges les séparèrent. Ce fut le tour de Tardieu avec son adversaire David de Fougas, qui se firent admirer comme la veille ; et après eux tous les combattans parurent, et firent tous des prodiges de force et d'adresse, en sorte qu'il étoit plus de sept heures quand le tournoi finit, et toute la compagnie avoua que pour un petit tournoi on n'avoit jamais vu tant et de si habiles athlètes rassemblés.

Chacun se retira pour se désarmer, après quoi ils se rendirent tous chez le chevalier pour souper, où étoient déjà le capitaine Louis d'Ars, le seigneur de Saint-Quentin, et toutes les dames. Le repas surpassa les deux précédens, et, comme on peut bien le penser, la conversation roula sur les faits d'armes des deux journées ; chacun en dit son avis, et

après le souper il fut question d'adjuger les deux prix. Les juges allèrent aux opinions, d'abord aux dames, les sommant de dire franchement, et selon leur conscience, qui avoit le mieux fait, *sans favoriser l'un plus que l'autre*. Tout le monde, tant les gentils-hommes que les dames, convint qu'en général on n'avoit jamais vu si bien faire; mais les avis se réunirent en faveur du chevalier Bayard, et les prix des deux journées lui furent adjugés et remis pour les donner à qui bon lui sembleroit. Les deux juges contes-  
tèrent poliment à qui prononceroit; mais le capitaine Louis d'Ars en déféra si absolument l'honneur au seigneur de Saint-Quentin, qu'il ne put s'en défendre, et la trompette ayant sonné pour faire faire silence: Messeigneurs, dit-il, qui êtes ici présens, tant ceux qui ont combattu que ceux qui ont été spectateurs du tournoi dont messire Pierre de Bayard a donné les prix pour les deux journées, nous vous déclarons et faisons savoir, qu'après nous être bien consultés et avoir délibéré, monseigneur Louis d'Ars et moi, en qualité de juges par vous délégués pour adjuger les deux prix, et après avoir recueilli les avis des braves et illustres gentilshommes et des belles et nobles dames qui ont assisté au tournoi, nous avons trouvé que chacun a très-bien et vaillamment fait son devoir; mais que, sans faire tort à aucun, toutes les voix sont que le seigneur de Bayard a été *le mieux faisant des deux journées*: c'est pourquoi les seigneurs

et dames lui défèrent l'honneur de disposer des deux prix. Ainsi, seigneur de Bayard, c'est à vous à les distribuer à qui vous jugerez à propos. Le chevalier rongit et demeura un peu interdit; puis, prenant la parole : Monseigneur, dit-il, je ne pense pas avoir mérité cet honneur, et je crois que beaucoup d'autres l'ont mieux mérité que moi; cependant, puisque les seigneurs et les dames veulent bien me l'accorder, je supplie tous mes compagnons, qui ont mieux combattu que moi, de trouver bon que je donne le prix de la première journée au seigneur de Bellabre, et celui de la seconde au capitaine des écossais, le seigneur David de Fougas; en même tems il les leur délivra sans que personne s'en plaignît, et aussitôt les danses et les plaisirs commencèrent comme la veille.

Pendant les deux années qui s'écoulèrent depuis l'arrivée de Bayard en Picardie, jusqu'au départ du roi pour le royaume de Naples, le chevalier donna fréquemment des tournois, dans la plupart desquels il demeura vainqueur. Il s'acquit l'estime et l'amitié de tout le monde, et sur-tout des dames, qui ne pouvoient se lasser de louer sa sagesse, sa générosité, et ses autres vertus.

(1494). Charles VIII s'étant résolu de revendiquer, par la force des armes, les droits qu'il avoit sur le royaume de Naples, entra en Italie à la tête d'une armée nombreuse, la traversa toute entière, sans rencontrer d'obstacle, et le 31 décembre il fit son entrée

à Rome, à la lueur des flambeaux, et la lance en arrêt, suivi de toutes ses troupes. Il y exerça aussitôt plusieurs actes de souveraineté; y fit planter ses justices; fit faire quelques exécutions de criminels, et donna à d'autres des lettres de grace. Le pape Alexandre VI, si connu par ses crimes, n'ayant pu s'opposer à l'entrée du roi, s'étoit retiré dans le château St.-Ange, pour ne pas être témoin de cet événement, et de ses suites. Le roi le fit venir à composition, et le força à le couronner empereur de Constantinople et roi de Naples; ensuite il partit pour soumettre ce royaume, où il laissa pour vice-roi Gilbert, comte de Montpensier, prince du sang. Le comte de Ligny, qui suivit le roi dans ce voyage, s'y fit accompagner par le chevalier Bayard, tant pour avoir auprès de lui un jeune homme si brave, et qui lui étoit si cher, ~~que pour lui donner occasion de se~~ signaler. Puffendorf rapporte un trait de ce voyage qui ~~mérite~~ sa place ici. Il dit que le roi, passant par la Toscane, voulut s'en rendre maître; qu'il s'empara d'une partie des places de ce duché, et qu'il tenta d'avoir le reste; qu'après beaucoup de conférences avec les états, où on ne put convenir des conditions, un seigneur, nommé Pierre Caponi, prit en présence du roi le cahier des propositions, le déchira, et dit fièrement : *Puisque sa majesté nous demande l'impossible, elle n'a qu'à faire battre le tambour, et nous ferons sonner le tocsin*; le roi, étonné d'un discours si hardi, rabattit beaucoup de ses demandes, et à la fin se désista totalement.

En passant à Grenoble, ce prince avoit choisi un nombre de gens du parlement pour s'en faire un conseil dans son voyage : Jean Palmier, président à Mortier, Antoine Putod, Jean Fléard et Jean Rabot, conseillers ; il nomma Fléard chancelier du royaume de Naples, par lettres du 20 mai 1495. Ce grand et savant personnage mourut, le 19 octobre de l'année suivante, à Revéro, proche de Mantoue, repassant en France après la révolte de Naples, dont nous parlerons bientôt.

Le roi, après sa glorieuse campagne, laissa une bonne partie de son armée pour la garde de ce royaume, et reprit le chemin de la France avec moins de dix mille hommes. Etant proche de Fornoue, il fut inopinément attaqué par une armée de soixante mille hommes, tant des troupes du pape, qui étoit l'auteur de l'entreprise, que des Vénitiens, du duc de Milan et d'autres princes d'Italie. Leur dessein étoit de le surprendre, le défaire et l'enlever lui-même. Il y avoit un prix de cent mille ducats pour celui qui le rapporteroit au camp, mort ou vif, et six ducats pour chaque tête de Français ; mais le ciel en disposa autrement : Charles, forcé de combattre avec si peu de forces et comptant sur la valeur de ses troupes et de ses bons officiers (14), remporta une

---

(14) Parmi les gentilshommes qui combattirent à Fornoue, on compte nombre de seigneurs Dauphinois, avec leurs compagnies, toutes composées de noblesse de la province ; mais comme l'énumération en seroit trop longue, nous ne nommerons que les Terrail, les Allemand, les Sassenage, les Clermont, les Miolan, qui firent des prodiges de valeur.



victoire complète, mit dix mille des ennemis sur la place, sans perdre plus de sept cents des siens; et le carnage auroit été plus grand, sans la crue subite d'une petite rivière qui empêcha le roi de profiter de son succès (15). Les ennemis y perdirent presque tous leurs chefs, sur-tout ceux des Vénitiens; plusieurs seigneurs de la maison de Mantoue y périrent; et le marquis lui-même ne dut son salut qu'à ses éperons et à la bonté de son cheval. Bayard se trouva dans l'armée du roi avec la compagnie du comte de Ligny; il s'y distingua plus que personne, et eut deux chevaux tués sous lui. Il prit une enseigne de cinquante hommes d'armes, et la présenta au roi, qui, déjà instruit de l'ardeur avec laquelle il s'étoit comporté, lui accorda une gratification de cinq cents écus. Il se trouva encore à cette bataille un gentilhomme dauphinois, nommé Jacques de Cize de Chambaran, âgé de dix-neuf ans, dont toute la famille, tant les femelles que les mâles, étoient de taille gigantesque. Celui-ci étoit alors dans la garde du roi, et sa famille s'est éteinte sous le règne de Henri IV.

Charles, après cette glorieuse journée de Fornoué, s'avança jusqu'à Verceil, où il trouva un corps considérable de Suisses venus à son

---

(15) La nuit qui survint força les combattans de se séparer, le roi étant résolu d'achever le lendemain ce qu'il avoit si bien commencé: mais dans cet intervalle un torrent, qui divisoit les deux camps, s'accrut de la hauteur de sept pieds, et s'étant débordé, sauva, sans doute, les débris de l'armée combinée.

secours : il fit enlever le siège de Novarre , où Ludovic Sforce , se prétendant duc de Milan , tenoit assiégé Louis duc d'Orléans , qui fut depuis le roi Louis XII. La noblesse dauphinoise , qui avoit fait tant de merveilles à la dernière bataille , se signala devant Novarre , mais elle y perdit trois grands hommes , Pierre de Sassenage , Charles Allemand , oncle de Bayard , et Barachin Allemand , son cousin-germain , seigneur de Rochechinard , chevalier de Malte et grand-prieur de Provence.

Le roi , après ces expéditions , repassa en France et se rendit à Lyon , où se trouvèrent la reine Anne sa femme , et la duchesse de Bourbon sa sœur (16) , venues au devant de lui. De Lyon , il alla avec toute sa cour à Paris , et passa par Saint-Denis , où il visita les sépultures de ses ancêtres , comme s'il eût prévu qu'il ne devoit pas tarder à les rejoindre , quoiqu'il n'eût alors que vingt-neuf ans. Ensuite il passa encore deux années à visiter son royaume , pratiquant en donnant l'exemple de toutes sortes d'actes de vertu et de religion : enfin il se rendit à Amboise , où il apprit la révolte générale du royaume de Naples , la rentrée triomphante de Frédéric , la mort du comte de Montpensier , et le retour forcé de ses troupes. Il se résolut de retourner en personne pour réduire ce royaume , et partit au mois de septembre 1497 , pour Lyon ; mais il ne passa

---

(1) Anne de France , femme de Pierre de Bourbon , seigneur de Beaujeu.

pas Tours ; il revint sur ses pas à Amboise, passer l'hiver, et il y mourut subitement au mois d'avril suivant, en regardant jouer à la paume, âgé de vingt-huit ans. Il avoit eu, d'Anne de Bretagne sa femme, quatre enfans morts avant lui.

FIN DU PREMIER LIVRE:

# SOMMAIRE

## DU LIVRE SECONDE.

Louis XII succède à Charles VIII. Il répudie la reine Jeanne, et épouse la reine douairière. Il rend quelques offices vénaux. Il part pour la conquête du duché de Milan. Il s'en rend maître en très-peu de temps, et y fait son entrée. Naissance de madame Claude. Bayard va à la cour de Savoie. Honneurs qu'il y reçoit. Il y donne un tournoi, à la prière d'une dame qu'il y avoit aimée autrefois. Il remporte le prix du tournoi. Ludovic Sforçe rentre dans Milan. Bayard avec cinquante hommes en défait trois cents. Il les poursuit jusque dans la ville, et est fait prisonnier. Honneurs qu'il reçoit de Ludovic, qui le renvoie sans rançon. Ludovic se sauve de Milan, et est pris. Milan se soumet au roi. Désintéressement admirable de Bayard. Le roi envoie une armée à Naples. Mort du comte de Ligny. Bayard défait un parti espagnol, et prend Soto-Mayor, qu'il traite trop généreusement. Cet espagnol se sauve, contre sa parole, et est repris. Il parle mal de Bayard, qui l'appelle en duel et le tue. Combat de treize Français contre cent d'Espagnols, où Bayard, et d'Orose seuls soutiennent contre treize. Il surprend un trésorier des ennemis, et lui enlève son trésor. Distribution qu'il en fait. Grand trait de générosité. Alarme donnée au camp français. Bayard défend seul un pont contre deux cents Espagnols. Il est secouru, pris et délivré. Expédition en Roussillon. Mort de la reine Jeanne, première femme du roi. Maladie de Louis XII. Sa guérison. Mort de Frédéric, roi de Naples, de la reine Isabelle de Castille et de Philippe d'Autriche son gendre. Ferdinand épouse Germaine de Foix, nièce du roi. Caractère de cette reine. Bologne soumise au pape par les troupes du roi. Ingratitude de Jules II.

## LIVRE SECOND.

---

**C**HARLES VIII étant mort sans enfans, Louis, duc d'Orléans, son beau-frère (1), lui succéda, comme le plus prochain héritier de la couronne. Il se fit sacrer à Reims, le 27 mai 1498, et prit la couronne à Saint-Denis le premier juillet suivant.

Il avoit épousé Jeanne de France, sœur de Charles et fille de Louis XI. C'étoit un mariage forcé, et qui ne s'étoit fait que par la volonté absolue de son redoutable beau-père, et mariage conséquemment nul, d'autant plus qu'il paroissoit constant qu'elle ne pouvoit être mère. Louis ordonna que les procédures pour leur séparation fussent commencées, et le pape nomma des commissaires (2) qui instruisirent le procès, et déclarèrent le mariage nul. Le roi lui donna le duché de Berry pour appanage ; elle se retira à Bourges, y vécut encore sept ans, et mourut en 1505, en odeur de sainteté,

Cette affaire terminée, le roi se maria, le 18 janvier 1499, à la reine douairière, Anne de Bretagne (3) ; et ce fut alors qu'il rendit

---

(1) Il étoit alors âgé de trente-six ans, et étoit fils de Charles, duc d'Orléans, dont le père, Louis I, frère de Charles VI, avoit épousé Valentine de Milan, qui lui avoit apporté ses droits sur ce duché. La mère de Louis XII étoit Marie de Clèves.

(2) Philippe de Luxembourg, évêque du Mans ; Louis d'Amboise, évêque d'Alby, depuis cardinal, et Pierre, évêque de Ceuta, Portugais.

(3) Son contrat de mariage avec Charles VIII portoit cette

vénaux tous les offices royaux qui n'étoient par offices de judicature, et en retira des sommes considérables, ne voulant point fouler son peuple par des augmentations de tailles, ou par de nouveaux impôts.

(1499). Dans ce tems-là le duché de Milan étoit, comme nous l'avons dit, dans les mains de Ludovic Sforce, qui en jouissoit au préjudice du roi, auquel il appartenoit du chef de son aïeul paternelle, Valentine Visconti, femme de Louis d'Orléans, son aïeul, frère de Charles VI, mariée en 1386, à condition que faute de mâles de la maison de Visconti, le duché tomberoit à elle ou à sa postérité.

Louis conçut donc le dessein de rentrer dans ses droits, négligés tant à cause des guerres contre les anglais, que par les divisions des maisons d'Orléans et de Bourgogne; l'occasion s'en présentoit, et il étoit en état de chasser l'usurpateur. Il se rendit à Lyon, où il fit son entrée le premier juillet 1499, et envoya son armée par l'Astesan, sous la conduite de Jean-Jacques Trivulce (4) et du seigneur d'Aubigny, tous deux grands capitaines,

---

clause singulière, qu'en cas qu'elle devint veuve, elle ne pourroit se remarier qu'avec le successeur du roi, et cela, pour assurer plus solidement l'union de son duché de Bretagne à la couronne de France.

(4) Trivulce et d'Aubigny, furent tous deux dans la suite maréchaux de France. Le premier étoit d'une des premières maisons de Milan; le second étoit de la maison royale d'Écosse, et se nommoit Berault Stuart. Trivulce mourut en 1518, à Milan, où il fut enterré dans le tombeau de ses ancêtres, avec cette épitaphe laconique : *Joannes-Jacobus Trivulcius, magnus, qui nunquam quævit, quiescit, l'ace-*

Louis commença par s'assurer des Vénitiens, et leur abandonna Crémone et tout le territoire compris entre les rivières d'Adda et de Serio, quoiqu'il ne fût encore le maître ni de l'une, ni de l'autre. L'armée débuta par le saccagement de deux petites places : *Nona* et *la Rocca* ; de là elle mit le siège devant Alexandrie, qui fut bien défendue par ceux qui la tenoient pour Ludovic, mais qui fut enfin prise. Sitôt que la garnison de Pavie en fut avertie, elle remit sa place à l'armée du roi. Ludovic, abandonné de ses sujets, et ayant déjà perdu une partie de ses villes, quitta Milan, emporta avec lui tous ses trésors, et s'enfuit en Allemagne, auprès de l'empereur Maximilien I, qui le reçut comme un ancien ami et allié. Après son départ, la garnison de Milan imita celle de Pavie, et abandonna la ville à l'armée française. Le roi, en ayant reçu la nouvelle, s'y rendit en diligence, y fit son entrée, et peu de jours après fut maître de la citadelle, par la lâcheté du gouverneur, qui se laissa corrompre. C'était la dernière ressource de Sforce, qui espéroit qu'elle lui serviroit un jour à recouvrer les places qui s'étoient soumises à la France ; mais sa reddition entraîna toutes celles qui lui restoient encore, ensorte que tout le duché fut aussitôt réduit à l'obéissance du roi ; et peu après la seigneurie de Gênes, dont fut fait gouverneur Philippe de Clèves, seigneur de Ravestein, parent de Louis XII.

Le 14 octobre de la même année, naquit madame Claude, fille du roi et de la reine

Anne , qui fut dans la suite reine de France et femme de François premier. Peu après que Louis en eut la nouvelle , il partit de Milan pour retourner dans son royaume , laissant , pour gouverneur de ses conquêtes, Trivulce ; la garde de la citadelle au seigneur d'Espi (5), et celle de la Roquette , à un écossais , parent d'Aubigny. Avant de quitter Milan , Louis retrancha plusieurs impôts , en modéra quelques autres , et partit chargé de lauriers et des bénédictions des peuples , qui venoient tous les jours en foule se soumettre à ses lois. Il se rendit à Lyon, de là à Orléans, où il termina l'ancienne querelle des ducs de Gueldres et de Juliers , et les reconcilia pour toujours.

Après le départ du roi , les garnisons françaises , demeurées dans la Lombardie , sans ennemis à combattre , passaient le tems dans les plaisirs , entr'autres à se donner des fêtes et des tournois , selon l'usage de ces tems-là. Bayard profita de ce loisir pour aller voir ses amis en Savoie , dans la maison du duc , où il avoit été page.

Charles I, son ancien maître, dont le souvenir lui étoit encore cher, étoit mort. Sa veuve, Blanche Patéologue, héritière de Mont-Ferrat (fille de Guillaume VI et d'Elisabeth Sforce), se tenait à Carignan en Piémont, qui lui avoit été donnée pour son douaire. C'étoit une princesse très-vertueuse et très-généreuse , et qui n'avait pas eu pour Bayard moins d'amitié que

---

(5) Il fut dans la suite grand-maitre de l'artillerie.



le feu duc son époux. Sa cour étoit aussi brillante qu'aucune autre de l'Europe, et les étrangers y étoient reçus avec une magnificence royale. Elle avoit alors pour surintendant de sa maison le seigneur de Fluxas, dont la femme avoit été avant son mariage, et étoit encore favorite de la princesse. Cette dame étoit auprès d'elle en qualité de demoiselle, lorsque le chevalier entra page du duc, il y avoit alors environ dix ans. Elle étoit belle, spirituelle, vertueuse et de bonne maison. Bayard se trouvoit doué des mêmes avantages, et cette conformité avoit fait naître entr'eux une inclination qui se changea bientôt en amour; en sorte que s'il eût dépendu d'eux, ils se seroient volontiers mariés; mais le voyage du duc à Lyon, et l'entrée de Bayard au service du roi de France, les sépara de façon que, jusqu'au temps dont nous parlons, ils n'avoient eu de nouvelles l'un de l'autre que par lettres. Dans cet intervalle, la beauté et le mérite de cette demoiselle lui procurèrent l'alliance du seigneur de Fluxas, qui étoit riche et puissant, quoiqu'elle n'eût point de biens. Quand elle vit le chevalier à la cour de la duchesse, elle le reçut avec tous les témoignages d'amitié que la bienséance pouvoit lui permettre. Elle avoit été instruite de toutes les occasions où il avait acquis de l'honneur, du tournoi du seigneur de Vaudrey, de celui d'Aire, et de tous ceux qui les avoient suivis, surtout de la journée de Fornoue, où il avait été loué par le roi même, et dont le bruit avait été grand en France et

en Italie. Elle l'en félicitait , et ils se rappeloient encore avec plaisir leurs anciennes amours ; enfin , lui dit-elle , puisque vous trouvez tant de plaisir et d'honneur dans les tournois , je voudrois que vous en donnassiez le plaisir à la princesse chez qui vous avez commencé à en apprendre le métier. Madame, lui répondit Bayard, vous savez que mes premiers sentimens ont été pour vous ; que je vous ai toujours porté respect et obéissance , et que j'ai été aussi reconnoissant de l'amitié que vous avez eue pour moi , que de celle de la duchesse même, vous n'avez donc qu'à ordonner ce qui se pourra faire pour votre plaisir, pour le sien , et pour celui de toute sa cour. Cela étant, mon cher chevalier , dit la dame de Fluxas , vous obligerez beaucoup la princesse et moi , de lui donner un tournoi ; vous êtes dans ces environs tant de braves officiers français, qu'il est impossible que la fête ne soit belle. Je vous le promets , repartit Bayard , et dans peu de jours ; et comme vous êtes la personne du monde dont les bonnes grâces me sont les plus précieuses , je vous honore trop pour vous demander d'autre faveur que votre main à baiser, et seulement un de vos bracelets ; la dame le lui donna. Il le reçut gracieusement sans lui dire ce qu'il avait dessein d'en faire , et l'heure du souper étant venue , il eut l'honneur de s'asseoir à la table de la duchesse , où il avait autrefois fait le service. Après le souper, on dansa, et cette bonne princesse lui fit encore l'honneur de s'entretenir

avec lui ; de lui faire raconter tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle ne l'avoit vu , et de lui témoigner sa satisfaction de son avancement.

Bayard , de retour chez lui , ne pensa plus qu'à son tournoi : c'étoit pour lui un plaisir , ou plutôt une passion : il ne s'occupa toute la nuit qu'à en rédiger l'ordonnance , en sorte que dès le lendemain matin il envoya un trompette en faire la publication dans toutes les villes voisines où il y avoit garnison , et déclarer aux officiers et gentilshommes qui voudroient s'y trouver armés de toutes pièces qu'à quatres jours de là , qui seroit un dimanche , le chevalier Bayard donneroit , dans la ville de Carignan , un tournoi dont le prix seroit un brasselet de sa dame , où il prendroit un rubis de la valeur de cent ducats qu'il *délivreroit au mieux faisant à trois coups de lance sans lice , et douze coups de pée.*

Le trompette fit la publication , et rapporta les noms de quinze gentilshommes qui avoient promis de s'y rendre. La duchesse apprit avec beaucoup de joie la galanterie de Bayard , et ordonna que les échafauds fussent prêts dans la place d'armes pour le jour indiqué.

Le jour venu , le chevalier s'y rendit avec le seigneur de Mondragon , et deux autres , tous armés de pied en cap , et bientôt tous les combattans y arrivèrent. Les premiers qui entrèrent en lice furent Bayard et le seigneur de Rouastre , adroit et vigoureux gentilhomme , et porte-enseigne du duc régnant Philibert II.

Celui-ci débuta par un beau coup, dont il mit sa lance en trois ou quatre pièces ; mais Bayard lui porta un si grand coup sur le haut de son grand buffle, qu'il l'abattit percé à jour, et mit sa lance en cinq ou six éclats. Ils coururent la seconde lance, et firent au moins aussi-bien qu'à la première. Bayard lui porta la sienne si violemment à la visière, qu'il lui enleva son panache, et fit chanceler le cavalier, sans cependant le désarçonner. À la troisième lance, Rouastre croisa la sienne fort adroitement, et le chevalier mit la sienne en pièce. Après eux combattirent les seigneurs de Mondragon et de Chevron, qui furent admirés de tous les spectateurs ; tous les autres combattans parurent à leur tour, et tous firent des merveilles.

L'assaut à la lance fini, on en vint aux épées. Bayard, au second coup, rompit la sienne, et fit voler celle de son adversaire : ensuite les autres fournirent chacun leur carrière ; on convint que tous avoient parfaitement bien fait, et le tournoi finit avec le jour. Alors la duchesse ordonna au seigneur de Fluxas d'inviter tous les gentilshommes à souper avec elle ; et comme elle étoit magnifique en tout, le souper se trouva digne d'elle et d'eux. Après le repas, et avant que les plaisirs et la danse commençassent, les trompettes et les hautbois annoncèrent qu'il étoit temps de donner le prix du tournoi à qui seroit jugé l'avoir gagné. Les seigneurs de Grammont et de Fluxas, juges du camp, prirent la voix de la princesse,

et ensuite des spectateurs, des dames et des combattans même, qui tous unanimement adjudèrent le prix au chevalier. Ce fut donc à lui que les deux juges le présentèrent; il rougit, et le refusa; mais ne pouvant s'en défendre, il déclara que c'étoit à la dame de Fluxas que l'honneur en appartenoit; que l'ayant gratifié d'un de ses brasselets, c'étoit à elle à délivrer le prix. Le seigneur de Fluxas, assuré de la vertu de sa femme et de celle de Bayard, ne se formalisa point de la déclaration; il joignit cette dame avec le seigneur de Grammont, et celui-ci porta la parole: Madame, lui dit-il, monseigneur de Bayard, à qui toute la compagnie a déferé le prix du tournoi, déclare que c'est vous qui l'avez gagné, par la faveur que vous lui avez faite de votre brasselet; qu'ainsi c'est à vous à en disposer, et je viens vous le présenter pour cela. La dame reçut cette nouvelle galanterie du chevalier avec ses graces ordinaires, et le remercia de l'honneur qu'il lui faisoit. Puisque vous dites, ajouta-t-elle, que mon brasselet vous a rendu vainqueur, je le garde pour moi, et le conserverai toute ma vie pour l'amour de vous; mais le rubis qui vous appartient comme vainqueur, puisque vous le refusez, je crois devoir le remettre au seigneur de Mondragon, qui a les voix après vous. Le prix fut donc délivré, et le choix généralement applaudi. Après le prix donné, le bal commença, suivant l'usage de cette cour, où les plaisirs ne manquoient pas; la noblesse française les fit

durer encore cinq ou six jours , après lesquels chacun rejoignit sa garnison.

La duchesse ne pouvoit contenir sa joie de voir son ancien page aimé , estimé et honoré si généralement , qu'il ne faisoit pas même de jaloux. Bayard alla prendre congé d'elle , l'assurant qu'après le prince qu'il servoit , personne au monde n'avoit plus d'empire qu'elle sur lui , et qu'il seroit toute sa vie à son commandement. De l'appartement de la duchesse il passa dans celui de ses premières amours , la dame de Fluxas , de qui les adieux ne se firent pas sans larmes versées de part et d'autre. Cette belle inclination ne fut interrompue qu'à leur mort , sans que leur réputation en souffrît la moindre atteinte , et ils conservèrent toute leur vie l'habitude de s'envoyer des présens chaque année.

Pendant long-temps on ne parla à la cour de la princesse que du mérite de Bayard , et de ses rares qualités. Il y donna deux marques de sa reconnoissance , qui étoit en lui une vertu dominante , l'une à Pison de Chenas , dont nous avons parlé , et l'autre à l'écuyer sous lequel il avoit commencé ses exercices. Il fit présent au premier d'un beau cheval , et le chargea d'envoyer au second une belle mule à Montcallier , où il s'étoit retiré et marié.

Peu de temps après ce qui vient d'être rapporté , Ludovic Sforce , qui s'étoit retiré en Allemagne , et qui avoit emporté beaucoup d'argent , y avoit levé une armée composée d'un bon nombre de lansquenets , de Suisses

de bourguignons , et d'un beau corps de cavalerie allemande. Avec ces troupes, il rentra en Lombardie, et le troisième jour de janvier, il surprit la ville de Milan , par le moyen de quelques intelligences qu'il y avait conservées, et en chassa les français , la citadelle tenant toujours pour le roi. A l'exemple de la capitale , la plupart des villes conquises par Louis se soumirent à Sforce , et particulièrement celles de la route de Gênes, comme Tortone , Voghera, et autres places fortes. Quand le roi eut appris cet événement, il résolut de réduire de nouveau ces rebelles , et envoya une puissante armée , sous les ordres du comte de Ligny et de Trivulce.

Pendant le peu de tems que Ludovic occupa Milan, depuis qu'il l'eut surprise jusqu'à ce qu'il en fut chassé de nouveau, Bayard étoit resté en Italie après le départ du roi , et avec le congé du comte de Ligny. Il ne doutait pas que la fuite de Ludovic auprès de l'empereur Maximilien ne fût une feinte; et qu'il ne revînt bientôt avec des forces ; qu'ainsi son retour occasionneroit plus d'affaires qu'à la première campagne, où il ne s'étoit passé aucune action. L'ardeur qu'il avoit d'exceller dans le métier des armes , le tenait continuellement au guet pour chercher des occasions de se signaler et de servir son prince. Il étoit en garnison alors à vingt milles de Milan , où il passoit le tems avec ses camarades , dans tous les exercices militaires. Il fut informé un jour qu'il y avoit dans Binasco trois cents chevaux , qu'il seroit

facile de défaire ; il en parla à ses compagnons, qui aimoient trop ce jeu-là pour refuser la partie. Ils sortirent donc de grand matin, au nombre d'environ cinquante maîtres, pour tenter l'aventure. De l'autre côté, le capitaine, qui commandoit dans Biscano, étoit brave et alerte, et s'appelait Jean-Bernardin Cazache. Il sut par ses espions qu'un parti français devoit venir l'attaquer ; si bien que pour n'être pas surpris, il vint à leur rencontre, à la portée d'une carabine, en deçà de ses barrières. Ce fut un plaisir pour lui de voir si peu de monde, comptant par l'avantage du nombre en avoir bon marché. Dès que les deux troupes s'aperçurent, elles fondirent l'une sur l'autre, criant d'un côté : *France ! France !* et de l'autre : *More ! More !* La charge fut vive, et il en fut de part et d'autre renversé par terre un grand nombre qui eurent bien de la peine à se remonter. Mais Bayard sembloit un lion furieux ; il faisoit voler des têtes et des bras avec une intrépidité sans pareille. Voyant qu'après une heure de combat la victoire n'étoit pas encore décidée en sa faveur, il s'écria : Comment ! mes compagnons, cette poignée de gens nous tiendra-t-elle ici tout le jour ? Si ceux qui sont dans la place en étoient avertis, nous serions tous perdus ! Courage, mes amis, redoublons nos coups, et les renversons. Ces paroles ranimèrent sa troupe, chacun se sentit une nouvelle ardeur, et criant encore *France ! France !* ils tombèrent sur les ennemis avec une telle imp



pétuosité, qu'il leur firent quitter la place et reculer, en faisant cependant toujours bonne contenance. Les français les suivirent de cette sorte quatre ou cinq milles vers Milan ; mais les Lombards, se voyant près de la ville, tournèrent bride, s'y sauvèrent à toutes jambes, et les français les chassoient toujours. Quand ceux-ci furent presque à la vue des murs, un des principaux et des plus expérimentés, voyant le danger, s'écria : *Tourne, homme d'armes, tourne!* Chacun obéit, excepté Bayard, qui étoit trop échauffé pour l'entendre; il poursuivoit les fuyards avec tant d'ardeur, qu'il entra dans Milan avec eux, et les chassa jusqu'au palais du prince. Les croix blanches qu'il portoit le firent bientôt reconnoître pour un français, et tout le peuple cria après lui : *Piglia! Piglia!* Il fut environné dans un moment, et fait prisonnier par Cazache, qui l'emmena chez lui et le fit désarmer. Il fut surpris de voir un homme de vingt-quatre ans, qui avoit donné des marques d'une force et d'une bravoure si extraordinaires. Ludovic entendant le bruit que cette aventure faisoit, en demanda la cause; on l'instruisit de la déroute du capitaine Cazache, et de ce qu'un français, d'une valeur merveilleuse, quoique très-jeune, avoit poursuivi les fuyards jusque sous ses fenêtres. Il fut curieux de le voir, et commanda qu'il lui fût amené. On alla aussitôt dire au capitaine Cazache d'envoyer son prisonnier. Cazache, qui étoit brave et généreux, craignant que Ludovic ne se livrât à sa fureur et ne fît

un mauvais parti au jeune français, voulut le conduire lui-même au palais, après l'avoir fait revêtir d'un de ses habits, et mis en état de paroître. Ludovic ne fut pas moins étonné de son air de jeunesse, que des louanges qu'il lui avoit entendu nommer. Mon gentilhomme, lui dit-il, approchez-vous, et me dites ce qui vous a amené en cette ville. Bayard, qui de sa vie ne s'étoit étonné de rien, lui répondit librement : En vérité, Monseigneur, je ne pensois pas y être entré seul; je croyois être suivi de tous mes camarades; mais ils sont plus sages et plus au fait de la guerre que moi, sans cela ils seroient prisonniers comme je le suis. Cependant, dans ma disgrâce, je loue le ciel de ce que je suis tombé en aussi bonnes mains que le capitaine à qui je me suis rendu. Ludovic lui demanda de combien étoit l'armée française : Monseigneur, répartit Bayard, je vous jure que je ne pense pas qu'il y ait plus de quatorze ou quinze cent hommes d'armes, et seize à dix-huit mille hommes de pied; mais ce sont tous gens d'élite, et résolus à soumettre cette fois, et pour toujours, le duché de Milan, au roi notre maître. et pour vous, monseigneur, je vous assure que vous seriez aussi bien et plus en sûreté de votre personne en Allemagne qu'ici; car vos gens ne sont pas capables de nous résister. Le duc parut prendre plaisir à l'assurance avec laquelle Bayard parloit; mais elle ne laissa pas de lui donner à penser. Néanmoins, pour lui montrer que le retour des français ne l'éton-

noit point, il lui dit en raillant : Ma foi , mon gentilhomme , je souhaite que l'armée du roi de France et la mienne se rencontrent , pour que le sort d'une bataille décide entre lui et moi de la possession de ce duché ; car je ne vois pas qu'il y ait d'autre moyen de nous accorder. Bayard lui répondit sur le même ton : Et moi , monseigneur , je voudrois que ce fût plutôt demain que dans trois jours , pourvu que je fusse hors de prison. Qu'à cela ne tienne , dit le prince ; je vous rends libre dès ce moment , et demandez-moi tout ce que vous voudrez , je vous l'accorde. Le chevalier , qui ne s'attendoit pas à tant de générosité , mit un genou en terre pour l'en remercier. Toute la grace que je vous demande , dit-il , monseigneur , c'est de me faire rendre mes armes et mon cheval , et de me faire conduire à ma garnison , qui est à vingt milles d'ici : voilà le plus grand bien que vous puissiez me faire , et dont je serai tellement reconnoissant , *que hors le service du roi mon maître , et mon honneur sauf , je serai toujours à votre commandement.* Je vous l'accorde , reprit le prince , vous allez être content. Capitaine , ajouta-t-il , en se retournant vers Cazache , faites-lui rendre son cheval , ses armes , et tout ce qui lui appartient. Rien n'est plus aisé , dit Cazache , tout est chez moi ; et en même tems il ordonna à deux ou trois de ses gens d'apporter à l'instant les armes de Bayard et d'amener son cheval ; ce qui étant fait , Ludovic le fit armer en sa présence , et le chevalier , sans mettre

le pied à l'étrier, se jeta en selle, se fit donner une lance, et, levant sa visière : Je vous rends grâces de tout mon cœur, dit-il au prince, du bienfait que je reçois de vous, et je regrette d'être incapable de le reconnoître,

Comme cela se passoit dans une cour fort spacieuse, Bayard fit faire quelques courbettes à son cheval, et ensuite fournit une carrière, qu'il finit en rompant sa lance en cinq ou six pièces. Ludovic ne fut pas, à beaucoup près, réjoui de ce qu'il venoit de voir ; au contraire, il ne put taire ce qu'il en pensoit : Si tous les hommes d'armes de France, dit-il, ressembloient à celui-là, j'aurois un mauvais parti. Cependant il tint parole, et lui donna un trompette pour le conduire à sa garnison, mais il n'alla pas si loin : dans ce jour-là même l'armée française s'étoit rapprochée de sept à huit milles, et savoit déjà que la vivacité de Bayard lui coûtoit sa liberté ; mais chacun excusoit sa jeunesse et son ardeur.

A peine fut-il au camp, qu'il se rendit chez le comte de Ligny, son général, qui fut bien étonné de le voir. Eh ! Comment, Piquet, lui dit-il, êtes-vous sorti de prison ? avez-vous payé votre rançon ? J'étois prêt à envoyer un trompette pour la payer, et vous remener. Monseigneur, répondit Bayard, je vous en remercie comme je dois ; le Seigneur Ludovic vous en a épargné la peine et a fait aujourd'hui assaut de générosité avec vous ; il m'a renvoyé sans rançon. Ensuite il lui raconta mot à mot ce qui lui étoit arrivé, en pré-

gence du seigneur Trivulce , et d'une foule d'officiers que la joie de le revoir avoit amenés. Trivulce lui demanda si , à juger de la contenance et des discours de Ludovic , il croyoit qu'il risquât la bataille. Monseigneur , répondit Bayard , il ne s'est pas expliqué jusque là avec moi ; mais il ne m'a pas paru un homme facile à étonner , et peut-être avant peu vous en saurez des nouvelles. Quant à moi je ne puis que me louer de lui , et tout ce que je sais , c'est que la plupart de ses gens sont dans Novarre , et qu'il doit les aller joindre , ou bien leur ordonner de s'approcher de Milan.

Nous avons dit que Ludovic étoit rentré dans Milan , et que la citadelle étoit toujours restée aux Français. Quand il vit l'armée du roi si proche de lui , il craignit de se trouver enfermé entre elle et la citadelle , c'est pourquoi il s'échappa de nuit pour se retirer à son armée , à Novarre , avec presque tout son monde , laissant dans la ville le cardinal son frère avec peu de gens. Sur ces entrefaites , la Trémouille étoit arrivé à l'armée de France ; il fut résolu entre lui , le comte de Ligny et Trivulce , et tous les lieutenans-généraux , d'aller attaquer Ludovic dans Novarre. Il ne manquoit pas de troupes ; mais elles étoient composées de Bourguignons , Suisses , lansquenets et cavalerie allemande , et , par cette variété , difficiles à gouverner : aussi en peu de jours la ville tomba-t-elle entre les mains des généraux français. Cela arriva le vendredi avant Pâques fleuri.

On fit courir le bruit que le prince n'étoit

pas dans la ville , et qu'il s'étoit une seconde fois retiré en Allemagne ; mais soit qu'il fût trahi ou non , il fut ordonné que les gens de pied passeroient par dessous la pique , et Ludovic y passant parmi les autres en habit de soldat , fut reconnu et fait prisonnier , et le reste de son armée congédié vies et bagues sauvées (6). Ce qui est certain , c'est que les Suisses s'étant mutinés , ou faute de paiement , ou à l'instigation d'Antoine de Bessay (7) , grand-bailli de Dijon , qui avoit beaucoup de crédit chez eux , ou enfin parce que Ludovic avoit moins de Suisses dans Novarre que le roi n'en avoit devant la place , ils refusèrent de combattre les uns contre les autres ; ce qui est arrivé souvent , et a décidé de la perte ou du gain d'une bataille. Quoi qu'il en soit , Ludovic méritoit un sort plus heureux , s'il eût combattu pour une meilleure cause : il étoit brave , généreux et bienfaisant , mais ces bonnes qualités ne le garantirent pas des caprices de la fortune.

Quand le cardinal , son frère , apprit qu'il étoit prisonnier , il fit promptement sauver ses deux fils en Allemagne auprès de l'empereur ,

(6) Ludovic Sforce fut conduit prisonnier en France , d'abord à Pierre-Encyse à Lyon , ensuite au Lys Saint-Georges en Berry , et enfin au château de Loches en Touraine , où il mourut en 1510.

(7) Antoine de Bessay , baron de Trichâtel et d'une ancienne et illustre maison du comté de Bourgogne. Il étoit en grand crédit auprès des cantons Suisses , et ce fut lui qui eut commission du roi de lever chez eux un corps de quinze mille hommes pour la conquête du Milanais.

et lui-même se sauva vers Bologne, avec une escorte de cinq ou six cents chevaux; mais il fut arrêté en route par Severin de Gonzague, capitaine des vénitiens, qui le remit aux français, et garda le butin, argent, meubles et bagages, que l'on estima deux cents mille ducats. Les révoltés de Milan et du duché ne surent pas plutôt le sort de leurs princes, qu'ils se soumirent au roi, s'attendant au pillage et au saccagement de leur ville; mais ils trouvèrent un roi et des généraux plus magnanimes qu'ils ne méritoient, et qui leur firent grâce entière.

Lors de la conquête de Milan, l'année précédente, par Louis en personne, ce prince voulant récompenser ses grands-officiers, leur avoit donné plusieurs places du duché pour les tenir en fiefs relevant de lui; entre autres au comte de Ligny, Tortone, Voghera, et quelques autres places. Elles avoient toutes suivi l'exemple de la capitale, et s'étoient rendues à Ludovic. Le comte en eut un si grand ressentiment, qu'il résolut d'aller les châtier; il mena avec lui le fameux capitaine Louis d'Ars, le chevalier Bayard et plusieurs autres officiers. Quand ses sujets surent son dessein, et qu'il étoit déjà à Alexandrie, résolu, disoit-il, de les mettre à feu et à sang (quoiqu'il n'en eût seulement pas la pensée), ils furent extrêmement alarmés, craignant une destruction qu'ils savoient avoir méritée. Ils choisirent vingt des plus qualifiés d'entre eux, et les députèrent au devant de leur seigneur pour lui

crier miséricorde. Ces députés vinrent à deux milles de Voghera, et se mirent en devoir de lui faire leur révérence ; mais quoiqu'il les vît , et qu'on les lui montrât , il n'en fit pas semblant , et passa outre jusqu'au logement qui lui étoit préparé dans la ville. Les députés , plus effrayés qu'auparavant , l'y suivirent , s'adressèrent à Louis d'Ars , et implorèrent sa protection auprès de leur seigneur justement irrité. Il la leur accorda avec sa bonté et sa générosité naturelles , et les remit au lendemain. Dans l'intervalle, il prévint le comte de la grace qu'on devoit lui demander , et le pria de l'accorder à sa considération , ce qu'il n'eut pas grande peine à obtenir. Le lendemain donc , après le dîner du comte , cinquante des principaux de la ville , nu-têtes , se jetèrent à genoux devant lui en implorant sa miséricorde. L'un d'entre eux , homme fort éloquent , le harangua en sa langue. Monseigneur , lui dit-il , vous voyez à vos pieds les députés de vos serviteurs et sujets, les habitans des villes et places qui vous appartiennent ; nous venons de reconnoître notre faute , et en demander pardon au roi notre souverain , et à vous qu'il nous a donné pour seigneur. Nous espérons l'obtenir en vous remontrant très-humblement que nos places ne sont pas capables de se soutenir contre telle puissance qui se présente ; nous vous protestons de n'avoir cédé qu'à la force , sans avoir cessé un moment d'avoir le cœur français ; et si vous croyez , monseigneur , que la faute soit volontaire , ou l'effet de la foiblesse



de nos esprits, nous vous en demandons grace de tout notre cœur, en vous assurant qu'à l'avenir nous ne vous donnerons aucun sujet pareil d'être irrité contre nous ; et si jamais ce malheur nous arrive, nous nous remettons dès ce jour, nous, nos femmes, nos enfans et nos biens à votre merci, et consentons qu'il ne nous soit fait aucune grace ; et pour gage de la fidélité et obéissance que nous vouons au roi et à vous, nous prenons très-humblement la liberté de vous offrir un petit présent, moins proportionné à notre devoir qu'à nos forces : ce sont trois cents marcs de vaiselle d'argent que nous vous supplions d'accepter pour marque que votre colère est apaisée. Alors cet orateur montra au comte deux tables couvertes d'argenterie de toute espèce, que ce seigneur ne daigna regarder ; mais d'un air furieux et d'un ton à les faire trembler : Qui vous a rendus si hardis, leur dit-il, que de vous présenter à mes yeux, traîtres et misérables que vous êtes, après avoir eu la lâcheté de vous révolter sans y être forcés par aucune puissance ? Quelle confiance puis-je avoir désormais en tous vos sermens de fidélité ? A-t-il paru un ennemi devant vos places ? Avez-vous essuyé un siège ou un assaut ? Avez-vous entendu un seul coup de canon ? Quelles excuses venez-vous donc me faire, quand je vois que vous vous êtes jetés volontairement dans les bras de l'usurpateur de ce duché ? Fuyez de devant moi, et vous dérobez à ma colère avant qu'elle éclate, et craignez que je ne vous fasse tous pendre aux fenêtres de vos maisons.

Pendant ce terrible discours, les pauvres députés étoient comme des gens qui attendent leur arrêt ; mais le sage capitaine d'Ars, le bonnet à la main, et un genoux en terre devant le comte, prit la parole, et lui demanda leur grace : Accordez-la moi, dit-il, monseigneur, pour l'honneur de Dieu et de la passion de son fils ; je me suis engagé à l'obtenir, faites honneur à la parole que je leur en ai donnée : je vous promets pour eux qu'à l'avenir ils seront fidèles au roi et à vous. Alors les députés, sans attendre la réponse du comte, se mirent à crier : Grace ! monseigneur, grace ! Nous vous promettons d'exécuter ce que le seigneur d'Ars vous a promis, et nous en renouvelons nos sermens. Le comte à ce cri put à peine retenir ses larmes, la compassion s'empara de lui : Allez, leur dit-il, je vous pardonne à la considération du capitaine d'Ars, dont je voudrois reconnoître les vertus par chose plus considérable ; mais gardez-vous d'y contrevenir. Quant à votre argenterie, vous ne méritez pas que je l'accepte, remportez-la. Puis apercevant Bayard, il lui dit : *Piquet, prenez toute cette vaiselle, je vous la donne pour votre cuisine.* Et moi, je vous en remercie, répondit Bayard ; à Dieu ne plaise que ce qui vient de traîtres et de si mauvais sujets entre chez moi ; il me porteroit malheur. Cela dit, il prit la vaiselle pièce à pièce, et la distribua à ceux qui se trouvèrent là, sans en rien réserver pour lui ; ensuite il sortit de la chambre, et les députés le suivirent. Quand il fut dehors,

toute la compagnie demeura dans l'étonnement d'une action si noble de la part d'un homme qu'on savoit n'être pas riche. Avez-vous vu, dit le comte, la générosité de Piquet, et son désintéressement ! C'est grand dommage que Dieu ne l'ait pas fait naître roi, il se seroit acquis tout l'univers par son grand cœur : je me promets de le voir un jour un des plus parfaits hommes du monde ; chacun en dit autant, et tous convinrent que c'étoit lui rendre justice. Le comte, pour le dédommager de sa générosité, ne voulant pas être en reste, lui envoya le lendemain un magnifique habillement de velours, doublé de satin broché, un cheval de grand prix, et une bourse de trois cents écus, qui ne lui firent pas grand profit, car ils furent bientôt partagés avec ses camarades. Peu de jours après, le comte s'en retourna à Milan, où le cardinal d'Amboise venoit d'arriver en qualité de lieutenant-général pour le roi en Lombardie, et de là repassa en France.

Nous avons rapporté le chagrin que le feu roi Charles VIII avoit eu en apprenant la révolte des Napolitains, de la perte de ce royaume, et du retour de ses troupes. Cette perfidie ne seroit pas demeurée impunie sans la mort de ce prince. Louis XII, son successeur, commença ses projets par la conquête de son duché de Milan, comme étant son patrimoine ; ainsi sa vengeance sur Naples fut suspendue (8). Déjà Ferdinand, fils d'Alphonse, en

---

(8) Ce fut pendant cette campagne de 1503 que Bayard,

faveur de qui s'étoit faite la révolte , étoit mort, et Frédéric, son oncle, lui avoit succédé.

Pendant que Charles tenoit le royaume , il avoit fait épouser au comte de Ligny , son parent, une dame du premier rang dans ce pays, Fléonore de Baux , princesse d'Altemore , de la maison de Baux , très-ancienne et très-illustre en Provence, jadis souveraine d'Orange, et qui avoit passé dans le royaume de Naples. Le départ du comte lui fut si sensible qu'elle en étoit morte de douleur. Par sa mort et par les bienfaits de Charles , ce seigneur possédoit dans ce royaume un grand nombre de terres et de places, particulièrement dans la Pouille, telles que Venoze , Canoze , Monerviné , Bezzeilles, et autres. Louis ayant résolu de remettre le royaume de Naples sous son obéissance, le comte de Ligny avoit compté d'aller y commander l'armée du roi; mais son projet fut rompu deux fois , et on a cru que ce fut le dépit qu'il en eu qui occasionna sa mort quelque temps après, le 31 décembre 1503.

---

offensé par Hyacinthe Simonetta, homme de mérite, de va leur, et d'une grande maison, au duché de Milan, mais arrogant jusqu'à l'insolence, l'appela en duel et le tua. On ne trouve ce trait d'histoire que dans Alycat, jurisconsulte Milanais, qui, sans en rapporter ni la cause ni les circonstances, se borne à dire : J'ai vu de braves chevaliers, qui, pour trop affecter le bon air et la bonne grace sous les armes, ont laissé échapper la victoire. Tel fut principalement Hyacinthe Simonetta, gentilhomme milanais, contre Bayard, capitaine français, pendant les premières irruptions des Français en Italie. Ce fut un présage manifeste de la déroute des Sforce, qui arriva peu après.

Le roi nomma pour commander son armée, Berault Stuart, seigneur d'Aubigny, brave et sage officier, alors capitaine de la garde écossaise (9). Cette armée étoit belle et nombreuse, tant en infanterie qu'en cavalerie: la compagnie du comte de Ligny en étoit, sous les ordres de son lieutenant le capitaine Louis d'Ars. Bayard n'eut garde de ne pas le suivre; mais il eut bien de la peine à obtenir le congé du comte, qui l'avoit tellement pris en amitié, qu'il ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Ce bon maître le vit partir avec regret, et sembloit pressentir qu'ils ne se reverroient plus.

Aubigny marcha droit au royaume de Naples, et fit si grande diligence que Frédéric, pris au dépourvu, d'ailleurs peu aimé de ses sujets, se trouva hors d'état de se défendre, et n'eut d'autre ressource que d'abandonner le royaume aux meilleures conditions qu'il put. Il fit son traité avec le général français, par lequel il fut dit qu'il seroit conduit en France, lui, sa femme et leurs enfans (10), et qu'il auroit pour apanage la jouissance à vie du duché d'Anjou. Il fut reçu du roi avec les honneurs dus à sa dignité, et le traité fut exactement observé tant qu'il vécut; mais

---

(9) Le président Hénault (*Abrégé chron.*) et l'abbé Lavocat (*Dict. hist.*) le nomment Robert Stuart; mais son vrai nom étoit Berault. Il mourut en 1543.

(10) Frédéric maria une de ses filles à Louis de la Trémouille. C'est de la que cette maison prétendoit avoir des droits sur la couronne de Naples, et que les fils aînés portoient le nom de princes de Tarente.

après sa mort, arrivée en 1504, sa veuve fut tellement négligée qu'elle tomba dans une véritable indigence et dans la misère.

La conquête de Naples faite, les garnisons furent distribuées dans les places; la compagnie du comte de Ligny eut pour quartiers les terres de ce seigneur, et le capitaine d'Ars donna à Bayard le gouvernement de quelques terres, où il s'en acquitta à la satisfaction générale.

Dans le même temps il fut fait un autre traité avec Ferdinand, roi d'Aragon, mari d'Isabelle de Castille, père de Jeanne la folle, et aïeul de Charles-Quint, Ferdinand avoit des prétentions sur une partie du royaume de Naples, laquelle le roi lui céda. Par ce traité, la paix fut faite entre les deux princes et avec l'empereur Maximilien, et fut publiée à Lyon l'année même. Le médiateur fut l'archiduc Philippe, fils de l'empereur et gendre de Ferdinand; mais ce fut une paix masquée. Le traité fait par l'archiduc, comme plénipotentiaire de son beau-père, fut bientôt violé; et pendant que Louis se reposoit sur la foi du roi d'Aragon, celui-ci envoya très-promptement, et avant que Louis pût s'y opposer, une puissante armée à Ferdinand Gonzalve, dit le grand Capitaine, alors son lieutenant dans les places qui lui avoient été cédées. Ces troupes entrèrent dans le royaume de Naples par les intelligences du pape Alexandre VI, s'emparèrent de la capitale, et chassèrent les français de presque tout le royaume. Aubigny les soutint le plus long-tems qu'il put;

mais enfin , forcé de céder au nombre , il se retira dans la Pouille , où il tint encore longtemps , et jusqu'à l'année 1504, qu'après avoir donné grand nombre de batailles , gagné les unes , perdu les autres , les Français furent obligés de quitter le pays. Comme cet événement n'est pas de notre sujet , nous nous bornerons à raconter ce qui arriva à notre héros pendant le séjour des Français dans la Pouille.

Etant en garnison à Monervine , il s'ennuya de rester dans l'oisiveté , et de ne pas faire quelque action digne de lui. Il en parla un jour à ses camarades , et leur fit observer que d'un côté , l'inaction les rendoit paresseux et effeminés , et que , de l'autre , les ennemis en prendroient avantage , et s'imagineroient peut-être que les Français les craignoient assez pour n'oser se mettre en campagne : c'est pourquoi , ajouta-t-il , j'ai dessein de faire demain une course vers Andres ou Barlette ; peut-être rencontrerai-je de leurs coureurs , et je le souhaite , pour nous mesurer ensemble. On applaudit à son projet , et chacun voulut être de la partie. Ceux qui en devoient être se disposèrent dès le même soir , eux et leurs chevaux , et ils sortirent de la garnison au point du jour , au nombre de trente jeunes gentils-hommes , résolus de ne pas y rentrer sans avoir vu l'ennemi de près.

Ce jour-là même , et dans le même dessein , un officier espagnol , proche parent du grand capitaine Gonzalvé , nommé don Alonzo de Soto-Mayor , brave et expérimenté

capitaine, étoit sorti de la ville d'Andres pour aller chercher les Français à la tête de quarante ou cinquante gentilshommes d'élite. Il seroit difficile de juger lequel eut plus de plaisir, de lui ou de Bayard, quand ils se découvrirent à la portée d'un canon, et qu'ils virent que le nombre étoit à peu près égal. Dès que le chevalier eut reconnu les Espagnols à leurs croix rouges : Allons, amis, dit-il à sa troupe, voilà ce que nous sommes venus chercher, il y a ici de l'honneur à acquérir, faisons tous notre devoir, et si vous ne me voyez faire le mien, tenez-moi toute ma vie pour un homme sans cœur. Chargeons, répondit toute la compagnie, ne leur donnons pas l'honneur de nous attaquer. Alors, la visière baissée, prenant le galop en criant : *France ! France !* ils tombèrent sur la troupe espagnole, qui de son côté se mit à crier : *Espagne ! Espagne ! San-Jago !* et à pointe de cheval, la lance baissée, les reçut vigoureusement. Dès le premier choc, il y eut un bon nombre de renversés de part et d'autre, que leurs compagnons eurent bien de la peine à remonter. L'affaire ayant duré environ une demi-heure indécise, et chacun voulant en avoir la gloire, la seconde attaque fut de côté et d'autre plus rude que la première; mais enfin Bayard anima tellement les siens par son exemple et par ses discours, qu'il déterminait la victoire, et que les Espagnols furent rompus. Il en resta sept sur la place, et autant de prisonniers : le reste prit la fuite, ainsi que leur commandant Soto-Mayor. Bayard le poursuivi-



y fit l'épée dans les reins, en lui criant: *Tourne, homme d'armes, tourne! et ne te laisse pas tuer par derrière.* Soto-Mayor, préférant la défense à une mort honteuse, se retourna et fondit sur Bayard. Ils se portèrent dans un instant, et sans relâche, cinquante coups d'épée; mais enfin le cheval de Soto-Mayor, rendu de lassitude, succomba, ne pouvant davantage seconder l'ardeur de son maître. Alors Bayard lui cria: *Rends-toi, homme d'armes, ou tu es mort!* A qui me rendrai-je, dit Soto-Mayor. Au capitaine Bayard, répondit le chevalier, Dom Alonzo ne voyant plus d'autre parti que de se rendre ou de mourir, et déjà instruit par la renommée des beaux faits de son vainqueur, lui remit son épée, après avoir fait tout ce que l'on pouvoit attendre d'un très-brave officier; et si ses compagnons avoient combattu comme lui, la victoire auroit coûté cher aux français, au lieu qu'ils ne perdirent pas un seul homme, et qu'ils en furent quittes pour cinq ou six blessés, et deux chevaux qu'ils emmenèrent à leur garnison. Le chevalier, qui dans la route s'étoit informé du nom et de la qualité du sien, lui fit donner une des plus belles chambres du château, lui envoya des habits et tout ce qui pouvoit lui être nécessaire. Il porta même la générosité jusqu'à lui dire: Seigneur Dom Alonzo, je suis informé de votre naissance, mais j'estime encore plus le renom de brave et vaillant officier que vous vous êtes acquis; je ne veux point vous traiter en prisonnier; donnez-moi votre parole de ne point sortir de ce château

sans mon congé, je vous le donne tout entier pour prison; il est grand, et il y a bonne compagnie, qui se fera honneur de votre société, jusqu'à ce que vous traitiez de votre rançon, pour laquelle je vous promets que vous me trouverez de bonne composition. Capitaine, répondit Dom Alonzo, j'accepte votre offre gracieuse, et vous donne ma parole de ne point sortir d'ici sans votre congé.

La rançon de Soto-Mayor ayant été accordée, entre lui et Bayard, à mille écus, il resta environ quinze jours au château avec les officiers français, de qui il recevoit tous les bons traitemens possibles, avec une liberté entière, personne ne le croyant capable de violer sa parole. Cependant un jour, soit mauvaise foi, soit ennui de sa captivité et de n'avoir point de nouvelles des siens, il suborna un soldat de la garnison, nommé Théode, albanais de nation, et lui promit que s'il pouvoit l'aider à se sauver, il lui donneroit de quoi vivre à son aise le reste de ses jours. Il ne faut, lui dit-il, que me tenir prêt, demain au point du jour, un cheval hors les portes du château, et un pour toi; je suis libre, comme tu le vois; nous partirons ensemble, et en quatre heures nous serons à la garnison, qui n'est qu'à quinze ou vingt milles d'ici: tu en sera bien récompensé, et de plus je te donnerai cinquante écus. L'albanais, qui aimait l'argent, accepta le parti, après lui avoir pourtant fait observer qu'il étoit prisonnier sur sa parole, et que Bayard n'étoit pas homme à le lui pardonner. Je ne veux pas

lui manquer de foi , répliqua dom Alonzo ; il m'a mis ma rançon à mille ducats , je les lui enverrai , et ne suis pas obligé à davantage. En ce cas , dit l'albanais , comptez sur moi : à l'ouverture de portes , je vous *attendrai à cheval* , avec un autre pour vous ; feignez de vous promener ou de prendre le frais , et sortez. La chose fut exactement exécutée ; le portier , averti que dom Alonzo étoit sur sa parole , le laissoit aller et venir librement ; de sorte qu'il fut bientôt à cheval , et piqua des deux. Bayard , toujours vigilant , vint faire sa ronde dans la cour , et demanda où étoit son prisonnier , avec qui il se promenoit et causoit tous les matins. Personne ne pouvant lui en donner de nouvelles , il s'adressa au portier , qui ne put lui dire autre chose , sinon qu'il avoit paru près de la porte au point du jour. Il fit aussitôt sonner le tocsin ; mais ni dom Alonzo , ni l'albanais ne parurent. Il est impossible d'exprimer la colère et l'indignation de Bayard ; il fit en toute diligence monter à cheval un de ses soldats , nommé le Basque , et dix autres , leur ordonna de courir vers Andres à toute bride , et à quelque prix que ce fût , de ramener dom Alonzo mort ou vif ; de tâcher aussi de prendre l'albanais pour le payer de ses peines aux créneaux du château. Le Basque fut à cheval dans un instant , et , l'éperon dans le ventre , prit le chemin d'Andres , sans regarder s'il étoit suivi ou non , quoique ses camarades fussent en effet sur ses pas. Ils n'eurent pas fait deux milles , qu'ils aperçurent dom Alonzo qui étoit pied

à terre et resangloit son cheval. Il voulut remonter ; mais le Basque n'en donna pas le temps : Il fondit sur lui et l'arrêta. Quant à Théode , il se garda bien de se laisser prendre : il gagna Andres à bride abattue , et dom Alonzo fut ramené à Monervine. Quand le chevalier le vit , il ne put contenir ses reproches : Est-ce là , lui dit-il , l'action d'un gentilhomme , de fuir d'une prison où il est libre sur sa foi ? J'avois la vôtre de ne pas sortir d'ici sans mon congé , et vous l'avez violée , je ne dois plus me fier à vous. Je n'ai point eu dessein de vous faire tort , répondit l'Espagnol ; nous sommes d'accord de mille écus pour ma rançon , dans deux jours vous les auriez eus , et ma parole auroit été dégagée ; mais je suis ennuyé de n'avoir aucunes nouvelles de chez moi , et j'allois en chercher. Bayard étoit trop irrité pour se payer de telles excuses ; il le fit conduire dans une tour , où il le tint quinze jours renfermé , sans cependant lui faire mettre les fers aux pieds , comme il auroit pu ; du reste , il le fit traiter comme auparavant. Au bout de ce terme , arriva un trompette avec un valet de dom Alonzo , chargé de sa rançon , qui fut délivrée au chevalier , et l'Espagnol remis en liberté. Il partit donc , après avoir pris congé d'assez bonne grace de Bayard et de tous les officiers , et avoir vu en sa présence son argent distribué jusqu'au dernier sou à la garnison.

Dom Alonzo , retourné à Andres , fut reçu avec tous les témoignages possibles de joie et d'amitié ; chacun le félicita de son retour , et

le consolait de sa disgrâce. Ensuite on le questionna sur Bayard, et sur la façon dont il en avoit été traité. Je vous jure, répondit à cela dom Alonzo, que quant au seigneur de Bayard, je ne crois pas qu'il y ait dans le reste du monde un homme plus vigilant et plus intrépide : s'il n'est aux champs, il n'en est pas plus tranquille, non plus que sa troupe; il la tient dans un exercice continuel, soit à la lutte, soit à jeter la barre, ou autres images de la guerre. Il n'a pas son pareil pour la générosité, j'en ai vu plusieurs exemples; car en dernier lieu, il a en ma présence distribué à ses soldats l'argent de rançon sans en réserver un ducat; enfin, s'il vit, ce sera un des plus grands hommes que l'on ait jamais vu. Cependant je ne puis me louer du traitement que j'ai reçu de lui pendant ma prison, ni ne puis croire que ses ordres aient été suivis; mais ses gens ne m'ont pas traité en gentilhomme, et je m'en ressentirai tant que je vivrai. Chacun en dit son avis : les uns disoient qu'il n'y a pas de belles prisons; d'autres ne reconnoissoient pas Bayard aux plaintes de dom Alonzo; d'autres enfin blâmoient dom Alonzo lui-même, et ne pouvoient l'en croire.

Le chevalier fut informé quelques jours après des discours de l'espagnol par un officier de Mouervine, prisonnier à Andres, et rançonné; il en fut surpris, et sur l'heure assembla toute sa garnison, à qui il dit : J'apprends que dom Alonzo se plaint parmi les siens que je l'ai traité le plus mal que j'ai pu; vous en avez été témoins, et je ne crois pas

qu'un prisonnier puisse prétendre plus d'agréments qu'il en a eus ici avant son évaison , et même depuis , sinon qu'il a été plus resserré ; je ne pense pas qu'il ait à se plaindre de moi , ni de personne ; et si cela étoit , je lui en ferois satisfaction. Je vous prie donc tous de me dire franchement s'il s'est passé quelque chose à mon inçu qui ai pu le fâcher. A cela , tout le monde répondit unanimement que quand il eût été le plus grand seigneur d'Espagne , il n'auroit pu espérer un traitement plus honorable , et qu'il avoit grand tort de se plaindre. Cela étant , dit Bayard , quoique la fièvre me tienne , je veux lui écrire que s'il soutient les discours qu'il a faits , je lui soutiendrai le contraire de lui à moi , à pied ou à cheval , à son choix. Aussitôt il fit appeler son secrétaire , et lui dicta la lettre suivante ;

« Dom Alonzo , j'ai appris qu'après votre  
» retour de ma prison , vous vous êtes plaint  
» de moi , et avez semé parmi vos gens que  
» je ne vous ai pas traité en gentilhomme.  
» Vous savez bien le contraire ; mais pour ce  
» que , si cela étoit vrai , me feroit gros  
» déshonneur , je vous ai bien voulu écrire  
» cette lettre , par laquelle vous prie rhabiller  
» autrement vos paroles devant ceux qui les  
» ont ouïes , en confessant , comme la raison  
» veut , le bon et honnête traitement que je  
» vous ai fait ; et en ce faisant , ferez votre  
» honneur et rhabillerez le mien , lequel  
» contre raison avez foulé ; et où seriez refusant de le faire , je vous déclare que je suis

» délibéré le vous faire dire par combat  
 » mortel de votre personne à la mienne, soit  
 » à pied ou à cheval, ainsi que vous plairont  
 » les armes, et adieu. De Monervine, le  
 » 10 juillet. » La lettre fut envoyée par un  
 trompette qui appartenoit à Chabannes la  
 Palisse. Dom Alonzo l'ayant reçue, y répondit  
 par le même trompette en ces termes, et sans  
 avoir pris l'avis de personne : « Seigneur de  
 » Bayard, j'ai vu votre lettre que ce porteur  
 » m'a baillée ; et entre autres choses dites,  
 » dedans icelle, avoir été semé paroles devant  
 » ceux de ma nation que ne m'avez pastraité  
 » en gentilhomme, moi étant votre prison-  
 » nier, et que si je ne m'en dédis, êtes  
 » délibéré de me combattre. Je vous déclare  
 » que oncques ne me dédis de chose que j'ai  
 » dite, et n'êtes pas homme pour m'en faire  
 » dédire : par quoi du combat que me présen-  
 » tez de vous à moi, je l'accepte entre ci et  
 » quinze jours, à deux milles de cette ville  
 » d'Andres, ou ailleurs que bon vous semble-  
 » ra ». Le trompette rapporta cette réponse au  
 chevalier, qui n'auroit pas donné cette bonne  
 fortune pour dix mille écus, quoique bien  
 malade ; et il lui renvoya par le même son  
 acceptation du défi, avec parole de n'y pas  
 manquer. L'accord fait de part et d'autre,  
 Bayard en donna avis au seigneur de la Palisse,  
 pour avoir de lui la permission, comme lieute-  
 nant pour le duc de Nemours, vice-roi, et il  
 choisit pour guidon son ancien ami Bellabre.

Le jour pris pour le combat, dom Alonzo

écrivit au chevalier pour le prier d'être demandeur, et trouver bon que lui dom Alonzo se portât comme défendeur. Cette proposition étoit irrégulière, et ne tendoit qu'à se rendre maître du choix des armes, et de la manière de combattre. Bayard accorda tout ce que l'espagnol voulut, disant : *Sur une bonne querelle peu me chaut d'être demandeur ou défendeur.* Dom Alonzo, devenu maître des conditions, et sachant que Bayard étoit l'homme du monde le plus redoutable à cheval, ou plutôt qu'il y étoit invincible, décida qu'ils combattoient à pied, armés de toutes armes, rehaussé d'armet et de bavière, à visage découvert, avec l'estoc et le poignard. Le jour venu, Chabannes, avec l'accord des deux champions, amena Bayard, bien monté et vêtu de blanc, *par modestie.* Dom Alonzo n'étant pas encore arrivé, le même trompette, qui avoit porté les lettres et fait les sommations, alla le hâter. L'espagnol sachant que Bayard étoit à cheval, se récria sur ce que c'étoit à lui à choisir les armes, et à Bayard le lieu, et lui envoya dire qu'il vouloit se battre à pied. La vérité étoit qu'il doutoit que le chevalier, malade et affoibli par la fièvre, pût accepter le combat à pied ; il auroit même bien voulu n'avoir pas porté la bravade si loin, mais le vin étoit tiré, il falloit le boire. Le trompette ayant rapporté cette réponse, Bayard demeura étonné un moment, parce qu'alors la fièvre le tenoit ; mais revenu à lui, il répondit courageusement au trompette : Ami, va le hâter, et dis-lui que pour si peu de chose il ne différera pas plus



long-temps à réparer l'injure qu'il m'a faite et si le combat à pied ne lui plaît pas , je consens encore qu'il se ravise. Cela fait, Bayard fit dresser son camp , qui ne fut que quelques grosses pierres mises les unes sur les autres, et se plaça lui-même à l'un des deux bouts , accompagné de nombre de seigneurs des plus qualifiés, telles que Chabannes, d'Oroze, d'Humbercourt, Fontrailles, baron de Béarn, et plusieurs autres , qui tous faisoient des vœux pour lui. D. Alonzo cependant ayant reçu la réponse du chevalier , et voyant qu'il n'y avoit plus à reculer , s'avança accompagné de seigneurs de sa nation , le marquis de Licite , dom Diég Quignonès, lieutenant du grand capitaine, dom Pedro de Valdès, dom Francisco d'Altemèze et nombre d'autres. Arrivé sur le champ de bataille , il envoya à Bayard deux estocs et deux poignards à choisir ; mais celui-ci ne s'amusa pas à choisir , et se contenta d'être armé comme Soto-Mayor , de seclette et de gorgerin. Après les sermens faits et les cérémonies accoutumées , il entra dans le camp par un bout , accompagné seulement de Balabre pour son parain, et du seigneur de Palisse pour juge du camp. Il étoit à visage découvert , et tenoit l'estoc nu à la main droite , et le poignard à la gauche. Par l'autre bout entra dom Alonzo avec dom Quignon son parain , et Altemèze pour juge du camp et il avoit l'estoc nu à la main , et le poignard à la ceinture. Bayard , dès qu'il fut dans le camp , fit sa prière à genoux , baisa la t

et se releva en faisant le signe de la croix ; puis marcha à son ennemi avec autant d'assurance et de tranquillité que s'il fût allé à quelque partie de plaisir. Dom Alonzo vint droit à lui avec la même intrépidité, et lui dit : *Seigneur de Bayardo, que me quières ?* Bayard lui répondit : *Dom Alonzo de Soto-Moyor, je quiers défendre contre toi mon honneur, dont faussement et malheureusement m'as accusé.* Alors, comme deux lions animés, ils fondirent l'un sur l'autre à grands coups d'estocs, de l'un desquels Bayard blessa son homme au visage ; le combat n'en devint que plus vif, chacun cherchant le défaut de son adversaire. L'Espagnol, grand et vigoureux, observoit Bayard pour le prendre en flanc et le saisir au corps ; mais le Français avoit l'œil par-tout, et paroît tout. Le combat fut long, et le danger bien balancé par l'adresse et l'égalité de la force des combattans. Les spectateurs trembloient chacun pour leur parti ; les Français pour Bayard, qui, quoiqu'affoibli par la fièvre, n'en frappoit pas moins souvent et moins vigoureusement ; les Espagnols pour dom Alonzo, que, tout fort et puissant qu'il étoit, ses amis auroient mieux aimé voir à Saragosse que là. Enfin, après qu'ils eurent bien cherché le défaut l'un de l'autre, Bayard usa d'adresse ; il prit le temps que l'Espagnol levait le bras pour le frapper ; il leva aussi son épée et la soutint en l'air sans porter son coup, et l'épée ennemie étant rabatue sans l'avoir touché, il porta la sienne avec une

tesse et une adresse merveilleuses droit au gorgerin , et avec tant de force , que , malgré la bonté de cette armure , il la perça , et l'épée entra de quatre bons do'igts dans la gorge de dom Alonzo , en sorte qu'il eut peine à l'en retirer. Celui - ci , perdant son sang avec abondance , devint furieux et enragé. Il fit les plus grands efforts pour joindre son homme et le saisir au corps ; mais Bayard paroît se couvrir de coups , et l'évitoit si adroitement , que , quoi qu'ils fussent assez proche l'un de l'autre pour que de la main ils se fussent touchés au visage , néanmoins il lui donna le temps de s'affoiblir par la perte de son sang ; alors se jetant sur lui à corps perdu , le poignard à la main , il l'embrassa et le serra si fort , qu'il tombèrent tous les deux , et se débattirent quelque temps par terre ; mais Bayard porta un dernier coup de poignard à dom Alonzo si vigoureusement entre le nez et l'œil gauche qu'il le fit entrer jusques dans le cerveau , et lui cria : *Rendez-vous , dom Alonzo , où vous êtes mort !* L'Espagnol , étendu sur la poussière , n'avoit garde de répondre , il étoit mort. Son parain Quignonès voyant cela , s'écria aussitôt : *Seignor Bayardo , ja es muerto , vivo o no vivo* , et de fait il ne remua plus. Le chevalier auroit voulu , pour tout ce qu'il avoit au monde , le vaincre vif , et non l'avoir tué ; il en ressentit la plus grande douleur , mais il n'étoit plus temps.

Il se jeta à genoux pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire , et se releva ap

avoir baisé la terre trois fois. Ensuite il tira le corps hors du camp, et le rendant au parain, il lui dit : Seigneur dom Diégo, en ai-je assez fait? *Tropo, segnor Bayardo, per l'onnor d'Espagna*, répondit tristement dom Diégo. Je vous le remets donc, répliqua Bayard, quoique le corps soit à ma disposition, mais je voudrois de bon cœur vous le rendre vivant. Alors les Espagnols l'emportèrent en faisant des plaintes et des lamentations, et les Français reconduisirent le vainqueur à la garnison au son des trompettes, hautbois et autres instrumens. Sa première action fut d'aller à l'église rendre une seconde fois grâces à Dieu, et ensuite il donna une fête magnifique aux officiers ses camarades. Et ce combat contribua encore à étendre, tant dans les deux armées, que partout le royaume, la réputation de notre héros.

Après cet événement, il y eut entre les armées de France et d'Espagne une trêve de deux mois. Les Espagnols étoient inconsolables de la mort de Soto - Mayor ; ils croyoient que l'honneur de toute leur nation y étoit intéressé, et ne respiroient que vengeance. Pendant cette trêve, les officiers, de part et d'autre, alloient souvent se promener jusqu'auprès de leurs garnisons réciproques ; et il sembloit que les Espagnols cherchassent à braver les Français. Ils se trouvèrent un jour, entr'autres, au nombre de treize hommes d'armes, tous braves et bien montés, proche la place de Morervine, d'où Bayard et son bon ami d'Oroze étoient sortis ensemble pour prendre l'air ; ils

rencontrèrent, à demi-lieue de la ville, les Espagnols, et les saluèrent; ceux-ci leur rendirent le salut, et lièrent la conversation. Un des Espagnols nommé Diégo de Bizagna, qui avoit été de la compagnie de Soto-Mayor, et ne pouvoit pardonner sa mort à Bayard, d'ailleurs brave et hardi capitaine, prit la parole: Seigneur français, dit-il, il y a huit jours que la trêve est commencée, et déjà elle nous ennuie; je ne sais si elle ne vous ennuie pas aussi. Si vous vouliez, pendant qu'elle dure, faire avec nous une partie de dix contre dix, vingt contre vingt, plus ou moins, en nombre égal, sur le sujet qui met la guerre entre nos maîtres, je me fais fort de trouver de mon côté de quoi vous soutenir, en convenant que les vaincus demeureront prisonniers des vainqueurs. A cette proposition les deux amis se regardèrent: Seigneur d'Oroze, dit Bayard, que vous en semble? Je sais bien, dit d'Oroze, qu'elle réponse j'y ferois, mais je vous prie de la faire vous-même. Puisque vous le voulez, répondit le chevalier, je vais donc répondre. Seigneur, dit-il à l'Espagnol, nous acceptons avec grand plaisir, mon camarade et moi, votre proposition. Vous voilà treize hommes d'armes, promettez-nous de vous trouver d'aujourd'hui en huit à deux mille d'ici, nous nous y rendrons en même nombre, et nous verrons qui en aura l'honneur. Les Espagnols le promirent, et chacun s'en retourna de son côté. Les deux amis arrivés à Moner-veine, firent part à leur compagnons de la

rencontre des Espagnols , et du rendez-vous donné. Chacun voulut en être ; mais on s'accorda , et on forma le nombre de treize , qui se trouvèrent à jour nommé au lieu dont on étoit convenu , et où les Espagnols se rendirent pareillement. Les uns et les autres y vinrent accompagnés de nombre d'amis attirés par la curiosité. On fit les conditions , qui furent que la limite réglée , quiconque la passeroit demeureroit prisonnier , et ne combattoit plus du jour ; que qui seroit mis à terre ne combattoit plus pareillement , et que si la nuit venoit sans que la victoire fût décidée , n'en restât-il qu'un à cheval de chaque côté , le combat seroit terminé ; que chacun se retireroit et emmeneroit ses compagnons , avec pareil honneur de part et d'autre. L'accord fait , les deux partis se mirent en présence , et la lance en arrêt , piquèrent leurs chevaux. Les Espagnols dans le combat ne visioient point aux hommes , mais à tuer les chevaux , et y réussirent jusqu'au nombre de onze , en sorte que Bayard et d'Oroze se trouvèrent seuls à cheval. Ce stratagème , qui étoit un vrai abus des conditions faites , ne réussit pas aux Espagnols , car leurs chevaux ne voulurent jamais passer sur le corps des autres , quoiqu'ils fussent crevés de coups d'éperons. Bayard et son ami d'Oroze profitoient de l'aventure , et les chargeoient fort et souvent , et quand le gros de la troupe les attaquoit , ils se retiroient derrière leurs chevaux morts , et s'en faisoient un rempart. Enfin les Espagnols furent les plus maltraités , et quoi-

que treize contre deux , ils ne purent jamais gagner le champ des Français , qui les soutinrent jusqu'à ce que la nuit forçât les deux partis à se séparer , suivant les conditions , sans aucun avantage, sinon que les deux Français en eurent l'honneur , ayant soutenu seuls contre treize pendant plus de quatre heures.

A quelque temps de là , et la trêve expirée, Bayard sut par ses espions qu'il y avoit à Naples un trésorier qui changeoit de l'argent en or , pour l'apporer au grand capitaine Gonzalve , et qu'il ne pouvoit manquer de passer à trois ou quatre milles de sa garnison. A cette nouvelle, il ne dormit plus qu'il ne sût l'heure et le moment du départ de ce trésorier , sa route et le lieu de ses séjours. Enfin il apprit qu'il étoit au gîte dans une petite place occupée par les Espagnols , à quinze milles de Monervine, et que le lendemain, au point du jour, il devoit en partir pour se rendre auprès de Gonzalve , avec une escorte de quelques cavaliers.

Bayard , résolu de mettre la main sur l'homme et sur son trésor, partit deux heures avant le jour, et alla , accompagné seulement de vingt maîtres , s'embusquer entre deux monticules , et il envoya Tardieu, l'un de ses hommes d'armes, d'un autre côté, avec vingt-cinq Albanais, afin que si le trésorier échappoit à l'un, l'autre ne le manquât pas. Or, sur les sept heures du matin , les espions du chevalier entendirent le bruit des chevaux , et vinrent le lui annoncer. Il étoit tellement caché par ces deux rochers , que l'on auroit pu

passer sans le découvrir , ce qui arriva en effet à l'escorte du trésorier , lequel étoit dans le milieu avec un homme à lui , chargés tous deux de l'argent en valise. Dès qu'ils eurent passé l'embuscade , Bayard fondit sur eux avec ses gens , criant : *France ! France ! tu es tué !* Les Espagnols bien étonnés , et croyant avoir toute une armée à leurs trousses , s'enfuirent à Barlette, sans regarder derrière eux. Ils ne furent suivis que jusqu'à ce que le trésorier et son caissier fussent atteints ; car on n'en vouloit qu'à eux , et ils furent conduits à Monervine. En y arrivant, Bayard fit prendre leurs valises et voulut compter les beaux ducats qu'elles contenoient. *Non conta eis segnor*, dit le trésorier , *sono quinze milia ducados* , ce qui fit plaisir au chevalier , qui peut-être ne croyoit pas avoir fait un si beau coup de filet.

En ce moment arriva Tardieu , qui fut ébloui de ces belles médailles , et qui n'en regrettoit que mieux , que la fortune ne lui eût pas donné la préférence sur Bayard ; cependant il lui dit : Mon camarade , j'ai ma part là-dedans , comme ayant été de l'entreprise. Vous avez été de l'entreprise, répliqua Bayard, mais non pas de la prise ; et pour se divertir à ses dépens , il ajouta : et même quand vous en auriez été , n'êtes-vous pas sous mes ordres ? Je vous ferai la part qu'il me plaira , et vous vous en contenterez. Tardieu devint furieux à cette réponse , et jurant qu'il en auroit raison, alla porter ses plaintes au général français , lequel manda à Bayard de se rendre chez lui ; là , chacun plaida sa cause en présence de ce



teigneur et de nombre d'officiers, qui méconnoissoient le chevalier à la discussion d'une question pécuniaire, et qui, après avoir entendu les raisons des deux partis, jugèrent que Tardieu n'y avoit rien, dont il eut bien à dépit; cependant, faisant de nécessité vertu, il tourna la chose en plaisanterie, et dit en riant : « *Par le sang de Saint Georges!* » je suis bien malheureux; mais, mon camarade, c'est tout un; vous me nourrirez toute la campagne. » Bayard se mit à rire, et cette querelle ne les empêcha pas de marcher jusqu'à la garnison.

Quand ils furent arrivés, Bayard voulut en avoir encore le plaisir, et se fit apporter les valises et mettre en monceau les ducats sur une table, en disant à Tardieu : Camarade, voilà de belles dragées, qu'en dites-vous? Je dis, répondit-il avec un grand soupir, qu'elles sont belles, mais que je n'en tâterai pas; cependant la moitié de cela m'auroit bien accommodé, et me mettroit à mon aise pour toute ma vie. Ne tient-il qu'à cela, mon ami, reprit Bayard, pour que vous soyez heureux le reste de vos jours? Ne regrettez pas de n'avoir pas mis la main dessus plutôt que moi; ce que le hasard ne vous a pas adressé, je vous le donne de bon cœur; la moitié de cela est pour vous. Tardieu croyoit que le chevalier continuoit encore à le badiner; mais quand il vit compter et partager l'argent, et que Bayard lui en eut mis la moitié entre les mains, il ne fut pas maître de son premier mouvement. Hélas! mon cher maître, mon ami, s'écria-t-il,

en se jetant aux genoux du chevalier *et* versans des larmes de joie, hélas ! comment reconnoîtrai-je le bien que vous me faites ! jamais Alexandre ne fut si généreux. Ne parlez pas de si peu de chose, mon compagnon, répondit Bayard, c'est le moins que je vou-  
lusse faire, et que je ferois pour vous, si j'en avois la puissance. Cependant le bienfait se trouva si considérable pour Tardieu, qu'il en fut riche toute sa vie, et qu'il épousa dans le Rouergue, sa patrie, une héritière de trois mille livres de rente, fille d'un gentilhomme nommé Saint-Martin ; leur postérité subsistoit encore en 1776 sous le même nom, et avec titre de marquis de Malessie (11).

Cette moitié du trésor partagée, Bayard fit de l'autre des portions inégales qu'il distribua à la garnison, suivant la qualité de chacun, et toujours, selon sa coutume, sans se réserver rien. S'il eût été homme à jouir de cet événement dans toute son étendue, il avoit encore le trésorier entre ses mains, dont il pouvoit tirer une rançon considérable, outre sa dépouille qui valoit plus de cinq cents ducats ; mais il eut la générosité de le renvoyer sans lui faire le moindre tort en ce qui lui appartenoit personnellement, offrant de le faire conduire avec sûreté de sa personne, en quelque place qu'il voudroit. Cet homme comprenant à peine tant de grandeur d'ame, remercia de son mieux son bienfaiteur, et fut

---

(11) Cette branche se transporta au comté d'Eu, il y a environ deux siècles. Elle avoit deux chevaliers de Malte, vivant en 1610.

reconduit à Barlette par un trompette du chevalier, qu'il récompensa honnêtement, rendant grace au ciel d'être tombé en si bonnes mains.

Sur la fin de la guerre dont nous avons parlé jusqu'ici, les Français étoient campés d'un côté de la rivière de Garillan, et les Espagnols de l'autre. Parini ceux-ci étoient, aussi bien que chez les Français, de très-braves officiers, et en grand nombre, sur-tout le fameux Fernand Gonzalve ; mais le plus extraordinaire étoit un petit homme qui n'avoit que deux coudées de hauteur, si bossu, si contrefait, que la tête de son cheval le déroboit à la vue ; on le nommoit Pedro de Pas, et, malgré sa difformité, il étoit un des plus hardis et des plus entreprenans de toute l'armée. Il voulut un jour donner une alarme au camp des Français, et pour cela il prit avec lui cent ou cent vingt hommes d'armes, portant chacun un fantassin en croupe, tous armés d'arquebuses, et leur fit passer le Garillan, à un gué qu'il connoissoit. Son dessein étoit d'y attirer toute l'armée et de faire dégarnir le pont, dont cependant les siens s'empareroient. Il réussit si bien, que l'armée française se crut attaquée par toute celle d'Espagne, et courut du côté où étoit l'alarme. A ce bruit, Bayard, qui s'étoit logé tout proche du pont, comme à l'endroit le plus intéressant se leva et s'arma, et avec lui un écuyer cavalca-  
dour du roi, nommé Pierre de Tardes, et par sobriquet le Basque, brave et hardi gentil-homme. Dès qu'ils furent à cheval, courant du côté où étoit l'alarme, Bayard aperçut un

gros de cavalerie espagnole de deux cents hommes, qui venoient droit au pont, pour s'en emparer, ce qu'ils auroient fait sans peine; et s'ils eussent réussi, c'en étoit fait de toute l'armée française. Il s'écria à l'instant : Ami Basco, courez chercher du secours; s'ils se rendent maîtres de notre pont, nous sommes tous perdus! courez, vous dis-je, pendant que je vais les occuper de mon mieux. Tandis que le Basque exécute cet ordre, Bayard, la lance au poing, se poste sur l'autre bout du pont, avant que les Espagnols y arrivassent, et, comme un lion furieux, porte de si terribles coups, qu'il renversa d'abord quatre hommes d'armes, dont deux tombèrent dans l'eau, et ne reparurent plus. Les Espagnols, animés par la perte de leurs camarades, attaquent Bayard avec fureur, et l'environnent; mais lui, l'épée à la main, les soutient tous, et s'acculant tout à cheval à la barrière du pont, leur donne tant d'affaires, qu'ils croyoient avoir un diable à combattre, et non pas un homme, et que le Basque eut le tems de venir avec environ cent hommes, et de le dégager. Ce secours sauva le pont, et il étoit temps; car sans doute Bayard eût succombé sous le nombre; ses forces se seroient épuisées, et toute l'armée étoit perdue. Les Espagnols quittèrent d'abord la partie, et les Français les chassèrent un grand mille; mais un corps de sept à huit cents chevaux qu'ils virent venir au secours des fuyards les arrêta; et le chevalier leur dit : Nous avons assez gagné pour un jour, d'avoir sauvé notre pont, retirons-nous en escadron carré, et ser-

rons-nous ; chacun fut de son avis , et tous reprirent le chemin du camp. Bayard allant toujours le dernier pour soutenir la retraite , comme il alloit toujours le premier à l'attaque.

Cependant le travail excessif qu'il avoit fait faire à son cheval, lui attira une disgrâce ; car comme sa troupe marchoit en bon ordre, elle fut tout à coup chargée par un autre détachement des ennemis : il y eut même quelques-uns des siens renversés, et Bayard sentant que son cheval étoit outré, l'accula contre un fossé ; mais il fut bientôt environné de vingt ou trente hommes qui lui criaient : *Rende! Segnor, rende!* Il se défendit encore ; mais enfin il se rendit, en disant : il le faut bien, je ne suis pas pour résister à tous moi seul. Ses compagnons ne s'étant pas aperçus de sa chute, alloient regagner le pont en question , le croyant parmi eux , lorsque l'un d'entre eux, Pierre de Guiffrey, dauphinois, et d'une très-grande maison, s'écria tout à coup : Eh ! mes compagnons, mes amis, nous avons tout perdu, le brave Bayard nous manque ; il est mort ou prisonnier ! Je fais vœu à Dieu d'en avoir des nouvelles, dùsè-je y aller tout seul, et y perdre la liberté ou la vie ! Abandonnerons-nous un homme qui a rendu de si grands services à toute l'armée, et qui nous a fait à tous acquérir tant de gloire ! Chacun sentit comme Guiffrey l'importance de la perte qu'ils avoient faite, et tous ayant resanglé leurs chevaux, se mirent au grand galop après les espagnols, qui en effet tenoient Bayard et l'emmenaient sans l'avoir désarmé, si non de sa hache d'armes. Ils lui

avoient demandé son nom ; mais il savoit trop que s'il s'étoit nommé ils l'auroient massacré ; pour le leur apprendre : c'est pourquoi il se déguisa comme il put, sans dire autre chose ; sinon qu'il étoit gentilhomme. Sur cela les français les joignirent , en criant : *France ! France !* *lournez , espagnols ; ainsi n'emmenerez-vous pas la fleur de chevalerie.* Les espagnols , quoiqu'en grand nombre , furent étourdis de cette saillie française ; cependant ils se retournèrent en bonne contenance pour la soutenir ; mais du premier choc plusieurs des leurs furent renversés. Bayard , qui étoit encore armé , et à qui il ne manquoit qu'un cheval capable de le seconder , profita de l'événement ; il fut bientôt à terre , et laissant le sien , il sauta sur un beau coursier qui se trouva là , et dont le maître ( Salvador Borgia , brave soldat et lieutenant de la compagnie de la Padule ) avoit été renversé par l'écuyer le Basque. Quand le chevalier se trouva si bien monté , il redoubla de courage ; et fit des prodiges de force , en criant , pour insulter les espagnols : *France ! France ! Bayard , Bayard , que vous laissez aller !* Quand ceux-ci l'entendirent se nommer , et qu'ils sentirent les deux fautes qu'ils avoient faites , l'une de ne pas l'avoir désarmé , l'autre de ne pas prendre sa foi qu'il n'auroit jamais faussée , le cœur leur manqua à tous ; ils se dirent entre eux : Retirons-nous ; nous ne ferons rien de bon aujourd'hui , après ce que nous venons de perdre. En effet , ils tournèrent le dos au grand galop , et les fran-

gais se contentèrent de les regarder courir, tant parce que la nuit approchoit, que parce qu'ils s'estimoient trop heureux d'avoir tiré de leurs mains *leur vrai guidon d'honneur*. Ils regagnèrent leur camp, où il fut long-temps parlé d'une journée si extraordinaire par les événemens, et en particulier par les exploits de notre chevalier.

Il est temps de reprendre le fil de l'histoire. On a vu plus haut que l'armée française qui tenoit le royaume de Naples, avoit été forcée de l'abandonner par les perfidies multipliées de Ferdinand, roi d'Aragon, lequel avoit violé tous les traités, et qu'elle avoit repassé les monts en assez mauvais état, et après avoir perdu la plus grande partie de ses chefs. Alexandre VI (12) étoit mort, et Jules II, de la maison de la Rouère, occupoit le saint siège, lorsque ce débris d'armée traversa l'état ecclésiastique; il fit aux français le meilleur traitement qu'ils pussent espérer; mais c'étoit une amitié de renard, qu'il fit dans la suite payer bien cher, ayant été toute sa vie ennemi juré du roi de France et de toute la nation.

(1505.) Après le départ de l'armée française, l'illustre capitaine Louis d'Ars et Bayard son ami et son bras droit, demeurèrent dans la Pouille, en dépit de toute l'armée d'Espagne; ils y tenoient plusieurs places, entr'autres Venouze, et s'y seroient maintenus long-temps, si le roine leur eût donné ordre absolu

---

(12) Rodrigue Borgia, espagnol, l'un des plus méchants hommes de son siècle.

de revenir eux et leurs gens ; ce qu'ils firent armet en tête , enseigne déployée et la lance en arrêt (13). Au retour de Bayard à la cour, le roi lui donna une place d'écuyer de son écurie, en attendant qu'il vaquât une compagnie d'hommes d'armes de ses ordonnances.

La même année fut marquée par trois évènements. Le premier fut la mort de Jeanne de France , première femme du roi , en la ville de Bourges ; le second fut la maladie du roi, qui le réduisit à la dernière extrémité à Blois, Les médecins l'abandonnèrent, et ce fut peut-être ce qui lui sauva la vie, avec les vœux et les prières de son peuple dont il étoit adoré, Et le troisième fut la mort de Frédéric d'Aragon, roi de Naples, en la ville de Tours. Il tenoit cette couronne de ses ancêtres qui l'avoient usurpée, et ceux qui la reprirent sur Louis XII n'y avoient pas plus de droit que Frédéric.

(1506.) L'année suivante fut aussi signalée par deux morts considérables. La première fut celle de l'incomparable Isabelle, reine de Castille , femme de Ferdinand, roi d'Aragon , princesse accomplie , et douée des vertus qui font les grands hommes. La seconde mort fut celle de son gendre , Philippe-le-beau , archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien I et de Marie , héritière de Bourgogne et des Pays-Bas. Il avoit épousé , en 1498 , Jeanne , fille aînée d'Isabelle. Après la mort de celle-ci , il fut reconnu roi d'Espagne, conjointe-

---

(13) Champier et Dubellay parlent de ce retour de Louis d'Ars et de Bayard , comme une expédition hardie et glorieuse ; et qui mérite d'être conservée.



ment avec sa femme, dont il eut deux fils, Charles, duc de Luxembourg, qui fut depuis l'empereur Charles-Quint, et Ferdinand I qui succéda à son frère après que celui-ci eut abdiqué la couronne impériale. Philippe mourut presque subitement pour avoir bu à la glace en jouant à la paume.

Ferdinand, devenu veuf, se remaria la même année avec Germaine de Foix, nièce de Louis XII et sœur du duc de Nemours, dont il sera souvent mention dans cette histoire. Cette princesse, élevée à la cour de France, tendrement chérie du roi son oncle et de la reine Anne de Bretagne, changea de cœur en changeant de climat, et devint une ennemie jurée de sa patrie et de la maison royale.

Dans le même temps le roi envoya un corps d'armée en Italie, sous les ordres de Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont, neveu du cardinal, pour aider le pape Jules II à conquérir Bologne sur les Bentivoglio; ce qui réussit; et cette ville et son territoire furent mis entre les mains du saint père, qui n'attendoit plus que ce bienfait pour faire éclater sa haine contre la France. Non seulement il traversa toute sa vie les Français, mais où il n'étoit pas assez fort pour leur faire la guerre, il leur suscitoit des ennemis; et pour arrêter leurs opérations, il fortifia toutes ses places qui pouvoient leur servir de passage. Nous en rapporterons des traits remarquables dans la suite.

## SOMMAIRE

### DU LIVRE TROISIÈME.

Rebellion des Gênois. Louis XII les réduit. Exploits de Bayard. Entrevue des rois de France et d'Espagne à Savone. Traitemens honorables faits par les deux rois réciproquement à leurs officiers. Trivulce donne au roi une fête superbe. L'empereur attaque les Vénitiens. Louis les secourt. Ils traitent secrètement avec l'empereur pour de l'argent. Ligue de Cambrai contre eux. Suite et exécution de ce traité. Les Vénitiens reprennent Trévi et la brûlent. Le roi s'en venge sur Rivolta. Bataille d'Agnadel, où les Vénitiens sont défaits, et leur général prisonnier. Deux nobles Vénitiens pendus. La Lombardie est soumise. Padoue est surprise par les Vénitiens. Fureur de l'empereur à cette nouvelle. Le roi lui donne du secours. Les Vénitiens prennent Vicence. Etat de l'armée de l'empereur. Ordonnance du siège de Padoue. Prise de Montselles. Défaite des Vénitiens sur le Pô. Etat de la ville de Padoue. Bayard force quatre barrières. Deux traits de sa hardiesse. Parallèle des barricades forcées par le prince de Conti en 1744. Disposition du siège de Padoue. Punition d'un traître. L'armée de l'empereur est harcelée par Luc Malvezze. Bayard va à sa rencontre, et le défait. Autre exploit du même genre. Escarmouche où Bayard défait un parti ennemi. Trait de valeur d'un français âgé de dix-sept ans. Moyens employés par Bayard pour s'emparer d'un château. Bravade d'un officier Vénitien, et sa lâcheté. L'empereur veut faire donner l'assaut à Padoue. Indécise proposition qu'il fait aux Français, rejetée par Pavis de Bayard, qui en fait une autre. Les Impériaux ne la goûtent point. L'assaut est différé. L'empereur mécontent quitte son armée secrètement. Il mande qu'on lève le siège. Inhumanité des lansquenets. Les armées se séparent. Embuscade dressée à Bayard, qui y est fait prisonnier, et délivré par les siens. Il fait une belle retraite. Il est repris et délivré. Il taille en pièces plus de cinq cents hommes. Trahison, pour le surprendre, découverte. Il pardonne à l'espion, et profite de la découverte, bat les Vénitiens, et met en pièces 2000 hommes d'infanterie. Il renvoie l'espion à son maître, qui le fait pendre. Le duc de Nemours arrive en Italie. Honneurs qu'il fait à Bayard. Siège et prise de Lignago. Mort et éloge du cardinal d'Amboise. Arrivée d'un secours d'Espagne. Grotte de Longara; cruel malheur qui y arrive. Rage d'un officier allemand contre son parent, qu'il fait massacrer avec tous les siens. Siège et prise de Montselles, où la garnison est égorgée.

## LIVRE TROISIÈME

---

**L**E premier mauvais service que le pape rendit au roi , pour reconnoître ses bienfaits , fut de faire soulever les génois , par des intelligences et des moyens détestables. La populace, animée contre les nobles , les chassa tous de la ville , et ensuite élut pour doge un nommé Paul de Novi , teinturier de profession. Il y avoit huit ans qu'ils étoient soumis au roi ; cependant ils égorgèrent la garnison du château, contre la capitulation , par laquelle il étoit dit qu'elle sortiroit librement.

Le roi en fut instruit par Jean-Louis Fiesco (de Fiesque), comte de Lavagne , d'une des premières maisons de l'état , et par d'autres nobles affectionnés à la France. Irrité de cette rebellion , dont il sentoit les conséquences , il se résolut de passer les monts en personne , avec toute la diligence et les forces que la circonstance demandoit,

Bayard étoit alors à Lyon , très-incommode , tant de la fièvre quarte , qui l'a tenu plus de sept ans , que des suites d'une blessure qu'il avoit autrefois reçue , et qui avoit pensé lui coûter le bras gauche ; c'étoit un coup de pique dont la plaie avoit dégénérée en ulcère , dont cependant il eut le bonheur de guérir avec le temps.

Malgré son indisposition , il se seroit cru déshonoré s'il n'avoit suivi le roi dans cette expédition : dans deux jours ses équipages furent

prêts, et sans considérer à quoi il s'exposoit, il se mit en marche, et fut encore des premiers dans les gorges des Alpes. L'armée fit une telle diligence, qu'elle se trouva tout proche de Gênes, pendant que les habitans la croyoient encore au-delà des monts; ensorte qu'ils n'eurent pas le tems de recevoir les secours que le pape et quelques autres princes d'Italie devoient leur envoyer, entr'autres, huit mille Bresignels, qu'on estimoit les meilleures troupes du pays, et les plus entreprenans.

Néanmoins les Génois se préparèrent à faire une belle défense, et les Français furent bien étonnés de trouver au haut de la dernière montagne, par où il leur falloit passer pour arriver à la ville, un fort nouvellement construit, avec une bonne garnison et beaucoup d'artillerie. Sur cela le roi tint conseil de guerre, pour savoir ce qu'il y avoit à faire. Les avis furent partagés: les uns pensoient que ce fort pouvoit couvrir un corps d'armée considérable; qu'ainsi il étoit dangereux de s'engager, et que l'on pourroit y perdre bien du monde et être forcé de reculer; d'autres soutenoient que ces troupes ne pouvoient être que des canailles ramassées qui fuiroient au premier choc. Le roi regarda Bayard, et lui demanda ce qu'il en pensoit. En vérité, sire, répondit-il, je serois bien embarrassé d'en juger; mais il n'y a qu'à aller voir ce qu'ils font là-haut; et si votre majesté veut m'en charger, avant qu'il soit une heure je lui en rendrai bon compte, si je ne suis pris ou tué. Je vous en prie, lui dit le roi; je ne puis en

remettre la commission en meilleures mains. Bayard partit aussitôt avec cent ou cent vingt de ses amis, des principaux de l'armée, dont les noms méritent d'être cités : Chabannes, d'Aubigny, lieutenans-généraux ; Mangiron ; François de Crussol, seigneur de Baudiner ; le vicomte de Rhodès, de la maison de Foix ; Odet de Foix, seigneur de Bardassan ; André son frère, seigneur de Lésarte ; le bâtard de Luppe, et plusieurs autres. Le chevalier leur donna l'exemple de grimper la montagne avec les pieds et les mains, et quand ils furent en haut, la fatigue les força de s'arrêter pour prendre haleine ; ensuite ils marchèrent au bastion, dont ils trouvèrent les avenues garnies de fortes avant-gardes, qui leur donnèrent beaucoup d'affaires ; cependant les Génois plièrent et s'enfuirent. Les Français vouloient les poursuivre ; mais Bayard les arrêta en criant : Ne les suivons pas, camarades, allons droit au fort ; il y a peut-être dedans des gens qui nous mettroient entre deux feux, voyons ce qui en est. L'avis étoit trop sage pour n'être pas suivi, et l'événement le justifia : ils y trouva trois cents hommes, qui firent d'abord bonne contenance, et se défendirent assez bien, mais qui enfin prirent la fuite, et descendirent la montagne précipitamment pour gagner la ville, laissant beaucoup des leurs sur la place. Ainsi, le fort demeura à Bayard ; sa prise effraya tellement les Génois, que le courage leur manqua d'abord, et qu'ils se soumirent à la clémence du roi. Louis y fit son entrée, leur fit payer

tous les frais de la guerre, fit construire, à leurs dépens, une forte citadelle qui commandoit la ville, et qu'il nomma Godefa. Il fit trancher la tête au nouveau doge Paul de Novi, et à un noble de la maison de justice. Il ôta à la ville tous ses privilèges, leur donna un gouverneur en son nom, auquel il les obligea de prêter serment, et ordonna qu'à l'avenir la monnoie seroit marquée à ses armes avec celles de la ville, après quoi il leur donna amnistie du passé.

De Gênes, le roi se rendit à Savone, où il eut une entrevue avec Ferdinand, roi d'Aragon, qui s'y trouva revenant de Naples avec sa nouvelle femme, Germaine de Foix, laquelle, dit un historien, tenoit une *merveilleuse audace*. On a déjà dit qu'en chargeant d'air elle avoit changé de cœur : elle ne se déguisa point à l'entrevue des deux rois, et témoigna un mépris insolent à la noblesse française, sans en excepter l'illustre Gaston, duc de Nemours, son frère. Son mari, au contraire, fit grand accueil à Louis d'Ars et à Bayard, et alla jusqu'à dire au roi, en leur présence : *Monseigneur mon frère, bien est heureux le prince qui nourrit deux tels chevaliers*. Le roi, de son côté, ne fit pas moins d'amitié au grand capitaine Gonzalve, l'un des héros de son siècle et de sa nation, et dont les vertus donnèrent une telle jalousie à Ferdinand, qu'il fit exprès le voyage de Naples pour le ramener avec lui, de crainte que de vice-roi qu'il étoit, il ne s'en rendît le souve-

rain, ou que sa nation même, rendant justice à son mérite, ne le couronnât. Pour récompense de ses services, Ferdinand le relégua dans ses terres, où il lui fit passer une triste vieillesse. Mais après sa mort, ce prince machiavéliste l'en dédomagea, en faisant rendre à sa mémoire, par toute l'Espagne, les honneurs qu'on n'avoit jamais rendus qu'aux rois.

Après quelques jours passés en conférences entre Louis et Ferdinand, ils se séparèrent. Celui-ci continua sa route vers l'Espagne, et Louis se rendit dans son duché de Milan, où Trivulce, depuis peu maréchal de France, lui donna une fête plus digne de la magnificence d'un souverain, que d'un sujet : il avoit rassemblé six à sept cents personnes du premier rang, des deux sexes, et pendant trois jours les plaisirs furent variés en festins, bals, comédies, et tout ce qui peut s'imaginer, après lesquels le roi partit et se rendit dans ses états.

(1508.) L'année suivante, l'empereur Maximilien entra en armes sur les terres des Vénitiens, alliés de Louis, à qui ils demandèrent du secours par la voie d'Antoine Gondelmar, leur ambassadeur. Louis le leur accorda, et donna ordre au même Trivulce de leur mener promptement six mille hommes de pieds, et six cents chevaux. Cette armée se rendit en diligence dans une petite place nommée la *Pedra di qua*, où étoit déjà celle de l'empereur prête à passer outre sans l'arrivée de Trivulce qui l'arrêta et l'empêcha de faire aucuns progrès. Les Vénitiens eurent recours à la négoc-

ciation, et sachant que la plus grande maladie de l'empereur étoit une grande disette d'argent, ils traitèrent secrètement avec lui, et moyennant une bonne somme d'argent qu'il reçut d'eux, il se retira avec son armée. Trivulce, à l'inçu duquel le traité fut fait, en fut piqué, et dit au provéditeur de la république (1), que le roi son maître ne seroit pas content d'un pareil procédé : et de fait, quoique la chose restât quelque tems dans le silence, le roi en tira vengeance peu à près.

L'orgueil de cette république étoit alors monté à un excès qui méritoit d'être réprimé. Elle s'égaloit aux têtes couronnées, et sembloit même les braver. Louis XII, par le ministère du cardinal d'Amboise, et Maximilien, par celui de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, formèrent à Cambrai une ligue, où entrèrent le pape et le roi d'Espagne, pour mettre la dernière main à un traité qui établit pour une bonne fois les intérêts et les droits des uns et des autres (2). Le seigneur de Chaumont, neveu du cardinal, y assista aussi de la part du roi, avec les ambassadeurs des autres puissances. Les affaires qui les avoient rassemblés étant terminées, il fut fait entre ces quatre princes un traité d'alliance offensive et défensive, pour renverser sans ressource la répu-

---

(1) C'est une dignité au dessus de celle des procureurs : elle revient à peu près à celle de nos intendants d'armée ou de province.

(2) L'histoire de la ligue de Cambrai a été donnée au public par l'abbé Dubos. *Paris*, 1728. Elle mérite d'être lue



blique de Venise. Il étoit dit que Louis passeroit les monts en personne, immédiatement après Pâques de l'année suivante, et se trouveroit sur les terres de Venise quarante jours avant qu'aucun des autres se mit en campagne. Il est difficile de concevoir une clause aussi bizarre, et de comprendre comment elle put être accordée par les ministres français: il ne semble pas qu'elle ait pu avoir d'objet, que de mettre l'armée de France à la bonne ou mauvaise aventure; de profiter de la bonne, si le roi avoit eu l'avantage, ou de tomber sur lui-même s'il eût eu du dessous. Quoi qu'il en soit, Louis eut tout le succès et l'honneur de l'affaire, mais ses alliés partagèrent avec lui le profit. Cet événement mérite d'autant mieux sa place ici, que le chevalier y eut grande part.

Dès la fin de l'année, c'est-à-dire au mois de mars 1508, le roi fit passer dans le duché de Milan sa gendarmerie et sa cavalerie légère (autrement aventuriers, qui faisoient un corps de quinze mille hommes). Il en donna le commandement à de grands capitaines, tels que Molart, d'Aubigny, la Cropte-Daillon, le comte de Roussillon, bâtard de Bourbon, Odet d'Aydie (3), Georges de Durfort (4), et plusieurs autres, qui tous y menèrent des

---

(3) On le nommoit simplement le capitaine Odet. Il étoit de la maison de Ribérac, en Saintonge.

(4) C'étoit le frère cadet du seigneur de Duras, lequel étoit l'aîné de toute cette illustre et ancienne maison en Gascogne, aujourd'hui très-nombreuse.

compagnies de gens d'élite. Le roi manda notre chevalier et lui dit : Bayard, vous savez que je vais repasser les monts pour avoir raison des Vénitiens, et reprendre quelques places qui m'appartiennent ; et qu'ils occupent sans aucun droit, comme Crémone, Ghiéra d'Adda, et quelques autres. On m'a annoncé la mort du capitaine Chatelart, que je regrette beaucoup, je vous donne sa compagnie, mais je vous en donne encore une des gens de pied ; que je veux que vous commandiez ; et votre lieutenant, le capitaine Pierrepont (5), en qui j'ai toute confiance, commandera vos hommes d'armes. Sire, répondit Bayard, je n'ai qu'à obéir ; mais combien votre majesté veut-elle me donner de gens de pied ? Mille hommes, dit le roi ; personne n'en a davantage. A cela Bayard répliqua : Je vous supplie, sire, que j'en en commande que cinq cents, un plus grand nombre seroit au-dessus de mes forces ; mais je vous promets de les choisir si bien qu'ils vous rendront bon service ; et je crois la charge assez forte quand un capitaine veut faire son

---

(5) Son nom étoit Pierre du Pont-Dali, gentilhomme savoyard, fils de Marie Téral, sœur de Bayard, et il fut un excellent officier. On le verra par-tout avec son oncle, qu'il suivit dans toutes ses expéditions, d'abord en qualité de son porte-enseigne, ensuite de son lieutenant dans la compagnie de cent hommes d'armes du duc de Lorraine, que Bayard commandoit, puis dans les deux compagnies d'hommes d'armes d'ordonnance de son oncle, l'une de cinquante hommes, que Louis XII lui donna, l'autre de cent, qu'il eut peu de temps avant sa mort, de François I. Pierrepont, après la mort de Bayard, reçut du roi un office d'écurier de son écurie, et mourut peu après la bataille de Pavie, près de la personne de François I. et en le défendant.

devoir. Le roi consentit à sa demande , et lui dit de se rendre promptement en Dauphiné , pour être à la fin de mars à Milan. Tous les autres capitaines eurent le même ordre, et s'y trouvèrent rassemblés au commencement d'avril.

( 1509. ) L'armée du roi n'étoit au plus que de trente mille hommes, y compris six mille Suisses et deux mille chevaux. Déjà les Vénitiens avoient reçu la déclaration de guerre par le hérault d'armes Mont-Joye-St.-Denis ; et sachant l'état des troupes françaises , ils levèrent une belle armée de trente mille hommes de pied et de deux mille chevaux , dont ils donnèrent le commandement à Nicolas des Ursins, comte de Pétiliane , et firent général de leur infanterie Barthélemi d'Alviane , qui en son particulier avoit bon nombre de Bresi-guels des plus hardis, portant ses couleurs de blanc et rouge.

Le roi, arrivé à Milan, apprit qu'une petite place sur l'Adda , nommée Trévi , prise dès l'arrivée de ses troupes par le grand-maître de Chaumont , secondé par Molart , la Cropte , Richemont et Bayard , avoit été reprise par les Vénitiens , et qu'après l'avoir brûlée, pour la punir de s'être rendue à eux, ils avoient fait prisonniers de guerre le capitaine Fontrailles, qui y commandoit , avec sa garnison , composée de gendarmes , et les officiers qui s'y trouvèrent , entr'autres le capitaine de la Porte, le seigneur d'Estançon, deux capitaines de gens de pied, Antoine d'Arcès, Dauphi-

nois, dit le *Chevalier blanc*, et le capitaine Imbault (6-7). Le roi, irrité de cette barbarie, marcha droit à Cassano, et fit construire deux pont sur l'Adda; la cavalerie défila par l'un, l'infanterie par l'autre, et lui-même armé de toutes pièces les fit passer. Dès le lendemain il surprit une petite ville, nommée Rivolta, et la fit saccager. A deux jours de là (le 14 mai) les armées française et vénitienne se rencontrèrent près d'un village nommé Agnadel, qui touchoit à un autre qui se nommoit Pandin. La république avoit expressément défendu à ses généraux de livrer bataille, mais de se contenter de garder leurs place et leurs forteresses pour gagner du temps et fati-

---

(6-7) Le chevalier Blanc et le capitaine Imbault. Le premier se nommoit Antoine d'Arcès, dit le chevalier Blanc, parce qu'il portoit toujours des armes de cette couleur. Le second, Imbault de Rivoire: l'un et l'autre des premières maisons du Dauphiné, aujourd'hui éteintes.

Du Rival rapporte de ces deux gentilshommes un trait d'histoire digne d'être conservé, tant pour faire connoître les mœurs de leur siècle, et la folie alors dominante des tournois, que parce que ce trait paroît avoir été en France le dernier en son genre, et que depuis eux on n'en trouve plus d'exemples.

Antoine d'Arcès et Imbault de Rivoire s'associèrent deux autres gentilshommes de la même qualité qu'eux: Aymond de Salvaing, dont nous avons déjà parlé, et Gaspard, baron de Mont-Maure. Ils firent ensemble, depuis 1505 jusqu'en 1507, diverses courses dans les royaumes étrangers, pour y défier les plus vaillans chevaliers au combat à fer émoulu et à lance mornée, pour leur propre honneur, ou à la gloire de leurs dames; ils allèrent d'abord en Espagne, en Portugal et en Angleterre, où les souverains leur refusèrent la permission de combattre. Le roi d'Ecosse, Jacques IV, qui avoit du goût pour ce plaisir, leur permit de publier leurs cartels. Un cousin

guer les troupes françaises. Cependant d'Alvianne, plus hardi ou plus téméraire que le comte de Pétillane, s'imagina que, quelque succès qu'il eût, c'étoit toujours assez d'honneur pour lui d'avoir combattu une armée française commandée par son roi en personne. Il engagea l'action le premier avec grand carnage de part et d'autre. Les Vénitiens firent des merveilles; mais d'Alvianne voyant l'arrière-garde française, où étoit Bayard, qui venoit à travers les marais, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et qui s'avançoit à grands pas pour le prendre en flanc, la frayeur s'empara de lui et de toute son infanterie : aussitôt l'armée entière fut rompue et défaite; ses Bresignels

---

germain du prince, homme le plus redoutable de la cour combattit contre d'Arcès, et fut vaincu; ce qui donna au roi tant d'estime pour lui, et tant d'amitié, qu'il le retint à sa cour le plus long-temps qu'il put, et le combla de présens quand il repassa en France.

Buchanan ajoute, que quelque temps après, d'Arcès retourna en Ecosse avec sa femme, il parvint à la plus grande faveur auprès du même roi, qui, en mourant, le nomma régent, tuteur de son fils, conjointement avec plusieurs autres seigneurs et prélats; il gouverna avec beaucoup de sagesse, maintint ou rétablit l'ordre dans les troupes, dans les finances et dans les tribunaux. Mais la jalousie de quelques seigneurs, qui souffroient impatiemment l'autorité dans les mains d'un Français, excita une révolte; on en vint aux mains, et d'Arcès, pendant une action, ayant été renversé de son cheval, fut tué par Daniel de Humes de Wederburn, en 1517. Le vainqueur lui coupa la tête, et l'exposa au bout d'une lance au lieu le plus élevé de son château de Humes.

Arcès laissa un fils, nommé Jean, lequel fut père de célèbre Livarot, qui tua Schomberg, sous le règne d'Henri III, dans ce fameux combat dont tous les historiens ont parlé, de trois contre trois.

demeurèrent tous sur la place ; et lui-même blessé de plusieurs coups , fut forcé de se rendre au seigneur Vandenesse (8). Le comte de Pétilliane voyant la défaite de l'infanterie se retira avec sa cavalerie , peut-être plutôt qu'il n'auroit dû. Il ne fut pas poursuivi ; les Français acharnés sur les gens de pied n'en tinrent aucun compte. Cette victoire fut complète pour les Français , à qui elle coûta très-peu ; au lieu que du côté des ennemis le nombre des morts passa quinze mille. D'Aviane fut conduit au logis du roi , qui pour éprouver si ses troupes se tenoient en état en cas d'alerte fit donner , après son dîner , une fausse alarme et quelqu'un ayant demandé à d'Alviane ce que ce pouvoit être : Il faut , répondit-il , que vos gens veuillent se battre ensemble , car pour les nôtres , je vous promets sur ma vie qu'ils n'y reviendrons de long-temps.

Le roi passa deux jours sur le champ de bataille , pendant lesquels un mauvais château nommé Cavatas se fit battre à coups de canon et fut emporté en deux heures ; il ne s'y trouva que quelques paysans qui furent de suite accrochés aux crénaux. Cet exemple intimida tellement les autres , que ni places , ni châteaux ne résistèrent plus , excepté celui de Pescaire , dont la garnison fut rigoureusement traitée. Il s'y trouva , entr'autres un provéditeur de la seigneurie et son fils , qui offrirent une grosse

---

(8) Jean de Chabannes , frère cadet de la Palisse. Il fut tué dans la même occasion que Bayard , et regretté comme un officier d'un rare mérite.

façon ; mais leurs offres et leur dignité ne leur servirent de rien, et ne les garantirent pas d'être pendus au premier arbre. Ils s'étoient rendus à un gentilhomme nommé le Lorrain, officier distingué, qui avoit leur parole, et leur avoit donné la sienne. Il eut à leur sujet de très-grosses paroles avec le général (le grand-maître), mais pour cela il ne put leur sauver la vie.

Le roi se logea dans Pescaire, après avoir soumis toutes les places qu'il avoit projeté de conquérir, Crémone, Cremona, Brescia, Bergame et un très-grand nombre d'autres, qui furent réduites en cinq ou six jours, excepté le château de Crémone, qui l'arrêta un peu, mais qui se rendit comme les autres. Les villes de Vérone, Vicence et Padoue lui présentèrent leurs clefs ; il les remit à l'empereur qui les réclamait. Il eut encore la bonté de faire la part du pape, malgré l'expérience qu'il avoit de son ingratitude. Il lui rendit Ravenne, Forlì, Imola et Faenza en Lombardie ; Brindes et Otrante dans le royaume de Naples. Il n'eut pas grand profit de sa générosité ; l'empereur reperdit bientôt ses places, et le pape n'en devint que plus dangereux ennemi, comme on le verra dans peu.

Ce qui resta de l'armée vénitienne s'enfuit jusqu'au Trévisane et au Frioul sans s'arrêter, croyant avoir toujours les Français à sa suite, ce qui n'étoit pas ; de quoi l'empereur n'eut pas lieu d'être satisfait.

Ce prince avoit promis au roi de se rendre à

Pescaire , pour conférer avec lui. Il étoit convenu entr'eux qu'il viendrait sur un bâtiment par le lac qui mouille cette place d'un côté, et qu'il auroit telle escorte que bon lui sembleroit. Le roi envoya au devant de lui jusqu'à Rouvray le cardinal d'Amboise, pour le recevoir et l'accompagner, mais ce ministre ne put jamais se résoudre à venir. Le cardinal revint auprès du roi, et avec lui l'évêque de Gurtz (9) avec qualité d'ambassadeur de l'empereur, pour complimenter le roi, et lui donner des raisons telles qu'elles, de ce que son maître n'étoit pas venu selon sa parole. Peu après le roi s'en retourna à Milan, au commencement de juillet.

Dans ces circonstances, la ville de Padoue, qui venoit d'être rendue à l'empereur, retombe par sa faute dans les mains des vénitiens. Il n'y avoit mis pour garnison que huit cents lansquenets, ce qui étoit trop peu de chose pour une place qui avoit alors six mille de tour. Elle fut surprise par l'adresse de deux nobles vénitiens, André Gritti et Luc Malvezze, qui avoient toujours entretenu des intelligences dans la place où la domination vénitienne étoit chère, à cause de l'exacte justice que la seigneurie rend à ses sujets.

Ces deux nobles, dans le commencement de juillet, qui est en Italie la saison des seconds froids, s'embusquèrent à un trait d'arba-

---

(9) Raymond Berault, cardinal, évêque de Gurtz (aujourd'hui Goritz), né à Surgères en Saintonge, d'une famille obscure.



lète de la ville, dans un lieu rempli d'arbres épais qui bouchoient entièrement la vue, et y cachèrent sans peine quatre cents hommes d'armes et deux mille fantassins. Or, les environs de Padoue son très-abondans en foin, et les voitures pour le transport tellement larges, qu'elles remplissent les portes de la ville. Ils dressèrent sur cela leur projet, et dès le point du jour, les quatre premières charrettes étant entrées, ils firent suivre la cinquième par six cavalier, ayant chacun, en croupe, un fantassin armé d'arquebuse, et parmi eux un trompette pour sonner l'alarme, quand le moment en seroit venu.

D'un autre côté, les lansquenets qui composoient la garnison de la ville étoient fort vigilans; ils ne tenoient que deux portes ouvertes, et toujours à chacune trente hommes de garde. La seigneurie avoit, comme nous l'avons dit, plusieurs intelligences dans la ville, entr'autres un gentilhomme nommé Geraldo Magurin, qui avoit le secret, et devoit, au premier son de trompette, paroître en armes avec ceux du parti. La cinquième charette étant donc entrée à la suite des quatre autres, les six hommes d'armes, qui la suivoient de près, se mirent à crier : *Marco! Marco!* Les fantassins qu'ils avoient en croupe mirent pied à terre, et firent feu si adroitement et de si près qu'ils tuèrent chacun leur homme : la trompette sonna, et le gros des Vénitiens fondit tout à coup en faisant des cris terribles de *Marco! Marco! Italia! Italia!* Ils furent secondés par

Magurin , qui avoit pratiqué assez de monde , pour que dans un instant il sortît des maisons plus de deux mille habitans armés de piques et de javelines. Les lansquenets , bien étonnés de la première décharge , se mirent promptement en défense , et sonnèrent l'alarme ; mais quand ils virent la révolte générale , et qu'il falloit périr , ils se rendirent sur la place , et se formèrent en bataillon carré , résolus de se battre vigoureusement , et vendre leurs vies , bien cher. A peine y furent-ils , qu'ils se virent attaqués de deux ou trois côtés à la fois ; jamais on ne vit une si belle défense : ils soutinrent deux heures sans se rompre. A la fin le grand nombre l'emporta ; ils furent rompus et défaits , sans qu'il fût fait quartier à un seul. Mais , en revanche , ils firent bien payer leur défaite aux vainqueurs ; ils en mirent plus de quinze cents sur la place , tant des habitans que des assaillans. Ainsi la ville retourna à la seigneurie , et le comte de Pétilliane y étant entré , la répara et la fit fortifier en diligence , connoissant de quelle conséquence elle étoit pour ses maîtres.

Quand l'empereur apprit la révolte de Padoue et le massacre de sa garnison , il entra dans une fureur difficile à exprimer ; il jura de s'en venger , et d'aller en personne la punir. Louis ne fut pas moins sensible à cet événement , dont il accusoit la négligence de l'empereur , et la foiblesse d'une garnison de huit cents hommes dans une si grande place. Cependant Maximilien lui demanda cinq cents hommes d'armes

pendant trois mois pour réduire les Vénitiens; il les accorda, et chargea le brave Chabannes de choisir ce nombre parmi les plus vaillans gens, sur qui il pût compter, et de les mener à l'empereur. Chabannes, qui ne respiroit que la guerre, et n'en souhaitoit que les occasions, fut bientôt prêt à partir, et comme il sortoit des portes du château de Milan, il rencontra Bayard, à qui il dit : *Mon compagnon, mon ami, voulez-vous pas que nous soyons de compagnie ?* Bayard qui n'en demandoit pas d'autre, accepta d'abord la partie, et se joignit à la troupe : on a peu vu d'expédition qui ait attiré tant d'hommes du premier ordre par leur naissance et leur valeur. Tels furent le baron de Béarn, qui y mena une partie de la compagnie du duc de Nemours, le baron de Conti (10), capitaine de cent hommes d'armes. Théodore de Trivulce (11), Jules de St-Severin, Humbercourt (12), la Clayète, la Crompte-Daillon, lieutenant du marquis de Montferrat, Bayard et autres. Avec eux partirent encore plus de

---

(10) Frédéric de Mailly. Il laissa une fille unique, Madeleine de Mailly, dame de Conti, qui épousa Charles de Roye, comte de Roucy, et ne laissa pareillement qu'une fille, Eléonore, dame de Conti, mariée à Charles de Bourbon, duc de Vendôme, dont elle eut Louis I, prince de Condé, cousin-germain de Henry IV.

(11) Il étoit neveu du maréchal. Il fut aussi maréchal de France, et mourut en 1531, à Lyon, dont il étoit gouverneur.

(12) Officier distingué, et d'une très-grande maison du comté de Bourgogne. Il étoit petit-fils de Guy de Humbercourt, qui, commandant en chef les troupes du duc de Bourgogne, prit et brûla la ville de Liège en 1467.

deux cents gentilshommes volontaires, parmi lesquelles étoient Bussy d'Amboise, cousin du grand maître, le seigneur de Bonnet, Breton, de Mipont, et Bourguignon, intimes amis de Bayard, et braves comme lui. Chabannes ayant rassemblé toute sa troupe, qui doubloit et au-delà le secours que l'empereur avoit demandé, marcha droit à Pescaire, et le roi prit la route de son royaume, laissant son duché de Milan et les places conquises en toute sûreté.

Dès que les vénitiens se furent emparés de Padoue, ils se présentèrent devant Vicence, qui n'étant pas une place fortifiée, se rendit d'abord. De-là, ils voulurent aller de même s'emparer de Véronne, et s'ils l'eussent prise, le secours des Français auroit été inutile, parce que la place est bonne, et qu'elle est traversée par une rivière fort rapide<sup>(13)</sup>. Chabannes en ayant eu avis, partit deux heures avant le jour; il fut le premier aux portes de Véronne, et s'en rendit maître; autrement il ne l'auroit pu avoir qu'avec de grosse artillerie. Les vénitiens prévenus et effrayés, retournèrent promptement d'où ils venoient. A cette expédition Bayard conduisoit les avant-coureurs, au nombre seulement de trente hommes d'armes; mais c'étoient tous gens capables et dignes de commander chacun une compagnie de cent hommes.

---

(13) L'Adige. Cette rivière n'est d'une grande rapidité que dans le temps de la fonte des neiges.

Ce fut à la tête de cette brillante troupe que Chabannes entra dans Vérone , où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie par l'évêque de Trente pour l'empereur. Il y séjourna deux jours, pendant lesquels les habitants, revenus de leur frayeur, lui donnèrent, et à tous les Français, tous les plaisirs qui étoient en leur pouvoir, comme festins, bals et autres; après quoi la troupe prit le chemin de Vicence, où elle n'eut pas grande peine à entrer, les gens de la seigneurie ayant pris la fuite dès qu'ils surent la marche des Français. On demeura cinq ou six jours dans Vicence à attendre des nouvelles de l'empereur, qui, disoit-on, étoit déjà en campagne. Cependant il n'arriva qu'au commencement d'août, avec tous ses équipages, au château de Bassano, au pied d'une montagne, que son train mit huit jours à passer, quoique ce fût peu de chose. Dans cet intervalle, le camp français reçut un renfort de quelque cavalerie bourguignone, et un autre de six mille lansquenets, conduit par le prince Rodolphe d'Anhalt; moyennant ces deux renforts, et les troupes de l'empereur, l'armée se trouva une des plus belles que l'on eût vues depuis un siècle. L'empereur arriva au camp, près de la ville d'Est. Il fit grand accueil à Chabannes, et à tous les seigneurs et officiers français.

S'il s'étoit fait attendre long-temps, sa présence et ses forces réparèrent bien le temps perdu; ils avoient amené cent six pièces de canon sur leur affût, et six mortiers, tellement

pesans , qu'on ne pouvoit les monter , et que pour les tirer , il falloit les mettre à terre et les soulever plus ou moins par devant avec des madriers pour diriger leur portée , et les arrêter solidement en arrière pour les empêcher de reculer : on ne les chargeoit que de pierres , parce que des bombes à leur mesure auroient été trop pesantes , encore ne les tiroit-on que quatre fois par jour.

Il avoit avec lui près de cent vingt princes , ducs , comtes ou seigneurs des premières maisons d'Allemagne , environ douze mille chevaux , et cinq à six cents lances de Bourgogne et du Hainaut , et un nombre prodigieux de lansquenets et de gens de pied , c'est-à-dire près de cinquante mille. Le cardinal de Ferrare (14) vint joindre l'empereur au nom de son frère , le duc Alphonse I , et amena cinq cents chevaux , trois mille fantassins et douze pièces d'artillerie ; le cardinal de Mantoue amena à peu près les mêmes forces ; en sorte que l'on estimoit que , compris les Français , l'armée étoit de cent mille combattans. Mais le service de l'artillerie avoit été mal entendu ; la plus grande partie avoit été amenée par charrois , encore en si petit nombre , que l'on en voituloit une partie , et on retournoit chercher l'autre : il falloit que les troupes perdissent leur temps à garder tant celle qui étoit transportée que celle qui rouloit , et celle qui restoit attendoit son tour. Ce fut pour ces troupes un très-grand inconvénient ,

---

(14) Hypolite d'Est , fils d'Hercule I , et frère du prince régant.

outre qu'elles étoient très-fatiguées des longues traites que leur maître leur faisoit faire depuis le point du jour jusqu'à deux et trois heures après midi ; *ce qui n'étoit pas*, dit l'historien, *vu la saison , pour rafraîchir le gendarme sous l'armet.*

Le premier campement de l'empereur fut à huit milles de Padoue , proche le palais de la reine de Chypre (15). Il y arriva un autre renfort de mille ou douze cents aventuriers français , tous gens d'élite et d'escarmouche , sous la conduite de Jacques d'Alègre , seigneur de Millaut , bien digne de les commander. Ce fut là que l'empereur proposa le siège de Padoue , et tint un conseil de guerre pour en régler les opérations. Il y fut décidé que les gendarmes français avec les lansquenets du prince d'Anhalt , comme la plus belle troupe allemande de l'armée , feroient la pointe ; mais qu'avant tout

(15) Le palais de la reine de Chypre. On est étonné de voir le palais de la reine de Chypre dans le territoire de la république de Venise. Voici le trait d'histoire qui regarde cette princesse ; que je n'ai trouvé que dans Pufendorf.

Charlotte, fille unique et héritière de Jean , roi de Chypre , veuve en première nocces de Jean , infant de Portugal , duc de Coïmbre , et en secondes nocces de Louis , prince de Savoie , sans enfans de l'un et de l'autre , avoit , suivant le testament de son père , transporté à son second mari ses droits sur ce royaume. Jean , son père , avoit laissé un fils naturel , nommé Jacques , qu'il avoit fait archevêque de Nicosie. Jacques , malgré son état ecclésiastique , le vice de sa naissance , et le soupçon violent d'avoir avancé les jours de son père , s'empara de la couronne , secondé par le soudan d'Egypte , duquel il se rendit tributaire de huit mille ducats d'or par an ; il épousa

il falloit s'emparer de Montselles, petite place sur le chemin de Padoue, avec un fort château, dont la garnison vénitienne auroit pu incommoder la marche des troupes et encore plus les convois de vivres et de munitions.

Le lendemain matin l'armée délogea, et vint à demi-mille de Montselles, qui se rendit d'abord, n'étant d'aucune défense; mais le château, qui étoit bon et capable de tenir fort long-temps, inquiétoit les généraux : cependant, par la lâcheté de ceux qui étoient dedans, on en fut bientôt maître. On commença à le battre, et à peine y eut-on fait une fort petite brèche, que l'on sonna l'alarme pour aller à l'assaut. Il y avoit un bon jet d'arc à monter; mais les aventuriers français du capitaine d'Alègre y furent dans un moment, et sembloient voler. La garnison, qui n'étoit composée que de canailles, fit quelque résistance; mais dans un quart-d'heure la place

---

Charlotte Cornaro, vénitienne, et de l'une des plus nobles maisons de l'état; il en eut un fils qu'il déclara son successeur, lui substitua sa mère Charlotte Cornaro, et mourut. Le jeune prince le suivit de près, et par sa mort laissa sa mère en possession du trône de Chypre. Les Vénitiens eurent l'adresse d'engager cette princesse, par les sollicitations de Georges Cornaro son frère, à abdiquer en faveur de la république; Georges la persécuta si vivement, que plus par importunité que de bon gré, elle y consentit, et se retira à Venise. En reconnaissance les Vénitiens l'adoptèrent fille de Saint-Marc, et lui donnèrent la ville et le territoire d'Azola, dans la marche Trévissane, avec un revenu très-considérable, suivant leur traité. Ce fut sur ce territoire qu'elle bâtit une maison de plaisance, qui fut nommée, tant qu'elle subsista, le palais de la reine de Chypre.



fat emportée, et ils furent tous mis en pièces, Les aventuriers y firent beaucoup de butin, entr'autres cent cinquante chevaux de prix. La ville et le château furent remis au duc de Ferrare, qui les réclamoit, mais à la charge d'un prêt d'argent de trente mille ducats à l'empereur. Le cardinal d'Est en prit possession pour son frère, et y mit bonne garnison, pendant que le duc, d'un autre côté, faisoit la guerre aux Vénitiens, à qui la même année il défit une espèce d'armée navale ( si ce nom peut se donner à une affaire passée sur le Pô ), et ne leur fit guère moins de mal que le roi leur en avoit fait à la bataille d'Agnadel. Voici le fait : les Vénitiens, pour saccager la Polésine de Rovigo, qui fait partie du Ferrarois, avoient mis sur le Pô une quinzaine de galères chargées de trois à quatre mille hommes, et firent descendre cette flotte depuis Chiosa jusqu'à Francolino. Le duc, de son côté, avoit fait construire sur les deux bords du fleuve, et vis-à-vis l'un de l'autre, deux bons forts, le premier à la tour de Loiselin, et le second au lieu nommé *Ilipos*, et les avoit garnis de quatre mille hommes de ses meilleures troupes : il avoit encore au même lieu quatre bonnes galères bien armées et bien équipées. En cet état, il sut que ses ennemis étoient débarqués ; il alla les attaquer et les défit si complètement, qu'il n'en échappa pas un seul homme. Tout de suite avec ses quatre galères et d'autres fortes barques, il attaqua les galères ennemies qui étoient dénuées de

troupes, en coula deux à fond, et en prit six avec tout leur équipage, trente pièces de canon de fonte, et quantité d'armes et de munitions.

Cette journée fut bien chère pour les Vénitiens, et coûta peu au vainqueur, si ce n'est la perte du comte Ludovic Pic de la Mirandole, tué d'un coup d'arquebuse. Reprenons le fil de notre histoire.

L'empereur, que nous avons laissé dans son camp devant Montselles, n'eut pas plutôt rendu cette place à son vrai souverain, qu'il marcha droit à Padoue, et s'en approcha à un mille. Ce n'étoit pas une petite entreprise que de l'avoir par un siège; la place étoit bonne et bien fortifiée; et outre cela défendue par un habille homme (le comte de Pétillane), qui avoit avec lui mille hommes d'armes, douze mille de pied, et deux cents pièces de canon.

L'empereur, campé à un mille des murs, tint conseil de guerre pour délibérer de quel côté il formeroit le siège, et y appela ceux d'entre les Français qu'il honoroit de son estime et de sa confiance. Le résultat fut que le quartier de l'empereur seroit vers la porte qui va à Vicence, et qu'il auroit les Français avec lui; que le cardinal de Ferrare seroit à une autre porte plus haut, avec les gendarmes de Bourgogne et de Hainaut, et dix mille lansquenets; qu'à une autre porte, au dessous du quartier de l'empereur, seroit le cardinal de Mantoue et Jean son frère, avec les lansquenets du prince d'Anhalt, afin qu'en cas de besoin, ces divisions fussent secourues par le

gros de l'armée. Les opérations ainsi réglées , il n'y eut plus qu'à marcher.

Bayard, à qui on réservait toujours les bonnes occasions , ou plutôt les plus périlleuses , fut chargé de faire les premières approches , où il fut accompagné du jeune Bussy d'Amboise, de la Crote-Daillon, de la Clayète, etc. Or , il y avoit un grand chemin tiré au cordeau , allant droit à la porte de Vicence, sur lequel , de deux cents en deux cents pas , on avoit construit quatre fortes barrières garnies d'hommes et d'armes à feu; et de chaque côté, ce grand chemin étoit bordé de fossés larges et profonds , suivant l'usage d'Italie , en sorte qu'on ne pouvoit les attaquer que par devant. Les murailles de la ville étoient garnies d'une nombreuse artillerie qui dominoit sur ce chemin , et qui , par dessus les barrières et sans incommoder ceux qui les gardoient , pleuvoient sur les Français comme la grêle. Cependant Bayard et ses compagnons attaquèrent la première barrière, qui fut vivement défendu ; néanmoins à travers les arquebuses, ils la forcèrent, et chassèrent les ennemis jusqu'à la seconde. Si l'affaire avoit été chaude à la première barrière, elle le fut bien autrement à celle - ci. Le jeune Bussy y eut le bras percé d'un coup de feu , et son cheval fut tué sous lui ; mais pour cela il ne quitta pas la partie ; au contraire , il n'en devint que plus furieux. Il vint à leur secours , à cette seconde attaque , le capitaine d'Alègre , avec cent vingt de ses aventuriers de son choix , qu'il

étoient plutôt des lions que des hommes. Ces opérations se faisoient à midi ; ainsi , il étoit aisé de voir qui faisoit bien son devoir et qui le faisoit mal.

Après une demi-heure de combat , la seconde barrière fut forcée et prise , et les ennemis chassés et poursuivis des i près , qu'ils n'eurent pas le temps de se loger à la troisième , et que même ils furent heureux de gagner la quatrième. Celle - ci étoit à un jet de pierre des remparts de la ville , et gardée par mille ou douze cents hommes , avec trois ou quatre fauconneaux , qui faisoient un feu terrible sur le grand chemin , mais qui ne firent ( chose incroyable ) que tuer deux chevaux. Les fuyards , réunis à cette barrière avec ceux qui la gardoient , reprirent courage à l'abri des murs de la place , et l'attaque ayant duré une heure au milieu des coups de piques et d'arquebuses , Bayard s'ennuya d'une si longue résistance , et cria aux siens : Compagnons , ceci dure trop ; mettons pied à terre et forçons la barrière : ce qu'ils firent au nombre de trente ou quarante , et , la visière levée et la lance basse , donnèrent dans la garde vénitienne. Auprès de lui combattoient le prince d'Anhalt , Jean le Picard , et le capitaine Maulevrier , qui firent rage. Mais Bayard , voyant que les ennemis se relevoient de moment à autre , et qu'il avoit continuellement affaire à des gens frais , s'écria une seconde fois : Compagnons , il nous tiendront ici tant qu'ils voudront ! donnons-leur l'assaut , et que chacun fasse comme moi , et

sonne trompette; ce qui fut fait avec une force et une fureur de lion de sa part. Ses compagnons le secondèrent si bien, que les ennemis reculèrent de la longueur d'une pique : alors Bayard, sans balancer, franchit la barrière, en criant encore : Amis ! ils sont à nous ! avançons ! Les mêmes qui avoient mis pied à terre, sautèrent après lui et trouvèrent à qui parler. Ceux qui étoient restés à cheval voyant le danger où leurs camarades s'étoient mis, les imitèrent en criant : *France ! France ! Empire ! Empire !* Alors la charge redoubla, et fut telle que les ennemis quittèrent la place, et s'enfuirent en désordre dans la ville. Ainsi les quatre barrières furent emportées en plein midi, à la grande gloire des français, et sur-tout de notre héros, à qui tous unanimement en donnèrent l'honneur (16).

Cette expédition faite, l'artillerie fut aussitôt amenée sur le bord du fossé, et les quartiers distribués de façon qu'ils formoient trois

(16) Ce trait m'en rappelle un autre de nos jours, qui peut lui être mis en parallèle, et je me fais un devoir d'en orner mon ouvrage, avec d'autant plus de plaisir, qu'il mérite d'être transmis à la postérité. Je veux parler du passage des barricades par le prince de Conti, le 19 juillet 1744, où je me suis trouvé.

La Provence est séparée du Piémont par de hautes montagnes : dans une gorge entre deux rochers en pic à perte de vue, distantes par le pied de vingt-cinq à trente toises, étoient trois digues de terre peu éloignées l'une de l'autre, larges de douze peds et de pareille hauteur, renforcées par de gros pilotis et de grosses pierres, et liées ensemble par un pont fort étroit sur un courant d'eau, et sur chaque digue une forte grille de

camps , comme il avoit été déterminé. L'armée et les suites de l'armée étoient si nombreuse , qu'elle couvroit une étendue de plus de quatre milles, dans un pays si abondant en vivres, blés, viandes, fourrages, vins et avoine, et tout le nécessaire pour les hommes et pour les chevaux , qu'à la levée du siège qui dura environ deux mois et demi, il en fut brûlé pour cent mille ducats, qu'on ne put emporter.

Dès le lendemain de la prise des barrières, l'artillerie commença à jouer, et à faire un feu continuel, si terrible, qu'il fut tiré des trois camps, en huit jours, plus de vingt mille coups de canon, que la ville leur rendit avec usure. Il fut fait trois brèches, dont bientôt on ne fit qu'une, qui étoit de quatre à cinq cents pas, et par conséquent plus que suffisante pour donner l'assaut.

Pendant le service de l'artillerie, on surprit un canonnier de l'empereur, qui, au lieu de tirer contre la place, tiroit sur le camp même. Son procès fut bientôt fait; on le mit sur un mor-

---

fer pour fermer le pont. On convenoit que cinq cents Français auroient arrêté là et détruit une armée de cinquante mille hommes. Le prince fit une manœuvre digne de lui : il commença par une fausse attaque en avant, pendant que deux détachemens pénétroient par des gorges, l'un à droite, l'autre à gauche, pour aller prendre les Piémontais à dos, et les mettre entre trois feux. La garnison, instruite par des montagnards de la marche de ces deux détachemens, ne les attendit pas, et se retira précipitamment à Démont. Ainsi ce passage, qui naturellement auroit pu coûter cinq ou six mille hommes, se fit librement par un trait de sagesse digne d'Annibal, et ne coûta pas une goutte de sang.

tier au lieu de bombe, et on l'envoya en pièces dans la ville. On accusa de cette trahison un des généraux de l'empereur, son favori, qui le gouvernoit absolument, et qui lui fit faire de très-grandes fantes ; il se nommoit Constantin (17), grec de nation. On le soupçonna d'avoir corrompu ce canonnier, et même d'avoir des intelligences dans la ville avec le comte de Pétiliane, à qui il rendoit compte de tout, l'instruisant chaque jour de ce qu'il avoit à faire pour sa défense. Chabannes le lui reprocha publiquement, le traita de traître et de lâche, et l'appela au combat ; mais l'autre refusa l'appel, et se défendit en homme que sa conscience trahissoit : l'empereur, pour en prévenir les suites, les réconcilia.

Le comte de Petiliane, instruit ou non, avoit si bien fortifié sa place, que cinq cent mille hommes ne l'auroient pas emportée. Il avoit fait derrière la brèche un fossé à fond de cuve de vingt pieds de profondeur, et d'autant de largeur, où il avoit mis plusieurs couches de fagots et de vieux bois tout couvert de poudre à canon, et de cent en cent pas, il avoit pratiqué un boulevard chargé d'artillerie qui commandoit sur la longueur du fossé. Au delà de cette insurmontable tranchée étoit une belle esplanade où l'armée vénitienne, tant cavalerie qu'infanterie, pouvoit se ranger en bataille au nombre de vingt mille hommes, et

---

(17) Il étoit oncle de la marquise de Montferrat, fille du roi de Serbie.

derrière cette esplanade il avoit élevé des plateformes garnies de vingt à trente pièces de canon chacune , pointées sur la brèche par dessus la tête de sa garnison.

Quand il tomboit dans les mains du comte de Pétilliane quelques officiers français , faits prisonniers aux escarmouches , qui se rachetoient par rançon , il ne faisoit nulle difficulté de leur faire voir ses retranchemens , pour qu'ils en rendissent compte à leurs généraux , sur-tout à Chabannes , et qu'ils les instruisissent du danger certain qu'il y auroit pour eux de hasarder l'assaut ; car, leur disoit-il, en les congédiant, j'espère que la république rentrera tôt ou tard dans les bonnes grâces du roi de France ; et sans la considération que j'ai pour votre nation et pour ceux qui sont avec l'empereur , je vous assure que dès demain je lui ferois lever le siège honteusement. Tout cela fut rapporté aux généraux français ; mais le roi les ayant donné à l'empereur pour auxiliaires , ils ne voulurent rien prendre sur eux.

Cependant l'empereur se déterminà à donner l'assaut ; mais avant que de raconter ce qui en arriva , il est à propos de mettre ici deux aventures de notre chevalier , puisque c'est son histoire que nous écrivons.

Pendant ce siège de Padoue les assiégés incommodoient fréquemment le camp de l'empereur par leurs sorties ; la garnison de Trévise, autre bonne place , à vingt ou vingt-cinq milles de là , en faisoit autant : elle étoit



commandée par le duc de Malvezze (18), excellent capitaine, et par d'autres officiers. Ce commandant ne manquoit pas deux ou trois fois la semaine de venir donner l'alerte au camp impérial ; et quand l'occasion se trouvoit bonne , il en profitoit ; si au contraire il trouvoit de la résistance , il se retiroit. Il fit long - temps cette manœuvre , mais si sagement, qu'il ne perdit jamais un seul des siens, en sorte qu'il s'y étoit rendu redoutable. Bayard s'en ennuya , et en parla à deux de ses amis particuliers avec qui il logeoit, la Cropte-Daillon, et la Glayète. Ce capitaine Malvezze, leur dit - il , nous donne souvent le réveil, matin , et fait trop parler de lui ; j'ai regret qu'il ne nous connoisse pas pour ce que nous sommes : si vous voulez me seconder, nous irons demain au devant de lui , et comme voilà deux jours qu'il n'a paru, j'espère que nous le rencontrerons.

Bayard avoit des espions qu'il payoit si bien, qu'au péril de la vie ils ne l'auroient pas trahi ; l'un d'eux l'avoit instruit de la route et des forces de Malvezze. Ayant fait son plan sur cela , et ses deux amis ayant accepté la partie, il leur dit de faire armer à deux heures après minuit chacun trente hommes d'armes des plus hardis ; et moi, ajouta-t-il, je menerai ma compagnie , avec quelques - uns de nos bons compagnons , Bonnet, Mypont, Cossé,

---

(18) C'est le même qui surprit Padoue avec le comte de Pétillane, comme on l'a vu. Il étoit d'une des meilleures maisons de Bologne.

Brezon et autres, et nous monterons à cheval sans bruit et sans trompettes : fiez-vous à moi ; j'ai un guide sur qui je compte. La chose s'exécuta de point en point. A deux heures du matin, au mois de septembre, tout le monde fut à cheval, et l'espion marchoit devant, escorté de quatre soldats. Bayard, trop prudent pour se livrer sans précaution à de pareilles gens, lui avoit promis bonne récompense s'il faisoit son devoir ; mais en cas de trahison, les quatre soldats avoient ordre de le poignarder. Celui-ci le servit bien, et mena la troupe environ dix milles : quand le point du jour parut, ils se trouvèrent près d'une belle et grande maison de plaisance, qui avoit un grand jardin et un parc entouré de murs. L'espion la montra à Bayard, et l'assura que si le capitaine Malvezze devoit ce jour-là venir donner l'alarme au camp, il passeroit nécessairement par-là ; que ce château étant abandonné à cause de la guerre, il étoit aisé que la troupe s'y embusquât, qu'on le verroit passer, et qu'il ne les verroit pas. L'avis fut trouvé bon ; on entra dans ce château, et on fut près de deux heures sans voir aucun mouvement. Enfin, ils entendirent un grand bruit de chevaux, et c'étoit justement ce qu'ils étoient venus chercher.

Bayard avoit avec lui un vieux soldat nommé Monart, homme de confiance, et consommé dans le métier de la guerre. Il l'avoit mis en sentinelle dans le colombier de la maison, pour examiner ce qui passeroit et juger du nom-

bre. Ce soldat vit de loin et reconnut le seigneur Malvezze avec sa troupe, qu'il jugea être de cent hommes d'armes, l'armet en tête, et environ deux cents Albans, commandés par le capitaine Scanderbéc, tous bien montés et ayant l'air de gens à faire un coup de main. Ayant passé l'embuscade française d'un trait d'arc, la sentinelle descendit et fit son rapport, dont tout le monde fut content. Alors Bayard ordonna de resangler les chevaux, ce que chacun fit soi-même, parce qu'il n'avoit pas voulu qu'on amenât de valets; ensuite il dit à sa troupe : Amis, il y a dix ans qu'il ne s'est présenté si bonne aventure, et si chacun de nous fait son devoir, le nombre ne doit pas nous étonner; ils sont deux contre un, mais c'est peu de chose que cela, et marchons. Tous ayant répondu : *Allons, marchons*, la porte fut ouverte, l'on se mit au grand trot sur les traces des ennemis : après avoir marché un mille, ils les découvrirent sur le grand chemin, et Bayard ordonna au trompette de sonner. Les Vénitiens, bien étonnés d'entendre la trompette, crurent que c'étoit des leurs qui venoient se joindre à eux; cependant ils s'arrêtèrent pour le savoir, et furent bien détrompés. A leur surprise se joignit la frayeur de se voir enfermés entre la troupe qui venoit à eux et le camp de l'empereur, et de n'avoir aucune issue pour s'échapper, mais ils se rassuroient sur le peu de gens qu'ils voyoient.

Le capitaine Malvezze encourageoit les siens, les exhortoit à bien faire, en leur re-

montrant qu'il falloit vaincre ou périr ; qu'il ne leur restoit aucuns moyens de fuir , le chemin étant bordé de fossés si larges et si profonds, que jamais cavalier ne se hasarderait à les franchir ; ensuite il fit sonner la trompette, et celle des français y répondit. Quand ils furent à un trait d'arc les uns des autres, ils commencèrent à se charger en criant d'une part : *France ! France ! Empire ! Empire !* et de l'autre : *Marco ! Marco !* Cette première charge fut vive ; il y en eut un grand nombre de renversé ; le capitaine Bonnet perça d'un coup de lance un gendarme de part en part, et des deux côtés il fut très-bien combattu. Les albanais laissèrent leur gendarmerie aux prises avec les français, et pensant les surprendre par derrière, ils s'écartèrent du grand chemin. Bayard s'en aperçut, et dit à la Cropte-Daillon : Ayez l'œil sur eux pour qu'ils ne nous enferment pas ; je me charge de ceux qui sont devant nous. La Cropte le fit, et quand les albanais crurent tomber sur les français, ils furent si bien reçus, qu'il en resta une douzaine des leurs par terre, et les autres prirent la fuite à toutes jambes. La Cropte ne les poursuivit pas ; il revint au gros de l'affaire ; mais l'action étoit finie et les vénitiens entièrement rompus, et déjà les vainqueurs saisissoient les prisonniers. Le capitaine Malvezze, avec vingt ou trente des mieux montés, franchit le fossé, et ils s'en retournèrent d'où ils étoient venus. On ne se mit pas à leur suite, leur chevaux alloient

trop bien , et eux-mêmes avoient bien courage à les éperonner.

Les Français reprirent la route de leur camp avec plus de prisonniers qu'ils n'étoient d'hommes pour les conduire, car ils en avoient au moins cent soixante - dix qu'ils désarmèrent de leurs épées et de leurs masses , et les firent marcher au milieu d'eux, et dans cet état ils rejoignirent le camp. Dans ce moment-là l'empereur se promenoit avec sa cour ; il aperçut au loin un gros nuage de poussière , et envoya , pour savoir ce que c'étoit , un gentilhomme français, officier à son service, nommé Louis du Peschin. Cet officier lui rendit compte de l'affaire , et lui dit que c'étoient les capitaines Bayard , la Crompte et la Clayète , qui venoient de faire le plus beau coup de main qui eût été fait depuis cent ans, et qui avoient plus de prisonniers qu'ils n'avoient mené de monde avec eux. L'empereur ne put contenir la joie qu'il en ressentit ; il s'avança au devant de la troupe , à laquelle il en fit des complimens en général ; ensuite il félicita chaque capitaine en particulier sur le succès d'une si belle journée ; puis il s'adressa à Bayard , et lui dit : Chevalier , le roi mon frère et votre maître est bienheureux d'avoir un homme comme vous à son service ; je voudrois avoir une douzaine de vos pareils , et qu'il m'en coûtât cent mille florins par an.

Jamais expédition ne fit tant de bruit que celle - là , ni tant d'honneur à un capitaine , qu'elle en fit à Bayard ; mais avec sa modestie

ordinaire , il en attribuoit la gloire à ses amis et à la troupe , et jamais à lui-même.

Peu de jours après cette course , il apprit par ses espions que le capitaine Scanderbec , avec ses Albanais et quelques autres gens de cheval , s'étoient retirés dans le château de Bassano , et que delà ils faisoient tous les jours des courses sur ceux qui venoient au camp , et sur les gens de pied qui s'en retournoient en Allemagne avec leur butin et les bestiaux qu'ils avoient pris sur les ennemis , et que même depuis quelques jours ils en avoient défait plus de deux cents , et repris sur eux quatre ou cinq cents bœufs ou vaches , et qu'ils les avoient avec eux dans ce château , en sorte , ajoutoit l'espion , que si vous voulez que je vous mène à un défilé qui est au pied d'une montagne , ils vous tomberont entre les mains. Bayard , qui avoit toujours trouvé cet homme véritable , et qui toujours aussi l'avoit bien payé , résolut de le suivre sans en faire part à personne , comptant bien qu'avec ses trente hommes d'armes , sa compagnie d'archers , et huit ou dix gentils-hommes qui lui étoient attachés , et qui servoient comme volontaires et seulement pour apprendre l'art militaire sous lui , il déferoit aisément deux cents chevaux-légers albanais , qui avoient pour chef Renault Contarini , padouan , et noble vénitien.

Il conta donc son projet à ses amis et à sa troupe , qui tous en furent ravis , ne demandant que pareille fête. Les dispositions faites , ils partirent une heure avant le jour , un samedi

du mois de septembre , et firent avec leur espion une traite de quinze milles , avant que d'être au défilé où il devoit les mener , où ils arrivèrent si heureusement , qu'ils ne furent vus de personne ; ils s'y embusquèrent à une portée de canon de ce château , et un instant après , ils entendirent un trompette qui , du château , sonnoit tout à cheval. Bayard , fort content de son voyage , demanda à l'espion quel chemin il croyoit que ces Albanois dussent prendre ; il lui répondit que quelque chemin qu'ils voulussent prendre , il leur falloit nécessairement passer à un petit pont de bois qui étoit à un mille de là , et que deux hommes seuls pourroient garder ; et quand ils l'auront passé , envoyez quelques uns de vos gens se saisir , du pont , pour qu'ils ne puissent le repasser , et je vous conduirai par une gorge que je connois dans la montagne , jusqu'à une plaine proche le palais de la reine de Chypre , où vous les rencontrerez infailliblement. Il fut alors question de savoir qui garderoit le pont ; le seigneur de Bonnet prit la parole et dit : Capitaine si vous le trouvez bon , nous le garderons , mon camarade Mipont et moi , avec quelques hommes que vous nous donnerez. Bayard y consentit , et leur donna six hommes d'armes avec dix ou douze archers.

Pendant qu'ils prenoient cet arrangement , ils entendirent le bruit de la troupe albanaise , qui descendoit du château comme si elle alloit à une noce , comptant faire quelque bonne capture , selon sa coutume ; mais il y eut à décompter.

On les laissa passer le pont , et tout de suite Bonnet alla avec ses gens s'en saisir , pendant que Bayard et sa troupe suivirent l'espion dans le défilé de la montagne ; ils furent si bien conduits , qu'en moins de demi-heure ils se trouvèrent dans une plaine où l'on auroit vu un cavalier à six mille pas. Alors ils virent , à une grande portée de canon , leurs ennemis qui prenoit le chemin de Vicence , où ils comptoient faire leur coup. Bayard ordonna à son guidon , le bâtard du Fay , de prendre vingt hommes et d'aller escarmoucher , d'engager l'action , et de fuir comme effrayé du grand nombre : amenez-les , dit-ils , par ici , je vous attends au pied de la montagne , et vous verrez beau jeu. Du Fay ne s'en fit pas dire davantage , il étoit trop habile pour ne pas apercevoir tout l'événement. Il alla donc aux ennemis assez proche pour se faire reconnoître à ses croix blanches ; alors Scanderbec et les siens , glorieux de la rencontre , se mirent à les chercher en criant *Marco !* Du Fay fit l'épouvanté , et s'enfuit de toute ses forces avec les siens vers la montagne , et fut tellement poursuivi , que les ennemis se précipitèrent d'eux-mêmes dans l'embuscade de Bayard , qui les y attendoit de pied ferme , l'armet en tête et l'épée au poingt. A l'instant il parut avec ses gens , qui , comme autant de lions , fondirent sur la troupe ennemie en criant : *Empire ! France !* et du premier choc mirent plus de trente hommes par terre. Les Albanais et les albalétriers soutinrent quelque temps ; mais



enfin ils furent obligés de plier et de se sauver au grand galop du côté du pont par où ils avoient passé il n'y avoit qu'une heure, pour de là gagner Bassano. Ils étoient si bien montés, que Bayard auroit perdu sa proie, si le pont ne se fût trouvé barré par Bonnet, Mi-pont et leurs gens, qui en défendirent le passage. Cette seconde surprise mit Scanderbec dans la nécessité de combattre ou de fuir à l'aventure. Le plus grand nombre prit ce dernier parti; mais ils furent si bien suivis, qu'il leur fut pris deux capitaines, trente arbalétriers et soixante Albans. Le reste s'échappa à travers champ jusqu'à Trévise.

Depuis quelques jours Bayard avoit reçu cadet dans sa compagnie un jeune gentilhomme dauphinois, nommé Guignes Guiffrey (19), fils du seigneur de Boutières, âgé de seize à dix-sept ans, mais issu de braves

---

(19) Guignes Guiffrey. Il étoit fils de Sébastien Guiffrey ou Guiffray, seigneur de Boutières, mort en 1511, et neveu de Pierre Guiffrey, dont il est parlé ci-devant, et sortoit d'une de ses anciennes maisons du Dauphiné, que l'on honoroit dans cette province du nom de l'écarlate de la noblesse. Tous ses ancêtres, qualifiés chevaliers dès l'an 1280, avoient porté les armes avec éclat; mais Guignes les surpassa tous. Quelques années après le trait de valeur dont il s'agit ici, Bayard, dont il ne s'étoit jamais séparé, le fit son lieutenant. Après la mort de celui-ci, il eut une compagnie de cinquante hommes d'armes qu'il composa de tous gentilshommes, la plupart dauphinois, à la tête desquels il se signala si glorieusement à la bataille de Cérizoles, en 1544, que de l'aveu des officiers-généraux, ce fut lui qui décida la victoire. (Le marquis du Gast, général de l'empereur, comptoit tellement battre l'armée française, qu'il s'étoit pourvu de quantité de colliers et de menottes de fer, pour enchaîner deux à deux les prisonniers qu'il devoit faire,

gens, déjà capable de marcher sur leurs traces. Il étoit de l'expédition du chevalier, et il y donna un grand présage de ce qu'il devint dans la suite, car ayant vu pendant l'action le porte-enseigne de Contarini sauter un fossé, et prendre la fuite, il sauta le même fossé, au hasard de se tuer, et le poursuivit si bien qu'il l'atteignit, et lui porta un si grand coup de sa demi-lance, qu'il la mit en pièces et le renversa de dessus son cheval; puis mettant l'épée à la main, il lui cria: Rends-toi, enseigne, ou je te tue. Celui-ci préféra la première partie de l'alternative à la seconde, et remit à cet enfant son épée et son enseigne. Guiffrey, plus content que s'il eût trouvé son pesant d'or, le fit remonter à cheval et marcher devant lui directement où étoit Bayard. Il arriva comme on sonnoit la retraite, et vit tant de prisonniers, qu'on en étoit embarrassé. Bonnet

---

et les envoyer ainsi en triomphe à son maître. L'événement le trompa, il laissa douze mille hommes sur la place, quinze pièces d'artillerie, sa caisse militaire, armes, bagages, munitions, etc. Enfin, la victoire du comte d'Enghien fut complète.) Guiffrey soutint sa réputation par un grand nombre d'autres exploits rapportés dans l'histoire, et que nous omettons comme étrangers à notre sujet. Le roi, pour le récompenser, le fit enfin prévôt de son hôtel, chevalier de son ordre, son lieutenant général de là les monts, et gouverneur de Turin. Il eut une sœur, Jeanne Guiffrey, femme de Georges de Beaumont, baron des Adrest, et mère du célèbre baron de ce nom, François de Beaumont.

La maison de Guiffrey est éteinte. On ne peut sans regret voir disparaître un sang si beau; le nom seulement est conservé par alliances ou par adoption dans quelques familles, entr'autres dans celle des seigneurs de Marcieu, dont le nom propre est Emé, originaires de la ville de Romans, ennoblis par le dauphin Louis, vers l'an 1444.

fut le premier qui l'aperçut, et qui le montra au chevalier revenant avec son prisonnier et son enseigne. Bayard ne ressentit de sa vie une joie aussi vive que dans ce moment : Est-ce vous, Boutières, qui avez pris cette enseigne et celui qui la portoit ? Oui, monseigneur, répondit Guiffrey, Dieu m'a fait cette grace ; mais je vous assure que celui-ci a bien fait de se rendre, autrement il étoit mort. Ce discours redoubla le plaisir de Bayard et de toute la compagnie, et il lui dit : Boutières, mon cher ami, vous commencez bien ; Dieu veuille que vous continuiez ! ce qui fut vérifié par l'événement, car il fut dans la suite un excellent officier.

Notre chevalier, non content de la belle expédition qu'il venoit de faire, voulut encore se rendre maître du château de Bassano ; il en parla à ses compagnons d'exploits, Bonnet, Mipont, et Pierrepont son neveu et son lieutenant, et autres officiers qui l'avoient suivi ; car, disoit-il, il y a là-dedans de quoi enrichir nos gens. Cela est plus aisé à dire, lui répondit-on, qu'à exécuter ; le château est fort, et nous n'avons pas d'artillerie : Et moi, reprit Bayard, je prétends l'avoir dans un quart-d'heure. Il fit venir devant lui les deux capitaines vénitiens ses prisonniers, Contaniri et Scanderbec, et leur dit : Seigneurs, je sais qu'il est en votre pouvoir de me faire remettre à l'instant ce château ; je vous donne l'option, ou de le faire, ou d'avoir tout à l'heure l'un et l'autre la tête tranchée

devant la porte. Ils promirent d'y faire leur possible ; et de fait celui qui y commandoit , et qui étoit neveu de Scanderbec , le rendit dès que son oncle lui eut parlé.

Il y fut trouvé plus de cinq cents bœufs ou vaches et quantité de butin ; le tout fut distribué également à la troupe victorieuse , qui s'en trouva bien. Le bétail fut conduit à Vicence , d'où chacun en rapporta la valeur en argent. Ils trouvèrent encore dans ce château de quoi faire repaître leurs chevaux , et de quoi eux-mêmes faire très-bonne chère. Ils firent mettre à table avec eux les deux prisonniers ; et sur la fin du repas le jeune Boutières entra pour saluer son capitaine , et lui présenter son prisonnier , qui étoit un homme de trente ans , deux fois plus grand que lui. A la vue de cette disproportion , Bayard ne put s'empêcher de rire ; puis s'adressant aux deux Vénitiens : Messieurs , leur dit-il , voilà un enfant qui étoit page il n'y a que six jours et qui de trois ans ne portera barbe ; il a pourtant pris votre enseigne : qu'en dites-vous ? Je ne sais comment vos officiers pensent ; mais nous autres Français y sommes plus difficiles ; nous avons bien de la peine à rendre les nôtres à plus fort que nous. L'enseigne vénitien sentit ce que cette plaisanterie avoit de piquant et d'humiliant pour lui , et répliqua en son langage : Ma foi , capitaine , si je me suis rendu , ce n'est pas que j'aie craint celui qui m'a pris ; il n'étoit pas capable de me faire prisonnier ; mais aussi je ne pouvois

résister seul à toute sa troupe. Bayard , à cette réponse , regarda Boutières , et lui dit : Entendez-vous ce que votre prisonnier vient de dire ? Le jeune homme , piqué au vif , rougit de dépit , et pria le chevalier de lui accorder une grace qu'il avoit à lui demander ; et l'ayant obtenue : C'est , dit-il , monseigneur , que vous me permettiez de lui rendre ses armes et son cheval , et de monter sur le mien ; nous irons tous deux sur le pré nous mesurer encore une fois , s'il est vainqueur je lui remets sa rançon ; mais si je le suis , je lui jure devant Dieu que je le tuerai. Très-certainement je vous l'accorde , s'écria Bayard , transporté de joie ; mais le Vénitien n'en voulut pas courir l'aventure , et refusa le défi honteusement : Boutières en eut l'honneur d'une seconde victoire.

Après qu'ils eurent dîné , les Français reprirent le chemin de leur camp , où ils conduisirent leurs prisonniers ; ils y furent reçus aussi glorieusement qu'au retour de l'expédition précédente ; Bayard en fut félicité par tous les impériaux , et par l'empereur lui-même ; mais ce fut le jeune Boutières qui emporta la palme , tant pour la prise de l'enseigne vénitien , que pour l'offre qu'il lui avoit faite de lui donner sa revanche. Chabannes sur-tout ne se lassoit pas de l'admirer , et de lui dire qu'il étoit un digne rejeton de la maison de Guiffrey , qu'il connoissoit depuis long-temps , et qui avoit toujours été féconde en grands hommes.

Nous avons interrompu le récit du siège de

Padoue, et nous avons laissé l'empereur dans la résolution d'y faire donner l'assaut. Ce prince, ayant vu le succès de l'artillerie, et que de trois brèches on en avoit fait une de cinq cents pas, se reprocha comme une foiblesse de ne l'avoir pas fait plutôt, vu le nombre et la force de son armée. A peine fut-il rentré chez lui avec les princes et seigneurs de sa cour, qu'il fit appeler un secrétaire auquel il dicta la lettre suivante pour Chabannes, qui étoit logé tout près de lui : « Mon cousin, j'ai été ce » matin voir la brèche de la ville, que je trouve » plus que raisonnable à qui voudra faire son » devoir. J'ai avisé dedans aujourd'hui y faire » donner assaut. Si vous prie qu'incontinent » que mon grand tabourin sonnera, qui sera » sur les midi, vous faites tenir prêts tous les » gentilshommes français qui sont sous votre » charge, à mon service, par le commandement de mon frère le roi de France, pour » aller audit assaut avec mes piétons, et j'espère, » père, avec l'aide de Dieu, que nous l'emporterons. »

Le même secrétaire qui avoit écrit la lettre, fut chargé de la porter à Chabannes, qui trouva fort extraordinaire cette proposition de l'empereur : cependant il se contenta de répondre au secrétaire, qu'il étoit fort surpris que l'empereur ne lui eût pas fait l'honneur, ainsi qu'aux autres officiers français, de les faire appeler pour délibérer plus mûrement sur une affaire d'une telle importance, et le chargea de dire à sa majesté impériale, qu'il alloit les assembler

et leur communiquer sa lettre, ne doutant pas que tous ne fussent prêts à lui obéir.

Le secrétaire parut. Chabannes envoya dire à tous les capitaines de se rendre chez lui. Le bruit étoit déjà public dans l'armée que l'assaut se donneroit dans le jour ; et c'étoit une chose singulière de voir chacun se confesser, et retenir son rang au poids de l'or, et quelques-uns confier leur bourse à leurs confesseurs. L'historien ajoute que jamais il ne s'étoit vu tant d'argent dans une armée, et qu'il ne doute pas que les prêtres *ne se fussent consolés, si tous ceux dont ils avoient l'argent étoient restés à la brèche*. Outre l'abondance des espèces, celle des vivres n'étoit pas moindre ; et il n'y avoit point de jour qu'il ne désertât trois ou quatre cents lansquenets, conduisant dans leur pays toutes sortes de bestiaux, meubles, habillemens, ou autres ustensiles ; en sorte qu'on estimoit le butin fait dans le Padouan à deux millions d'écus, en y comprenant les maisons ou palais brûlés.

Tous les capitaines français arrivés chez Chabannes, il fit servir le dîner, parce que, leur dit-il en riant : j'ai quelque chose à vous communiquer, qui, si je vous le disois à présent, pourroit vous ôter l'appétit. Il savoit bien à qui il tenoit ce discours, et que dans la compagnie il n'y en avoit pas un qui ne pût passer pour un héros, surtout Bayard, à qui personne n'en contestoit le titre. Le repas fini, on fit sortir tout le monde, en sorte qu'il ne resta que les officiers français. Alors Chabannes

leur fit lecture de la lettre de l'empereur, et la relut pour qu'elle fût bien entendue. La surprise fut si grande, qu'ils se regardèrent les uns les autres, et sembloient disputer à qui ne donneroit pas son avis. Humbercourt prit la parole, et dit en riant, que le seigneur de Chabannes pouvoit mander à l'empereur qu'ils étoient tous disposés à lui obéir, et qu'il n'y avoit pas tant à réfléchir. Je commence, ajouta-t-il, à m'ennuyer ici; le bon vin va nous manquer. On rit de cette saillie, et chacun dit son avis, s'accordant tous à celui d'Humbercourt. Bayard tout seul ne parloit pas, et sembloit distrait en se curant les dents. Et vous, l'HERCULE DE FRANCE, lui dit agréablement Chabannes, est-ce là le moment de se nettoyer les dents? que répondrons-nous à l'empereur? Bayard, qui ne perdoit jamais sa bonne humeur, répondit sur le même ton: Si nous voulons tous suivre l'avis du Seigneur d'Humbercourt, nous n'avons qu'à aller droit à la brèche; mais comme ce n'est pas le métier d'un homme d'armes que de combattre à pied, je m'en dispenserois très-volontiers. Cependant voici mon sentiment, puisque vous le voulez savoir: L'empereur vous mande de faire mettre à pied tous les gentilshommes français pour qu'ils aillent à la brèche avec les lansquenets; quant à moi, quoique je n'aie ni biens, ni seigneuries, je n'en ai pas moins l'honneur d'être gentilhomme; je ne me compare pas à vous, messeigneurs, qui êtes tous riches et de grandes maisons, comme presque tous mes compagnons;



mais je ne sais pas à quoi l'empereur pense de vouloir compromettre tant de noblesse avec ses piétons, dont l'un est cordonnier, un autre boulanger, un autre tailleur, ainsi du reste, qui n'ont pas la gloire en recommandation comme nous; n'en déplaît à sa majesté, c'est trop nous avilir. Voici, monseigneur, ajouta-t-il, s'adressant à Chabannes, ce que je pense que vous devez lui répondre : Que vous avez assemblé vos capitaines; qu'ils sont tous délibérés à suivre ses ordres, autant qu'ils s'accorderont à ceux du roi leur maître; qu'il ne peut ignorer que le roi n'a point de gens sous ses ordonnances qui ne soient gentilshommes, et que c'est trop les dépriser que de les confondre avec ses piétons; mais qu'il a nombre de comtes, seigneurs et gentilshommes allemands qu'il peut faire mettre à pied avec les gens d'armes français; que nous leur montrerons le cheuin, et qu'après cela il envoie ses lansquenets, et qu'ils en goûtent, pour voir comment ils s'en accommoderont. Quand il eut fini ce discours, tout le monde s'y rangea sans exception. La réponse fut donc dressée en conformité, et envoyée à l'empereur qui en parut fort content. Aussitôt il fit sonner ses trompettes et tambourins pour assembler les princes, capitaines et seigneurs de sa cour et de son armée, tant d'Allemagne que de Bourgogne et de Flandres. Il leur déclara qu'il étoit résolu de donner l'assaut dans une heure; qu'il en avoit averti les seigneurs et capitaines français, qui tous pro-

mettoient d'y faire leur devoir ; mais qu'ils l'avoient prié que les gentilshommes d'Allemagne allassent avec eux , et que volontiers les Français marcheroient les premiers à la brèche. C'est pourquoi, ajouta-t-il , je vous prie , tant que je puis vous prier , d'accepter la partie , et de mettre pied à terre avec eux , et j'espère que dès le premier assaut nous emporterons la place. Cette harangue finie , il s'éleva parmi les Allemands une rumeur extraordinaire , qui dura près de demi-heure ; enfin l'un des plus qualifiés , chargé de parler pour les autres , remontra à l'empereur que leur état étoit de combattre à cheval et en gentilshommes , et non pas à pied , encore moins d'aller à une brèche. L'empereur n'en put avoir d'autre réponse ; et quoiqu'elle lui déplût extrêmement , il dissimula , et leur dit seulement : Il faudra donc aviser comment nous ferons pour le mieux.

Aussitôt il fit venir un gentilhomme de sa maison , nommé Rocandolff , qui étoit ordinairement chargé de ses commissions pour les généraux , et qui étoit aussi souvent auprès d'eux qu'auprès de son maître , et lui dit : Allez de ma part chez mon cousin le seigneur de la Palisse , faites-lui , et à tous les seigneurs français qui se trouveront avec lui , mes recommandations , et leur dites qu'il n'y aura point d'assaut aujourd'hui. Cette réponse ayant été portée à Chabannes , chacun s'alla désarmer , les uns contents , les autres mécontents ; entre ceux-ci , dit l'historien , les prêtres

et les moines , qui avoient fait leur compte autrement.

L'empereur s'étoit bien possédé pour déguiser à sa noblesse le dépit qu'il avoit ressenti quand elle lui avoit refusé le service que les Français avoient accepté ; mais il n'en étoit pas moins piqué. Le vaillant prince d'Anhalt pensa autrement que les autres ; non seulement il offrit à l'empereur de marcher à la brèche , il vint encore trouver les Français et leur témoigner son mécontentement de ce qui venoit d'arriver.

Il y avoit avec lui dans l'armée impériale un officier fort distingué par sa bravoure et par toutes sortes de bonnes qualités , qui se nommoit Jacob Emps , ou Empser , gentil-homme de Souabe , au diocèse de Constance , et qui , dans la suite , passa au service du roi. Il étoit souvent des partis français , quand il y avoit quelques courses ou escarmouches à faire. Mais ce capitaine Jacob et le prince d'Anhalt ne pouvoient pas remplacer tous les Allemands. L'empereur prit un parti bien singulier , suggéré par l'indignation que ses officiers lui avoient causée ; ce fut de quitter son armée dès la nuit suivante fort secrètement , avec une escorte de cinq ou six cents hommes les plus attachés à sa personne , et de faire tout d'une traite près de quarante milles vers ses états. De là , il manda à Constantin , son lieutenant-général , et au seigneur de la Palisse , de lever le siège le moins honteusement qu'ils pourroient. Le départ de ce prince

surprit également les siens et les Français ; cependant , conséquemment à ses ordres , ils tinrent un conseil de guerre , et résolurent la levée du siège. Ce n'étoit pas une opération bien aisée que de transporter environ cent quarante pièces de canon ; et le même inconvénient qu'il y avoit eu pour les amener , se trouva quand il fallut les retirer ; il n'y avoit à peine des équipages que pour moitié : les Français furent commandés pour l'escorte , jusqu'à ce que cette nombreuse artillerie fût toute enlevée. Mais le prince d'Anhalt , pour couvrir autant qu'il le pouvoit la honte de sa nation , ne quitta pas l'escorte tant que le transport dura ; et il étoit sur pied et armé depuis le matin jusqu'au soir , sans prendre le temps de manger , ce qui lui acquit de l'honneur et l'estime des Français.

On fit , pour enlever tant de canons , la même manœuvre qui s'étoit faite à leur arrivée ; on en transportoit une partie , et quand elle étoit logée , on revenoit avec les équipages en prendre d'autres , et ainsi jusqu'à la fin. Cependant la garnison de Padoue faisoit d'heure en heure de vigoureuses sorties , malgré lesquelles le siège fut levé sans perte d'un seul homme , tant d'une armée que de l'autre. Le plus grand mal qui arriva fut que les lansquenets allemands brûlèrent tous les logemens à mesure qu'ils les quittoient , et tout ce qui se trouva sur leur route. Bayard , qui avoit horreur des excès et de tout ce qui sort des loix de la guerre , fit rester sept ou huit des

tiens dans une belle maison qu'il avoit occupée jusqu'après le départ de ces furieux, et la préserva de l'incendie.

Les armées vinrent en quelques jours de marche se camper à Vicence, où Chabannes reçut des lettres de l'empereur, et des présents pour lui et pour les autres capitaines français, suivant la puissance de ce prince, beaucoup plus généreux que riche (20). Il avoit de bonnes qualités; mais elles étoient obscurcies par un défaut essentiel, qui lui a fait grand tort toute sa vie, qui étoit de se défier de tout le monde, et de résoudre seul toutes ses affaires et ses entreprises.

La séparation des armées se fit à Vicence; les Allemands prirent la route de leur pays, excepté une garnison qui resta dans la ville, commandée par le seigneur de Reu. L'armée française se retira dans le Milanais vers la Toussaint, et Bayard resta en garnison à Véronne, où il se signala par de nouveaux exploits contre les Vénitiens, qui tenoient alors une petite place voisine, nommée Lignago, d'où ils faisoient des courses dans le pays.

Pendant son séjour à Véronne, où il avoit seulement trois ou quatre cents hommes d'armes français au service de l'empereur, ceux qui gardoient Vicence pour ce prince ne s'y crurent pas en sûreté. Outre qu'elle étoit faible d'elle-même; elle étoit encore menacée de siège : c'est pourquoi ils se retirèrent auprès

---

(20) On lui avoit donné le nom de *Massimiliano* pochi denari, Maximilien peu d'argent.

du chevalier à Vérone , où , ne trouvant encore qu'une médiocre garnison , ils passèrent outre , et se campèrent à quinze ou dix-huit milles plus loin dans un village nommé Saint-Boniface. L'hiver commençoit à se faire sentir , et les gens de Bayard étoient obligés de sortir de leur place pour aller au fourrage , et quelquefois au loin ; en sorte qu'il fut obligé de les faire escorter , parce que de temps en temps il se perdoit des valets et des chevaux dans les rencontres des ennemis.

Les Vénitiens avoient un capitaine hardi et entreprenant , qui tous les jours fatiguoit les Français , et faisoit des courses jusqu'aux portes de Vérone. Bayard résolut d'aller à sa rencontre , et de modérer son ardeur. Pour cela , il voulut être lui-même de l'escorte au premier fourrage , et voir de près ce Vénitien , nommé Jean-Paul Manfron. Celui-ci , instruit du dessein de Bayard , par un espion qu'il avoit auprès de lui , voulut profiter de l'occasion , en menant assez de monde pour être le plus fort et donner du dessous au chevalier. Un jour donc les fourrageurs étant sortis de Vérone , soutenus de trente ou quarante hommes d'armes ou archers , commandés par le capitaine Pierrepont , ils se répandirent vers les cassines pour fourrager. Le chevalier , qui croyoit être maître de son secret , s'étoit caché avec cent hommes d'armes dans un village sur le grand chemin de Vérone , et distant de six milles , nommé Saint-Martin ; il envoya à la découverte , et ses coureurs lui rapportèrent bientôt

qu'ils avoient vu les ennemis au nombre de cinq cents chevaux tirant droit où se faisoit le fourrage. Manfron , averti par son espion de la sortie de Bayard et du nombre de ses gens, avoit caché dans un palais abandonné cinq ou six cents tant piquiers qu'arquebusiers, et les avoit instruits de ce qu'ils avoient à faire, surtout de ne sortir que quand ils le verroient fuir, et les Français après lui. Il ne pouvoit mieux dresser son projet pour les envelopper, que de les mettre ainsi entre deux feux.

Dès que Bayard eut appris par ses coureurs l'arrivée de la troupe ennemie, il fit monter la sienne à cheval, sans s'effrayer de la disproportion. Il n'eut pas fait deux milles, qu'il les vit à découvert, et marcha droit à eux pour les charger, en criant *France et Empire*. Ils tinrent ferme un moment; mais à l'approche des Français ils feignirent de plier et de lâcher pied; ce qu'ils firent en reculant vers l'embuscade, qu'ils dépassèrent de quelques cents pas, faisant toujours contenance de se défendre; puis ils s'arrêtèrent tout court, et se mirent à crier : *Marco ! Marco !* A ce signal : des gens de pied sortirent de leur embuscade, et fondirent sur les Français en faisant grand feu. Le cheval de Bayard fut tué à la première décharge, et il tomba si malheureusement, qu'il se trouva une jambe prise dessous. Aussitôt ses hommes d'armes, qui se seroient fait tuer pour lui sauver la vie, l'environnèrent, et l'un d'eux, nommé Grandmont, mit pied à terre et le dégagea. Mais

quelque belle défense qu'ils fissent, ils ne purent empêcher Bayard et Grandmont d'être faits prisonniers des gens de pied, qui voulurent leur ôter leurs armes. Pierrepont, qui étoit avec les fourrageurs, entendant le bruit, se mit au grand galop, et arriva comme les deux prisonniers étoient déjà hors des rangs pour être emmenés. A cette vue la fureur le saisit; il fondit comme un lion sur ceux qui le tenoient, et à grands coups d'épée les obligea de lâcher leur proie, et de fuir vers leur troupe, qui étoit aux prises avec les Français, où de part et d'autre on se battoit bien.

Bayard et Grandmont remontés, coururent au secours des leurs, qui étoient vivement pressés en devant et en arrière; mais à la vue de leur capitaine et de Pierrepont, ils reprirent courage. Cependant l'inégalité étoit trop grande, les Vénitiens étoient presque dix contre un, sans compter l'incommodité que les arquebuses causoient aux Français. Bayard en sentit le danger, et dit à son neveu Pierrepont : Capitaine, si nous ne gagnons le grand chemin, nous périrons ici, et si nous pouvons y parvenir, nous échapperons en dépit d'eux, et Dieu aidant, sans perte. Je le pense comme vous, lui répondit Pierrepont; et ils commencèrent à se retirer vers le grand chemin, où ils parvinrent enfin, toujours combattant, mais non pas sans peine. Cependant ils avoient mis par terre quarante ou cinquante hommes de pied aux ennemis, et sept ou huit de cavalerie, sans avoir perdu un seul des leurs.



Quand Bayard et sa troupe eurent gagné le grand chemin , ils se formèrent en escadron carré , toujours battant en retraite ; et de distance en distance ils se retournoient sur les ennemis à qui ils donnoient de l'occupation ; mais ils avoient en flancs ces gens de pied dont les arquebuses les inquiétoient beaucoup , et le chevalier eut encore son cheval blessé sous lui. Le sentant chanceler , il se mit à pied , et fit des prodiges de valeur , sans autre arme que son épée. Il fallut néanmoins céder au nombre ; il étoit déjà enveloppé , quand le bâtarde du Fay , son guidon , vint avec ses archers fondre sur les Vénitiens avec tant de hardiesse et de succès , qu'il l'arracha de leur mains , et le remonta en dépit d'eux. Alors , se formant encore en escadron carré , ils reprirent le grand chemin de la ville , avec l'honneur de la journée , et celui de s'être battus contre dix fois plus de monde qu'ils n'étoient ; d'avoir mis nombre de leurs ennemis par terre , et de n'avoir perdu qu'un homme.

Comme la nuit approchait , Bayard ordonna qu'on ne chargeât plus , et que l'on se retirât vers St-Martin , d'où ils étoient partis au point du jour , et fit faire halte à un pont garni de barrières , pour voir s'ils ne seroient pas suivis ; mais le capitaine Manfron , voyant qu'ils étoient hors de sa portée , et qu'ils pouvoient être secourus de Vérone , fit battre la retraite ; et ordonna que l'on reprit le chemin de Saint-Boniface. Il fit défiler ses gens de pied devant lui ; mais ils étoient outrés de lassitude , pour

leurs gens ; et le provéditeur , André Gritti , voulut s'en prendre au capitaine Manfron , qui s'en justifia bien ; mais qui médita d'en avoir sa revanche dans peu.

Sept ou huit jours après le massacre des gens de pied vénitiens , ce capitaine aposte un espion qui étoit à lui et à Bayard ; alloit de l'un à l'autre , tiroit de l'argent de tous les deux , qui cependant étoit plus affectionné à Manfron qu'au chevalier. Il lui fit ainsi sa leçon : *Vas-en à Vérone , tu feras entendre au capitaine Bayard que le sénat de Venise a nommé celui qui commande à Lignago pour aller au Levant avec les galères de l'état ; que le provéditeur a ordre de m'envoyer le remplacer à Lignago , et que tu sais certainement que je dois partir demain au point du jour pour m'y rendre avec trois cents chevaux-légers , et point de gens de pied ; je lui connois le cœur trop haut pour manquer de venir me visiter à mon passage , et s'il y vient , je te promets que le mieux qui pourra lui en arriver , sera d'être mon prisonnier , car je mettrai deux cents hommes d'armes , et deux milles hommes de pied à l'*Isola della scala* en embuscade , et je saurai bien l'y amener ; et si tu fais bien ma commission , je te promets , foi de gentil-homme , cent ducats dor.*

L'espion , ébloui d'une si belle somme , promit de faire son devoir , et se rendit le jour même à Vérone. Il alla droit chez Bayard où il étoit connu des domestiques qui le voyoient souvent , et qui le croyoient fidèle à

leur maître. On le conduisit devant lui comme il soupait encore ; et il en fut mieux reçu qu'il ne méritoit. Vicentin , lui dit Bayard , tu ne viens pas pour rien ; qu'elles nouvelles ? De bonnes , monseigneur , lui répondit-il ; à ces mots Bayard quitta la table , et le tira à quartier. Le faux espion lui débita sa commission avec tant de naïveté , que jamais homme ne fut si content que Bayard. Il ordonna qu'on le fit souper , et qu'on le régât bien ; ensuite il appela les capitaines Pierrepont ; du Fay , la Varenne , qui portoit alors son enseigne , et le seigneur de Sucker , gentilhomme bourguignon , qui avoit soupé avec eux , et leur redit mot à mot ce qu'il venoit d'apprendre du capitaine Manfron , qui devoit rendre le lendemain à Lignago , avec seulement trois cents chevaux ; il leur demanda s'ils étoient d'humeur à le suivre , et que la journée ne se passeroit pas sans qu'il fût donné de bons coups. Chacun voulut en être , et ils convinrent à l'instant de partir à la pointe du jour avec deux cents hommes d'armes , et mirent de la partie le seigneur de Conti ( Frédéric de Mailly ) , et le firent avertir d'être prêt pour l'heure convenue , à quoi il n'eut garde de manquer ; il aimoit trop ce métier-là , et sur-tout en compagnie de Bayard. Alors on se sépara , pour se mettre en état d'être de bonne heure en campagne.

C'est ainsi qu'ils alloient tête baissée donner dans le piège , si la providence ne les en avoit sauyés. Elle voulut que le seigneur de Sucker ,

qui logeoit assez loin de Bayard , en s'en retournant chez lui , vît le même espion sortir d'une maison qui lui fut suspecte ; elle étoit occupée par un noble véronais , connu pour être plus Vénitien qu'Impérial. Il lui sauta au collet et lui demanda d'où il venoit. L'espion surpris , se défendit si mal , qu'il ne fit qu'augmenter les soupçons de son infidélité. Le capitaine , sans le quitter , revint sur ses pas et le ramena chez le chevalier , qu'il trouva prêt à se coucher , qui cependant le fit entrer , et mettre l'espion en sûreté. Sucker lui raconta ce qui venoit de lui arriver : qu'il avoit vu cet homme sortir de chez le seigneur Voltége , le plus suspect partisan de la république qui fût dans la ville ; que dans sa surprise , il avoit changé de couleur , et s'étoit mal justifié. Bayard , à ce récit , ne douta point de la trahison. Il se fit amener l'espion , et lui demanda ce qu'il étoit allé faire chez Voltége. Le fourbe répondit d'abord qu'il avoit un parent dans la maison , puis il donna une autre excuse : enfin il se coupa cinq ou six fois. On fit apporter des menottes pour le faire expliquer plus clairement , et Bayard eut encore la bonté de lui promettre , foi de gentilhomme , qu'il ne lui seroit point fait de mal , quand même il y auroit conspiration contre sa vie , pourvu qu'il lui accusât la vérité , qu'autrement il le feroit pendre au point du jour. L'espion , voyant qu'il n'y avoit plus à dissimuler , se jeta à genoux , devant le chevalier , en lui criant miséricorde ; ensuite lui avoua de point en point le projet

du capitaine Manfron , de le surprendre dans une embuscade de deux cents hommes d'armes, et de deux milles de pied, à l'*Isola della scala* ; et qu'il venoit de chez Voltége pour l'en instruire, et savoir de lui comment il pourroit quelque nuit livrer une des portes de la ville au provéditeur André Gritti, et encore bien d'autres choses; mais que Voltége avoit déclaré ne vouloir entrer dans aucune trahison , et que puisque l'empereur étoit devenu son maître , il vouloit lui garder fidélité.

Quand il eut fait toute sa confession, Bayard lui dit tranquillement : Vicentin , j'ai bien mal employé les ducats que tu as eus de moi , et quoique je ne t'aie jamais regardé que comme un coquin , tu l'es au delà de ce que j'aurois cru : tu as bien filé ta corde , mais je t'ai donné ma parole de te conserver la vie , je la tiendrai , en te faisant mettre hors de la ville en sûreté ; mais garde-toi d'y rentrer, car tout le monde ensemble ne m'empêcheroit pas de te faire pendre. Sur cela il le chassa de devant ses yeux , et le fit enfermer dans une chambre jusqu'à nouvel ordre.

Bayard se trouvant seul avec le capitaine Sucker , lui dit : Comment pourrions-nous faire pour rendre à ce seigneur Manfron , le bon tour qu'il nous préparoit ? Il faut en avoir la revanche , et si vous voulez faire ce que je vous dirai , croyez-moi , nous serons bientôt quittes avec lui : vous n'avez qu'à parler , répondit le capitaine , je suis prêt à tout. Allez donc de ce pas , dit Bayard , chez le prince d'Anhalt ,

présentez-lui mes civilités, et lui rendez un compte exact de cette affaire-ci ; priez-le de nous donner demain deux mille de ses lansquenets, que nous menerons avec nous au bon endroit, et si vous ne voyez des merveilles, prenez-vous-en à moi. Le capitaine Sucker fit la commission de Bayard, et le prince qui l'aimoit et qui estimoit sa valeur, lui accorda sa demande à l'instant, en disant qu'il étoit le maître de ses troupes autant et plus que lui-même, et qu'il auroit souhaité être de la partie avec lui. Ensuite il envoya son secrétaire, avec ses ordres à quatre ou cinq capitaines, qui se trouvèrent prêts, avec leurs compagnies, aussitôt que ceux qui étoient avertis dès le soir. Le baron de Conti, qui ne savoit pas de quoi il s'agissoit, fut étonné du nombre ; mais quand il en fut instruit par Bayard : Sur ma foi, dit-il, nous allons faire une bonne journée.

Les portes ouvertes, toutes ces troupes prirent le chemin de l'*Isola della scala*. Or, à deux milles de là, il y avoit un village, nommé *Servode*, où le chevalier mit en embuscade le capitaine Sucker avec les deux mille lansquenets, en lui promettant de lui amener les ennemis jusque sous son nez, et de le mettre en état d'acquérir de l'honneur. Bayard et le baron de Conti, avec leur troupe, marchèrent droit à *Isola*, sans paroître savoir ce qui étoit caché : ils étoient dans une belle plaine fort découverte, où ils virent à peu de distance le capitaine Manfrou avec quelques chevaux-

légers. Bayard y envoya son guidon, le bâtard du Fay, avec quelques archers, pour entamer l'escarmouche, et le suivit d'assez près avec ses gendarmes. Mais il vit bientôt sortir d'*Isola* les gens de pied de Venise, avec une troupe de gendarmes; il fit l'effrayé, et ordonna au trompette de sonner à l'étendard. Là-dessus, du Fay, qui avoit sa leçon faite, se retira vers la grosse troupe, et forma avec elle un escadron carré, qui feignant de se retirer du côté de Véronne, alla le petit pas au village, où étoit l'embuscade des lansquenets, qui avoient déjà reçu par un archer ordre de sortir en bataille. La gendarmerie vénitienne, appuyée de l'infanterie, chargea rudement les Français, faisant un bruit épouvantable d'instrumens, comme allant à une victoire assurée. Les Français de leur côté ne se rompoient point, et escarmouchoient prudemment et avec précaution, jusqu'à ce qu'ils fussent au village de Servode. Alors les lansquenets parurent en bon ordre à un trait d'arc de la cavalerie, et Bayard cria aussitôt : *chargez*. Les Vénitiens déjà surpris à la vue de cette infanterie qu'ils n'attendoient pas là, le furent bien davantage du choc qu'il leur fallut essuyer de la part des gendarmes. Cependant ils soutinrent très-bien d'abord, quoiqu'il y en eût beaucoup des leurs mis par terre. Les lansquenets ensuite tombèrent sur leurs gens de pied, qui n'ayant pas de place pour reculer, furent mis en pièces, sans que l'on s'amusât à faire un seul prisonnier. Maufrou, témoin

de sa défaite , fit très-bien son devoir ; mais ne voyant plus d'autre ressource que la fuite , il se mit au grand galop vers Saint-Boniface , où il y avoit une bonne course. On le suivit , mais Bayard fit sonner la retraite , et tout le monde se rassembla , ayant fait un butin considérable , gagné beaucoup de chevaux ; avec environ soixante hommes d'armes prisonniers , qui furent conduits à Véronne. La perte des Vénitiens fut complète : outre les soixante hommes d'armes prisonniers , il en resta vingt-cinq sur la place , avec leurs deux mille hommes de pied , dont il n'échappa pas un seul. On fit dans Véronne une réception triomphante aux vainqueurs , tant Français que Bourguignons et lansquenets , leurs compagnons ne regrettant que de n'avoir pas été de la fête.

Si cette journée fut glorieuse pour Bayard , et pour tous ceux qui y eurent part avec lui , elle fut encore plus heureuse par le bonheur qu'ils eurent de découvrir la trahison , sans quoi ils y auroient tous infailliblement péri. Cependant on doit rendre justice à sa grandeur d'ame dans les deux occasions que nous venons de rapporter. Dans la première , Manfron l'attaque avec cinq cents hommes , et lui dresse une embuscade de six cents autres , Bayard n'en ayant que cent quarante ; dans la seconde , le même use de trahison , en lui faisant dire qu'il doit marcher avec seulement trois cents chevaux-légers , et , comptant bien que le chevalier n'en auroit pas davantage



il lui dresse une autre embûche , où il met deux mille hommes pour l'accabler à coup sûr. Le chevalier , au contraire , ne veut prendre d'abord que deux cents gendarmes à opposer aux trois cents ennemis ; et quand il sait la trahison , au lieu de la rendre à Manfron et de l'attaquer à forces supérieures , il se contente du même nombre. C'est ce qu'il a pratiqué toute sa vie ; il eut toujours en horreur la trahison et les traîtres ; et on verra dans toute son histoire , qu'après Dieu il a plus compté sur la valeur de ses troupes , que sur la supériorité du nombre.

Quand Bayard fut rentré chez lui , il se fit amener l'espion , et lui dit : Je t'ai donné ma parole , il faut la tenir : va-t-en au camp des Vénitiens , et demande au seigneur Manfron si le capitaine Bayard en a fait autant que lui ; dis-lui encore de ma part , qu'au même prix nous nous reverrons quand il voudra. Cela dit , il le fit reconduire hors la ville par deux archers. L'espion fut assez idiot pour aller droit à St-Boniface ; mais à peine y arriva-t-il , que Manfron le fit pendre , comme un traître , sans seulement vouloir l'entendre.

L'hiver suspendit les opérations ; cependant les Vénitiens , qui tenoient encore Lignago et y avoient une bonne garnison , faisoient souvent des courses sur celle de Vérone , et celle-ci sur eux.

Au commencement de l'année 1510 , c'est-à-dire aussitôt après Pâques , le duc de Nemours ,

neveu du roi (21), passa en Italie. Il avoit avec lui l'illustre capitaine Louis d'Ars, dont il a été parlé plusieurs fois. Ils furent reçus comme il appartenoit à chacun par le grand-maître de Chaumont, gouverneur de Milan, et par tous les chefs de l'armée. Mais personne ne reçut plus de marques d'amitié et d'estime que Bayard, tant du prince, qui le connoissoit depuis long-temps, et qui étoit instruit de ses exploits depuis qu'ils ne s'étoient vus, que du seigneur Louis d'Ars, son premier maître dans le métier des armes. Le roi fit encore passer à son armée d'Italie le seigneur de Molard (22) avec deux mille lansquenets, et plusieurs autres capitaines.

Le grand-maître alla mettre le siège devant Lignago; et pour lui couper les secours et les vivres, Millaut-d'Alègre fut envoyé à Vicence avec cinq cents hommes d'armes et quatre ou cinq mille lansquenets du brave prince d'Anhalt, qui avoit pour son lieutenant le capitaine Jacob Emps, dont il a été parlé. La place se fit battre assez long-temps par une nombreuse artillerie, à laquelle étoit jointe celle du duc de Ferrare, où étoit, entr'autres, une coulevrine de vingt pieds de long, que les aventuriers nommoient *le grand diable*. La ville fut prise enfin, et il n'y fut fait quartier à personne.

---

(21) Il étoit fils de Jean de Foix, comte d'Étampes et de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur du roi.

(22) Souffrey Atleman, seigneur de Molard et d'Uriage. Il fut capitaine de mille hommes de pied, précédé Bayard dans la charge de lieutenant-général pour le roi au gouvernement du Dauphiné, et mourut à la bataille de Ravenné.

Molard et ses aventuriers y firent des merveilles , ne s'étant pas donné le temps que la brèche fût faite pour monter à l'assaut. Le grand-maître y mit pour gouverneur la Cropte-Daillon , et avec lui cent. hommes d'armes , dont il avoit la charge sous le marquis de Montferrat , et mille hommes de pied commandés par les capitaines le Hérisson , et Jacques Corse , napolitain.

Pendant le siège de Lignago , le grand maître apprit la mort de son oncle le cardinal d'Amboise (23). Cette perte lui fut si sensible , qu'il ne put jamais s'en consoler ; sa douleur dégénéra en une langueur dont il mourut peu de temps après , comme nous le dirons en son temps. Il avoit obligation à ce grand homme des dignités dont il jouissoit , étant devenu successivement grand-maître , maréchal et amiral de France , et gouverneur du duché de Milan. Ce grand prélat , auquel on ne peut refuser des éloges partout où il y a lieu de parler de lui , avoit aussi fait de grands biens à toute sa maison , alors fort nombreuse , tant dans l'église qu'à la cour et dans les armées. Tous les historiens de son temps s'accordent à le louer

---

(23) Il se nommoit Georges d'Amboise. Il étoit septième fils de Pierre , seigneur de Chaumont et de Resnel , et d'Anne de Beuil , sœur de l'amiral de France , comte de Sancerre. Georges fut d'abord évêque de Montauban , et successivement archevêque de Rouen , cardinal , légat à latere , et principal ministre. Il mourut à Lyon , où son cœur fut déposé dans l'église des Célestins , auxquels il avoit fait de grands biens , et son corps fut apporté dans sa cathédrale à Rouen , où l'on voit son tombeau.

sur la sagesse de son ministère, sur la confiance du roi, qu'il possédoit sans réserve ; sur l'administration des finances, qui furent toujours abondantes sans charges nouvelles sur les peuples, quoique Louis XII ait eu des guerres presque continuelles à soutenir ; enfin, sur son désintéressement scrupuleux, n'ayant jamais voulu avoir plus d'un bénéfice. Il mourut archevêque de Rouen, où sa mémoire est encore aussi récente que le premier jour. Sa mort donna lieu, dit l'historien Bouchet, à l'infraction faite peu après au traité de Cambrai.

Le grand-maître de Chaumont, son neveu, malgré son affliction, qu'il dissimuloit de tout son pouvoir, n'en étoit pas moins vigilant pour les intérêts du roi son maître. Ayant donc pourvu à la garde de Lignago, il alla joindre ses troupes à celles de l'empereur, pour marcher contre les Vénitiens, et les réduire. Il étoit tout nouvellement arrivé au secours de l'empereur quatre cents hommes d'armes, espagnols et napolitains, les plus belles troupes que l'on pût voir, sous les ordres du duc de Termes (24). On les mit en garnison à Vérone pour les rafraîchir. Les deux armées allèrent camper à une ville nommée Sainte-Croix, où elles s'arrêtèrent pour attendre l'empereur qui devoit s'y rendre ; mais on l'attendit inutilement.

Quand on décampa de Sainte-Croix pour aller

---

(24) Je n'ai pu découvrir ce que c'étoit qu'un duc de Termes en Espagne, et dans le temps dont il s'agit ici. Il y a certainement de l'erreur dans l'histoire originale.

à Montselles, que les Vénitiens avoient reprise, il arriva un événement bien cruel, qui mérite d'être rapporté.

Il y a près de Longara une montagne dans laquelle la nature a pratiqué une voute de plus d'un mille de longueur. Les habitans du plat-pays, effrayés de la guerre, s'y étoient réfugiés au nombre de deux mille personnes, tant hommes que femmes, nobles et autres, avec leurs effets et quantité de vivres. Ils avoient quelques armes à feu pour en défendre l'entrée en cas d'attaque, et cette entrée étoit telle, qu'il n'y pouvoit passer qu'un homme à la fois. Les aventuriers, gens du pillage, et dont les plus lâches y sont ordinairement les plus ardents, vinrent à découvrir cette *grotte de Longara*. Ils voulurent y entrer : mais on les pria de n'en rien faire, parce que ceux qui s'y étoient renfermés, ayant laissé leurs biens dans leurs maisons, il n'y avoit pas là de butin à faire : ils s'obstinèrent à forcer l'entrée, mais on leur tira de la grotte quelques coups d'arquebuses qui en mirent deux sur le carreau. Les autres allèrent appeler leurs camarades, qui accoururent, suivant leur coutume d'être plus diligens à faire un mauvais coup qu'une bonne action. Quand ces scélérats virent qu'ils n'entreroient jamais de force, ils s'en vengèrent cruellement. Ils amassèrent du bois, de la paille et du foin devant l'ouverture de la grotte et y mirent le feu. Dans un moment il se fit une fumée si épouvantable, que la grotte en fut remplie, et l'air n'entrant que par cette ouverture, tout

ce qui y étoit renfermé fut suffoqué sans que le feu eût touché à personne. Il y avoit parmi ces malheureuses victimes , nombre de gentilshommes et dames que l'on trouva morts comme s'ils dormoient et sans être défigurés, et entr'autres , de jeunes femmes dont les enfans morts étoient à demi-sortis de leurs corps , enfin ce fut le plus pitoyable spectacle du monde. La fumée dissipée , les aventuriers y entrèrent et y firent un butin immense. Leur barbarie fit horreur au grand-maître et à tous les chefs de l'armée , mais Bayard , qui étoit ennemi juré de pareilles expéditions , n'eut point de repos qu'il n'eût mis la main sur quelques-uns de ces brigands. Il lui en tomba deux entre les mains , dont l'un n'avoit qu'une oreille , et l'autre n'en avoit point ; il fit perquisition de leur vie , et en trouva plus qu'il n'en falloit pour les livrer au prévôt , qui les fit pendre devant l'entrée de la grotte , en présence de Bayard , qui voulut être témoin de leur supplice.

Pendant qu'on les exécutoit , il sortit de la grotte une espèce de fantôme , un enfant de quinze ans , tout jauni par la fumée , et plus mort que vif ; il fut conduit au chevalier , qui lui demanda par quel miracle il avoit échappé. L'enfant répondit que quand il vit cette horrible fumée , il s'étoit enfui tout à l'extrémité de la caverne , où il avoit observé le roc fendu jusqu'en haut , et que de là il avoit reçu un peu d'air ; il raconta aussi une circonstance bien déplorable , qui fut que quelques gentils-

hommes et leurs femmes , ayant vu les préparatifs pour les brûler , avoient voulu sortir , aux risques de périr dehors aussi bien que dedans : mais que les paysans renfermés avec eux , et qui étoient les plus forts et en plus grand nombre , les en avoient empêchés à coups de piques et d'autres armes , en disant : Puisqu'il faut que nous périssions ici , vous y resterez comme nous.

On a vu que de Sainte-Croix les armées se rapprochèrent de Montselles , que les Vénitiens avoient reprise : ils l'avoient fortifié , et y avoient mis une garnison de mille ou douze cents hommes. Dans la route , Bayard , d'Alègre et le seigneur Mercure , capitaine d'Albanais au service de l'empereur , rencontrèrent une troupe de chevaux-légers , au service de la république , que l'on nommoit Corvats (troupe de la Croatie) , plus Turcs que chrétiens , et gens de pillage. Ils venoient voir s'il y avoit quelque coup à faire , et quelque chose à gagner ; mais tout ce qu'il gagnèrent fut de rester presque tous sur la place , ou prisonniers. Parmi ceux-ci se trouva un cousin de ce seigneur Mercure , et son plus grand ennemi , et qui l'avoit injustement dépouillé de tous ses biens en Croatie , leur patrie ; ils se reconnurent , et le vainqueur , se rappelant tout le mal que l'autre lui avoit fait , refusa de le rançonner ou échanger , quoiqu'il lui remontrât qu'étant prisonnier de guerre , il devoit jouir du droit commun de se racheter et qu'il lui offroit six mille ducats et six che-

vaux tures d'une beauté admirable. Nous parlerons de cela une autre fois plus à l'aise, dit Mercure ; mais , de bonne foi , si tu me tenois , comme je te tiens , que ferois-tu de moi ? Puisque tu me presses si fort , répondit l'autre , je te déclare que si tu étois en mon pouvoir , comme je suis au tien , tout l'or du monde ne m'empêcherait pas de te faire mettre en pièces. Vraiment ! dit Mercure ; je n'ai pas envie de te faire pis ; et à l'instant il ordonna à ses Albans de sabrer lui et ses Croates ; ce qui fut si promptement et si bien exécuté , qu'il n'y eut ni capitaine , ni autre , qui ne reçut dix coups de trop. Ensuite ils leur coupèrent la tête à tous , et les portèrent en triomphe au bout de leurs piques , à la manière des Turcs. Ces Croates portoient un habillement singulier : ils avoient , entr'autres , la tête couverte d'un chaperon comme les femmes , et en dedans une espèce de bonnet fait de plusieurs feuilles de papier collées ensemble , impénétrable à l'épée.

Montselles fut assiégée et canonnée pendant quatre ou cinq jours. Elle étoit si bien fortifiée , qu'elle n'eût jamais été prise sans les sorties indiscretes et trop fréquentes de la garnison , qui venoit quelque fois jusqu'à un jet de pierre du fort contre les aventuriers français , qui ne demandoient qu'à aller voir ce qui se passoit dans la place. Un jour ceux du capitaine Molard allèrent avec un gentilhomme , nommé le baron de Montfaucon , escarmoucher les gens du château , qui les



### DU CHEV. BAYARD. LIV. III. 171

reçurent gaillardement , et les repoussèrent deux ou trois fois avec perte , mais qui enfin les chassèrent trop loin ; en sorte que quand ils voulurent se retirer , ils étoient si fatigués , qu'à peine pouvoient-ils se traîner. Les aventuriers s'en aperçurent , et revinrent sur eux avec tant de vivacité , qu'ils entrèrent tous ensemble pêle - mêle dans la ville. Quand le reste de la garnison vit que tout étoit perdu , ils se retirèrent dans une grosse tour , où on les assiégea ; et comme ils ne vouloient pas encore se rendre , on mit le feu au pied , et la plus grande partie se laissa brûler plutôt que de se rendre prisonniers ; d'autres sautoient par les fenêtres ou créneaux , et on les recevoit sur la pointe des piques ; enfin , presque tous y périrent. De la part des Français , il y fut tué un gentilhomme nommé Camican , et le baron de Montfaucon fut blessé à mort ; cependant il en revint , mais avec bien de la peine.

FIN DU TROISIEME LIVRE.

# SOMMAIRE

## DU LIVRE QUATRIÈME.

GUERRE du pape Jules II contre le duc de Ferrare. Témérité d'un capitaine français. Il est trahi par un espion. Il donne dans une embuscade. Il est taillé en pièce avec toute sa troupe. Stratagème d'un capitaine vénitien découvert et sans effet. Le pape veut s'emparer de la Mirandole. Belle résolution de la comtesse de la Mirandole. Elle est secourue par le duc de Ferrare. Bayard tente d'enlever le pape. Un hasard lui fait manquer son coup. Frayeur de Jules. La Mirandole se rend au pape, qui y entre par la brèche. Il projette le siège de Ferrare. Il commence par celui de la Bastide. La nouvelle en est portée au duc de Ferrare. Ses alarmes. Bon conseil de Bayard, qui le rassure. Remercimens du duc. Ils vont au secours de la Bastide. Succès de Pavis de Bayard. Bataille et victoire de la Bastide. Défaite totale de l'armée du pape. Eloge de la duchesse de Ferrare. Mort de Clermont-Montoison. Fureur du pape. Il tente d'avoir Ferrare par trahison. Autre projet encore plus odieux. Le duc de Ferrare s'y refuse. Il le communique à Bayard. Le duc projette de se débarrasser du pape, qu'un traître lui promet d'empoisonner. Bayard s'y oppose. Le duc d'Urbain tue le cardinal de Pavie. La Mirandole reprise et rendue à la comtesse. Misère des Français en Allemagne. Duel entre deux Espagnols. Sainte-Croix y est vaincu et blessé. Suite des affaires d'Italie. Mort du maréchal de Chaumont. Le duc de Longueville lui succède. Il est aussitôt relevé par le duc de Nemours. Histoire singulière d'un astrologue. Ce qu'il prédit à Bayard et à d'autres.

## LIVRE QUATRIEME.

---

**L**A ville de Montselles prise; on en augmenta les fortifications et on y mit une forte garnison, dans le dessein d'aller tout de suite mettre le siège devant Padone.

Sur ces entrefaites, on apprit que le pape Jules II déclaroit la guerre au duc de Ferrare, allié du roi, à qui ce prince avoit écrit pour en obtenir du secours. Le roi le lui accorda, et donna ordre au grand-maître, son lieutenant-général, de secourir le duc. Chaumont, en conséquence, lui envoya un détachement de quatre mille hommes, sous les ordres des seigneurs de Clermont-Montoison, de Fontrailles, du Lude et Bayard. Ils joignit huit cents Suisses nouvellement venus à son armée comme aventuriers, commandés par un capitaine de leur nation, nommé Jacob Zembere. Ces officiers, et leurs troupes, furent reçus avec bien de la joie par le duc et la duchesse de Ferrare, et par leurs sujets.

Avant que de parler de la guerre entre le pape et le duc de Ferrare, il est bon de raconter ici un échec qu'un parti français reçut par la trahison d'un espion.

A peine le capitaine la Crote-Daillon fut-il en possession de son gouvernement de Lignago, qu'il tomba dangereusement malade. Il avoit avec lui un grand nombre de gentilshommes volontaires, un entr'autres nommé Guyon de Cantiers, plus brave et plus hardi que prudent.

Les Vénitiens faisoient des courses jusqu'aux portes de la ville ; mais la garnison , qui n'avoit ordre que de la garder , n'osoit en sortir. Guyon de Cantiers avoit fait connoissance avec des gens de la ville de Montagnane , distante de Lignago de douze ou quinze milles , qui lui servoient d'espions. L'un d'eux venoit souvent voir cet officier à sa garnison , et l'assura un jour que s'il pouvoit sortir avec un petit nombre de gens de cheval et de pied , il lui donneroit le moyen d'enlever le provvediteur André Gritti , qui venoit souvent à Montagnane , avec deux ou trois cents chevaux-légers : il lui promit de l'avertir du jour que l'occasion seroit bonne , et de lui montrer une embuscade où il se placeroit dès le matin , et où sûrement il enleveroit le provvediteur , et tout de suite prendroit la ville , où il y avoit de quoi piller. Cantiers , qui n'étoit pas moins empressé de se signaler par quelque exploit , que de mettre la main sur ce butin , promit ce que l'espion voulut , à la charge qu'il l'avertiroit exactement. Ce traître , retourné à Montagnane , fit part au commandant de ses conventions avec Cantiers , et lui promit de lui livrer une partie de la garnison de Lignago , et de le mettre en état de reprendre la place même qui étoit de conséquence pour la seigneurie. Le commandant goûta le projet , et par un exprès en instruisit le provvediteur. Celui-ci amena trois cents hommes d'armes , huit cents chevaux-légers et deux mille hommes de pied.

Dès le même jour l'espion retourna vers Cantiers , qui fut charmé de le voir , et lui demanda , quelles nouvelles ? Fort bonnes pour vous , si vous en voulez profiter , lui répondit-il d'un ton assuré ; le provéditeur arrive ce soir dans notre ville avec seulement cent chevaux ; si vous voulez être en campagne demain avant le jour , je vous le livrerai. Cantiers , transporté de joie , courut annoncer cette nouvelle à ses compagnons , entra autres à un gentilhomme qui étoit leur porte-enseigne , nommé le jeune Malherbe. Chacun voulut en être , mais pour y aller il falloit la permission du commandant la Crompte-Daillon , qui étoit encore malade et gardoit la chambre. Cantiers et Malherbe allèrent la lui demander , et lui contèrent l'entreprise , comme la plus glorieuse et la plus avantageuse du monde. La Crompte étoit trop sage pour être d'abord de leur avis : Vous savez , leur dit-il , que la place m'a été confiée sur ma vie et sur mon honneur , pour la garder seulement : s'il vous arrivoit du malheur , je serois un homme déshonoré , et j'en mourrois de chagrin ; ainsi , je ne puis vous permettre cette course. Ils insistèrent plus fort qu'auparavant , l'assurant que leur espion étoit un homme sûr ; enfin ils lui en dirent tant , que plutôt par force et par leur importunité que de bon gré , il leur en donna congé.

Le provéditeur avoit envoyé en embuscade , à deux ou trois milles environ de Montagnane , deux cents hommes d'armes et mille hommes

de pied , avec ordre de laisser passer tout ce qui sortiroit de Lignago , et de fermer le passage par derrière ; ce qui ne fut que trop bien exécuté pour Cantiers et ses compagnons.

Ceux-ci , qui auroient pris d'eux-mêmes la permission si le commandant le leur eût refusée , avertirent leur troupe de l'heure où il falloit être à cheval , au nombre de cinquante hommes d'armes , aux ordres de Malherbe , et de trois cents hommes de pied conduits par Cantiers ; et ils partirent de Lignago , qu'à peine étoit-il deux heures du matin , guidés par leur infidèle espion , qui les menoit à la boucherie.

Ils suivirent le grand chemin de Lignago à Montagnane ; les gens de pied devant et la cavalerie en aile , passèrent sans défiance un petit village où étoit la première embuscade , et s'avancèrent à un mille de la ville. Là , l'espion les quitta , pour aller , disoit-il , voir ce qui se passoit à Montagnane : ils le laissèrent partir , et eussent bien mieux fait de le poignarder ; car il alla droit au provvediteur , et lui dit : Je vous ai amené la plus belle partie de la garnison de Lignago la corde au cou , et si vous voulez il n'en échappera pas un seul ; ils sont à un mille d'ici et en deçà de l'embuscade. Gritti fut bientôt à cheval avec tout son monde , et envoya devant cent chevaux pour escarmoucher. Les Français furent ravis de joie , croyant que le provvediteur étoit dans cette première troupe , et qu'ils alloient lui mettre la main sur le corps. Ils la chargèrent vigoureusement , mais elle tourna le dos et s'enfuit jusqu'à la grande em-

buscade. Alors tout ce qui y étoit caché parut ;  
 et les Français , bien étonnés , retournèrent  
 vers leurs gens de pied , et leur dirent : Nous  
 sommes perdus, ils sont plus de trois mille ;  
 il faut essayer de nous sauver. Ceux de Venise  
 les talonnèrent , en criant : *Marco! à Carne!*  
 Les Français voyant le danger mirent leurs  
 gens de pied devant et la cavalerie derrière  
 pour les soutenir , et en cet état reculèrent  
 sans perte jusqu'au village où étoit la première  
 embuscade des Vénitiens. Ceux-ci se mon-  
 trèrent aussitôt au son de la trompette, suivant  
 l'ordre qu'ils en avoient, et fermèrent le che-  
 min de Lignago aux Français , qui se trouvè-  
 rent enveloppés par dix fois plus de monde  
 qu'ils n'étoient. Cependant ils se défendirent  
 comme des lions , et occupèrent ce grand  
 nombre plus de quatre heures sans être rom-  
 pus. Alors Gritti envoya ses arbalétriers à che-  
 val prendre les gens de pied en flanc , ce qui  
 bientôt les ébranla, mais ne les empêcha pour-  
 tant pas de se retirer jusqu'à quatre milles près  
 de leur place. Enfin attaqués de tous côtés ,  
 leurs gendarmes mis à pied , et ayant affaire à  
 dix hommes contre un, il fallut succomber :  
 en sorte que de trois cents qu'ils étoient, il  
 n'en échappa pas un seul. Cantiers , leur capi-  
 taine , voyant que tout étoit perdu , se préci-  
 pita dans les ennemis , et en tua six de sa main ;  
 avant que de périr lui-même. Malherbe sou-  
 tint encore une heure avec ses gendarmes , et  
 fut enfin fait prisonnier avec vingt-cinq des  
 siens, tout le reste fut mis par terre : il ne resta

pas un homme, pour en porter la nouvelle à Lignago.

Le provéditeur Gritti, voyant que sa victoire étoit si complète, s'avisa d'un stratagème pour surprendre Lignago; ce fut de dépouiller tous les morts français, et de mettre leurs habits sur autant des siens, tant gens de pied que gens de cheval; ensuite il leur donna encore cent vingt des siens à conduire comme prisonniers, avec trois fauconneaux que les Français avaient amenés, et il leur ordonna de gagner la ville, et de crier en y arrivant : *France! France! Victoire! victoire!* Ceux de dedans; disoit-il, croiront voir venir leurs gens victorieux; et pour les mieux tromper, portez leurs enseignes et quelques unes des nôtres, comme si vous les aviez gagnées; ils vous ouvriront certainement la porte, et vous vous en saisirez : moi, je marcherai à un jet d'arc de vous, et je vous joindrai au premier son de la trompette. Si vous jouez bien vos personnages, Lignago sera à nous dans le jour, et vous savez de quelle importance elle est pour la république.

Cet ordre fut parfaitement exécuté; ils approchèrent de la place au bruit des trompettes et clairons, et se mirent à crier : *Victoire!* La Cropte avoit un lieutenant, nommé Bernard de Villars, homme de qualité, vieux soldat et fort expérimenté, lequel voyant venir cette troupe triomphante, monta au donjon de la porte pour la reconnoître; la marche et la contenance tant des gens de pied que des gens de cheval lui furent suspectes. Voilà bien,



dit-il, les habits et les chevaux de nos gens; mais ils ne sont pas montés à la française; ceux-là ne manient pas leur chevaux comme nous; le cœur me dit que les nôtres ont eu du malheur, et qu'il y a ici de la ruse. Dans cette idée il envoya un homme pour faire abaisser le pont et retirer la planchette: Si ce sont nos gens, lui dit-il; vous les reconnoîtrez bien, sinon sauvez-vous à la barrière; j'ai deux pièces de canon chargées avec lesquelles je les recevrai. Le soldat exécuta l'ordre, il sortit de la place pour reconnoître la troupe, et cria: *Qui vive? Où est le capitaine Malherbe?* Personne ne répondit; mais les ennemis pensant que le pont seroit abattu, piquèrent des deux. Le soldat gagna la barrière diligemment, et les deux pièces de canon jouèrent, dont la troupe bien étonnée, s'arrêta tout court, et tourna le dos; ainsi la place fut sauvée: mais la journée n'avoit été que trop malheureuse.

Quand Daillon en apprit la nouvelle, il pensa en mourir de douleur; le roi fut prêt à lui faire faire son procès; mais le maréchal Trivulce l'appaisa: il étoit alors à la cour pour tenir sur les fonts madame Renée, seconde fille du roi; et comme il connoissoit Daillon pour bon officier, il le justifia et obtint sa grâce.

Il est temps de retourner à la guerre déclarée au duc de Ferrare par le pape, que cet événement nous a fait interrompre.

(1511.) Jules II, prétendant que le duché de Ferrare appartenoit au saint siège, et voulant l'y réunir, leva une armée dans le Bolonois,

et pour la faire passer dans ce duché, il l'amena jusqu'à un bourg nommé Saint-Félix, entre Concordia et la Mirandole. Le duc de son côté, et les Français qu'il avoit avec lui, étoient venus se loger à douze milles de Ferrare, entre les deux bras du Pô, à un endroit nommé l'Hospitalet, et ils y dressèrent un pont de bateaux, où ils mirent une bonne garde, et par ce pont ils faisoient de fréquentes escarmouches.

Quand le pape fut arrivé à Saint-Félix, il manda avec hauteur à la comtesse de la Mirandole, qu'elle eût à lui remettre sa ville entre les mains, parce qu'elle lui étoit nécessaire pour son expédition de Ferrare. Cette dame, qui étoit fille naturelle du maréchal de Trivulce, dont nous venons de parler, étoit veuve de Louis-Marie Pico. Elle avoit, comme son père, le cœur tout français; et comme elle étoit instruite que le duc de Ferrare étoit allié de la France, et que le roi lui envoyoit du secours, elle n'auroit pas, au péril de sa vie, donné sa place au pape. Elle avoit alors auprès d'elle le comte Alexandre Trivulce, son cousin germain; avec lequel elle concerta la réponse qu'elle devoit faire au message du saint père. Cette réponse fut que le député pouvoit, s'en retourner, et dire à son maître que la comtesse ne livreroit sa ville à quelque prix que ce fût; que Dieu l'en avoit rendue dame et maîtresse, et qu'elle sauroit bien la garder contre quiconque voudroit s'en emparer. Le pape, irrité au dernier

point de cette réponse , jura *Saint-Pierre et Saint-Paul* qu'il s'en rendroit maître de gré ou de force ; et à l'instant il ordonna à son neveu, le duc d'Urbin , de se préparer à y mettre le siège dès le lendemain. Le comte Alexandre , qui ne s'attendoit pas à moins , envoya en toute diligence faire part de la chose au duc de Ferrare , et aux généraux français à l'Hospitalet, distant de la Mirandole de douze milles. Il leur fit dire que , n'ayant pour le présent pas assez de monde pour se défendre , il les supplioit de lui envoyer une centaine de braves hommes et de ~~deux~~ canon-  
niers. La conservation de la Mirandole inté-  
ressoit trop le duc de Ferrare (1) pour qu'il n'envoyât pas aussitôt le secours qu'on lui demandoit.

Avec les cent hommes et les deux canon-  
niers, partirent encore , comme volontaires , deux gentilshommes français , les seigneurs de Montchenu (2) et de Chantemerle ; le premier Dauphinois, neveu de l'illustre Mon-  
toison; et l'autre de la Beausse , neveu du sei-  
gneur du Lude. A leur départ, Bayard les exhorta à se signaler et faire parler d'eux : la

---

(1) Ce duc se nommoit Alphonse I, fils d'Hercule I. Il étoit grand capitaine , sage et vigilant à la guerre , et bon politique ; il savoit tout ce qu'un homme peut savoir , tant dans les arts que dans les sciences , et sur-tout dans celle d'ingénieur et de mathématicien , jusqu'à la foute de l'artillerie et la contruction des affûts.

(2) Marin de Montchenu , favori de François I, et depuis son premier maître-d'hôtel. Il suivit ce prince , par attachement et sans être prisonnier , dans sa captivité à Madrid , après la funeste bataille de Pavie.

place où vous allez , leur dit-il , est bonne et forte , et vous allez combattre pour le service d'une dame ; vous devez vous rendre dignes de ses bonnes grâces ; et si la place est assiégée , vous aurez de l'honneur à la lui conserver. Après d'autres discours pour les encourager à bien faire , il monta à cheval avec sa compagnie , et voulut les escorter lui-même jusqu'à la ville où il les vit entrer. Ils furent reçus de la dame et du comte avec toute la joie et les honneurs possibles , et trois jours après , le siège fut mis devant la place. L'artillerie fut aussitôt dressée sur le bord du fossé , et tira sans relâche , et celle de la ville lui répondit de même , sans que les assiégés parussent effrayés des forces du pape.\*

Cependant Bayard , qui avoit des espions par-tout , et qui étoit bien servi , parce qu'il payoit bien , savoit tous les jours exactement ce qui se passoit à Saint-Félix , dans le camp du pape. Un de ses espions lui ayant rapporté que le saint-père devoit dans peu partir pour venir lui-même commander le siège de la Mirandole , il le renvoya savoir au juste quel jour il partiroit. L'espion revint lui dire que ce seroit le lendemain matin sans faute. Bayard , ravi de cette nouvelle , se disposa à faire un coup de main , et à enlever le pape et toute sa cour.

Il se rendit chez le duc de Ferrare , où se trouva le seigneur de Montoisson. Je suis informé , leur dit-il , que demain le pape doit quitter son camp de Saint-Félix , pour aller à

Celui de la Mirandole, à six milles l'un de l'autre; j'ai un dessein que je viens vous proposer; et si vous l'agréez, on en parlera encore dans cent ans: c'est que je connois à deux milles de Saint-Félix, deux ou trois grands palais abandonnés à cause de la guerre; je veux marcher toute cette nuit avec cent hommes d'armes de mon choix, sans pages ni valets; je m'embusquerai dans celui de ces palais qui conviendra le mieux à mon projet, et demain matin, quand le pape délogera, je vous promets de l'enlever: je sais qu'il n'a pour escorte que quelques cardinaux, quelques évêques et des protonotaires, avec cent hommes de sa garde; ce ne sont pas là des gens à se sauver de mes mains, et avant que l'alarme soit à son camp, je vous l'amène ici. Mais pour me soutenir en cas d'accident, il faudra, monseigneur, dit-il, en parlant au duc, que vous et le seigneur de Montoisson, passiez le pont au point du jour avec le reste de la gendarmerie, et que vous avanciez jusqu'à quatre ou cinq milles d'ici. Ce projet fut admiré; il n'y avoit plus qu'à l'exécuter, ce qui ne tarda pas un moment; car Bayard ayant pris ses cent hommes d'élite, les fit mettre en ordre de bataille, comme s'il eût marché à une action, et dans cet état il alla toute la nuit, ayant son espion pour guide, et il eut le bonheur d'être logé dans un de ces palais avant le jour, sans avoir été rencontré ni détourné par homme ni femme.

Au point du jour, le pape monta en litière, et

prit le chemin de son camp de la Mirandole. Avant lui, étoient partis ses protonotaires, secrétaires et autres officiers de sa maison, pour lui préparer les logis. Quand Bayard vit ce cortège, il fondit dessus sans perdre de temps; mais ils tournèrent bride, et coururent à toutes jambes crier alarme à Saint-Félix. Ce ne fut pourtant pas là ce qui sauva le pape; heureusement pour lui, dès qu'il fut en litière et qu'il eut fait cent pas hors de Saint-Félix, il neigea avec tant d'abondance et de violence, que le cardinal de Pavie (*Felix Alidosi*), son premier ministre, lui représenta que la rigueur du tems ne permettoit point de passer outre, et lui conseilla de s'en retourner; à quoi le pape consentit, sans se défier encore de rien. Le malheur voulut que les fuyards arrivassent au moment que le pape entroit au château, et Bayard dans le bourg; comme il n'en vouloit qu'à lui, il ne s'étoit pas amusé à faire d'autres prisonniers.

Le pape fut tellement épouvanté de leurs cris, qu'il sauta à bas de sa litière, sans attendre qu'on lui donnât la main, et lui-même aida à lever le pont; il n'y avoit pas pour lui de temps à perdre, car un instant plus tard il étoit pris.

Quelque mortifié que fût Bayard, de ce contre-temps, il n'eut point d'autre parti à prendre que de s'en retourner. Il savoit cependant que le château ne valoit rien, et qu'il l'auroit dans un quart d'heure; mais n'ayant pas d'artillerie, ni le loisir d'en faire venir, il étoit à craindre que l'alarme portée au camp de la Mirandole, il n'en vînt du secours qu'il ne jugeoit pas à

propos d'attendre. Ainsi il reprit le chemin de Ferrare, avec tant de prisonniers qu'il voulut, entre lesquels étoient deux évêques, et grand nombre de mulets de charge, dont ses gardes profitèrent.

Il étoit inconsolable d'avoir manqué un coup si bien concerté. Le duc de Ferrare et Montoisson, qu'il trouva avec leur escorte au rendez-vous convenu, ne furent pas moins affligés quand il leur en rendit compte. Cependant ils lui remontrèrent que le mal étoit sans remède; que son projet étoit admirable, et que le hasard seul l'avoit empêché de réussir; ils l'emmenèrent ainsi jusqu'au camp, et chemin faisant, ils renvoyèrent quelques prisonniers à pied, et ensuite les deux évêques moyennant une modique rançon.

Le pape avoit eu une si grande frayeur du danger qu'il avoit couru, qu'il en trembla la fièvre pendant vingt-quatre heures, et la nuit suivante il manda par un exprès, à son neveu le duc d'Urbin de le venir joindre avec quatre cens hommes d'armes pour le conduire au camp de la Mirandole. Quand il y fut, il poussa le siège si vigoureusement, que la place fut forcée de se rendre. Le même hasard qui lui avoit sauvé la liberté l'en rendit maître: c'est que pendant le siège il tomba de la neige, six jours et six nuits sans discontinuation, si abondamment qu'il y en avoit dans le camp la hauteur d'un homme. A la neige succéda une gelée si forte, que les fossés de la Mirandole avoient plus de deux pieds de glace, et qu'un canon qui

tomba de dessus le bord , avec son affut , ne put la rompre. Dailleurs l'artillerie du pape avoit déjà fait deux grandes brèches , en sorte que la comtesse et le comte Alexandre ne pouvant espérer aucun secours , furent obligés de capituler. Ils savoient que le grand-maître de Chaumont étoit à Regio avec le reste de l'armée française , et qu'il fortifioit cette place , ne doutant pas qu'après la réduction de la Mirandole le pape ne l'attaquât avec toutes ses forces , qui étoient devenues considérables par la jonction des troupes espagnoles et vénitiennes ; ils demandèrent donc , par la capitulation , que la ville étant rendue au pape , il promît que la garnison et les habitans auroient la vie sauve ; mais il vouloit que tout se rendît à discrétion. Cependant le duc d'Urbin en fut le médiateur , et traita à la satisfaction des deux parties. Le pape n'auroit pas été de si bonne composition , sans l'amitié qu'il portoit à ce neveu , qui , de son côté , avoit le cœur entièrement français , et qui se souvenoit , avec reconnoissance , des bontés que le roi régnant , dont il avoit été page , avoit eues pour lui. Le saint père ne daigna pas entrer dans la Mirandole par la porte ; il fit faire un pont sur le fossé , et y entra par la brèche.

La nouvelle de cette prise chagrina infiniment le duc de Ferrare , et tous les généraux français. Ce prince ne doutant point qu'il ne fût incessamment assiégé dans sa capitale , rompit le pont , et s'y enferma avec toutes ses troupes , résolu de s'y défendre jusqu'à la der-



nière extrémité. En effet, Jules ne fut pas plutôt tranquille dans la Mirandole, qu'il fit assembler un conseil de guerre où assistèrent le duc d'Urbain et tous les capitaines de l'armée, tant de cavalerie que d'infanterie, à qui il déclara qu'il vouloit, sans perdre un moment, aller mettre le siège devant Ferrare. Il leur demanda leur avis pour la conduite de cette expédition, attendu qu'il savoit que la place étoit forte par elle-même, et qu'elle étoit garnie de bonnes troupes et d'une nombreuse artillerie. Il ajouta que le meilleur moyen de la réduire étoit de lui couper les vivres et de l'affamer, ce qui étoit aisé à faire par le dessus du Pô, dont il étoit le maître, pourvu que les Vénitiens gardassent bien le dessous de cette rivière. Tout le monde dit ce qu'il pensoit pour et contre ce sujet; quand vint le tour d'un capitaine de la république, nommé Jean Fort, il adressa la parole au pape, et lui dit : Très-saint-père, suivant le plan de votre sainteté, les opinions de tous ceux qui ont parlé, il paroît très aisé d'affamer Ferrare, en gardant le dessus et le dessous du Pô; mais je connois assez le pays pour assurer que la place tireroit toujours assez de subsistances par Argente, que cependant on pourroit encore lui couper cette ressource; d'un autre côté, il y a un pays, que l'on appelle la Polésine de Saint-Georges, si abondant, que lui seul nourriroit la ville une année. Or, il sera difficile d'en rompre la communication, si votre sainteté ne s'empare d'une petite ville

à vingt-cinq milles de Ferrare , nommée la Bastide laquelle une fois prise , je garantis la place affamée dans moins de deux mois , à la quantité du monde qu'elle renferme. A peine ce capitaine Fort eut-il achevé de parler , que le pape s'écria qu'il falloit avoir promptement la Bastide , et qu'il n'auroit point de repos qu'elle ne fût à lui ; et dans l'instant il en donna la commission à deux capitaines espagnols qui devoient conduire chacun cent hommes d'armes , et au capitaine Fort , avec cinq cents chevaux et cinq à six mille hommes de pied ; il leur donna six pièces de grosse artillerie. Tout ce grand train partit en diligence , se rendit devant la place sans obstacle , et surprit le gouverneur , qui ne s'attendoit pas à être assiégé , ni à l'être par une armée si formidable. Cependant il se résolut à se bien défendre , autant qu'il le pourroit , avec une aussi foible garnison que la sienne ; et il donna à l'instant , par un exprès , avis à son maître de l'extrémité où il se trouvoit. Les gens du pape ne perdirent pas un moment. Dès qu'ils furent arrivés , ils placèrent leur artillerie , et commencèrent à battre en brèche.

Le courier , que le gouverneur avoit d'abord envoyé secrètement au duc , fit une diligence extrême et se rendit en six heures à Ferrare. Bayard se trouva à la porte par où il entra , et se le fit amener pour savoir à qui il étoit , d'où il venoit , et ce qu'il avoit à faire à Ferrare. Cet homme lui rendit bon compte de sa com-

mission de l'arrivé de sept à huit mille hommes devant la Bastide , et finit par dire que le gouverneur mandoit au duc , que s'il n'étoit secouru promptement , il ne pouvoit pas tenir vingt-quatre heures. Comment ! s'écria Bayard la place seroit-elle si mauvaise ? Non pas , monseigneur , répondit le courier , elle est même une des meilleures d'Italie , mais il n'y a que vingt-cinq hommes dedans , qui ne sont pas pour résister , surtout si les ennemis livrent l'assaut. Sur cela Bayard le mena au duc , qu'il trouva à cheval sur la place , se promenant avec Montoison. Celui-ci crut que le chevalier tenoit un espion , et lui cria du plus loin qu'il le vit : Mon compagnon , vous aimeriez mieux mourir , que de ne pas faire tous les jours quelque capture sur l'ennemi ; combien ce prisonnier-là vous paiera-t-il de rançon ? Ce n'est pas un ennemi , dit Bayard , c'est un porteur d'étranges nouvelles pour monseigneur. Le messenger rendit au duc les lettres du gouverneur de la Bastide , qu'il se mit à lire , et à chaque mot il changeoit de couleur ; on le voyoit rougir et pâlir successivement. La lecture faite , il dit d'un air triste : Si je perds la Bastide , je n'ai tout de suite qu'à abandonner Ferrare , et je ne vois pas de moyen d'y donner du secours dans le terme que mon commandant me marque ; car il le demande pour demain ; et cela est absolument impossible , attendu qu'il y a d'ici à la Bastide vingt milles , et que de plus il y a un défilé de la longueur d'un demi-mille , où il ne peut passer qu'un homme

à la fois, et si mes ennemis connoissoient une autre gorge qui est sur la route, avec vingt hommes ils en arrêteroient dix mille ; mais je crois qu'ils ne la connoissent pas. Bayard voyant le prince consterné, et avec tant de sujet de l'être, prit la parole, et lui dit : Monseigneur, aux grands maux les grands remèdes : quand il s'agit de peu de chose on prend son parti, mais quand il y va de sa ruine, on doit faire les derniers efforts. Vos ennemis se croient en sûreté devant la Bastide, parce qu'ils s'imaginent que l'armée du pape, qui n'est pas loin d'ici, nous empêchera d'aller leur rendre visite ; il me vient une pensée, qu'il ne sera pas, je crois, d'ifficile d'exécuter, et si elle réussit, elle nous fera honneur.

Vous avez en cette ville quatre ou cinq mille hommes de bonnes troupes, et bien aguerries ; prenons-en deux mille, avec les huit cents spisses du capitaine Zemberg, et faisons-les embarquer cette nuit ; vous êtes encore maître du Pô jusqu'à Argente ; ordonnez-leur d'aller nous attendre au passage dont vous venez de parler, et de s'en emparer, s'ils y sont arrivés avant nous. La gendarmerie marchera toute la nuit par terre, avec de bons guides, et nous ferons en sorte d'y être demain au lever du soleil, et de nous joindre à l'infanterie. Jamais les ennemis ne se méfieront de notre marche. Vous dites que de ce passage à la Bastide il n'y a pas trois milles, cela étant, sans leur donner le temps de se ranger en bataille, nous fondrons sur eux, et j'ai bonne opinion de succès.

Tout l'or du monde n'auroit pas fait tant de plaisir au duc que l'avis que Bayard venoit de lui donner. Monseigneur de Bayard ! s'écria-t-il transporté de joie , il n'y a rien de difficile pour vous , et je ne doute point que si tous les seigneurs français qui sont ici veulent en être , nous ne détruisions l'armée du pape ; et ajouta-t-il , en mettant le bonnet à la main , je les en supplie de tout mon cœur. Vous n'avez point à prier , monseigneur , repartit le brave Montoisson , ordonnez et vous serez obéis ; car le roi notre maître nous l'a ainsi prescrit. Les seigneurs du Lude et de Fontrailles en dirent autant , et n'étoient pas des gens à reculer. A l'instant on manda les capitaines des gens de pied , qui furent de même avis , charmés d'être d'une si belle expédition.

Le duc fit donc préparer secrètement quantité de barques , où sur le soir il fit embarquer tous les gens de pied , avec de bons et sûrs mariniers. La cavalerie partit à l'entrée de la nuit , le duc à la tête , avec de bons guides qui les conduisirent si heureusement , que malgré le mauvais temps qu'il faisoit , une demi-heure avant le jour ils furent rendus sans aucun obstacle ni contre-temps au passage où étoit le rendez-vous. Au point du jour , les barques qui portoient les gens de pied arrivèrent aussi. Quand tout le monde fut réuni on marcha sans bruit vers ce mauvais passage , qui étoit un petit pont si étroit , qu'il n'y pouvoit passer qu'un cavalier à la fois , et il étoit sur une espèce de torrent fort profond , entre

le Pô et la Bastide. Il fallut une heure pour faire défiler toute la troupe, en sorte qu'il étoit grand jour, ce qui donna au duc mauvaise opinion du succès, d'autant plus que n'entendant point tirer de canon, il commençoit à croire que la place étoit rendue. Mais pendant qu'il en parloit avec les capitaines français, ils entendirent trois coups à la fois, qui leur firent un plaisir inexprimable.

Ils se trouvoient alors à un mille de l'armée ennemie, et Bayard s'adressant au duc, lui dit : Monseigneur, j'ai toujours ouï dire que c'est n'être pas sage que de ne pas estimer son ennemi; nous sommes fort proche des nôtres; et s'ils avoient la moindre connoissance de notre marche, ils nous donneroient bien des affaires; car ils sont trois contre un; ils ont de l'artillerie, et nous n'en avons point. D'ailleurs, le pape a envoyé ici l'élite de ses troupes : ainsi il faut faire notre possible pour les surprendre, Mon avis est que le bâtard du Fay, mon guidon, homme entendu aux escarmouches, aille leur donner l'alarme du côté par où ils sont venus avec seulement quinze ou vingt chevaux; et le capitaine Pierrepont, avec cent hommes d'armes, le suivra à un jet d'arc pour le soutenir, et à pareille distance le capitaine Zemberg marchera avec ses Suisses. Vous, monseigneur, à notre tête, avec le seigneur de Montoison, et tout ce que nous sommes de capitaines français, nous marcherons droit au siège, et j'irai quelque peu devant donner la première alarme. Si du Fay attaque avant

nous , et que les ennemis tournent de son côté , nous les mettons entre lui et nous ; si au contraire nous attaquons ayant lui , Pierre-pont et les Suisses feront la même chose. Moyennant cela, ils seront étonnés , et ils nous croiront trois fois plus de monde que nous ne sommes : il faut sur-tout que nos trompettes fassent le plus grand bruit qu'elles pourront.

Cet arrangement fut approuvé de tout le monde ; on s'accorda à le suivre, et en conséquence on marcha par les deux côtés : le détachement du prince s'approcha de la place à une portée de canon , sans que les uns ni les autres fussent découverts.

Du Fay commença par donner de son côté une chaude alarme , qui surprit tout le camp des ennemis. Aussitôt ils se mirent sous les armes et montèrent à cheval pour aller droit à lui , pendant que leurs gens de pied se rangeaient en bataille ; mais par un grand bonheur pour le duc de Ferrare , on ne leur en donna pas le temps. A peine ceux qui repoussaient du Fay eurent-ils fait deux cents pas , que Pierre-pont les prit de côté et les rompit ; aussitôt les Suisses fondirent sur les gens de pied , qui étoient cinq à six mille , et eurent d'abord du dessous et sans doute eussent été forcés de céder au nombre , sans la cavalerie qui les soutint , et qui prit cette infanterie en flanc. Alors le duc à la tête des hommes d'armes français commandés par Montoison , du Lude , Fontarilles et Bayard , et avec deux mille hommes de pied , attaqua les ennemis par derrière.

et les défit entièrement. Sur ces entrefaites, Montrailles et Bayard aperçurent un corps de trois à quatre cents cavaliers qui essayoient de se rallier ; ils appelèrent promptement les leurs, qui, sans donner le temps aux ennemis de se reconnoître, les chargèrent en criant : *France ! France ! Duc ! Duc !* et les renversèrent pour la plupart. Le reste de leur armée soutint le choc près d'une heure, malgré le carnage ; mais enfin leur défaite fut si complète, qu'à peine en échappa-t-il quelques-uns. Il resta sur la place près de cinq mille hommes de pied, et plus de soixante hommes d'armes : tout le bagage, toute l'artillerie, et plus de trois cents chevaux, demeurèrent aux vainqueurs, avec tant de butin, qu'ils en étoient embarrassés.

Cette victoire de la Bastide fut le salut du duc de Ferrare et des Français, qui autrement étoient perdus. Ils s'en retournèrent tous à Ferrare glorieux et triomphans, et y furent reçus aux cris et aux acclamations du peuple ; la duchesse, sur-tout, leur fit l'accueil dû à leur succès, et pendant leur séjour les régala de fêtes et de divertissemens continuels. (Nous avons parlé des vertus et des talens du duc ; la duchesse son épouse n'étoit pas moins recommandable. Elle se nommoit Anne Sforce, fille de Galéas-Marie, duc de Milan, et de Bonne de Savoie, fille du duc Louis. Elle étoit la personne de son siècle la plus avantagee des dons et des graces de la nature ; elle parloit et composoit également bien en ita-



lien, en français, en latin et en grec, et ne contribua pas peu à la gloire de son mari et de sa maison. Ils eurent un fils, Hercule II, duc de Ferrare, qui épousa madame Renée, seconde fille du roi.)

Nous ne pouvons nous refuser d'interrompre un moment notre narration, pour rendre quelques hommages aux rares talens de notre chevalier. Le duc de Ferrare lui dut le salut de ses états et le sien; l'armée française ne lui eut pas une moindre obligation, puisqu'elle étoit perdue, si le pape eût réussi dans ses projets, uni comme il étoit aux Espagnols et aux Vénitiens. Quelle tranquillité d'ame à la nouvelle du siège de la Bastide, quel sang-froid à y chercher du remède! quelle promptitude à le trouver! quelle sagacité à le développer! enfin, quelle sagesse et quelle conduite dans l'exécution! Mais, peut-on assez le louer dans une partie essentielle pour un général, qui est l'étude et la connoissance du pays où l'on fait la guerre? Bayard, qui n'avoit jamais vu la Bastide ni ses environs, ni la situation locale du Pô, possédoit tout cela, et sans cette connoissance auroit-il pu concevoir et rédiger dans un instant un projet aussi compliqué, et d'où dépendoient, sans autre ressource, le salut du duc, celui de ses états, et celui même de l'armée du roi?

Peu de mois après le grand événement que nous venons de rapporter, mourut à Ferrare Philibert de Clermont, seigneur de Montoisson, d'une fièvre continue qui l'emporta en peu

de jours. Il étoit lieutenant-général de l'armée de France en Italie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle. Il s'étoit extrêmement distingué en Picardie, en Bretagne, en Lombardie et dans le royaume de Naples; il avoit eu de grands avantages sur les Suisses, et particulièrement au lac de Côme. On le louoit, entr'autres, d'une justesse singulière à estimer le nombre des ennemis, quelque éloignés qu'ils fussent de lui. Le roi le regretta infiniment, le regardant comme le premier de ses capitaines, et il craignit que sa mort n'occasionnât la révolte du Milanais. Il ne fut pas moins regretté du duc et de la duchesse de Ferrare, que de tous les officiers français et de toute l'armée; mais il fut pleuré de Bayard, son ami particulier et son compatriote (3).

Si la délivrance de la Bastide fut un bonheur bien glorieux pour les Français, elle fut au contraire pour le pape un sujet d'emportement jusqu'à la fureur, quand il en reçut la nouvelle. Il jura d'en tirer vengeance, et

---

(3) Ils étoient tous deux du même canton de la province du Dauphiné, Montoison fut capitaine de cinquante hommes d'armes, et l'un des plus illustres guerriers de son siècle, qui étoit celui des héros. C'est lui qui donna lieu à la devise que prit sa postérité : *A la recousse, Montoison*; à l'occasion de la bataille de Fornoue, où Charles VIII, voyant une aile de son armée ébranlée et prête à se rompre, s'écria : *A la recousse, Montoison*! Ce seigneur, qui commandoit l'arrière-garde, accourut et chargea si vigoureusement les ennemis, qu'il décida le gain de la bataille.

Il étoit d'une branche cadette de la maison de Clermont-

voulut aller droit faire le siège de Ferrare; mais ses généraux l'en détournèrent de tout leur pouvoir, sur-tout le duc d'Urbain, son neveu, qui eût bien voulu le réconcilier avec le roi de France. Ils lui remontrèrent que la place étoit forte par elle-même, bien garnie d'artillerie, et remplie de bons officiers, sur-tout, disoient-ils, de l'invincible Bayard; que non seulement il y perdrait trop de monde, mais qu'il y auroit encore trop de difficultés à faire suivre les munitions de guerre et de bouche.

Ju'es, forcé de renoncer à avoir cette place par force, projeta de l'avoir par surprise, en y pratiquant des intelligences avec des gentilshommes sur qui il croyoit pouvoir compter, et par le moyen desquels il espéroit se faire ouvrir nuitamment une des portes. Il leur envoya donc des espions chargés de les séduire; mais le duc et le chevalier faisoient si bon guet, qu'il fut arrêté et pendu six ou sept de ces espions. Cependant le prince entra en défiance, peut-être mal à propos, contre quelques gentilshommes qu'il fit arrêter,

Tonnerre, sur laquelle il seroit superflu de nous étendre. Nous ne rapporterons que le trait suivant, un des plus honorables de l'histoire de cette illustre maison.

Une bulle du pape Calixte II, de l'an 1120, porte qu'en reconnaissance de ce qu'Aymard de Clermont, ayant, en sa faveur, levé une armée à ses dépens, l'avoit conduite jusque dans Rome, malgré les forces de l'anti-pape Maurice Bourdin, il lui donne, et à sa postérité, pour armoiries, les clefs de St.-Pierre (de gueules à deux clefs d'or, passées en sautoir), avec une tiare pour cimier, et bien d'autres privilèges.

entr'autres , le comte Borse , de la maison de Calcagnini , chez lequel Bayard avoit logé. Le chevalier en fut fâché ; mais dans l'incertitude où il étoit du fait , il ne voulut y prendre aucune part.

Le projet d'avoir Ferrare par trahison ne se trouvant pas plus heureux que celui de l'assiéger , Jules en imagina un troisième qui fait horreur. Ce fut de faire pratiquer le duc secrètement pour qu'il livrât les Français à sa discrétion. Le pape avoit à son service un gentilhomme de Lodi , au duché de Milan , nommé Augustiu Guerlo , homme d'intrigues , toujours plus disposé à faire une trahison ou une perfidie , qu'une action honorable. Le pape le fit appeler un jour , et le chargea d'aller trouver secrètement le duc de Ferrare , de lui proposer de sa part une de ses nièces pour son fils aîné , avec la qualité de gonfalonier et capitaine général de l'église , et qu'il lui ratifieroit encore pour toujours la possession de tout ce qui faisoit l'objet de leurs démêlés , à la charge qu'il s'uniroit à lui pour détruire entièrement les Français. Il ne faut pour cela , disoit-il , que les congédier , et leur déclarer n'avoir plus besoin de leur secours : il faudra qu'ils passent nécessairement par mes terres , et je ne veux pas qu'il m'en échappe un seul. Guerlo trouva la commission de son goût , et s'en chargea avec promesse de la faire à la satisfaction du pape. Il vint à Ferrare , et s'adressa directement au duc , qui l'écouta sagement et sans lui laisser voir l'horreur qu'il avoit de se

propositions : il lui dit seulement qu'il se prêteroit volontiers aux intentions du saint père, quoiqu'il fût bien éloigné de le penser, et qu'il eût préféré la perte de ses états, et la mort même, à une ingratitude et une perfidie aussi indignes de lui. Cependant il reçut bien le message, et lui fit bon traitement en apparence; mais il le fit conduire dans une chambre, dont il ferma la porte, et garda la clef, et du même pas il s'en alla chez Bayard, accompagné d'un seul gentilhomme. Le récit qu'il lui fit du mauvais dessein de Jules fit frémir Bayard, qui hésitoit à l'en croire, tant le projet lui parut détestable. Mais le duc lui offrit, pour l'en rendre certain, de le conduire à son palais, et de le placer dans un cabinet, d'où il pourroit entendre Guerlo répéter de point en point la commission du pape, l'assurant qu'aux renseignemens que cet envoyé lui avoit donnés, il n'y avoit pas à douter qu'il n'en fût réellement chargé; mais, ajouta-t-il, j'en ai frémi d'horreur comme vous. Je sais les obligations que mes ancêtres ont eues aux rois de France, et moi sur-tout au roi régnant, et plutôt que de l'en payer par une trahison, je consentirois à être démembré à quatre chevaux. Bayard lui répartit qu'il n'avoit pas à se justifier, qu'il connoissoit trop sa grandeur d'ame pour craindre qu'il arrivât, au moins de son consentement, aucune reprise aux Français, et qu'il se croyoit assuré dans Ferrare comme dans Paris. Alors le duc lui proposa de rendre la pareille au pape, et de lui

jouer quelque bon tour en revanche du sien, et sans s'expliquer, il s'en retourna au palais, où il entretint Guerlo avant que d'en venir au fait; enfin, il lui dit: Je ne trouve pas que le projet du saint père soit praticable, par deux raisons, la première, comment croiroit-il que je puisse me fier à lui, après qu'il a cent fois dit que j'étois l'homme du monde qu'il haïssoit le plus; que s'il me tenoit en son pouvoir, il me feroit mourir, et que je sais d'ailleurs qu'il n'a d'autre passion que d'avoir ma ville et mes états? En second lieu, comment aurois-je l'assurance de déclarer au seigneur Bayard et aux autres capitaines français, que leur secours m'est inutile, et qu'ils aient à se retirer? Ils sont deux fois plus forts que moi ici: ils prendront le temps d'en donner avis au roi, ou à son lieutenant-général, le grand-maître de Chaumont; et si, en attendant leurs ordres, ils viennent à découvrir mon intelligence avec le pape, ils auront droit de me traiter en homme sans foi, et peut-être en ennemi, ou au moins ils m'abandonneront, et je me trouverai découvert de toutes parts. Mais, seigneur Guerlo, vous connoissez le pape pour un homme terrible, emporté et vindicatif; il vous a parlé d'une façon, et pense peut-être d'une autre, et il est capable de vous mal payer au premier jour de vos services. D'ailleurs, il est mortel; et lui mort, quelle récompense aurez-vous de son successeur? Ignorez-vous que dans cette cour-là, la reconnaissance des services ne passe pas d'un pape à l'autre? Vous savez que je suis en état

de vous faire du bien , et je vous donne ma parole de le faire si généreusement , que vous serez à votre aise pour le reste de vos jours , si vous voulez m'aider à me defaire de mon ennemi.

Guerlo' avoit l'ame trop basse et trop intéressée pour ne pas se rendre à de telles propositions; il assura le prince qu'il y avoit longtemps qu'il étoit résolu à quitter le service du pape pour le sien , s'il l'agréoit ; que personne n'étoit plus à portée que lui de faire ce qu'il souhaitoit , étant jour et nuit auprès du pape , le servant même à table , et étant assez dans sa confiance pour qu'il l'entretînt seul à seul de ses affaires les plus secrètes. Ainsi, monseigneur , ajouta-t-il , si vous voulez me faire bon parti , il ne sera plus en vie dans huit jours ; je ne vous demande aucune récompense que quand il sera mort ; mais il faut aussi que je sois assuré de votre parole. Le duc , qui la lui avoit déjà donnée , la confirma encore sur son honneur ; ils convinrent de deux mille ducats comptant et de cinq cents ducats de rente. Le traité fait , le duc le quitta pour aller en instruire Bayard. Il le rencontra sur les remparts , et l'ayant tiré à part , il lui dit : Vous savez que les trompeurs et les traîtres tombent souvent d'eux-mêmes dans leurs propres pièges. Nous serons vous et moi , et tous les Français , bientôt vengés de notre ennemi ; j'ai gagné le commissionnaire du pape , et j'ai sa parole que dans huit jours son maître sera mort. Comment cela ? s'écria Bayard. Cet homme entre-

t-il dans le secret de la Providence , pour prédire à coup sûr la vie ou la mort? Ne vous inquiétez pas , répondit le duc , je suis bien assuré de ce que je viens de vous dire. Bayard avoit le cœur trop pur pour soupçonner la vérité ; mais ayant enfin su que Guerlo devoit empoisonner le pape , il en frémit et en témoigna avec vivacité sa surprise au duc , comme d'un projet indigne d'un prince , et dit que s'il pouvoit croire qu'il fût vrai , il en avertiroit le pape dans le jour même. Le duc s'en justifia sur ce que Jules avoit voulu leur faire une trahison à l'un et à l'autre ; et qu'il savoit que depuis peu ils avoient surpris et fait pendre bon nombre de ses espions. Il n'importe , dit Bayard , je ne consentirai jamais qu'il périsse de la sorte. Le duc , au contraire , lui répondit qu'il voudroit en faire autant à tous ses ennemis ; mais ajouta-t-il , puisque vous vous y opposez , il n'en sera rien ; cependant , si Dieu n'y met la main , nous aurons , vous et moi , tout le temps de nous en repentir. J'espère que non , reprit Bayard . et si vous voulez me livrer le *galand qui veut faire ce chef-d'œuvre* , je ne lui donne pas une heure que je ne le fasse pendre. Le duc , qui avoit donné à Guerlo sa parole pour la sûreté de sa personne , voulut la tenir , et il le renvoya. Mais ce misérable ne tarda pas à recevoir la récompense qu'il méritoit , ayant été pendu quelque temps après à la Bresse , pour un autre crime. Ainsi Bayard , qui avoit traversé les projets du pape contre le duc , ceux du duc contre le pape , sauva la vie à l'un , les états et l'honneur à l'autre.



Jules resta encore quelque temps à la Mirandole , puis mit ses troupes en quartier et s'en retourna à Rome. Ce fut dans ce même temps que le duc d'Urbin , neveu du pape , eut une querelle avec le cardinal de Pavie , premier ministre , et le tua : soit jalousie de son crédit absolu , soit parce que c'étoit lui qui animoit son maître à faire la guerre , soit , comme on le disoit , que ce seigneur , qui avoit le cœur français , et qui en effet avoit toujours été opposé à la querelle que le pape faisoit au roi et au duc de Ferrare , fût accusé par ce cardinal de favoriser les Français , et de les instruire journellement des desseins de son oncle. Le pape fut irrité de la mort de son favori ; mais il n'en fut rien de plus. On sait assez ce que la qualité de neveu d'un pape a de privilège.

(1512.) L'année suivante, Trivulce , devenu maréchal de France , qui commandoit l'armée française en Lombardie , reprit la Mirandole , et la rendit à la comtesse ; ensuite il chassa l'armée du pape jusqu'à Bo'ogne , où il la détruisit entièrement ; et pensa faire le pontife lui-même prisonnier. Cette victoire eut cela de particulier , qu'il n'y eut point de sang répandu ; tout fut pris , hommes , artillerie , tentes et bagages ; il y eut tel Français qui fit seul cinq , ou six prisonniers ; un entr'autres , nommé la Baume , qui avoit une jambe de bois , en conduisoit trois liés ensemble. Bayard acquit tant de gloire à cette extraordinaire journée , que le maréchal Trivulce n'hésita pas à dire le soir même en présence de tous les officiers de l'ar-

mée , que c'étoit à lui , après Dieu , que l'on devoit la victoire.

Dans l'intervalle de ce qui vient d'être raconté, il se passa beaucoup d'affaires en Italie, mais comme elles sont étrangères à l'histoire de notre héros , nous les supprimons. Nous ne devons pas cependant omettre que l'empereur ayant dans le Frioul des places que les Vénitiens lui retenoient , demanda du secours à la France pour les recouvrer. Le roi lui envoya douze cents hommes d'armes , et huit mille de pied, commandés par Chabannes, qui n'oublia pas d'engager Bayard , son bon ami , à l'accompagner. Ce secours joignit à Vérone l'armée de l'empereur sous les ordres de Georges de Stein , seigneur allemand. Elle marcha droit à Trévisé , d'où , n'ayant pas eu grand succès , elle pénétra dans le Frioul. Bayard commandoit alors cent hommes d'armes , que le roi avoit récemment donnés au duc de Lorraine , sous la condition expresse que le chevalier les conduiroit. Avec cette troupe, et le brave Frontrailles avec la sienne, et quelque peu d'Allemands , ils se présentèrent devant Gradisse et Corice s'en rendirent bientôt les maîtres, et les remirent aux gens de l'empereur ; mais dégoutés par la lenteur des Allemands , ils rejoignirent Chabannes , qui, pour la même raison , étoit encore où ils l'avoient laissé. Dans cette expédition, ils perdirent un excellent officier, le seigneur de Lorges ( de la maison de Montgommery ), tué devant Trévisé , qui avoit à sa charge mille

hommes de pied. La misère survint, qui fit périr, fautes de vivres, plus de quatre mille hommes, tant Français que Grisons; ce qui déterminâ Chabannes à s'en retourner, malgré l'opposition des gens de l'empereur, avec qui il eut à ce sujet de grosses paroles.

Après que la Mirandole eut été reprise et Ferrare secourue, comme on l'a vu, le duc de Nemours, avec les officiers français, alla voir le duc et la duchesse de Ferrare dans leur capitale, et en eut une réception digne d'un prince neveu du roi, et du grand service que les Français venoient de leur rendre. Entr'autres spectacles, on leur en donna un que nous allons rapporter, moins pour le donner en modèle, que pour faire voir à quel excès de fureur on portoit alors ce que l'on nommoit bravoure ou point d'honneur. Il paroît incroyable que des princes et des seigneurs recommandables par leur naissance, leurs vertus et leur piété, se prêtassent à des combats qui révoltent la nature et la raison, comme à des actes bien légitimes et bien raisonnables, les uns pour se battre, d'autres pour les seconder, d'autres comme juges du camp, d'autres enfin comme spectateurs. Nous avons vu Bayard lui-même, l'homme le plus sage et le plus vertueux de son siècle, dans le même cas. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est de voir les combattans se préparer par la prière à se battre, et le vainqueur rendre grâces

à Dieu d'avoir, pour l'ordinaire, tué son homme (4).

Deux gentilshommes espagnols, l'un le seigneur de Sainte-Croix, l'autre Azévêdo, faits prisonniers à l'affaire de Bologne, s'étoient querelés. Azévêdo accusoit Sainte-Croix d'avoir voulu le faire assassiner en trahison; Sainte-Croix lui en avoit donné le démenti, et offert de s'en purger par combat à outrance, c'est-à-dire à mort. Azévêdo chargea le baron de Béarn de demander au duc de Nemourssa permission, et le camp; ce qu'ayant obtenu, il appela Sainte-Croix, qui accepta le duel, et ne se fit pas attendre. Le camp fut dressé devant le palais du duc de Ferrare. Le second jour, les champions comparurent: Sainte-Croix, accompagné de cent cavaliers, entr'autres de Dom Pedro d'Acugna, son parrain, chevalier de Rhodes, et grand-prieur de Messine, et autres seigneurs; Azévêdo avec un pareil cortège, et son parrain Frédéric de Gonzagues, comte de Bozolo. Dès qu'Azévêdo fut entré dans la barrière; armé de toutes armes, pour se battre ou à pied ou à cheval, le grand-prieur de Messine s'avança vers lui, et lui présenta deux épées bien tran-

---

(4) Un des plus célèbres duels dont l'histoire fasse mention, est celui de Jarnac et de la Chateigneraye, sous le règne d'Henri II. Celui-ci étant blessé et tombé par terre, Jarnac alla se jeter au pied du roi, qui étoit présent à leur combat, pour le prier d'agréer qu'il lui donnât le vaincu. Le roi ne lui fit aucune réponse, pour ne point violer la loi des duels. Jarnac fit sa prière à genoux, et remercia Dieu de lui avoir donné la victoire, s'écirant et se frappant la poitrine: *Domine non sum dignus*. Ensuite

chantes et deux poignards, pour qu'il eût à choisir, Ste.-Croix ne voulant point d'autres armes. Ensuite leurs parrains les ayant tâtés, pour juger s'ils n'avoient point de cottes de mailles, ou autres défenses sous leurs habits, ils firent leurs prières à genoux, et tout le monde sortit du camp, excepté les deux parrains, et Bayard que le duc de Ferrare avoit nommé juge du camp, tant par honneur, que comme plus au fait que personne de ces sortes de combats. Le hérault ayant fait son cri pour imposer silence, les deux adversaires marchèrent fièrement l'un contre l'autre, et commencèrent à se porter des coups d'épée si drus, que l'un n'attendoit pas l'autre, et tous deux avoient grand besoin d'avoir bon pied et bon œil. Après plusieurs coups portés et parés de part et d'autre, Sainte-Croix en donna un bien vigoureux dans le visage d'Azévédo; celui-ci le para de son épée fort adroitement, et en la rabattant porta la sienne à Sainte-Croix dans la cuisse de haut en bas, et la lui fendit jusqu'à l'os. Le sang en sortit aussitôt à gros bouillons, et celui-ci dans l'instant ne fit qu'un pas et tomba. Azévédo lui cria: Rends-toi, Sainte-Croix, ou

---

il retourna à la Chateigneraye, qui perdoit tout son sang, et qui, cependant, faisoit encore des efforts pour le tuer ou se faire tuer. Jarnac retourna encore vers le roi, et le supplia d'accepter le vaincu pour qu'on le pansât; autrement, sire, ajouta-t-il, il va mourir sur la place; ce que le roi refusa encore, jusqu'à ce que le duc de Vendôme, le connétable, l'amiral et les maréchaux de France le déterminassent enfin à le recevoir. Alors on enleva la Chateigneraye du camp de bataille, et sa blessure fut pansée.

je te tuerai ! mais sans répondre il s'assit à terre l'épée au poing , et poussoit toujours des estocades. Azévêdo le pressa de se relever , en lui disant qu'il ne vouloit pas le frapper à terre. Sainte-Croix essaya , mais il ne fit que deux pas et retomba sur le nez ; l'autre leva son épée pour lui abattre la tête , ce qui lui étoit facile ; mais il retint son coup.

La duchesse de Ferrare , effrayée , pria avec toutes les instances possibles le duc de Nemours de les séparer : Je ne le puis en honneur , madame , lui dit-il ; la raison donne le vaincu au vainqueur. Cependant Ste.-Croix perdoit tout son sang , et pour cela ne vouloit point se rendre. Le prieur de Messine aborda Azévêdo , et lui dit : Seigneur , je connois le cœur de Sainte-Croix , et que pour la mort il ne se rendroit pas ; je me rends pour lui , comme son parrain. Alors on appela les chirurgiens pour panser le blessé et arrêter le sang ; après quoi ses gens l'emportèrent à bras. Le vainqueur se jeta à genoux pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire , et fut reconduit chez le duc de Nemours en triomphe , par ceux qui l'avoient accompagné.

C'étoit une suite de la victoire que les armes de Sainte-Croix devoient appartenir à Azévêdo : aussi les envoya-t-il demander ; mais on les lui refusa ; de quoi on porta ses plaintes au duc de Ferrare , qui chargea le chevalier Bayard d'aller les demander et de se les faire rendre ; qu'autrement Ste.-Croix seroit rapporté dans le camp , sa plate décousue,

et sa personne abandonnée à la discrétion du vainqueur. La rigueur de ces conditions le détermina , et ses armes furent délivrées.

Il est temps de revenir à notre histoire. Après que les troupes du pape eurent été expulsées du duché de Ferrare , elles se joignirent à celles d'Espagne , vinrent mettre le siège devant Bologne , et furent bientôt forcées de le lever. Les Vénitiens , d'un autre côté , assiégeoient Vérone , où commandoit pour le roi le seigneur du Plessis. Cette place avoit été laissée au roi par l'empereur , pour ôtage d'un prêt d'argent considérable ; le grand-maître la secourut , et fit lever le siège comme il avoit fait à Bologne. Ce fut son dernier exploit : fort peu de temps après il mourut dans la petite ville de Corregio , n'étant âgé que de trente-huit ans , ayant été nommé à vingt-cinq ans gouverneur de Milan , et ayant pendant ces treize années conservé à son maître ses états d'Italie , avec la sagesse et la prudence d'un homme consommé. Digne neveu du cardinal d'Amboise , qui l'avoit décoré des charges de grand-maître , maréchal et amiral de France , comme nous l'avons déjà dit (5).

---

(5) Il étoit fils de Charles d'Amboise , seigneur de Chaumont , gouverneur de Bourgogne et de Champagne , et petit-fils de Pierre , père du cardinal Georges , et de sept autres fils. Toute cette grande et nombreuse maison s'est éteinte ; le nom seulement en est conservé par l'alliance de l'héritière dans la maison de Clermont-Gallérande , dont la branche cadette , connue sous le nom de Clermont-d'Amboise , subsiste en la personne de Jean-Baptiste-Louis , marquis de Resnel , dit le marquis de

Les larmes de tous les officiers, des soldats et du peuple firent son éloge, et les regrets du roi et de tout le royaume y mirent le dernier sceau.

Louis envoya aussitôt, pour le relever dans sa qualité de lieutenant-général, le duc de Longueville, lequel ne fit autre chose que faire renouveler le serment au roi, et à madame Claude de France, sa fille aînée, par tous ceux qui tenoient des places dans le duché de Milan. Ensuite il s'en retourna, et eut aussitôt pour successeur le duc de Nemours, avec toute l'autorité qu'avoit eue le grand-maître.

Sur la fin de la même année, c'est-à-dire vers Noël, ce prince apprit qu'une grande troupe de Suisses descendoient dans le Milanais pour l'en chasser; il alla à leur rencontre avec le peu de monde qui lui restoit, la plus grande partie de ses gens étant en quartier d'hiver, ou bien en garnison dans les places de Lombardie, comme Vérone, Bologne et autres; mais ne se trouvant pas en forces, il eut obligé de se replier jusque dans Milan, et eut le chagrin de perdre le baron de Conti,

---

Clermont, lieutenant-général des armées du roi, lequel est substitué au nom et aux armes d'Amboise. Il a un fils unique, chevalier de Malte, dom d'Aubrac, en Rouergue.

Il y a encore deux maisons qui joignent à leur nom celui d'Amboise. Le marquis d'Aubijoux, et une branche de celle de Crussol, comme ayant pris alliance dans celle d'Amboise, mais sans substitution, ni autre engagement.

(Les armes du marquis de Clermont sont d'azur à trois chevrons d'or, celui du chef brisé, à la pointe, écartelé d'Amboise, qui est pallé d'or et de gueules de six pièces.)



blessé mortellement dans la retraite , et qui mourut peu après. Cette mort fut vengée avec avantage dès le lendemain par son bon et ancien ami Bayard , qui mit par terre cinq cents Suisses sur le même champ où ce seigneur avoit été blessé. Cette disgrâce , et le manque de vivres , les força à entrer en négociation entre le duc de Nemours et le baron de Saxe qui les conduisoit , et en conséquence ils reprirent le chemin de leur pays , mais ce ne fut pas sans laisser de cruelles traces de leur visite , et sans avoir brûlé sur leur route une vingtaine de gros villages.

Le duc de Nemours , débarrassé des Suisses , n'eut pas le temps de respirer ; il apprit que les Espagnols approchoient de Bologne pour l'assiéger ; il partit avec son armée pour Final , et établit ses quartiers dans les environs : sur la route de Milan à Final , il séjourna deux jours dans la petite ville de Carpi , lui , les chefs de son armée , et ceux qu'il affectionnoit. Cette ville appartenoit à Albert Pico , comte de Carpi , cousin-germain de Jean-François Pico , comte de la Mirandole , l'un et l'autre illustres par leur savoir.

Le comte fit faire grande chère au chef et aux capitaines français , et leur donna , entr'autres , le divertissement d'un astrologue qui étoit alors dans la ville , dont l'histoire est assez curieuse pour mériter une place ici , quoique nous ne la garantissions pas , non plus que l'écrivain contemporain , qui la rapporte pourtant comme très-sérieuse.

C'étoit un petit homme sec et noir, de l'âge d'environ soixante ans, qui étonnoit tout le monde par les récits qu'il faisoit à chacun de ce qui lui étoit arrivé, sans en avoir jamais eu connoissance, et plus encore par ses prédictions, que les effets avoient souvent vérifiées. Quand le duc de Nemours et toute sa compagnie eurent entendu l'histoire de cet homme, ils voulurent le voir et s'en divertir. On lui envoya dire de se rendre chez le comte, et dès qu'il y fut entré, le duc lui porta la parole avec bonté et d'un ton d'amitié; il lui fit plusieurs questions sur des choses indifférentes : ensuite il vint au sérieux. Il lui demanda si le vice-roi de Naples et les Espagnols attendroient la bataille; à quoi il répondit que oui; que sur sa tête elle se donneroit le Vendredi-saint, ou le jour de Pâques, et qu'il y auroit bien du sang de répandu. Le duc lui demanda encore qui la gagneroit? Sa réponse fut que les Espagnols y perdroient plus qu'ils n'avoient jamais fait dans une bataille; mais que les Français n'y perdrait guère moins par le nombre et la qualité des braves gens qui y demeureroient; enfin, il surprit tout le monde par l'assurance de ses réponses, et le bon sens qu'il montrait. Chabannes lui demanda s'il ne seroit pas du nombre des morts? Non, lui dit-il, vous avez encore douze ans à vivre; mais vous mourrez dans une autre bataille. Il en dit autant au seigneur de Humbercourt, et annonça au capitaine Richebourg qu'il étoit menacé de périr par la foudre. En-

fin, toute la compagnie le questionna, et il répondit à tout très-sagement et très-pertinément. Bayard en rioit, ou plutôt s'en moquoit mais le duc de Nemours voulut qu'il interrogât aussi l'astrologue sur ce qu'il *devoit être de lui*, le chevalier lui répondit en riant que ce n'étoit pas la peine de le questionner sur son compte, qu'ils avoit assez qu'il *n'en seroit jamais grand'chose*. Cependant, il porta la parole à l'astrologue : *Notre maître*, lui dit-il apprenez-moi si je dois être un jour homme de conséquence, et si je deviendrai riche ? L'autre, après l'avoir envisagé, et regardé dans sa main, suivant sa coutume, lui répondit *Tu seras riche d'honneur et de vertus autant que capitaine fût jamais en France ; mais des biens de la fortune, tu n'en auras guerre, aussi ne les cherches-tu pas ; et si tu veux bien aviser que tu servira un autre roi de France que celui qui règne et que tu sers, lequel t'aimera et estimera beaucoup ; mais les envieux t'empêcheront qu'il ne te fera jamais de grands biens, ni ne te mettra aux honneurs que tu auras mérités, toutefois, crois que la faute ne procédera pas de lui. Mais*, reprit Bayard, échapperai-je de cette bataille, que vous annoncez être si meurtrière ? *Oui*, répondit le devin ; *mais d'ici à douze ans, tout au plus, tu mourras dans une action, et d'un coup d'artillerie, non autrement ; car tu as le cœur de tous ceux qui sont sous ta charge, qui mourroient jusqu'au dernier pour te sauver la vie. Après qu'il eut satisfait aux questions de tout le monde, s'apercevant que le duc de*

Nemours faisoit plus d'amitié à Chabannes et à Bayard qu'à tous les autres, il les tira à quartiers, et leur dit: Vous avez là un prince qui paroît vous être bien cher, aussi le mérite-il; je n'ai jamais vu de physionnomie si heureuse; mais gardez-le du jour de la bataille; je vois qu'il est menacé d'y demeurer, je suis même presque sûr qu'il y mourra; et j'y hasarderois ma tête; mais s'il en échappe, il sera un des plus grands hommes que la France ait encore produits.

Ces propos furent interrompus par l'arrivée d'un aventurier, enseigne dans les bandes du capitaine Molard, brave soldat, mais grossier et vicieux, nommé Jacquin Caumont; il voulut aussi avoir part au plaisir, et savoir sa bonne aventure. Viens-ça, dit-il à l'astrologue, l'apostrophant en termes insolens, dis-moi ma bonne fortune. Caumont fut réprimandé par les seigneurs, qui l'obligèrent à faire excuse à l'astrologue, et à lui faire sa demande plus civilement. Celui-ci, qui d'abord s'étoit fâché, et avoit refusé de lui répondre, s'adoucit, considéra son visage et ses mains, et lui fit cette réponse: Ne me demande rien, car je n'ai à t'annoncer que des choses funestes. Caumont s'obstina à le faire parler, et l'en pressa avec instance. Si tu veux le savoir, je vais te le dire, reprit l'astrologue: Songe promptement à ta conscience; car sous trois mois d'ici tu seras pendu et étranglé. Toute la compagnie éclata de rire de la prédiction; mais elle fut vérifiée par

l'événement peu après , comme on le verra dans la suite , ainsi que la mort de Bayard en 1524 , celle de Humbercourt en 1522 , et celle de Chabannes en 1525.

Ce que nous venons de rapporter se passoit sur la fin de janvier 1511 , à Carpi , d'où le duc de Nemours se rendit à Final ; et de là , en attendant des nouvelles de l'armée d'Espagne , il alla passer quelques jours à Ferrare. De retour à son camp , il apprit qu'il étoit temps de se rendre à Bologne en toute diligence , qu'autrement la ville et la garnison étoient perdues. Il assembla ses capitaines et tint avec eux un conseil de guerre , où il fut résolu de partir sans perdre un moment pour en faire lever le siège ; ce qui fut fait. En y arrivant , la première nouvelle qu'il reçut , fut que les Vénitiens étoient rentrés dans Brescia par surprise , comme nous allons le rapporter.

FIN DU QUATRIEME LIVRE.

# SOMMAIRE

## DU LIVRE CINQUIÈME,

La ville de Bresse est prise par les Vénitiens, à l'occasion d'une querelle d'enfans. La garnison française y est massacrée. La nouvelle en est portée au duc de Nemours. Les Vénitiens en renforcent la garnison. Bayard bat le secours envoyé à Bresse. Les habitans veulent rendre la ville. Le duc de Nemours y arrive en toute diligence. Il fait ses dispositions pour l'assaut. Avis de Bayard, qui est suivi. Sa hardiesse étonne le conseil. Dernière sommation à la garnison vénitienne. La réponse. Assaut donné à la ville de Bresse. Bayard entre le premier, et est blessé dangereusement. Regrets du duc de Nemours. Les femmes de la ville contribuent à la défendre. Défaite totale des Vénitiens. Leur général est fait prisonnier. Cette victoire est funeste aux Français. Bayard est transporté hors de la mêlée. Frayeur de la dame chez qui on le porta. Bayard la rassure. Sa blessure ne se trouve pas mortelle. Supplice d'Avogara. Amitié du duc de Nemours pour Bayard. Générosité de Bayard. Le roi presse le duc de Nemours de livrer bataille. Etat de l'armée d'Espagne. Bayard, convalescent, se dispose à suivre l'armée. Trait admirable de sa générosité. Joie générale à son arrivée au camp. Conseil de guerre. Infidélité de l'empereur. Bayard opine pour la bataille. Son avis la décide. Siège de Ravenne. Belle défense des assiégés. On cesse l'assaut. Escarmouche de Bayard contre les Espagnols. Le baron de Béarn le prévient et réussit mal. Succès de celle de Bayard. Sa prudence. Conseil de guerre. Ordonnance de la bataille. Bataille de Ravenne. Pronostic fâcheux. Honneur qu'un Espagnol rend à Bayard, puis au duc de Nemours. Avis de Bayard et de d'Alègre, et son succès. Disposition de l'armée espagnole. Façon de combattre des Espagnols, et leur défaite. Conseil de Bayard au duc de Nemours qui le suit mal. Défaite d'un corps de Français. Mort du capitaine Jacob ; ses dernières paroles. Trait singulier de force et de hardiesse. Carnage des Espagnols. Imprudence du duc de Nemours. Sa mort. Bayard prend deux enseignes aux Espagnols. Regrets de la mort du duc de Nemours. Détail de la perte des Espagnols. L'empereur les Suisses et les Vénitiens se lignent contre la France,

## LIVRE CINQUIEME.

---

**B**RESSE ( en italien *Brescia* ) est une des plus belles villes de l'Europe , des plus fortes et des plus riches, sa situation est aussi des plus heureuses. Son climat est beau , et son terroir fertile en tout ce qui est nécessaire à la vie ; mais ce qui y entretient principalement l'abondance , c'est le voisinage de trois vallées , dont l'une , d'Allemagne ; et les deux autres du Frioul , viennent se joindre à son territoire ; et par l'une ou par l'autre de ces vallées , la ville peut toujours être secourue d'hommes et de vivres. Le roi de France en étoit le maître depuis le mois de mai 1509. et y avoit mis pour gouverneur le comte du Lude , et pour capitaine , dans le château , un gentilhomme biscayen , nommé Hérigoye. Les Vénitiens n'avoient rien plus à cœur que de reprendre cette place , tant à cause de son importance , que parce que de là ils coupoient les vivres à Vérone , et barroient les convois qui seroient venus de l'état de Milan. Il ne manquoient pas de correspondance et d'amis dans une place qui avoit été long-temps à eux ; mais personne n'osoit leur prêter la main , depuis l'exemple que le feu baron de Conti et le chevalier Bayard avoient fait du comte de Martinengue , l'un des plus grands de la ville , à qui ils avoient fait trancher la tête , pour une surprise qu'il leur fit , et où ils faillirent être pris. Mais ce que les Vénitiens n'espéroient

▼

plus faire, ni par la force des armes, ni par intelligences, ni par trahison, une batterie entre deux enfans le fit, et occasionna leur rentrée dans Bresse, et le carnage d'un grand nombre de Français; tant il est vrai que de grands événemens n'ont souvent que de petites causes!

Entre les principaux nobles de cette ville étoient le comte de Gambara et le comte Louis Avogara; ils avoient chacun un fils à peu près de même âge, qui, un jour, se prirent de querelle et se battirent. Gambara, un peu plus fort que l'autre, le blessa dangereusement. Le comte Avogara en demanda raison en justice, il alla même la demander au duc de Nemours à Milan; mais soit que le crédit de Gambara l'emportât sur le sien, soit que le blessé eût tort, soit enfin que le duc de Nemours, occupé d'autres affaires, ne pût vider celle-là, Avogara n'en eut aucune satisfaction, et son chagrin le porta à s'en venger sur tous les Français, au risque de ce qui pouroit lui en arriver. Il dissimula quelque temps, ensuite feignant d'aller à la campagne pour affaires, il alla jusqu'à Venise, conféra avec le doge et ceux du conseil, leur exposa son projet, et les moyens de l'exécuter. On convint de tout avec lui; et on lui promit qu'à jour nommé le provvediteur André Gritti seroit devant la ville avec sept à huit milles hommes, et nombre de paysans des montagnes, armés, et il se chargea de pratiquer les principaux habitans, ce qui réussit avec le plus grand succès. Le comte du Lude étoit toujours en défiance, et faisoit faire bon guet;



mais il n'avoit pas assez de monde pour résister à une révolte générale. Au jour marqué, l'armée vénitienne vint donner l'alarme à une des portes, et pendant qu'on étoit occupé à s'y défendre, une partie des troupes rompit les grilles de fer d'un égout, à l'autre bout de la ville, et entra en grand nombre, criant : *Marco! Marco!* A ce signal, le comte Avogara et tous ses complices parurent en armes, et mirent la garnison entre deux feux, et aussitôt les portes furent ouvertes aux troupes du dehors. Le comte du Lude se voyant surpris et trahi, fit sonner la retraite, et se retira le mieux qu'il put au château, abandonnant chevaux, armes et bagages. Tout ce qui se trouva dans la ville fut massacré, sans qu'on daignât faire un seul prisonnier. La comtesse de Gambara trouva le moyen de se sauver, et fort heureusement; car sitôt que son ennemi Avogara se vit le plus fort, le première chose qu'il fit, fut d'aller aux maisons de tous les Gambara, et de tout piller, brûler et saccager.

Le vainqueur sentant que c'étoit peu d'avoir la ville; s'il n'avait le château; envoya un trompette sommer ceux qui étoient dedans de le rendre; mais il avoit affaire à de braves gens qui ne répondirent seulement pas, quoiqu'au nombre qu'ils étoient, leurs vivres ne pussent les soutenir long-temps. Cependant, le provéditeur fit canonner le château vigoureusement, et y fit une grande brèche. Il fit aussi construire deux édifices de charpente capables de contenir chacun cent hommes de front, pour approcher de la brèche.

Le comte du Lude avoit trouvé le moyen d'envoyer un homme au duc de Nemours, qui marchoit, avec toutes ses forces à Bologne; il lui manda l'événement, et que s'ils n'étoient secourus, il ne pouvoit tenir plus de huit jours. Le messager eut le bonheur de passer, quoique toutes les avenues fussent gardées, et il fit si grande diligence, qu'il arriva au moment que le siège de Bologne venoit d'être levé, et les Espagnols battus. Le duc fut dans le dernier chagrin de la perte de Bresse; car après Milan c'étoit la plus intéressante place que les Français eussent en Italie. Il rassembla tous les capitaines et les en instruisit; il fut conclu, tout d'une voix, d'aller reprendre la ville de Bresse; ce qui leur parut facile, pourvu que le château se soutînt jusqu'à leur arrivée. Aussitôt, et sans perdre un moment, chacun se mit en chemin.

Le provéditeur Gritti, de son côté, n'étoit pas tranquille. Il ne douta pas que le duc de Nemours n'auroit pas plutôt appris la perte de cette place, qu'il accourroit pour la reprendre. Il écrivit en toute diligence à la seigneurie de Venise le succès qu'il avoit eu, et lui remontra le danger où il étoit d'avoir bientôt l'armée française sur les bras; que ses forces ne suffiroient pas pour l'attendre dans la ville, encore moins pour lui livrer bataille; que de la conservation de Bresse dépendoit la reprise de toutes les places qu'ils avoient perdues; et il concluoit qu'il lui fût envoyé très-promptement un secours assez puissant pour qu'il fût en état de profiter de sa vic-

toire. La seigneurie fut trop satisfaite de ce premier succès , pour ne pas essayer à le pousser plus loin ; elle manda à son capitaine général Jean-Paul Baillon , de marcher jour et nuit avec quatre cents hommes d'armes et quatre mille de pied , et d'aller se jeter dans Bresse. Baillon exécuta sans délai l'ordre de la république ; mais le duc de Nemours , aussi diligent que lui , pressa tellement sa marche , que ses gens faisoient par jour le chemin qu'auroit pu faire un corps de cavalerie , et qu'il arriva le premier à un château nommé Valèges , dont le général vénitien voulut se rendre maître avant que d'entrer dans Bresse , et où il y avoit garnison française. Le temps que le Vénitien perdit là lui fit manquer l'essentiel , et donna aux Français le moyen de gagner la ville avant lui , et de l'attaquer lui-même dans un défilé très-étroit. Les Vénitiens menoient avec eux six pièces d'artillerie , qu'ils firent tirer sur l'avant-garde française , conduite par Bayard et par un autre vaillant capitaine , porte-enseigne de la compagnie de Teligny , qui y fut tué. Bayard , qui avoit eu la fièvre toute la nuit , et qui étoit à cheval en robe de chambre , se voyant seul chargé de l'attaque , emprunta le corselet d'un aventurier , puis monta sur un excellent cheval , et suivi de Teligny , sans attendre la plus grande partie de son avant-garde , qui étoit encore loin , chargea les ennemis avec sa valeur ordinaire , et les soutint un quart-d'heure , malgré l'inégalité. Il fut bientôt joint par sa troupe ; mais

le général vénitien ne les eut pas plutôt vus rassemblés , qu'il tourna le dos avec tant de diligence , que ceux qui le poursuivirent ne purent jamais l'atteindre. Cependant tous ses gens de pied , et presque tous ses hommes d'armes restèrent sur la place avec son artillerie. Cet événement heureux , dû au chevalier Bayard seul , fut bientôt porté au camp français , et y causa une joie générale , ainsi qu'au château de la ville , qui le témoigna par des feux et des artifices. Le duc de Nemours et les capitaines avoient regret de ne s'être pas trouvés à cette vigoureuse opération , sans cependant aucune jalousie contre notre héros ; on l'admiroit toujours , mais on ne l'envioit pas.

Les habitans de Bresse étoient dans une consternation générale , prévoyant ce qui ne pouvoit tarder d'arriver. Ils prièrent le prévéditeur Gritti , de quitter leur ville , pour qu'ils la rendissent aux Français ; mais il le leur refusa constamment , et enfin il s'en trouva mal lui-même.

Le duc de Nemours , qui étoit encore à vingt milles de la ville lors de la défaite des Vénitiens , se rendit le jour suivant au pied du château , ayant sur sa route rencontré dans un village un nombre de gens de pied de Venise , qui voulurent tenir ferme et qui furent tous mis en pièces. A son arrivée plusieurs capitaines français montèrent au château pour rassurer le comte du Tude et le capitaine Hérigoye , qui , par manière de réjouissance , envoyèrent une vingtaine de volées de canon

sur la ville , à qui sans doute cette sorte de fête ne dut pas beaucoup plaire. Le lendemain le prince et tous les capitaines se rendirent au château , et y résolurent de donner à la ville un assaut général.

Le général français savoit qu'il y avoit dans la ville environ huit mille hommes de troupes et douze ou quatorze mille paysans ou miliciens armés , et qu'elle étoit très-fortifiée , et il n'avoit en tout que douze mille hommes , mais toutes troupes d'élite , le surplus étant resté à Bologne. On descendoit du château à la ville sans peine ; il n'y avoit point de fossé qui traversassent la marche , mais seulement un rempart assez bon et nouvellement fait. Tous étant disposés , et montrant la plus grande ardeur , jointe à la confiance et à l'amitié que chacun avoit pour le duc de Nemours , l'assaut fut ordonné pour neuf heures du matin , le jour suivant ; l'ordonnance fut que le seigneur de Molard conduiroit les premiers , que le capitaine Hérigoye avec ses gens de pied commenceroit à escarmoucher , ensuite le capitaine Jacob , avec les deux mille lansquenets qu'il commandoit , et après lui Bonnet , Maugiron , le bâtard de Clèves et autres , avec leurs gens , montant à sept mille hommes ; que le duc , avec les gentils-hommes aux ordres du sénéchal de Normandie , et la plus grande partie des hommes d'armes , tous à pied , l'armet en tête et la cuirasse sur le dos , marcheroient à côté des sept mille hommes ci-dessus : qu'enfin d'Alègre ,

avec trois cents chevaux, se rendroit à la porte Saint-Jean , la seule qui fût ouverte , toutes les autres étant murées, et sa commission étoit d'empêcher que personne sortît. Chabannes ne put s'y trouver , ayant été la veille blessé à la tête, d'une pierre éclatée par un coup de canon tiré de la ville contre le château. Cette ordonnance , agréée de tout le monde, ne le fut pas entièrement de Bayard ; il en dit son avis, auquel tous se rangèrent ; ce fut qu'il estimoit que le seigneur de Molard , chargé de la première attaque , pouvoit se trouver en tête de l'élite des ennemis, et comme en cette situation il ne faut pas reculer ( comme, ajouta-t-il, je suis bien sûr qu'il ne reculera pas ), mon avis seroit qu'on lui donnât cent cinquante hommes d'armes pour soutenir ses gens de pied. Vous pensez très-juste, lui dit le duc de Nemours ; mais quel capitaine voudra s'aller mettre à la merci des arquebuses ; Ce sera moi , reprit Bayard , si vous le trouvez bon , et je réponds que la compagnie que je commande fera tel honneur et service au roi , que vous vous en apercevrez. Tous se regardèrent les uns les autres, étonnés de la proposition et du danger ; cependant Bayard insista , et la commission ne lui fut disputée par personne.

Toutes choses ainsi réglées , le duc de Nemours, sensiblement touché du sort des pauvres habitans qui alloient être saccagés et massacrés, remontra qu'il faudroit encore faire une tentative pour sauver la ville des

maux qu'elle alloit éprouver , et savoir si elle vouloit se rendre à composition. Cet avis fut approuvé , et on convint qu'avant l'attaque du lendemain on enverroit un trompette pour la sommer , ce qui fut fait : le trompette commença à sonner dès la porte du château , et descendit ainsi jusqu'au rempart , où il trouva le provéditeur Griitti et tous les capitaines , lesquels , sans lui permettre d'entrer dans la ville , reçurent son message , qui étoit de rendre la ville , qu'on les en laisseroit sortir la vie sauve ; qu'autrement , et s'ils soutenoient le siège , ils devoient s'attendre à y mourir tous. Le réponse fut , que la ville appartenoit à la seigneurie de Venise , qu'elle lui demeurerait , et que tant qu'ils l'auroient en garde , jamais Français n'y mettroit le pied. Les habitans pensoient bien autrement , et se seroient volontiers rendus ; mais ils ne furent pas consultés. Le trompette remonta au château avec cette réponse. Le duc de Nemours qui , dans l'intervalle , avoit disposé tout son ordre de bataille , s'écria : Allons donc , mes amis , mes compagnons ! au nom de Dieu et de *St-Denis* ! allons leur montrer ce que nous savons faire. ▲ l'instant le bruit des clairons , trompettes et tambours se fit entendre si terrible , que les cheveux dressaient à la tête aux plus hardis. Les ennemis l'entendant , envoyèrent au corps de bataille plusieurs volées de canon , dont une donna droit dans la troupe du duc de Nemours , sans tuer ni blesser personne.

La marche commença, comme il avoit été réglé, par les capitaines Molard et Hérigoye avec leurs gens : aux deux ailes marchoit Bayard avec ses hommes d'armes, tous hommes de choix, dont la plupart avoient commandé, et préféroient à l'honneur de commander encore, celui de servir sous lui. Ces troupes abordèrent le premier rempart, derrière lequel étoient les ennemis qui en défendoient l'approche avec leur artillerie et à coups d'arquebuses drus comme la grêle. On combattit de part et d'autre comme des lions, en criant du côté des Français : *France! France! Bayard! Bayard!* et du côté de la ville : *Marco! Marco!* avec tant de bruit, que celui du canon ne s'entendoit plus. Le prévéditeur Gritti, pour encourager ses gens, leur disoit : Tenons bon, camarades, les Français n'ont que la première pointe; ils seront las tout à l'heure; et si ce Bayard étoit défait, le cœur manqueroit d'abord aux autres. Cependant l'attaque devenoit toujours plus furieuse des deux côtés; les Français commencèrent à pousser les Vénitiens, et les firent un peu reculer; Bayard s'en apercevant, s'écria : Courage, compagnons! entrons, ils sont à nous! et lui-même le premier franchit le rempart, et fut bientôt suivi de toute sa troupe, au nombre de plus de mille, qui gagnèrent le premier fort; mais il en coûta du sang aux deux partis, bien moins cependant aux Français qu'aux Vénitiens; Bayard sur-tout paya cher l'honneur qu'il y acquit; en sautant le rempart, il reçut



un si terrible coup de pique dans le haut de la cuisse, que le fer y resta avec le tronçon rompu. La douleur qu'il ressentit fut telle qu'il se crut mort. Capitaine Molard, dit-il, commandez les gens, la ville est gagnée, mais je n'y entrerai pas, je suis blessé à mort. Le sang sortant à gros bouillons, deux de ses hommes déchirèrent leurs chemises pour l'étancher, et l'emportèrent hors de la mêlée le plus doucement qu'ils purent. Cependant le seigneur de Molard, furieux de la perte de son bon ami et voisin, et les larmes aux yeux, jura de le venger, ainsi que toute sa troupe, et ils fondirent comme des tigres sur les ennemis, renversant tout ce qui se présentait. Le duc de Nemours, apprenant la prise du premier fort, mais que Bayard étoit blessé à mort, ressentit autant de douleur que si lui-même eût reçu le coup : Allons, camarades, mes amis ! s'écria-t-il, allons venger la mort du plus accompli chevalier qui fût onc. Suivez-moi.

A son arrivée, les Vénitiens déjà repoussés abandonnèrent le rempart, et feignant de rentrer dans la ville, tentèrent de lever le pont, ce qui eût beaucoup retardé les Français; mais ceux-ci les poursuivirent si vivement, qu'ils ne leur en donnèrent pas le loisir, et entrèrent pêle-mêle avec eux jusque sur la grande place, où ils trouvèrent toute la cavalerie et l'infanterie rangé en bataille. Alors les lansquenets et les gens de pied français firent des prodiges de valeur. Le capitaine Bonnet com-

menga l'attaque, qui fut furieuse, et où les Français eurent beaucoup à souffrir de la part des femmes de la ville, qui, par les fenêtres, les accabloient de pierres, de carreaux, d'eau bouillante et de meubles. Le combat ne dura guère que demi-heure, sans que les Vénitiens fussent totalement défaits. Il en resta sept à huit mille sur la place, le reste chercha son salut dans la fuite; mais de rue en rue ils rencontroient des gens de guerre qui ne leur faisoient aucun quartier. Le provéditeur, le comte Avogara, auteur de la trahison, et tous les capitaines, voyant la déroute devenue générale, coururent vers la porte Saint-Jean, en criant : *Marco!* et firent abaisser le pont, mais ils furent renfoncés dans la ville par d'Alègre et ses trois cents hommes d'armes, qui les chargèrent si vivement et les mirent presque tous par terre. Le provéditeur, poursuivi, se jeta dans une maison où il fut fait prisonnier avec Avogara. On ne vit de long-temps un carnage si terrible et si complet : on estima les morts, tant des gens de guerre que de la ville, au-delà de vingt mille hommes, et les Français n'en perdirent pas cinquante. Ensuite on se mit au pillage, qui fut immense et qui alla jusque dans les couvens de filles, où le soldat se livra à toutes sortes de dissolutions. Mais ce fut un très-grand malheur, que la richesse du butin pour les Français, car les soldats, enrichis, quittèrent l'armée par bandes, et s'en retournèrent dans leur pays, de sorte qu'elle s'en trouva fort affoiblie; ce

qui entraîna bientôt la perte de ce que les Français tenoient en Italie.

Bayard, blessé à mort dès le commencement de l'action, comme on l'a vu, fut couché par deux de ses soldats sur une porte de bois qu'ils dépendirent à la première maison qu'ils trouvèrent; et l'ayant tiré de la foule, ils le portèrent dans une belle et grande maison peu éloignée, et appartenant à un gentilhomme qui l'avoit désertée, laissant sa femme et deux jeunes et belles filles à la garde de la Providence. Ce fut la dame qui en ouvrit la porte, et qui reçut Bayard en l'état d'un mourant. Il consigna ses deux soldats à la porte, leur ordonnant sur leur vie de n'y laisser entrer que ses gens. Je suis assuré, disoit-il, que quand on saura que c'est mon logis, personne ne sera si hardi que de le forcer, et je vous dédommagerai de la part que vous perdrez au pillage. Il fut porté dans un bel appartement où la dame le conduisit, et dès qu'il y fut, elle se jeta à genoux devant lui, et lui parla en ces termes : Noble seigneur, je vous offre cette maison et tout ce qui est dedans, tout est à vous par le droit de la guerre, je ne vous demande qu'une grâce, qui est de conserver la vie et l'honneur à moi et à deux jeunes filles à marier que nous avons, mon mari et moi. Madame, dit Bayard, pouvant à peine parler, je ne sais si j'échapperai du coup que j'ai reçu, mais tant que je vivrai, il ne vous sera fait, ni à vos filles, plus d'injure qu'à moi-même; gardez-les seulement, et qu'elles ne paroissent

pas encore , je vous promets que personne n'entrera dans la maison sans votre agrément ; je ne suis pas pour vous piller , je vous promets au contraire toute sorte de respect et d'amitié : ce qui presse le plus , c'est de me procurer promptement du secours.

La dame , rassurée par les paroles du chevalier , alla elle-même , accompagnée d'un de ses soldats , chercher un chirurgien à deux maisons de la sienne. Dès qu'il fut arrivé , il visita la plaie , qui étoit grande et profonde ; mais il assura qu'elle n'étoit pas mortelle , et y mit le premier appareil , à la levée duquel le duc de Nemours envoya son chirurgien avec ordre de ne point quitter le malade. En effet , celui-ci le traita si bien , qu'en moins d'un mois et demi , il le mit en état de monter à cheval. Dès que Bayard fut pansé , il demanda à son hôtesse où étoit son mari : Je ne sais , répondit-elle en pleurant , s'il est au nombre des morts ou des vivans , mais je le crois réfugié dans un couvent où il a beaucoup d'amis. Sachez cela , madame , dit Bayard , je me charge de le faire amener chez lui en sûreté. Quand on sut le lieu de sa retraite , Bayard envoya son maître d'hôtel avec deux archers qui l'accompagnèrent jusque dans la chambre du malade , dont il fut reçu avec bonne grace , et qui lui renouvela toutes les assurances qu'il avoit données à la dame , et qui furent très-exactement observées , comme on le verra par la suite et même fort au-delà de leurs espérances.

Après la glorieuse , mais sanglante reprise

de Bresse par les Français, le premier soin du duc de Nemours fut de rétablir, autant qu'il le put, la tranquillité; il commença par envoyer ses ordres dans toutes les églises et couvens de la ville pour en faire sortir les gens de guerre, et faire retourner les habitans en leurs maisons: ensuite il commanda que l'on transportât hors la ville les corps morts, qui se trouvèrent excéder le nombre de vingt-deux mille; il remplit les places d'officiers, devenues vacantes, et fit tout ce que la prudence lui inspira pour remettre le bon ordre par-tout; après quoi il fit faire le procès au comte Avogara, à Thomas Del-Duca, et à Jérôme de Rive, ses principaux complices, qui furent condamnés à avoir la tête tranchée, et ensuite leurs corps mis en quatre quartiers.

Pendant sept à huit jours que ce prince resta dans la ville, il n'en passa pas un sans aller voir une fois ou deux notre héros, et l'encourager à se rétablir promptement, parce que, disoit-il, nous serons obligés d'ici à un mois de livrer bataille aux Espagnols, et pour tout au monde je ne voudrois pas qu'elle se donnât sans vous. Si vous avez tant d'envie que j'y sois, répondit Bayard, je vous assure que je n'en ai pas moins que vous, et, Dieu aidant, j'y serai, dût-on me porter en litière. Le duc, avant de quitter la ville, lui fit beaucoup de présens, entr'autres d'une somme de cinq cents écus, que Bayard partagea à ses deux soldats, à qui il avoit promis de les dédommager de ce qu'ils ne s'étoient pas trouvés au pillage.

Quand le roi apprit la réduction de la ville de Bresse, il en ressentit une joie incroyable, et souhaita d'autant plus de poursuivre la victoire, et de chasser entièrement les Espagnols de la Lombardie, qu'il jugeoit que tant qu'ils y seroient, son état de Milan ne seroit jamais en sûreté; ils écrivoit lettres sur lettres à son neveu le duc de Nemours, qui n'en sentoit pas moins que lui la conséquence; le roi lui marquoit, entr'autres, qu'il ne pouvoit subvenir aux frais des gens de pied qu'il soudoyoit, sans être obligé de mettre des impôts sur son peuple, ce qu'il craignoit plus que chose du monde; et il ajoutoit, qu'il savoit que le roi d'Angleterre méditoit de descendre dans quelque province de France, et que les Suisses de leur côté avoient de mauvais desseins, et il en concluoit tous les jours plus vivement de renvoyer les Espagnols si loin qu'ils n'y revinsent jamais.

Le duc, tant pour obéir au roi, que parce qu'il voyoit lui-même la nécessité d'une bataille, qui pourroit terminer la guerre, partit de Bresse avec tous ses capitaines et tous ses hommes de cheval et de pied, et se rendit à Bologne, où arriva bientôt après lui le duc de Ferrare, qu'il chargea avec Chabannes de conduire son avant-garde. L'armée française rencontra à quelques milles de Bologne celle d'Espagne, qui étoit une des plus belles qu'on eût jamais vues, tant pour le nombre que pour l'élite des troupes, la richesse des équipages et la beauté des chevaux. Elle étoit commandée en chef par le vice-roi de Naples, dom

Raymond de Cardonne, qui avoit pour sa compagnie particulière douze ou quatorze cents hommes d'armes, la plupart armés de toutes pièces; de plus, il avoit douze mille hommes de pied; savoir, deux mille Italiens, sous les ordres d'un capitaine nommé Ram-sot, et dix mille Espagnols, Biscayens ou Napolitains, commandés par don Pedro de Navarre, qui les avoit autrefois menés en Barbarie, et avoit avec eux gagné deux ou trois batailles; en sorte que c'étoient tous gens aguerris sur lesquels il pouvoit compter. Toute cette armée, depuis deux ans, n'avoit fait que parcourir la Lombardie, qui est un pays abondant en vivres et en pâturages, et où ils s'étoient entretenus à souhait hommes et chevaux.

Pendant trois ou quatre semaines, les deux armées se tenoient continuellement à cinq ou six milles l'une de l'autre. Les Espagnols observoient de se camper toujours à leur avantage, et cependant escarmouchoient souvent avec les français, et tantôt les uns, tantôt les autres, avoient le dessus. Malgré la situation des Espagnols, et l'état florissant de leur armée, les français ne souhaitoient que de les voir en plaine et de leur livrer bataille; ce qui ne tarda pas à se présenter, comme nous le dirons, après avoir vu comment Bayard se rétablit de sa blessure, et avec quelle générosité il traita ses hôtes.

Le bon chevalier, qui s'étoit cru blessé à mort, en fut quitte pour garder la chambre cinq ou six semaines, et sa blessure alloit tous

les jours de mieux en mieux, mais non pas assez vite à son gré : il ne voyoit pas sans inquiétude approcher le temps de la bataille que le duc étoit résolu de livrer aux Espagnols, où pour tout l'or du monde il n'auroit pas voulu manquer de se trouver. Son impatience l'obligea enfin à essayer ses forces ; il se leva et marcha un peu par la chambre ; son courage lui déguisa sa foiblesse ; il envoya appeler son chirurgien pour savoir de lui s'il pouvoit, sans danger, monter à cheval : Il me semble, lui dit-il, que je suis guéri, et je vous assure que je serois plus malade de rester à la chambre que de me mettre aux champs. Le chirurgien, qui le connoissoit, l'assura que la blessure étoit guérie en dedans, et qu'il ne falloit plus que la laisser se cicatriser, et il ajouta : Votre valet-de-chambre vous pourra suffire ; il m'a vu vous panser ; je vais lui donner l'onguent dont je me suis servi, et il vous pansera comme moi-même. Bayard, transporté de joie, le récompensa avec sa libéralité ordinaire, et, résolu de partir dans deux jours, il ordonna à ses gens de tout disposer pour cela sans perdre de temps,

Le gentilhomme et la dame chez qui il logeoit, apprenant son prochain départ, et se regardant comme lui appartenant, eux, leurs enfans et tout leur bien, qui pouvoit monter à deux mille ducats dor (1) de revenu, étoient

---

(1) C'étoit une pièce de monnoie fort mince, de la taille et de la valeur du sequin d'aujourd'hui, qui vaut environ 11 liv. ou 11 liv. 10 s. argent de France.



bien en peine de quelle façon il les traiteroit, et ne comptoient pas moins que sur dix mille ducats de rançon. La dame, qui avoit eu lieu de connoître la noblesse de ses sentimens, espéra qu'il se contenteroit des offres qu'elle lui feroit, et mit dans un petit coffre d'acier, fort orné, deux mille cinq cents ducats en or, et le matin du jour que Bayard devoit partir, elle entra dans sa chambre, suivie d'un laquais chargé du coffre. Elle débuta par se jeter à ses genoux; mais il la força de se relever, et ne voulut l'entendre qu'après qu'elle seroit assise auprès de lui. Monseigneur, lui dit-elle, je rendrai grâces à Dieu toute ma vie de ce qu'il lui a plu, dans le saccagement de notre ville, conduire en notre maison un chevalier si généreux; je vous regarderai toujours comme notre ange tutélaire et reconnoîtrai vous devoir la vie et l'honneur, ainsi que mon mari et mes deux filles. Depuis que vous y êtes entré nous n'avons reçu de vous que bontés et amitiés; vos gens même ne nous ont manqué en rien, et n'ont pas disposé de la moindre chose sans payer. Nous confessons être vos prisonniers, la maison et tout ce qu'elle contient est à vous par le droit de conquête; mais vous nous avez laissé voir tant de générosité et de grandeur d'ame, que je viens vous prier d'avoir pitié de nous, et de vous contenter du petit présent que j'ai l'honneur de vous offrir. En disant cela, elle ouvrit le coffre, et fit voir à Bayard ce qu'il contenoit. Le chevalier, qui de sa vie n'avoit fait cas ni d'or, ni d'argent, se mit à sourire

et dit, Madame, combien y a-t-il là-dans ? La dame, croyant qu'il ne parloit que par mépris, et qu'il trouvoit le présent trop modique, lui répondit en tremblant : Monseigneur, il n'y a que deux mille cinq cents ducats ; mais si vous n'en êtes pas content, ordonnez ce que vous en voudrez, nous tâcherons de les trouver. Ce n'est pas ce que je veux dire, lui répliqua Bayard ; quand vous m'offririez cent mille écus, je ne les estimerois pas tant que tout le bien que vous m'avez fait depuis que je suis chez vous, et la bonne compagnie que vous m'avez tenue, vous et votre famille. Au lieu de prendre votre argent, je vous promets que tant que je vivrai, vous aurez en moi un gentilhomme pour serviteur et pour ami, et que je conserverai chèrement le souvenir de vos bienfaits. La dame bien étonnée d'une réception qu'elle n'attendoit pas, se rejetta à ses genoux les larmes aux yeux, pour le conjurer de vouloir bien accepter son présent : je me regarderois, disoit-elle, comme la plus malheureuse femme du monde, monseigneur, si vous le refusiez, et je croirois n'avoir pas mérité pendant votre séjour ici, toutes les bontés dont vous nous avez comblés. Puisque vous le voulez absolument, madame, répliqua Bayard, je l'accepte ; mais je vous prie, faites venir vos demoiselles, pour que je prenne congé d'elles. Pendant qu'elle alla les appeler, Bayard fit partager les ducats en trois lots, dont deux de mille chacun, et l'autre de cinq cents. Les jeunes filles étant entrées, commencèrent par

se jeter à genoux, mais il les fit relever et asseoir; ensuite l'aînée lui dit : Vous voyez en nous, monseigneur, deux jeunes filles qui vous doivent la vie et l'honneur, nous sommes bien fâchées de n'avoir d'autre puissance, pour reconnoître vos bontés, que de prier Dieu toute notre vie pour votre seigneurie, et de lui demander qu'il vous en récompense en ce monde et en l'autre. Bayard, attendri presque jusqu'aux larmes, les remercia lui-même du secours et de la bonne société qu'il avoit trouvée chez elles (car elles lui faisoient journellement compagnie, et le divertissoient en travaillant dans sa chambre, soit en chantant ou en jouant du luth auprès de lui). Vous savez, leur dit-il, que les gens de guerre ne sont pas ordinairement chargés de bijoux, ou autres choses à présenter aux demoiselles; mais madame votre mère vient de m'obliger de recevoir d'elle deux mille cinq cents ducats que vous voyez là; je vous en donne à chacune mille pour contribuer à vous marier, et malgré elles il les leur fit accepter, ne leur demandant autre chose que de prier Dieu pour lui. Ensuite, s'adressant à la mère : Madame, lui dit-il, ces cinq cents ducats sont à mon profit, et l'usage que j'en veux faire, c'est de les distribuer aux pauvres monastères de filles qui auront le plus souffert du pillage; et comme je vais partir, et que vous êtes plus en état que moi de connoître où sera le plus grand besoin, je me repose sur vous de cette œuvre, et tout de suite je prends congé de vous et de vos

filles. Elles se jetèrent de nouveau à genoux, en faisant des gémissemens comme des personnes qui perdroient un père; elles lui tinrent les mains serrées dans les leurs; et la mère, pour dernier adieu, lui dit, pouvant à peine prononcer : Trop généreux chevalier, Dieu seul peut récompenser vos vertus; nous ne cesserons de le lui demander tous les jours de notre vie; après quoi elle se retira avec ses filles.

Bayard envoya prier le père de venir dîner avec lui; celui-ci, déjà instruit de ce qui s'étoit passé, entra dans la chambre, et un genou en terre, sans vouloir se relever, recommença les remerciemens, et les offres de ses services, de ses biens et de sa personne. Sitôt qu'ils eurent dîné, Bayard, qui avoit commandé que ses équipages fussent prêts, se disposoit à partir, lorsque les deux demoiselles se présentèrent à lui; en le priant d'agréer de chacune d'elles une pièce de leur ouvrage; l'aînée lui donna deux jolis brasselets de fil d'or et d'argent, et l'autre une bourse de satin cramoisi, parfaitement brodée; il les reçut avec autant de reconnaissance que si c'eût été sa fortune, se fit mettre les deux brasselets en leur présence, et serra la bourse dans sa poche, promettant aux demoiselles que tant que leurs présens dureroient, il les porteroit. Les adieux et les larmes recommencèrent encore; mais enfin il fallut se séparer.

Le chevalier prit la route du camp devant Bologne, accompagné de son bon ami le sei-

gneur d'Aubigny , que le duc de Nemours avoit laissé pour gouverner dans Bresse , et qui le conduisit avec un nombre de gentils-hommes jusqu'à deux ou trois milles; quelques uns le suivirent jusqu'au camp, où ils arrivèrent le mercredi avant Pâques. Bayard fut reçu du prince et de toute l'armée avec de si grandes démonstrations de joie , qu'il sembloit qu'il fût lui seul un renfort de dix mille hommes. Le camp étoit ce jour-là devant Ravenne ; les Espagnols en étoient éloignés de six milles ; mais le lendemain ils se rapprochèrent à la distance de deux milles.

Dès le lendemain de l'arrivée de Bayard , le duc de Nemours tint conseil de guerre sur le parti qu'il falloit prendre. Il remontra que l'armée française commençoit à souffrir faute de vivres ; que le pain et le vin alloient manquer , parce que les Vénitiens d'un côté , et les Espagnols de l'autre , occupoient les passages de la Romagne. Mais il ne savoit pas , non plus que tous les officiers , un autre inconvénient aussi intéressant , c'est que l'empereur avoit ordonné par lettres aux capitaines des lansquenets de se retirer , à peine de leurs têtes , aussitôt ses ordres reçus. Par bonheur ses lettres furent rendues à deux hommes trop généreux pour y déférer , l'un étoit Philippe de Friberg , et l'autre le capitaine Jacob , dont il a déjà été parlé , qui avoit reçu autrefois quelques bienfaits de Louis XII , de sorte qu'il avoit le cœur plus français qu'allemand. Il avoit contracté une amitié singulière avec Bayard , dès

le voyage de l'empereur devant Padoue en 1509. Il n'eut pas plutôt reçu la lettre de son maître, que, sachant Bayard arrivé au camp, il alla le voir sans autre témoin que son truchement ( n'ayant jamais pu apprendre la langue française. ) Après bien des amitiés réciproques, il instruisit le chevalier des ordres de l'empereur, dont personne que Friberg et lui n'avoit connoissance, et protesta qu'ayant prêté serment au roi, et étant à sa solde, il aimeroit mieux mourir mille fois que de lui faire une telle infidélité, quoiqu'il fût bien assuré que si les lansquenets en étoient instruits, pas un ne combattoit; qu'ainsi il falloit se hâter, de crainte que l'empereur n'envoyât de nouveaux ordres, d'autant plus que les lansquenets faisoient le tiers de l'armée, Bayard l'en remercia avec de grands éloges du bon service qu'il rendoit au roi, de la part duquel il lui promit telle récompense qu'il pouvoit attendre, quand il n'y auroit que moi, ajouta-t-il, pour lui en rendre compte. Allons chez notre général, le duc de Nemours, il tient actuellement conseil, nous lui déclarerons ce que vous venez de m'apprendre.

Quand ils s'y furent rendus, les avis étoient partagés; les uns avoient de bonnes raisons pour que l'on ne donnât pas bataille, d'autres en apportoitent de meilleures pour qu'on la donnât. Les premiers disoient: Si nous la perdons, comme cela est possible, toute l'Italie est perdue pour le roi, et pas un de nous n'en

échappera ; nous aurons à passer , en nous retirant , trois ou quatre rivières , et nous avons tout contre nous , le pape , les Vénitiens , les Espagnols et les Suisses , et nous devons peu compter sur l'empereur. Les autres disoient : Notre situation nous force à donner bataille , ou à mourir de faim comme des misérables et des lâches ; nous sommes trop avancés pour nous retirer autrement qu'en désordre et couverts de honte. Le duc de Nemours , déjà instruit par Bayard du sujet qui l'avoit amené avec le capitaine Jacob , opina pour la bataille , et présenta les lettres du roi son oncle , qui l'en pressoit tous les jours , dans la crainte où il étoit d'être attaqué dans son royaume de tous les côtés à la fois. Cependant le duc demanda l'avis de Bayard , qui , sans déclarer le secret qu'il savoit , répondit : je ne suis ici que d'hier , ainsi , monseigneur , je ne connois pas les forces des ennemis comme mes camarades qui sont présens , qui les ont vus de près à l'escarmonche ; mais puisque vous me demandez mon avis , et que j'ai entendu que les uns opinent pour la bataille , les autres contre , je vous dirai que je conviens qu'il est toujours dangereux de donner bataille , et qu'il l'est peut-être beaucoup aujourd'hui , vu notre situation ; que l'on ne doit s'y exposer qu'avec beaucoup de prudence ; que cependant , vu l'état des ennemis et le nôtre , je crois que vous la devez donner , et la raison est que vous avez déjà fait vos approches devant Ravenne , et que

vous devez demain la canonner , pour y donner assaut dès que la brèche sera faite. Vous savez que le seigneur Marc-Antoine Colonne, qui est dans la place depuis plus de quinze jours n'y est entré que sur la parole et le serment du vice-roi de Naples, général des espagnols, du seigneur Fabrice Colonne son oncle, de dom Pedro de Navarre, et de tous les capitaines, de lui donner du secours, s'il peut tenir jusqu'à demain ou au plus tard le jour de Pâques ; vous savez aussi qu'il sont en état de lui tenir parole, puisqu'ils touchent presque à notre armée ; que d'ailleurs nous ne saurions rester dans l'état où nous sommes, et que nous manquons de vivres et de fourages ; que le roi vous presse de donner bataille, comme le seul moyen de conserver, non-seulement son duché de Milan ; mais tout son royaume, pour les causes, qu'il vous écrit, ainsi je conclus qu'il faut la donner et aller bien sagement, car nous avons en tête une belle et nombreuse armée. Mais une chose me rassure, c'est que depuis deux ans les Espagnols n'ont eu d'autre affaire que de boire et de manger ; ils sont si gras et si replets qu'ils ne pourront agir, au lieu que les nôtres ont eu faute de vivres, et qu'ils en auront meilleure haleine, et je vous assure que le champ de bataille demeurera à qui plus long-temps combattera. Ce propos fit rire tout le monde, mais on ne l'en trouva pas moins sensé. Les seigneurs de Lautrec, de Chabannes (2), de Crusol, le

---

(2) Il venoit de succéder au maréchal de Chaumont dans la dignité de grand-maître de France.



grand-sénéchal de Normandie , et presque tous les capitainess'y rangèrent, et dans le moment tous les officiers des gendarmes et des gens de pied eurent ordre de se préparer à donner bataille.

Le lendemain , qui étoit le Vendredi-saint, la ville de Ravenne fut si vigoureusement canonnée , que les Espagnols pouvoient de leur camp compter les coups ; aussi se mirent-ils en devoir de la secourir comme ils s'y étoient engagés. On répondit de la place au canon des Français , qui eurent deux braves hommes si dangereusement blessés, qu'ils en moururent peu de jours après à Ferrare; l'un fut le seigneur del'Espi, grand-maître de l'artillerie, d'un coup d'arquebuse au bras; l'autre le seigneur de Châtillon-Coligny, prévôt de Paris, d'un pareil coup à la cuisse, tous deux bien dignes d'être regrettés.

Quand la brèche fut faite à la ville, ceux qui étoient commandés pour l'assaut s'approchèrent , au nombre de trois cents hommes d'armes et trois mille de pied. Le reste de l'armée se mit en aussi bel ordre de bataille que l'on eût jamais vu, et tous monstroient tant d'ardeur de se battre, qu'il sembloit qu'ils alloient à une fête. Ils demeurèrent sous les armes trois ou quatre heures à soutenir les assaillans , qui avoient assez d'affaires ; car s'ils attaquoient bien , on se défendoit de même. Le vicomte d'Etoge (3), lieutenant du comte Robert de la

---

(3) Il étoit d'une illustre maison , connue depuis sous les noms de Boulemont et de Givry. Son petit-fils, René

Marck, et Frédéric, comte de Bozzolo, de la maison de Gonzagues, se signalèrent, et furent plusieurs fois jetés du haut du fossé en bas. Marc-Antoine Colonne, qui commandoit dans la place, encourageoit les assiégés : Tenons bon, disoit-il, je vous promets que dès demain nous serons secourus ; la brèche est petite et facile à défendre, et si nous nous laissons enfoncer, nous sommes tous perdus et déshonorés.

Quand les français eurent donné cinq ou six assauts, voyant la brèche trop bien défendue pour y pouvoir entrer, ils firent battre la retraite ; et ce fut peut-être un bonheur, car s'ils y fussent entrés, ils se seroient sans doute amusés au pillage, qui auroit été immense, et il auroit pu arriver, comme à celui de Bresse, une grande désertion, laquelle auroit entraîné la perte de la bataille qui se donna le jour de Pâques 11 avril. Le duc de Nemours fit pareillement retirer son armée, pour que chacun se reposât et se mit en état de combattre, ce qui ne pouvoit tarder d'arriver, les ennemis n'étant éloignés que de deux milles.

Il donna à souper aux principaux officiers, et après le repas il adressa la parole au bon chevalier ; et lui dit : Seigneur Bayard, il faut vous apprendre que les Espagnols vous craignent ; nos prisonniers nous rapportent qu'ils leur demandent à tous si vous êtes dans notre camp ;

---

d'Anglure, vicomte d'Etoges, servit Henri IV dans les batailles de Senlis et d'Ivry, et aux sièges de Paris et de Rouen. Il fut tué au siège de Laon en 1594.

je serois d'avis que demain matin vous leur portassiez vous-même de vos nouvelles, et que vous leur fissiez quelque bonne escarmouche, qui les obligeât de se mettre en bataille, pour que vous jugiez de leur contenance. Bayard, qui de sa vie n'avoit souhaité mieux, saisit la proposition, et répondit : Je vous promets, monseigneur, qu'avant qu'il soit demain midi, je les aurai vu de si près, que je vous en rendrai bon compte.

Parmi les capitaines qui étoient présents, se trouvoit le baron de Béarn, lieutenant du duc de Nemours, hardi soldat, et toujours prêt à l'escarmouche. Il fut jaloux que Bayard le prévînt, et se promit d'être plus matin que lui en campagne. Il confia son dessein à ses meilleurs amis qui lui promirent de l'accompagner, et tinrent parole. Nous allons voir comment ils s'en tirèrent :

Bayard, rentré chez lui, envoya chercher son neveu, le capitaine Pierrepont, qui étoit son lieutenant, avec son enseigne, son guidon et plusieurs autres de sa compagnie, et les instruisit de ce qu'il avoit promis au duc. Il consulta avec eux sur la manière de l'exécuter, et ajouta que son dessein étoit de déployer pour la première fois les enseignes du duc de Lorraine ; j'espère, disoit-il, qu'elles nous porteront bonheur, et qu'elles seront plus belles à voir que des cornettes. Ensuite il distribua les ordres ; il chargea le bâtard du Fay, son guidon, de prendre cinquante archers, avec lesquels il iroit passer

le canal au-dessous de l'artillerie des Espagnols, et d'aller donner l'alarme jusque dans leur camp, le plus avant qu'il pourroit, et de se retirer en bon ordre sans rien hasarder, quand il en seroit temps, jusqu'à ce qu'il reconstrât Pierrepont, qui le suivroit de près avec trente hommes d'armes, et le reste des archers; et, ajouta-t-il, si vous vous trouvez pressé, je serai là pour vous soutenir; et croyez-moi, que si nous nous entendons bien, nous en aurons de l'honneur. Il parloit à de trop habiles gens pour qu'ils ne comprissent pas d'abord son projet, et ils avoient à conduire des hommes capables d'en conduire d'autres. Chacun se retira pour se reposer jusqu'à ce que la trompette les éveillât, ce qui fut au point du jour. Tous furent bientôt sur pied, en ordre de marche. Les enseignes du duc de Lorraine furent déployées, et donnoient bon courage à la compagnie, qui se distribua, selon qu'il avoit été réglé la veille, en trois bandes, à trois jets d'arc l'une de l'autre.

Bayard ne savoit encore rien de l'expédition du baron de Béarn, qui l'avoit prévenu, et qui avoit donné au camp des ennemis une si chaude alerte, que tout étoit déjà sous les armes. Tout alloit bien pour lui jusque-là; mais on lui tira, de la part des Espagnols, deux ou trois coups de canon, l'un desquels emporta le bras à un de ses camarades, nommé Bazillac, et d'un autre, le seigneur de Bersac eut son cheval tué sous lui; tous deux étoient de la compagnie

du duc de Nemours , qui eut bien du regret de Bazillac , brave gentilhomme et qu'il aimoit beaucoup. Après ces coups d'artillerie , les escarmoucheurs furent assaillis par cent vingt hommes d'armes espagnols et napolitains , qui les firent reculer , et ensuite gagner la plaine au grand galop. Les premiers de la troupe dérouterés rencontrèrent du Fay , qui ne passa pas outre, et en donna avis à Bayard. Celui-ci lui manda de se joindre au capitaine Pierrepont, et lui-même les atteignit avec sa troupe , et des trois il n'en fit qu'une. Alors il aperçut le baron de Béarn et ses gens qui fuyoient , et les ennemis qui les suivoient de près , et avoient déjà passé le canal. Il n'auroit pas voulu pour cent mille écus ne s'être pas trouvé là. A moi ; mes compagnons ! s'écria-t-il , tant aux siens qu'aux fuyards ; ils sont à nous. Sa voix seule les rallia ; et pour leur donner l'exemple , il se jeta tout le premier dans les Espagnols , et , bientôt suivi de sa troupe , il fit des prodiges de valeur : ses premiers coups renversèrent cinq ou six des ennemis , qui ne s'en étonnèrent pas , et se mirent en bon ordre de défense ; mais dans le moment ils tournèrent le dos , et repassèrent le canal plus vite qu'ils n'étoient venus. Bayard et les siens les poursuivirent jusque bien avant dans leur camp où tout étoit déjà en bataille , et où ils renversèrent tout ce qui s'opposa à eux , avec les tentes et pavillons. Cependant le chevalier , qui avoit l'œil partout , aperçut un gros de cavalerie de près de

trois cents hommes d'armes ; qui marchoit à eux en escadron serré pour les envelopper , aussitôt il fit sonner la retraite , en disant à Pierrepont : Voici de trop grandes forces pour le nombre que nous sommes. Ils reprirent donc le chemin du canal , et de là celui de leur camp , sans avoir perdu un seul homme. Les Espagnols les laissèrent aller , excepté cinq ou six qui les suivirent , et demandèrent à rompre leurs lances. Bayard ne voulut pas le permettre , quoique ses gens en eussent bonne envie ; mais il craignoit que cela n'engageât quelque nouvelle escarmouche , et ce n'en étoit pas le moment. Sur quoi on peut observer que sa valeur étoit toujours tempérée par sa sagesse , et que s'il fut le plus brave officier de son siècle , il fut aussi le plus prudent ; qualités qui ne l'abandonnoient jamais dans les occasions les plus chaudes.

Le duc de Nemours , instruit de l'expédition du chevalier avant qu'il fût arrivé au camp , courut l'embrasser , en lui disant : C'est à vous , seigneur de Bayard , à aller aux escarmouches ; personne ne sait comme vous les commencer et les finir ; vous êtes notre maître dans le métier de la guerre , et vous nous l'avez bien montré aujourd'hui.

Ce même jour , qui fut la veille de la bataille de Ravenne , le duc assembla chez lui tous les capitaines , tant de chevaux que de pied , et leur parla ainsi : Vous voyez , messieurs , que nous sommes ici dans un pays où tout nous manque ; et que plus nous y reste-

rons , plus nous y languirons ; la ville de Ravenne nous borne d'un côté , les ennemis sont de l'autre à une portée de canon. Je suis instruit que les Vénitiens et les Suisses menacent de descendre dans le duché de Milan , où vous savez que nous n'avons pas laissé de grandes forces ; d'ailleurs le roi , mon oncle , me presse tous les jours de donner bataille , et je crois que s'il savoit notre situation , il m'en presseroit encore plus vivement. Ainsi , tout considéré , je crois que nous ne pouvons pas la différer davantage ; et j'espère qu'avec l'aide de Dieu , et la bonne volonté de notre armée , nous devons , pour l'honneur de notre maître et pour le nôtre , marcher aux ennemis. Si Dieu nous favorise , nous lui en rendrons grâces ; si nous avons du dessous , sa volonté soit faite. Quand à moi , ne doutez pas que je n'aimasse mieux mourir que de la perdre , et si Dieu l'ordonne ainsi , les ennemis seront bien lâches s'ils m'épargnent , car je ne les épargnerai pas. Donnez-moi à présent vos avis , et je les suivrai. Chabannes parla le premier , et opina pour la bataille , et plus tôt que plus tard. Tous les autres chefs l'appuyèrent , L'autrec , le grand-écuyer (4) , le grand sénéchal de Normandie , le seigneur de Crussol , Louis d'Ars , etc. Elle fut donc résolue pour le lendemain , qui étoit le jour de Pâques.

On commença par construire un pont sur

---

(4) Pierre d'Urfé , grand-bailli du Forez , d'une noble et ancienne maison , actuellement éteinte.

le canal dont nous avons parlé , pour y faire passer l'artillerie et les gens de pied, car pour la cavalerie il n'y avoit point d'embarras , le canal étoit guéable , et tous les bords aisés à gravir. Bayard fut d'avis que sans déplacer on réglât l'ordonnance de la bataille , afin que chacun sût sa place et son service , parce que , dit-il , tous les prisonniers que j'ai questionnés m'ont dit que la coutume des Espagnols est de ne faire qu'une seule troupe de leur infanterie , et d'en faire deux de leur cavalerie ; ainsi je crois qu'il est bon de nous régler là-dessus. Son avis fut reçu avec éloge , et tout de suite l'ordonnance fut réglée.

Il fut arrêté que les lansquenets, avec les gens de pied des capitaines Molard, Bonnet, Maugiron, baron de Grammont, Bardassan et autres, au nombre de six mille hommes marcheroient ensemble et ne feroient qu'un seul corps, qui auroit sur les ailes les deux mille Gascons du capitaine Odet d'Aydie et du cadet de Duras ; que tous ensemble iroient se poster à la portée du canon du camp des ennemis , ayant l'artillerie devant eux, et que l'on canonneroit les Espagnols pour les faire sortir de leur fort ; car c'étoit leur principale précaution que de se bien camper ; qu'après les gens de pied , et tout proche d'eux, le duc de Ferrare et Chabannes seroient à la tête de l'avant-garde, et avec eux les gentilshommes , au nombre de huit cents hommes d'armes , aux ordres du grand sénéchal , du grand-écuyer, de Humbercourt , la Crote-Daillon, Théodore Trivulce, et autres ;



et enfin , près et vis-à-vis d'eux , le duc de Nemours avec sa compagnie , son cousin Lantrec , d'Alègre , Louis d'Ars , Bayard , et quelques autres , faisant ensemble quatre cents hommes d'armes ; que l'infanterie italienne , au nombre d'environ quatre mille , resteroit en deçà du canal à la garde des bagages , de crainte que ceux de Ravenne ne vissent à faire quelques sorties. Cette infanterie étoit aux ordres des comtes Nicolas et François Scotti , de Plaisance , du marquis Malaspina , et des autres officiers de la même nation. Il fut décidé que le bâtard du Fay seroit chef de tous les liguidons , et qu'il garderoit le pont jusqu'à nouvel ordre.

Dès que le jour parut , les lansquenets passèrent les premiers ; mais le capitaine Molard , jaloux de l'honneur de les prévenir , cria à sa troupe : Comment ! mes amis , sera-t-il dit que les lansquenets auront vu les ennemis avant nous ? J'aimerois mieux qu'il m'en coûtât un œil. Aussitôt il se mit dans l'eau , et , suivi de tous les siens , qui en avoient jusqu'à la ceinture , ils passèrent , tout chaussés et tout vêtus , jusqu'à l'autre bord , et y furent avant les lansquenets , après lesquels on passa l'artillerie ; et on la mit en tête des gens de pied rangés en bataille ; ensuite passa l'infanterie avec le corps des hommes d'armes.

Pendant cette marche , il arriva un fait singulier : le duc de Nemours , armé de toutes pièces et couvert d'un magnifique ajustement aux armes de Foix et de Navarre , étant

sorti de chez lui de bon matin, remarqua que le soleil se levait rouge comme du sang ; il le fit observer à ceux qui l'accompagnoient , parmi lesquels étoit un gentilhomme très-familier avec lui, nommé Hautbourdin , homme à bon mots, qui lui dit : Savez-vous, monseigneur, quel signe c'est là? c'est qu'il mourra aujourd'hui quelque grand prince ou capitaine ; il faut que ce soit vous ou le vice-roi de Naples. Le duc en rit, comme il faisoit toujours des saillies de Hautbourdin ; ensuite il s'avança pour voir défiler son armée, qui faisoit grande diligence. Bayard, qui étoit auprès de lui, l'engagea à se promener le long du canal avec les seigneurs de Lautrec, d'Alègre, et quelques autres, au nombre d'une vingtaine. Ils virent de loin le mouvement du camp des espagnols qui se formoient en bataille, voyant bien qu'elle étoit inévitable ce jour-là. Le duc dit à Bayard : Nous voilà bien à leur portée, s'ils avoient là des arquebusiers embusqués, ils nous choisiroient à leur aise. Dans le moment, ils aperçurent une troupe de vingt ou trente cavaliers espagnols, entre lesquels étoit le général de la cavalerie, dom Pedro de Pas. Bayard s'avança vers eux, les salua et leur dit : Seigneurs, vous vous promenez comme nous, en attendant que la partie commence ; je vous prie qu'il ne soit point tiré d'arquebusade de votre côté, et je vous promets qu'il n'en sera point tiré du nôtre ; ce qui fut accordé. Ensuite dom Pedro l'ayant prié de se nommer, et Bayard l'ayant fait, cet espagnol, instruit

de la gloire qu'il s'étoit acquise au royaume de Naples, lui dit de fort bonne grace : Seigneur de Bayard, encore que votre arrivée au camp des Français ne soit pas pour nous un sujet de joie, et qu'au contraire nous l'estimions renforcé autant que de deux mille hommes, je n'en suis pas moins ravi de vous voir, et plutôt à Dieu qu'il y eût une bonne paix entre nos rois, je vous ferois connoître l'estime que je fais de vous, et combien je devrois être de vos amis. Le chevalier lui rendit sa civilité avec sa modestie ordinaire. Après quoi dom Pedro lui demanda qui étoit ce seigneur si magnifiquement armé, à qui tout le monde portoit tant de respect : C'est, dit Bayard, notre général, le duc de Nemours, frère de votre reine. A peine eut-il parlé, que cet Espagnol et tous les siens s'avancèrent vers le duc, mirent pied à terre et lui présentèrent leurs hommages ; l'assurant que sauf le service du roi leur maître, ils feroient toute leur vie profession d'être ses serviteurs. Le duc reçut très bien leur compliment, et après quelques propos, on se sépara pour aller chacun à son devoir.

Les Français, en marchant, aperçurent l'avant-garde ennemie, commandée par Fabrice Colonne, en belle vue et en belle portée. Bayard et d'Alègre le firent remarquer au duc de Nemours : Voyez-vous, lui dirent ils, cette belle troupe de gens de cheval ? Si nous avions ici seulement deux pièces d'artillerie, nous l'entamerions bien aisément. D'Alègre alla lui-même faire avancer un canon et une longue

coulevrine, dont on tira si vigoureusement et si dru sur la troupe ennemie , qu'il y eut dans un moment trois cents hommes d'armes par terre; et leur chef, le seigneur Fabrice, avoua depuis, étant prisonnier à Ferrare, qu'un seul coup lui en avoit emporté trente-trois. Les Espagnols étoient tout effrayés, ne sachant d'où venoient les coups qui les accabloient. Leur général leur avoit expressément commandé de ne point quitter leur poste , jusqu'à ce que les Français allassent les y attaquer ; mais force leur fut de l'abandonner , malgré leur commandant , à qui il disoient en leur langue : *Corps de Dieu! nous allons combattre des hommes , et le Ciel nous écrase.*

Cependant du côté du camp espagnol , qui étoit extrêmement fort , et couvert d'un bon fossé, l'artillerie avoit commencé à jouer. Derrière le fossé , tous les gens de pied , pour se garantir de celle des Français , étoient couchés sur le ventre ; la leur , qui étoit devant eux , consistoit en vingt pièces , tant canons que coulevrines, et environ deux cents arquebuses à croc , et entre chacune une espèce de petite charrette à roues , chargée de fers tranchans , en manière de faux , pour faire rouler dans les gens de pied français qui se seroient avancé. Sur l'aile étoit Fabrice Colonne , avec l'avant-garde , composée de huit cents hommes d'armes ; un peu plus haut , étoit le corps de bataille, commandé par dom Raymond de Cardonné , qui avoit plus de quatre cents hommes d'armes , et encore tout près de lui étoient deux mille Italiens , commandés par Ramas-

sot. Mais quant à leur gendarmerie , on n'en avoit jamais vu de plus belle ni de plus leste.

Sitôt que le duc de Nemours eut passé le canal , il ordonna que tous marchassent malgré le feu des ennemis , qui tiroient dans l'infanterie française comme dans un but , et en avoient déjà tué plus de deux mille avant que le combat fût engagé , entr'autres quatre capitaines qui furent bien regrettés , Jarses , le Hérisson , Molard et Philippes de Friberg , tous braves hommes , pleins de courage et d'expérience , Cependant , malgré le feu des Espagnols , les Français ne s'alentissoient pas , et marchaient en avant. D'un autre côté , l'avant-garde , commandée par Fabrice Colonne , débusquée de son fort , comme nous avons vu , se mit en plaine pour combattre , et marcha droit au corps de bataille où étoit le duc de Nemours avec quelque peu de gendarmerie. Les Français de ce corps , glorieux de commencer l'attaque , fondirent tête baissée sur les ennemis , qui se partagèrent en deux troupes , pensant les envelopper. Bayard s'en aperçut d'abord , et conseilla au duc de se partager de même en deux , ce qui fut fait à l'instant. Alors les Espagnols se mirent à crier de toutes leurs forces : *España ! San-Jago ! à os cavallos !* et fondirent sur les Français , ne visant qu'à tuer les chevaux ; mais ils furent reçus avec pareille fureur chez les Français , qui crioient : *France ! France ! aux chevaux !* et qui comme eux visoient à les démonter , suivant le proverbe , *Moerto et cavallos , perdido l'homme-d'armas*. Il ne s'est

peut-être jamais vu de combat plus acharné et plus furieux que celui qui se donna là, et qui dura plus d'une heure et demie. Les deux partis étoient obligés de s'arrêter pour reprendre haleine; puis ils recommençoient plus vivement qu'auparavant, avec leur cris ordinaires : les Espagnols étoient de moitié plus nombreux que les Français (5).

Le seigneur d'Alègre, voyant la victoire se balancer, courut à l'avant-garde, et cria à la bande du seigneur de la Marck, qu'il rencontra la première, et qui se distinguoit par ses couleurs de blanc et noir : *A moi blanc et noir, et les archers de la garde*. Le duc de Ferrare et Chabannes, jugeant qu'il ne les appelloit passans un pressant besoin, firent marcher leurs gens à bride abattue vers le duc de Nemours, lequel déjà peu à peu avoit fait reculer les Espagnols, à qui ce rafraîchissement fut bien funeste, car ces archers de la garde portoient à l'arçon de la selle des petites haches qui leur servoient à dresser leurs tentes; ils les mirent en œuvre, et en portèrent de si rudes coups sur l'armet des Espagnols, qu'ils abattoient autant d'hommes qu'ils en touchoient. A la fin ils forcèrent les ennemis d'abandonner le camp, laissant entre les deux fossés trois à quatre cents hommes d'armes sur la place, outre plusieurs seigneurs napolitains faits prisonniers, et qui

---

(5) L'armée d'Espagne étoit de vingt mille hommes, et celle de France de quinze mille quatre cents, suivant un état conservé à la chambre des comptes de Grenoble; mais on a vu qu'il en étoit resté quatre mille à la garde des bagages.

eurent la vie sauve. Chacun alors se mit à la poursuite , et Bayard voyant le duc de Nemours tout couvert de sang , et de la cervelle d'un de ses hommes d'armes tué à son côté , le crut blessé , et le lui demanda. Non , dit le duc , mais j'en ai blessé d'autres. Dieu soit loué , reprit-il , la bataille est à vous ; vous vous êtes aujourd'hui couvert de gloire , mais demeurez ici , rassemblez vos gendarmes , et ne souffrez point que l'on se mette au pillage , il n'en est pas encore temps ; le capitaine Louis d'Ars et moi , nous allons suivre les fuyards , et les empêcher de se retirer devant leurs gens de pied ; mais ne partez pas d'ici que lui ou moi ne venions vous chercher. Le duc le promit ; mais il fit le contraire , et le paya de sa vie , par un événement qui mérite bien d'être détaillé.

On a vu qu'au commencement de l'action , les gens de pied espagnols étoient couchés sur le ventre pour se dérober au feu de l'artillerie française , et que leur fort étoit tel qu'on ne les voyoit point , en sorte qu'il y avoit grand danger à les y attaquer ; or , les Français n'en étoient éloignés que de deux longueurs de pique. Il fut donc ordonné aux deux mille Gascons d'aller , malgré le péril , les prendre en queue et leur lâcher leurs traits pour les forcer à se lever. Le capitaine Odet et le cadet de Duras s'y préparèrent ; mais ils remontrèrent qu'ils avoient besoin de quelques piquiers pour les soutenir , en cas que leurs gens de pied , ayant lâché leurs traits , fussent chargés par quelques

enseignes d'Espagnols. Il fut ordonné au seigneur de Moncaure d'aller les soutenir avec mille Picards qu'il commandoit. Les archers lâchèrent leurs traits, et tuèrent un grand nombre d'Espagnols, ce qui obligea les autres à se lever et à se former en bataille; mais aussitôt parurent derrière eux deux enseignes de mille à douze cents hommes, qui fondirent sur les Gascons et les rompirent (soit que ce fût leur faute ou celle des Picards), tuèrent le seigneur de Moncaure, le lieutenant du capitaine Odet; celui du cadet de Duras, et beaucoup d'autres très-bons officiers. Les Espagnols en firent de grands cris de joie, comme s'ils eussent gagné la bataille, quoique leur défaite fût déjà décidée, et les deux enseignes ne retournèrent plus en arrière, mais prirent le chemin de Ravenne, marchant quatre à quatre le long de la chaussée du canal. Il faut les quitter un moment et reprendre la suite de l'attaque des Gascons.

Les Espagnols debout s'avancèrent sur le bord de leur fossé, où les Français les assaillirent avec une hardiesse incroyable; mais ils furent reçus à coups d'arquebuses, qui leur tuèrent bien du monde, ent'autres ce fameux capitaine Jacob, dont il a été fait ci-devant mention très-honorable; il reçut un coup de feu au travers du corps, qui ne lui laissa que le tems de dire à ses camarades, en sa langue: *Amis servez le roi aussi bien qu'il nous traite*; et il tomba mort. Il avoit amené avec lui un capitaine nommé Fabian, l'un des plus grands, des plus beaux et des plus forts hommes que



l'on pût voir, lequel, voyant son bon ami et son commandant tué, ne voulut plus vivre que pour le venger, et fit un coup de force et de hardiesse sans exemple. Il se précipita au milieu des piques des Espagnols, tenant la sienne en travers, et leur fit baisser leur fer jusqu'à terre; où il les contint par la seule force de ses bras, et par-là donna lieu aux français de sauter le fossé, ce qui ne fut pas sans grand carnage de chaque côté; car on ne vit jamais si belle défense que celle des Espagnols à cette attaque. Les français y perdirent le baron de Grammont, les seigneurs de Maugiron et de Bardassan, qui y avoient fait des prodiges; le capitaine Bonnet y reçut un coup de pique dans le front, où le fer resta. Enfin, la perte des français fut grande, moins par le nombre, que par la qualité et le mérite des morts; mais du côté des espagnols ce fut bien autre chose; car, pendant qu'ils soutenoient l'attaque du fossé dont nous parlons, les gendarmes de l'avant-garde française les prirent en flanc, les mirent en déroute, et n'en laissèrent pas échapper un seul, sinon le général don Pedro de Navarre (6), et quelques autres principaux officiers que l'on fit prisonniers.

Pour revenir à ces deux enseignes, que l'on a vu prendre le chemin de Ravenne et suivre la chaussée du canal, voici ce qui en arriva, et le

---

(6) Ce fut un soldat de fortune, que son mérite et ses talens avancèrent aux premières dignités militaires. On tient qu'il fut le premier inventeur des mines. Il passa du service d'Espagne à celui de France, sous François I.

plus grand malheur que la France pût éprouver pour lors : Le duc de Nemours , resté au poste où Bayard lui avoit instamment recommandé d'attendre des nouvelles de l'action , aperçut ces deux enseignes qui se retiroient , pendant que quelques-uns des Gascons défaits fuyoient de son côté , et il demanda ce que c'étoit. Un des fuyards lui répondit : Ce sont des espagnols qui nous ont défaits. Le prince , pensant que toute son infanterie étoit en déroute , sans regarder s'il étoit bien accompagné ou non , s'alla jeter en désespéré sur cette chaussée , ayant quatorze ou quinze hommes seulement avec lui. Pour comble de malheur , les espagnols avoient rechargé quelques arquebuses qu'ils tirèrent sur lui et sur son escorte , puis fondirent sur eux à grands coups de piques ; les français ne pouvoient aisément se remuer , tant parce que la chaussée étoit étroite , que parce qu'elle étoit bornée d'un côté par le canal et de l'autre par un fossé très-profond. Tous ceux de l'escorte furent tués , ou jetés les uns dans l'eau , les autres dans le fossé. Le cheval du prince eut les jarrets coupés et tomba , ce qui le força de se mettre à pied et de faire avec sa seule épée plus d'exploits que jamais héros n'en fit avant lui. Il fut vigoureusement secondé par son cousin Lantrec , qui crioit aux espagnols : *Ne le tuez pas ! c'est notre général , c'est le frère de votre reine.* Malgré ses eris , ils l'achevèrent , lui ayant donné tant de coups qu'il en avoit quatorze ou quinze dans le visage seulement.

Vivarotz , fils du seigneur d'Alègre , fut noyé dans le fossé , et le père avoit déjà été tué à la défaite des gens de pieds. Le seigneur de Lautrec et quelques autres restèrent pour morts sur la place , après quoi les Espagnols se sauvèrent le long de la même chaussée , qui avoit près de dix milles de longueur. A moitié chemin ils rencontrèrent Bayard , qui revenoit de la poursuite des fuyards , avec une quarantaine d'hommes , si fatigués qu'ils ne se pouvoient soutenir , non plus que leurs chevaux. Cependant il se mit en devoir de les charger ; mais un de leurs chefs s'avança hors des rangs et lui dit : Que voulez-vous faire , seigneur ? vous voyez bien que vous n'avez pas assez de monde pour nous combattre ; vous avez gagné la bataille , tous nos hommes y ont perdu la vie , et ce n'est que par miracle que nous en sommes échappés ; contentez-vous de l'honneur de la victoire , et nous laisser passer. Bayard s'y accorda , à la charge qu'on lui remettrait les enseignes : les Espagnols les rendirent , puis lui donnèrent passage au milieu de leur troupe , et continuèrent leur chemin. Hélas ! s'il eût su leur dernier exploit , et que le duc de Nemours venoit de mourir de leurs coups , il ne leur eût pas fait si bonne composition , et seroit plutôt mort mille fois , que de ne le pas venger.

Durant la bataille , et avant la déroute totale des Espagnols , le vice-roi , dom Raymond de Cardonne , s'étoit enfui avec trois cents hommes d'armes , et Ramassot avec ses

deux mille piétons italiens; ce fut tout ce qui s'en échappa: tout le reste fut tué ou pris. La bataille avoit commencé à huit heures du matin, et il en étoit quatre de relevée quand Bayard et les autres couréurs revinrent au camp. La nouvelle de la mort du duc de Nemours y étoit déjà répandue, et la consternation, les cris et les pleurs étoient tels, que deux mille hommes de troupes fraîches auroient eu bon marché de toute l'armée, outre que tous étoient excédés de lassitude. Le corps du prince fut apporté en son logis par ses gentilshommes, et là les cris et les gémissemens recommencèrent, et ne cessèrent de long-temps, tant ce prince, le plus accompli de son siècle, avoit su gagner l'amitié, la confiance et le cœur de toute son armée, des grands et des petits.

Enfin, on peut dire de cette bataille de Ravenne, que peut-être il n'y en avoit jamais eu de si cruelle, ni de plus meurtrière, et que de part et d'autre on s'y battit avec un acharnement dont l'histoire fournit peu d'exemples.

Si les Espagnols y perdirent beaucoup de monde étant, comme on la vu, presque du double plus nombreux que les Français, et presque tous y étant restés, il faut aussi convenir que la perte fut bien grande du côté des Français, par le nombre des bons officiers qui y périrent. La plus grande perte fut celle de cet incomparable duc de Nemours, en qui la nature avoit réuni toutes les vertus humaines, et qui, s'il eût vécu, étoit destiné à être roi

de Naples; mais Dieu en disposa à sa volonté. Avec lui moururent dans cette cruelle journée le brave d'Alègre et son fils Vivarotz, la Crompte-Daillon, le lieutenant de Humbercourt, les capitaines Mōlard, Jacob, de Friberg, Mangiron, le baron de Grammont., Bardassan. et bien d'autres; environ trois mille hommes de pied; quatre-vingts hommes d'armes des ordonnances du roi, sept gentils-hommes de sa maison, et neuf archers de sa garde, et tout ce qui ne mourut pas, la plupart étoient blessés.

Du côté des espagnols, il périt vingt capitaines de gens de pied, et près de dix mille hommes à leurs ordres; de leur cavalerie, plus de trente capitaines ou porte-enseignes, avec huit cents hommes d'armes, outre dom Menaldo de Cardonne, dom Pedro d'Acugna, grand-prieur de Messine, dom Diégo de Quiñonès, et les capitaines Alvarado et Alphonse de Stella. Le général de leur infanterie, dom Pedro de Navarre, y fut fait prisonnier, avec dom Jean de Cardonne, les marquis de Licite, de la Padule et de Pescaire, le duc de Trayette, les comtes de Conches et de Pepoli, le cardinal de Médicis, légat du pape, et plus de cent autres seigneurs ou capitaines. Toute l'artillerie, les arquebuses et les bagages y restèrent; enfin, de plus de vingt mille hommes qu'ils étoient, seize mille furent tués ou pris. Le seigneur Marc-Antoine Colonne eut le bonheur de se retirer dans la citadelle de Ravenne, qui étoit forte et de bonne défense.

Le lendemain la ville fut pillée par les lansquenets et les gens de pied français, malgré les défenses qui en avoient été faites ; ce fut par la faute du capitaine Jacquin Caumont , qui vérifia l'horoscope de l'astrologue de Carpi ; car Chabannes , devenu chef de l'armée , le fit pendre.

Cette journée de Ravenne auroit eu de grandes suites , sans la mort du duc de Nemours , et les français auroient sans doute profité de leur victoire ; mais ce malheur , joint aux nouvelles que leur donnoit sans cesse le seigneur Trivulce , que les Vénitiens et les Suisses menaçoient le duché de Milan, et que d'un autre côté l'empereur commençoit à se remuer pour déclarer la guerre au roi , les déterminâ à prendre la route du Milanais.

---

*Lettre du chevalier Bayard à Laurent Allemand,  
son oncle , sur la bataille de Ravenne.*

MONSIEUR,

Si très-humblement que faire puis à votre bonne grace me recommande.

Depuis que dernièrement vous ai écrit, avons eu, comme jâ avez pu savoir, la bataille contre nos ennemis. Mais pour vous en avertir bien au long, la chose fut telle. C'est que notre armée vint loger auprès de cette ville de Ravenne, nos ennemis y furent aussitôt que nous, afin de donner cœur à ladite ville ; et au moyen, tant d'ancunes nouvelles qui couroient chaque jour de la descente des Suisses, qu'aussi la faute de vivres qu'avions en notre camp, monsieur de Nemours se délibéra de donner bataille ; et dimanche dernier passa une petite rivière, qui étoit entre nosdits ennemis et nous. Si les vinsmes rencontrer ; ils marchèrent en très-bel ordre, et étoient plus de 1700 hommes d'armes les plus gorgias (les plus fiers) et triomphants qu'on vit jamais ; et bien 14000 de pied, aussi gentils galans

qu'on sauroit dire. Si vinrent environ mille hommes d'armes des leurs, comme gens désespérés de ce que notre artillerie, les effoloit, ruer sur notre bataille, en laquelle étoit monsieur de Nemours en personne, sa compagnie, celle de monsieur de Lorraine, de monsieur d'Ars, et autres, jusqu'au nombre de 400 hommes d'armes, ou environ, qui reçurent lesdits ennemis de si grand cœur qu'on ne vit jamais mieux combattre. Entre notre avant-garde, qui étoit de mille hommes d'armes, et nous, il y avoit de grands fossés, et aussi elle avoit affaire ailleurs que nous pouvoir secourir. Si convint à ladite bataille de porter le faix desdits mille hommes d'armes des ennemis, ou environ. « En cet endroit, monsieur de Nemours » rompit sa lance, et perça un homme d'armes des leurs, » tout au trayers, et demi-brassée davantage ». Si furent lesdits mille hommes d'armes défaits et mis en fuite; et ainsi que leur donnions la chasse, vîmes rencontrer leurs gens de pied auprès de leur artillerie avec cinq ou six cents hommes d'armes qui s'y étoient parqués; et audevant d'eux avoient mis des charrettes à deux roues, sur lesquelles il y avoit un grand fer à deux ailes, de la longueur de deux ou trois brassées, et étoient nos gens de pied combattus main à main. Leursdits gens de pied avoient tant d'arquebuses, que quand ce vint à l'aborder, ils tuèrent quasi tous nos capitaines de gens de pied, en voie d'ébranler et tourner le dos. Mais ils furent si bien secourus des gens d'armes, qu'après bien combattre, nosdits ennemis furent défaits, perdirent leur artillerie, et sept ou huit cents hommes d'armes, qui leur furent tués, et la plupart de leurs capitaines, avec sept ou huit mille hommes de pied. Et ne sait-on point qu'il se soit sauvé aucun capitaine que le vice-roi, car nous avons prisonniers le seigneur Fabrice Colonne, le cardinal de Médicis, légat du pape, Petro Navarre, le marquis de Pesquierre, le marquis de Padule, le fils de prince de Melfe, dom Jean de Cardonne, le fils du marquis de Bélonde, et d'autres dont je ne sais les noms; ceux qui se sauvèrent furent chassés huit ou dix milles, et s'en vont par les montagnes écartés; et encore dit-on que les villains (paysans) les ont mis en pièces.

Monsieur, si le roi a gagné la bataille, je vous jure que les pauvres gentilshommes l'ont bien perdue : car ainsi que nous donnions la chasse, monsieur de Nemours vint trouver quelques gens de pied qui se rallioient, si voulut donner dedans : mais le gentil prince se trouva si mal accompagné qu'il y fut tué; dont de toutes les déplaisances « et deuils qui furent jamais faits, ne fut pareil que celui

» qu'on a démené et qu'on démène encore en notre camp !  
 » car il semble que nous ayons perdu la bataille. Bien vous  
 » promets-je, monsieur, que c'est le plus grand dommage  
 » que de prince qui mourût de cent ans à : et s'il eût vécu  
 » âge d'homme, il eût fait des choses que oncques prince  
 » ne fit. Et peuvent bien dire, les soldats, qu'ils ont perdu  
 » leur père : et de moi, monsieur, je ne saurois vivre  
 » qu'en mélancolie, car j'ai tant perdu que je ne le saurois  
 » écrire. »

En d'autres lieux furent tués monsieur d'Alègre et son fils, monsieur de Molard, six capitaines allemands et le capitaine Jacob, leur colonel, le capitaine Maugiron, le baron de Grand-Mont, et plus de deux cents gentils-hommes de nom et tous d'estime : sans plus de deux mille homme de pied des nôtres ; et vous assure que de cent ans le royaume de France ne recouvrera la perte qu'il a faite.

Hier matin fut amené le corps de feu Monsieur à Milan, avec deux cents hommes d'armes, au plus grand honneur qu'on a su aviser : car on porte devant lui dix-huit ou vingt enseignes les plus triomphantes qu'on vit jamais, qui ont été en cette bataille gagnées. Il demeurera à Milan jusqu'à ce que le roi ait mandé s'il veut qu'il soit porté en France ou non.

Monsieur, notre armée s'en va temporisant par cette Romagne, prenant toutes les villes pour le concile (de Pise). Ils ne se font point prier d'eux rendre, au moyen de ce qu'ils ont peur d'être pillés, comme a été cette ville de Ravenne, en laquelle n'est rien demeuré. Et ne bougerons de ce quartier, que le roi n'ait mandé ce qu'il veut que son armée fasse.

Monsieur touchant le frère du Poste, dont vous m'avez écrit, incontinent que l'enverrez, il n'y aura point de faute que je ne le pourvoie. Puisque ceci est dépêché, je crois qu'aurons abstinence de guerres : toutefois les Suisses font quelque bruit toujours ; mais quand ils sauront cette défaite, peut-être ils mettront quelque peu d'eau en leur vin. Incontinent que les choses seront un peu appaisées, je vous irai voir. Priant Dieu, monsieur, qu'il vous donne très-honne vie et longue. Ecrit au camp de Ravenne, ce 14 jour d'Avril. Votre très-humble serviteur,

BAYARD.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.



# SOMMAIRE

## DU LIVRE SIXIÈME.

**Funérailles du duc de Nemours.** Chabannes devient chef de l'armée Trait de la haine de Jules II contre les Français. Le cardinal de Médicis est délivré. Les Vénitiens et les Suisses entrent dans le Milanaïs Les Français se retirent à Pavie. Ils sont poursuivis. Malheur qui leur arrive. Bayard est blessé dangereusement. Il se rend à Grenoble. Réception qu'on lui fait ; tombe malade à l'extrémité. Sa piété ; sa convalescence. Galanterie de Bayard , suivie d'un beau trait de générosité. Bayard prend un château par stratagème. Les lansquenets refusent d'aller à l'assaut. Le château est pris d'assaut, et la garnison passée au fil de l'épée. Demande insolente des lansquenets. La suite qu'elle eut. Plaisante histoire d'un lansquenet. Mort de Jules II. Le cardinal de Médicis lui succède. Grand trait de l'amour paternel. Henri VIII , roi d'Angleterre, fait une descente en Picardie. Il assiège Téroüenne, qui manque de vivres et de munitions. Bayard veut enlever ce roi. Il en est empêché. Henri est joint par l'empereur Maximilien. Louis XII se rend à Amiens. Journée des Epérons. Le duc de Longueville y est fait prisonnier. Bayard contient seul un corps d'ennemis. Sa présence d'esprit. Il se rend prisonnier. Plaisante question sur sa rançon. Accueil gracieux que l'empereur lui fait. Il justifie la fuite des Français. L'empereur décide qu'il n'est pas prisonnier. Conditions de sa liberté. Belle réponse qu'il fait à Henri. Reddition de Téroüenne. La capitulation est mal exécutée. Les Anglais prennent Tournai. Les Suisses descendent en Bourgogne. Ils assiègent Dijon. Grand Trait de sagesse de Louis de la Trémouille. Les Suisses se retirent avec des otages. Louis XII va à Blois. Mort de la reine Anne. Son éloge. Sa fille aînée épouse le comte d'Angoulême. Le roi se remarie. Sa mort.

François I parvient à la couronne ; médite la conquête de Milan ; y envoie Bayard , avec qualité de lieutenant-général en Dauphiné. Exploits de Bayard en Lombardie. Il enlève Prosper. Colonne. Les Français font un grand butin. Le roi passe les Alpes. Le duc de Savoie le reçoit à Turin. Méchanceté du cardinal de Sion. Les Suisses attaquent l'armée de France ; ils sont mis en déroute. Le roi court risque de la vie. Bayard se tire d'un grand danger. Les Suisses reviennent à la charge et sont totalement défaites. Mort de plusieurs seigneurs français. Le roi reçoit de Bayard l'ordre de chevalerie. Reddition de Milan et du

## S O M M A I R E.

château. Le roi retourne en France. Bayard armé chevalier le fils du duc de Bourbon. Mort de Ferdinand , roi d'Aragon , et de Jean d'Albret , roi de Navarre. L'empereur entre dans le Milanais et s'en retourne. Sa mort. Son successeur. Naissance du dauphin. Le seigneur de Sedan déclare la guerre à Charles-Quint. Les forces de Charles son suspectes au roi. Stratagème pour surprendre François I. Charles prend Mouzon. Alarme du roi pour la Champagne. Sa confiance en Bayard. Il l'envoie à Mézières. Conduite de Bayard. Sa générosité. Son discours à la garnison. Le siège est mis devant Mézières. Bayard est sommé de rendre la place. Sa réponse. Eloge de Bayard par un officier ennemi. La ville est canonnée vigoureusement. Stratagème de Bayard et son succès. Il met la division chez les ennemis. Étonnement du comte de Nassau. Réponse dure du général Sickengen. Ils sont près d'en venir aux mains. Ils lèvent le siège. Satisfaction du roi , et la réponse qu'il fait à Bayard. Il lui donne l'ordre de Saint-Michel et cent hommes d'armes. Reconnoissance des habitans de Mézières envers Bayard. Honneurs qu'il reçoit à Paris , et de la part du parlement. Réception qu'on lui fait en Dauphiné. Le roi l'envoie à Gènes , et de là dans le Milanais. Disgrace de l'armée française. Bayard retourne à Grenoble , où il trouve la peste. Ses soins et ses libéralités font cesser ce fléau. Le connétable de Bourbon quitte le service du roi. Bonnivet est fait général du Milanais. Bayard prend Lodi. Bonnivet lui donne une commission dangereuse , et lui manque de parole. Soupçons de Bayard , qui est surpris par les Espagnols. Il leur échappe avec sa troupe. Bonnivet , blessé , charge Bayard de la retraite. Bayard est blessé à mort et ne perd pas courage. Ses beaux sentimens ; charge d'Alègre de ses adieux au roi et aux princes. Douleur des Français en le quittant. Grandeur d'ame du marquis de Pescaire. Belles paroles de Bayard au connétable de Bourbon. Sa mort. Honneurs que lui rendent les ennemis. Regrets du roi. Honneurs que le duc de Savoie fait rendre à son corps. Deuil général en Dauphiné. Sa sépulture. Son éloge.

## LIVRE SIXIÈME

---

**Q**UAND toute l'armée fut arrivée dans le duché de Milan, on commença par rendre les derniers devoirs au duc de Nemours, ce qui se fit avec plus de pompe et d'appareil qu'on en eût encore fait aux obsèques des rois. Il s'y trouva plus de dix mille hommes en deuil, la plupart à cheval; quarante enseignes prises sur les ennemis précédoient le cercueil, traînant à terre; ensuite ses enseignes et son guidon, et il fut déposé dans l'église du Dôme, qui est la métropole, honore des larmes et des regrets de tous les assistans.

Les capitaines assemblés, après la cérémonie faite, déférèrent le commandement au seigneur de la Palisse, Jacques de Chabannes, tant comme le plus ancien et comme très-digne de cet honneur, que parce que le seigneur de Lautrec, blessé à mort, avoit été transféré à Ferrare, où le duc et la duchesse lui donnèrent tous leurs soins, et eurent la satisfaction de le voir recouvrer sa santé.

Le pape Jules II, toujours ennemi déclaré de la France, ne fut pas content qu'il n'eût fait déclarer l'empereur contre le roi; il l'engagea à ordonner à ses lansquenets, pour le peu qu'il en eût échappé à bataille de Ravenne, de s'en retourner. Ses ordres, adressés à leur commandant, frère du défunt capitaine Jacob, étoient si précis, qu'il fallut obéir, et le plus grand nombre quitta l'armée française, où il

n'en resta que sept à huit cents, lesquels furent retenus par un jeune capitaine qui, n'ayant rien à perdre en Allemagne, s'attacha au service du roi.

Le cardinal de Médicis, fait prisonnier à la bataille de Ravenne, étoit sur le point d'être envoyé en France, où on l'auroit gardé longtemps, lorsqu'il eut le bonheur d'être délivré par un parti des gens du pape, commandés par Mathieu de Beccaria, qui lui rendit un grand service ; car sans lui il n'auroit jamais porté ni la tiare, ni le nom de Léon X.

La crainte que les Français avoient des Vénitiens et des Suisses, ne se trouva que trop bien fondée ; ces derniers ne tardèrent pas à descendre dans le Milanais en grand nombre et renforcés des troupes du pape. L'armée française étoit trop fatiguée et trop diminuée pour leur tenir tête. On leur disputa assez bien quelques passages ; mais enfin il fallut céder au nombre et se retirer à Pavie, où l'on espéroit se maintenir. Les Français n'y furent pas deux jours, que, quelque diligence qu'ils eussent faite à barricader et fortifier les portes, les Suisses y entrèrent (on n'a jamais su par quel moyen), et gagnèrent la grande place, où l'alarme fut bientôt mise. Le capitaine Louis d'Ars, qui en avoit été fait gouverneur, s'y rendit promptement, et y fit des choses merveilleuses. Chabannes, Humbercourt le secondèrent, et sur-tout Bayard, qui s'y surpassa. Entr'autres faits, il arrêta tout court les Suisses, combattant toujours pendant plus de

deux heures , n'ayant avec lui que trente-six des siens ; et dans cet intervalle il eut deux chevaux tués sous lui.

C'étoit par son avis que les Français, en entrant dans la ville, avoient construits d'abord un pont de bateaux , quoiqu'il y en eût un de pierres, pour avoir en cas de malheur une retraite assurée. L'événement ne tarda pas à vérifier la sagesse de cette précaution ; car , dès que les Suisses eurent commencé leur attaque , on se mit à faire passer d'abord l'artillerie par ce pont , pour tout de suite y faire défilér l'armée. Pendant qu'on y travailloit, et que l'on se battoit encore sur la place , le capitaine Pierrepont , qui avoit l'œil au guet , vint avertir les Français , qu'au dessus de leur pont il arrivoit aux Suisses des troupes fraîches sur des petits bateaux chargés de dix hommes chacun ; que s'ils parvenoient à se réunir en troupe , ils s'empareroient du pont, envelopperoient les Français de toutes parts , et en auroient bon marché. Sur cet avis chacun prit le chemin du pont , où il y eut de part et d'autre bien des coups de donnés et du sang de répandu.

Cependant la cavalerie passa , et on laissa trois cents lansquenets pour la garde du pont. Mais cette journée étoit un de ces jours malheureux où les disgrâces semblent se succéder sans relâche : comme la dernière pièce d'artillerie passoit , qui étoit une longue coulevrine prise à Ravenne , elle enfonça la première barque , et par là coupa le chemin aux lansquenets , qui prirent la fuite et se sauvèrent

comme ils purent; il y en eut de tués, d'autres jetés dans le Tésin, et bien peu en échappèrent. Quand les Français furent tout passés, ils rompirent le pont, et arrêlèrent par ce moyen leurs poursuivans. Mais ils n'étoient pas encore quittes de leurs maux pour le jour. Bayard, resté le dernier, suivant sa coutume, pour faire rompre le pont, reçut un coup de fauconneau tiré de la ville, qui lui frappa l'épaule en passant et emporta toute la chair jusqu'à l'os. Ceux qui virent le coup, le crurent mort; mais lui, qui ne s'effrayoit jamais de rien, ne se déconcerta pas, et quoiqu'il sentît une douleur extrême, il rassura ses compagnons, en leur disant que ce n'étoit rien, aussi tranquillement que si, en effet, c'eût été peu de chose. Cependant le sang sortoit avec abondance, et on eut bien de la peine à l'étancher; mais ne se trouvant pas là de chirurgien, ses gens déchirèrent leurs chemises, d'autres mirent sur la plaie de la mousse d'arbre, enfin, on le mit le mieux que l'on put en état de suivre l'armée, qui se retira jusqu'à Alexandrie, où se trouva un pont fait par les soins du seigneur Tréodore Trivulce, lequel avoit pris exprès les devans. Elle n'y fit pas grand séjour, et fut bientôt obligée d'abandonner tout à fait la Lombardie, excepté les Citadelles de Milan, Crémone, Lugano et Lucarne, et quelques places ces dans la Valteline, avec la ville et le château de Bresse.

Cette armée, ou plutôt ce débris d'armée, repassa les Alpes, et se logea en différentes

garnisons. Bayard, quoique encore blessé, la suivit, et se rendit à Grenoble auprès de l'évêque son oncle, qui ne l'avoit pas vu depuis le jour qu'il le laissa entre les mains du duc de Savoie, en qualité de page. Il est inutile de dire avec quelle démonstration de joie il en fut reçu, et de satisfaction du renom qu'il s'étoit fait à la guerre, dans l'intervale de vingt-deux ans.

Il ne reçut pas moins de témoignages d'estime et d'admiration de la part de la noblesse; chacun s'empressoit à lui donner des fêtes; et tous, même les dames, se félicitoient de l'honneur qu'il faisoit à leur province. Il ne pouvoit pas être mieux que là pour se rétablir; cependant, soit par une suite de sa dernière blessure, soit par les grandes fatigues qu'il avoit essuyées pendant plusieurs campagnes de suite, il fut attaqué d'une fièvre continue, qui dura dix-sept jours, et le mit à l'extrémité. Quand il se vit en cet état, son regret n'étoit pas de mourir, mais de mourir dans un lit. Hélas, mon Dieu ! disoit-il, si c'étoit votre volonté de me retirer à vous, que ne m'avez-vous fait la grace de permettre que je mourusse aux pieds de cet incomparable duc de Nemours, avec mes braves compagnons ? Pourquoi ne l'avez-vous pas permis quand je fus blessé à l'assaut de Bresse ? J'aurois accepté la mort avec joie, à l'exemple de tous mes ancêtres, qui sont morts sur le champ de bataille. J'y ai tant de fois été exposé, je l'ai tant bravée, et en tant d'occasions périlleuses, d'assauts ou

d'escarmouches, n'en ai-je échappé que pour venir ici mourir dans un lit comme une femme ? Cependant , mon Dieu , que votre volonté soit accomplie ; toute ma confiance est dans votre miséricorde : js suis un grand pécheur ; mais j'espère que vous me pardonnierez mes fautes , et que vous accepterez le sacrifice de ma vie en expiation. Enfin , ses regrets et ses sentimens de piété étoient si touchans , que tous les assistans fondoient en larmes. Tant qu'il fut dans cet état , tout le monde de la ville , grands et petits , les nobles comme le peuple , l'évêque et le clergé , et jusqu'aux religieuses , étoient sans cesse en prières pour sa conservation ; enfin Dieu les exauça ; sa fièvre diminua peu-à-peu , et en huit ou dix jours le quitta tout-à-fait. Son rétablissement fut long ; mais avec le temps et les soins qu'on prit de lui , sa santé se rétablit entièrement , et assez bien pour qu'il donnât , pendant quelques mois qu'il passa encore à Grenoble , des fêtes aux dames , et pour qu'il en reçut.

Pendant cet intervalle , il lui arriva une aventure galante , que l'on verra ici avec plaisir , et d'autant plus que le héros ne s'y démentit point. Il étoit homme comme un autre , et sujet aux tentations ; un jour il lui en prit une d'avoir compagnie pour la nuit ; il s'adressa à son valet-de-chambre , et le chargea de lui trouver quelque jeune et jolie fille ; il me semble , disoit il , que je me porte bien , et que je m'en porterai encore mieux. Le domestique n'y perdit pas de temps , et chercha si bien ,



qu'il trouva une jeune fille extrêmement belle, dont la mère, veuve d'un gentilhomme, étoit si pauvre, que souvent le pain manquoit pour la mère et pour la fille. Cette femme eut bien de la peine à se résoudre, et encore plus à déterminer la demoiselle, qui enfin, rendue moins de gré que de force, fut livrée au valet-de-chambre, conduite secrètement chez Bayard, et enfermée dans un cabinet en attendant son retour. Dès qu'il fut arrivé, le valet lui annonça qu'il avoit fait la plus belle découverte du monde, et même que la fille étoit noble. Bayard se la fit amener, et la trouva belle comme un ange, mais les yeux tout bouffis des larmes qu'elle avoit versées et versoit encore. Qu'avez-vous, la belle enfant? lui dit-il: est-ce pour pleurer que vous êtes venue ici? Hélas, non, monseigneur! répondit-elle en se jetant à ses genoux; je ne sais que trop que ma mère m'a livrée à votre discrétion: cependant je vous assure que je suis vierge, et que je n'aurois jamais fait de faute si je n'y avois été contrainte par violence, comme je le suis. Plut à Dieu que je fusse morté avec honneur avant que de me voir entre vos mains; mais ma mère ne m'y a forcée que par misère, car nous mourons de faim. Là-dessus les sanglots redoublèrent plus fort qu'auparavant. Bayard attendri, et voyant tant de vertu dans cette jeune personne, lui dit: En vérité, ma chère demoiselle, je me garderai bien de combattre les beaux sentimens où je vous vois; j'ai toujours respecté la

vertu , et je la respecte surtout dans la noblesse ; rassurez-vous , et venez avec moi , je vais vous conduire dans une maison où votre honneur sera en sûreté. Ce a dit, il fit prendre un flambeau à son valet , et conduisit lui-même la jeune fille chez une dame de ses parentes , logée tout proche de lui.

Le lendemain matin , il envoya chercher la mère , à qui il fit les plus vifs reproches de s'être portée à un tel déshonneur, que de livrer sa fille ; surtout, disoit-il, étant de race noble l'une et l'autre , vous en êtes encore plus criminelle. La pauvre femme, toute effrayée, l'assura que sa fille étoit vierge, et que la faim et la misère étoient les seules causes de sa faute. Mais , dites-moi , repliqua Bayard , personne ne vous l'a-t-il encore demandée ? Un de nos voisins , répondit-elle, honnête homme et à son aise , m'en a parlé depuis peu de tems ; mais il me demande six cents florins et tout ce que je possède au monde n'en vaut pas la moitié. Et l'épouserait-il , repartit Bayard , si elle avoit cette somme ? Oui, monseigneur, très-certainement , reprit la veuve. Alors le chevalier se fit apporter un sac dont il tira trois cents écus qu'il lui donna , en disant : Voilà deux cents écus qui valent un peu plus de six cents florins , pour marier votre fille , et cent écus pour l'habiller ; ensuite il lui donna à elle-même cent autres écus , et chargea son valet-de-chambre d'avoir les yeux sur la conduite de la mère et de la fille , et de lui en rendre compte , jusqu'à ce que le mariage fût

**Fait** ; ce qui ne tarda que trois jours. La générosité de Bayard fut récompensée par la satisfaction qu'il eut d'avoir sauvé l'honneur d'une fille noble et vertueuse , et d'en avoir fait une femme exemplaire et respectable par sa conduite.

Après qu'il eut encore passé quelque temps en Dauphiné, fêté et chéri de tout le monde , le roi Louis XII envoya une armée en Guienne, aux ordres du duc de Longueville , pour recouvrer le royaume de Navarre , sur Ferdinand , roi d'Aragon , qui l'avoit depuis peu usurpé sur le roi Jean d'Albret , à qui il appartenoit par sa femme Catherine de Foix. Cette entreprise ne fut pas heureuse : l'armée ayant été long-temps dans les pays sans aucun succès , une partie commandée par Chabannes , fut forcée de repasser les Pyrénées avec le roi de Navarre. Peu après ils furent suivis de Bayard , conduisant un nombre de grosses pièces d'artillerie , avec un détachement qui , chemin faisant , s'empara de quelques petites forteresses , et vinrent enfin mettre le siège devant Pampelune. A quatre lieues de cette ville étoit un château dont la prise devenoit intéressante dans la circonstance , non que par lui même il fût d'une grande force , mais parce qu'il pouvoit s'y renfermer assez d'hommes pour secourir la ville , ou du moins inquiéter les assiégans. Le roi de Navarre et Chabannes prirent Bayard de se charger de s'en rendre maître , et il accepta la commission en homme qui n'avoit jamais

rien trouvé de difficile. Il prit avec lui sa compagnie , aussi bien disposée que lui , et composée de gens qui la plupart , comme nous l'avons déjà dit , avoient commandé ; il y joignit celle du capitaine Bonneval , autre excellent officier , un nombre d'aventuriers , environ huit cents lansquenets , et alla en plein jours droit à ce château. Il commença par envoyer un trompette sommer ceux qui y étoient de le remettre au roi de Navarre , à qui il appartenoit , les assurant qu'ils auroient vies et bagages saufs ; mais que s'ils étoient pris d'assaut , il n'y auroient quartier pour personne. Ceux du dedans étoient tous bons hommes de guerre , au nombre de cent Espagnols fort affectionnés à leur roi , et y avoient été mis par le duc de Naxara et l'Alcaïde de los Donzellès (1) , que Ferdinand avoit nommés , l'un vice-roi , l'autre lieutenant-général au royaume de Navarre. Leur réponse fut qu'ils garderoient la place , et ne la rendroient pas , et eux encore moins. Dès que cette réponse fut rapportée à Bayard , il fit dresser une batterie de quatre grosses pièces de canon , et battre en brèche sans relâche. Les assiégés , de leur part , avoit bon nombre d'arquebuses avec deux fauconneaux , et répondoient fort bien à l'artillerie française ; mais ils ne purent empêcher qu'en moins d'une heure la brèche ne se trouvât assez grande , quoique de difficile accès , parce qu'il falloit y monter.

---

(1) Dom Didago Fernand de Cardoue , l'un des plus braves et de meilleurs officiers espagnols de son temps.

Alors Bayard fit sonner à l'assaut, et commanda aux lansquenets de marcher et de faire leur devoir; mais il fallut, avant que de les résoudre, composer avec eux : ils lui firent dire par leur truchement que, suivant leur traité, quand une place étoit prise d'assaut, il leur appartenoit double paie; que s'il s'y accordoit ils iroient gaiement à la brèche; autrement non. Bayard ignoroit ce traité; cependant il leur promit que s'ils prenoient cette place d'assaut, ils seroient satisfaits de ce qu'ils demandôient. Mais ils entendirent sans doute qu'il falloit les payer d'avance, car pas un ne remua de sa place. Les aventuriers seuls marchèrent gaillardement, et trouvèrent qui parler; et s'ils savoient bien attaquer, ceux de dedans ne savoient pas moins se défendre. Bayard voyant qu'il s'étoit donné trois attaques sans succès, fit sonner la retraite, et ensuite tirer nombre de coups de canon, en apparence pour agrandir la brèche, mais pour donner le change aux assiégés : car il lui étoit venu dans l'esprit un de ces expédiens qui ne lui manquoient jamais dans l'occasion. Pour l'exécuter, il s'adressa à un de ses hommes d'armes dont il connoissoit la hardiesse et la bonne conduite, nommé de la Vergne, et lui dit : Compagnon, voulez-vous faire ici un bon coup; et dont je vous promets bonne récompense? Voyez-vous cette grosse tour, qui fait l'encoignure du château par derrière? Il faut que vous preniez avec vous trente ou quarante braves hommes, et pendant que je vais donner

assaut et occuper les ennemis à la brèche, **vous** conduirez vos hommes, munis d'échelles, pour y entrer; je suis sûr que vous n'y trouverez personne, et vous savez ce que vous aurez à faire. La Vergne étoit un homme au fait de la guerre, à qui il n'en fallut pas davantage; il comprit le projet et l'exécuta à merveille, pendant que Bayard faisoit donner l'assaut avec plus d'impétuosité que la première fois. Les assiégés étoient tout à la brèche, et furent étrangement surpris d'entendre crier derrière eux : *France ! France ! Navarre ! Navarre !* et de se voir chargés à dos par la Vergne et les siens, au nombre de cinquante. Ils voulurent cependant se mettre en défense; mais dans l'instant ils eurent sur les bras les assiégeans entrés par la brèche, qui les mirent tous en pièces, ou peu s'en fallut, et puis pillèrent la place. Bayard y laissa une petite garnison à la charge d'un gentilhomme appartenant au roi de Navarre; et comme il se disposoit à partir pour rejoindre le camp français, les lansquenets qui avoient refusé le service, et qui n'en avoient rendu aucun, eurent la hardiesse de lui demander par leur truchement la double paie qu'il leur avoit promise. La proposition l'irrita : Dites à vos coquins de lansquenets, répondit-il, que je leur ferai plutôt donner à chacun un licon pour les pendre; les lâches n'ont jamais voulu marcher à la brèche, et ils demandent la double paie ! j'en instruirai le duc de Suffolc, leur commandant, et le seigneur de Chabannes, pour les faire congédier :

ils ne valent pas les gourgandines du camp. Leur truchement leur ayant rendu cette réponse , ils commencèrent à murmurer tout haut , comme gens prêts à se révolter ; mais Bayard fit sonner l'étendard , et assembler ses aventuriers et ses gens d'armes , résolu de les exterminer jusqu'au dernier, s'ils faisoient le moindre mouvement: Ils prirent le bon parti , qui fut de se tranquilliser , et de s'en retourner avec les autres , au camp devant Pampelune.

Cette aventure , au lieu d'être sanglante , comme elle pouvoit l'être , se termina par une scène comique , dont le lecteur s'amusera volontiers.

Quand Bayard fut retourné de son expédition , il fut reçu du roi de Navarre , de Chabannes , du duc de Suffolc , et des autres capitaines , avec tous les témoignages de satisfaction que méritoit le service qu'il venoit de rendre , et l'habileté de sa conduite. Il leur conta l'insolente prétention des lansquenets , et ce qui étoit arrivé , dont on ne fit que rire. Le soir il donna à souper au duc de Suffolc et à beaucoup d'autres officiers du premier rang. Le souper étoit abondant et délicat , et la joie y étoit répandue , lorsqu'à la fin du repas Pierrepont vint avertir Bayard qu'il y avoit là un lansquenet ivre qui le cherchoit pour le tuer ; le chevalier sortit de table en riant , mit l'épée à la main , en s'adressant au lansquenet : Camarade , dit-il , est-ce toi qui cherche le capitaine Bayard , pour le tuer ? Me voilà , défends-toi. L'avrogne

eut une terrible peur , et répondit tout tremblant , en baragouinant le français : Ce n'est pas moi seul qui veux le tuer , ce sont tous les lansquenets ensemble. Miséricorde ! s'écria Bayard , tous les lansquenets ! Quartier , mon camarade , je ne me sens pas capable de me battre contre six ou sept mille hommes. Toute la compagnie rioit de l'aventure , et Bayard , pour achever d'en prendre le plaisir , fit entrer le lansquenet , le plaça à table vis-à-vis de lui , et lui versa de fréquentes et copieuses rasades , en sorte qu'il l'acheva de peindre comme il étoit déjà commencé , et le renvoya. Le lansquenet , bien content , lui jura qu'il seroit toute sa vie son ami ; qu'il étoit honnête homme , que son vin étoit bon , et qu'il le défendrait contre tous les lansquenets du monde. Cette scène dura assez long - temps , et divertit toute la compagnie , qui rioit aux larmes des propos que le vin faisoit tenir à cet homme , et que son mauvais français rendoit encore plus plaisans.

Retournons au siège de Pampelume. Le jour d'après la rentrée de Bayard au camp , la place fut battue en brèche , et on essaya d'y donner l'assaut ; mais l'Alcaïde de los Donzelès s'y étoit renfermé , et la défendit si bien , que les Français furent obligés de surseoir l'asseaut , après y avoir perdu beaucoup de monde.

La suite de cette campagne fut toute malheureuse. L'armée , en entrant en Navarre , y avoit fait un dégât général de tous les biens de la terre ; les magasins de blés et autres vivres



avoient été dispersés, et les meules des moulins rompues, ce dont on eut bientôt lieu de se repentir; car tout manqua à la fois, et la famine devint si grande, que bien des soldats en moururent: les troupes étoient nud-pieds et à peine vêtues; enfin, on éprouva tous les maux ensemble.

Dans cette triste situation, et pour comble de disgrâce, on apprit que le duc de Naxara s'avançoit avec un corps de huit à dix mille hommes, et qu'il étoit déjà au Pont-de-la-Reine; toutes ces circonstances firent conseiller au roi de Navarre, par Chabannes et par tous les officiers, de remettre la partie à une autre saison; en sorte que le siège fut levé en plein jour, et l'artillerie retirée. Mais elle n'alla pas loin: car à peine lui eut-on fait faire deux ou trois journées de route, avec des peines et des frais incroyables, par un chemin où il y avoit sans cesse à monter et à descendre, qu'il fallut y renoncer, et la mettre en pièces, pour que l'ennemi n'en profitât pas; d'autant plus encore qu'à chaque moment du jour l'armée étoit harcelée dans sa retraite, et qu'elle essuyoit de sanglantes escarmouches.

Le duc de Suffolc étoit dans cette armée, et avoit lié une amitié très-étroite avec le chevalier. Un jour, entr'autres, qu'après une vive escarmouche, qui dura jusqu'au soir, il se retiroit excédé de lassitude, de faim et de soif, il vint trouver Bayard, pour lui demander à souper; car, dit-il, je suis encore à jeun, et mes gens m'ont dit qu'il n'y a rien à manger chez moi.

Très-volontiers , répondit Bayard ; même je vous régalerai bien ; puis appelant son maître-d'hôtel ; il lui commanda d'aller devant faire hâter le souper ; et faites en sorte , ajouta-t-il , que nous soyons traités comme dans Paris. Soffolc rit de tout son cœur de cette fanfaronnade , sachant qu'il n'y avoit pour personne dans l'armée d'autre pain depuis deux jours , que du pain de millet ; mais il fut bien agréablement surpris d'être régale comme si en effet il eût été dans Paris.

Les Français se retiroient ayant les ennemis à leur suite, qui sans cesse les inquiétoient ; cependant la retraite ne fut pas si malheureuse qu'elle devoit l'être naturellement. Bayard , sur-tout , y acquit bien de l'honneur , étant toujours l'arrière-garde , faisant face aux ennemis , que souvent il faisoit repentir de leur hardiesse. Enfin l'armée gagna Bayonne , où elle trouva à se refaire de la famine qu'elle avoit éprouvée ; mais l'abondance-même fut un autre malheur , car il périt beaucoup de soldats pour avoir mangé avec excès.

Cette année finit par trois événemens. Le premier fut que les Vénitiens rentrèrent en grace , et firent leur paix avec le roi. Le second, la mort du pape Jules II , ennemi irrconciliable du roi et de la nation française, qui n'avoit cessé ou de leur faire la guerre, ou de leur en susciter, comme on l'a vu dans le cours de cette histoire , et qui conserva sa mauvaise volonté et sa haine jusqu'au tombeau. Il eut pour successeur le cardinal de Médicis , le

même qui fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne, qui prit le nom de Léon X, homme très-savant, protecteur, ou plutôt restaurateur des sciences, très-ambitieux et grand politique. Le troisième événement, fut que les anglais firent une descente en Bretagne, qui ne leur réussit pas. Un jour, entr'autres, un de leurs plus gros vaisseaux se battit contre un vaisseau de guerre de la reine Anne, duchesse de Bretagne. L'anglais, nommé *la Régente*, portoit la plus brillante noblesse du royaume, et en grand nombre; il accrocha le vaisseau de la reine, nommé *la Cordelière*; mais pendant le combat, il fut jeté du feu de l'un dans l'autre, et ils furent brûlés tous deux, sans que personne pût s'en échapper.

(1515.) L'année 1513 commença par une expédition en Italie, d'où les français furent encore obligés de se retirer avec grande perte. L'armée, commandée par l'illustre L. de la Trémouille, perdit une bataille contre les suisses, près de Novarre, où il fut tué bien du monde de part et d'autre; deux fils du seigneur de la Marck y restèrent pour morts; leur père, désespéré de ce malheur, y alla avec sa compagnie de cent hommes d'armes pour les ravoïr ou périr avec eux; il fit une si furieuse charge, qu'il repoussa les vainqueurs jusqu'à un fossé où étoient ses enfans parmi les morts; il en mit un en travers devant lui sur son cheval, un domestique en fit autant de l'autre, et ils les rapportèrent au camp criblés de coups; cependant, avec le tems, ils en guérirent. L'aîné fut de-

puis le maréchal de Fleurange , et l'autre le seigneur de Jamets , tous deux très-illustres dans la suite (2).

Après cette fâcheuse expédition d'Italie, et l'armée étant de retour en France , le roi ne tarda pas à voir de quoi l'occuper.

Henri VIII, roi d'Angleterre, à l'instigation du pape et de Ferdinand , roi d'Aragon , et , d'intelligence avec Maximilien I , empereur , fit une descente en Picardie , près de Calais , avec de puissantes forces. Louis envoya contre lui des forces proportionnées , sous les ordres de Louis de Hawin , seigneur de Piennes , gouverneur de la province , avec lui Bayard et nombre d'autres bons capitaines.

Les anglais ne furent pas sitôt débarqués , qu'ils allèrent droit mettre le siège devant Térouenne, qui étoit une bonne place et bien fortifiée. Elle étoit défendue par deux vaillans hommes, le sénéchal de Rouergue, François de

(2) L'histoire rapporte un trait singulier de la bataille de Navarre. La veille qu'elle se donna, tous les chiens qui étoient dans l'armée française, après avoir hurlé pendant un tems considérable, passèrent tout à coup en bande dans le camp des suisses , comme s'ils avoient pressenti qu'ils étoient prêts à changer de maître. Cet exemple n'est pas unique dans l'histoire. On lit dans celle d'Angleterre que Richard II, qui régnoit en 1390, avoit un beau lévrier qu'il appeloit Math, qui n'avoit jamais connu ni caressé que lui. Ce prince ayant été vaincu et fait prisonnier par le duc de Lancastre , qui lui disputoit la couronne , Math passa d'abord et de son mouvement du côté du duc , et lui fit des caresses qui le surprirent , et dont il demanda la raison. Richard lui répondit : Cela est de bon augure pour vous ; ce chien ne connoit d'autre maître que le roi d'Angleterre ; je l'étois hier , vous l'êtes aujourd'hui.

Téligny , et Antoine de Créqui , seigneur de Pontdomi. Ils avoient à leurs ordres leurs compagnies d'hommes d'armes, un bon nombre d'aventuriers , et un corps de lansquenets commandé par leur capitaine Brandec. Il y en avoit assez pour bien défendre la place , s'ils eussent eu des vivres et des munitions suffisamment ; mais , dit un historien contemporain , c'était presque toujours là le défaut qui faisoit échouer les affaires.

L'armée anglaise étoit commandée par le duc de Suffolc ( C. Brandon ) , et le capitaine Talbot. Pendant qu'ils canonoient la place, le roi d'Angleterre débarqua , et peu s'en fallut que tout en arrivant il ne fût fait prisonnier sur la route de Calais à Téroüenne. Il avoit avec lui près de douze mille hommes de pied, parmi lesquels étoient quatre cents lansquenets, et il n'avoient pas un homme de cheval; il fut rencontré par Bayard, qui commandoit un détachement de douze cents hommes d'armes, tous bien délibérés de faire le coup ; mais ils n'avoient pas avec eux un homme de pied. Le prince anglais, saisi de peur, mit pied à terre, et se fit environner par ses lansquenets. Bayard vouloit absolument attaquer avec ses douze cents hommes d'armes , et disoit au seigneur de Piennes : Chargeons-les ; si nous les rompons, nous aurons leur roi ; s'ils nous repoussent, nos chevaux nous en tireront sans grande perte. Piennes lui répondit : Faites-en ce que vous voudrez, mais ce sera sans mon consentement : j'ai ordre du roi de garder seulement

son pays , et de ne rien hasarder. Ainsi il n'en fut autre chose , et Bayard et les siens eurent le dépit de voir passer le roi d'Angleterre et son escorte. Mais enfin notre héros ne put se contenir : il fondit avec ses gens sur la queue de la troupe, et lui fit si bien doubler le pas, qu'elle abandonna une grosse pièce de canon nommée Saint-Jean , faisant partie de douze pièces pareilles et uniformes , portant chacune le nom d'un apôtre , et que par cette raison , Henri qualifioit de ses *douze apôtres*.

Ce roi, peu de jours après son arrivée à son camp, y fut joint par l'empereur, qui lui amena quelques troupes du Hainaut et de bourguignons, et son arrivée fut célébrée par des canonnades contre la ville. Le roi de France étoit venu jusqu'à Amiens, et mandoit tous les jours à son général d'avitailler Téroienne à quelque prix que ce fût; ce qui étoit très-difficile, à cause du nombre de troupes qui l'investissoient. Cependant, pour obéir au roi, on s'y détermina. Il fut résolu que toute la cavalerie iroit donner une alarme au camp ennemi , et que par cette diversion on faciliteroit ceux qui seroient chargés d'aller à l'autre bout de la ville jeter des lards dans les fossés, d'où les assiégés les retireroient. Le jour venu on tenta l'exécution ; mais l'ennemi, instruit par ses espions, plaça douze mille hommes de pied anglais, quatre ou cinq mille lansquenets, et dix pièces de canon , dans un poste favorable , pour que , sitôt que la cavalerie française seroit passée pour aller donner l'alarme, ce corps de troupes sortit ; et lui coupa

le chemin ; et à l'endroit où il prévoyoit que l'alarme seroit donnée , il avoit mis toute sa cavalerie en armes avec les bourguignons et ceux du Hainaut.

Du côté des Français , il y avoit ordre de ne point combattre , mais seulement d'occuper les ennemis , pour seconder le transport des vivres dans la ville , et , si les ennemis se montreroient en forces , on devoit se retirer en toute diligence. L'ordre fut assez bien exécuté , mais ne réussit pas ; car les français ayant commencé l'escarmouche avec vivacité et apercevant bientôt ce corps de troupes qui sortoit de son embuscade pour les enclorre , firent sonner la retraite , et chacun se mit au galop vers le camp ; les premiers vinrent se jeter sur le corps que conduisoit Chabannes , sur celui du duc de Longueville , et y mirent tout en désordre. Les poursuivans voyant cette espèce de déroute , poussèrent leur pointe , et firent tourner le dos à toute l'armée. Chabannes fit plus que le possible pour les raillier ; mais en vain. Tourne , homme d'armes ! s'écrioit-il ; ce n'est qu'une fausse alarme. On ne l'écoutoit plus ; au contraire , tous fuyoient à bride abattue vers le camp , où étoient les gens de pied et l'artillerie. C'est ce qui fit donner à cette aven-

---

(3) M. de Voltaire dans son Histoire générale , qualifie la journée des Eperons de *victoire complète*. Il nous permettra d'en appeler à tous les écrivains contemporains ; qui disent unanimement que la retraite des Français étoit d'ordonnance ; qu'il n'y eut point , ou très-peu de sang répandu , et qu'en la regardant comme une fuite , il conviendra lui-même qu'elle étoit volontaire et même très-sage.

ture le nom de la *Journée des Éperons* (3). Le duc de Longueville et Chabannes furent faits prisonniers avec quelques capitaines; mais ce dernier se sauva des mains de ceux qui l'avoient pris.

Bayard , forcé de se retirer comme les autres , et à son grand regret , faisoit souvent volte-face avec une quinzaine d'hommes de sa compagnie , et repoussoit les ennemis. Il trouva un petit pont sur un courant d'eau très-profond qui traversoit la plaine , et ce pont étoit si étroit qu'il ne pouvoit passer que deux hommes de front. Mes amis ! s'écria-t-il, arrêtons-nous ici, et gardons ce pont; je vous promets que d'une heure les ennemis ne le gagneront sur nous. Il envoya en toute diligence un homme de sa troupe vers Chabannes , lui donner ~~le~~ du poste où il étoit , et qui arrêteroit les ennemis assez de temps pour qu'il lui amenât du secours, et que, dans le désordre où ils étoient , ils seroient aisés à défaire. Les Bourguignons et ceux du Hainaut y furent bientôt et surpris de se voir arrêtés par si peu d'hommes, les chargèrent de toutes leurs forces; mais Bayard fit des prodiges à son ordinaire, et auroit donné aux français le temps de se rallier et de venir à lui, lorsqu'il aperçut une troupe de deux cents chevaux qui gagnèrent le dessous du courant, et le passèrent auprès d'un moulin. Alors se voyant enfermé devant et derrière, sans moyen d'échapper, il dit à ses camarades : Rendons-nous, voici de trop grandes forces, et nous sommes trop peu; ils sont au moins dix contre un, et toute notre



prouesse ne nous serviroit de rien ; car nos chevaux sont rendus de lassitude, nos gens sont trop loin pour nous secourir, et si ces archers anglais nous gagnent, ils nous mettront en pièces. Son avis fut suivi, et chacun se rendit aux plus apparens de la troupe ennemie. Bayard, que la présence d'esprit n'abandonnoit jamais, aperçut un officier bien équipé, qui s'étoit retiré sous des arbres pour se reposer et se rafraîchir ; il s'étoit désarmé, et son épée étoit à côté de lui ; notre chevalier courut à lui à pointe de cheval, et lui portant son épée à la gorge, lui dit : Rends-toi, homme d'armes, ou je te tue ! Le cavalier, bien étonné d'être pris au dépourvu, n'avoit pas envie de mourir ; il se rendit en disant : Puisque je suis sans défense, je vous remets mon épée et ma personne ; mais apprenez-moi à qui je me suis rendu. Au capitaine Bayard, répondit le chevalier, qui est lui-même votre prisonnier, et voilà mon épée. Le gentilhomme ne comprenoit encore rien à l'aventure ; mais Bayard le mit au fait, et fit sa condition que s'il arrivoit que les Anglais voulussent le tuer, il lui rendît ses armes. L'officier s'y engagea et lui tint parole ; car ils eurent à se défendre contre des coureurs qui tuoient les prisonniers, quand ils ne trouvoient pas de butin à faire. Enfin ils arrivèrent au camp du roi d'Angleterre, où l'officier logea son prisonnier dans sa tente, et le traita en homme qui honoroit la vertu même dans son ennemi. Cela dura quatre ou cinq jours, au bout des-

quels Bayard lui dit un matin , d'un air fort sérieux : Mon gentilhomme , je commence à m'ennuyer d'être ici à rien faire ; vous m'obligeriez beaucoup , si vous vouliez me faire conduire au camp du roi mon maître. Comment , dit le Bourguignon ; hé ! vous n'avez pas encore parlé de votre rançon. Ni vous de la vôtre , reprit Bayard ; n'êtes-vous pas mon prisonnier ? n'ai-je pas été le maître de vous tuer ? et si je me suis rendu à vous , ai-je eu d'autre raison que de sauver ma vie ? j'ai votre parole et vous me la tiendrez , sinon tôt ou tard je vous combattrai. Le gentilhomme , plus étonné qu'auparavant , ne savoit que lui répondre ; il le connoissoit trop bien par son nom pour vouloir avoir affaire à lui , cependant il se remit , et lut : Mon capitaine , je ne veux que ce qui sera trouvé juste par ceux à qui nous nous en rapporterons.

L'empereur ayant appris que Bayard étoit dans le camp , et témoin de la joie que sa prise causoit à tout le monde , comme si c'eût été le gain d'une bataille , l'envoya quérir , et le reçut avec des bontés et des caresses extraordinaires : *Capitaine Bayard , mon ami , lui dit-il , j'ai très-grande joie de vous voir ; plût à Dieu que j'eusse beaucoup de tels hommes que vous ; il me semble qu'avant qu'il fut guère de temps je me saurois bien venger des bons tours que le roi votre maître m'a faits par le passé. Mais , ajouta-t-il , il me semble que nous nous sommes vus quelque part à la guerre ensemble , et que j'avois ouï dire que Bayard ne fuyoit*

point. Sire , répondit le chevalier , si j'eusse  
 fui je ne serois pas ici ; ensuite il rendit compte  
 à l'empereur des occasions où il avoit en l'hon-  
 neur de se trouver avec lui. En ce moment  
 arriva le roi d'Angleterre , à qui l'empereur fit  
 connoître Bayard , et qui lui fit aussi l'accueil  
 le plus gracieux ; ensuite badina sur la retraite  
 précipitée des Français , et dit qu'il n'avoit ja-  
 mais vu si bien courir. L'empereur en fit aussi  
 quelques railleries ; mais Bayard les interrom-  
 pit , en disant que les hommes d'armes de  
 France n'étoient point à blâmer , parce qu'ils  
 avoient ordre exprès de ne point combattre ;  
 ils n'avoient , ajouta-t-il , ni gens de pied , ni  
 artillerie , et il étoit indubitable que vos ma-  
 jesté auroient amené là toutes leurs forces ,  
 comme en effet il est arrivé , et elles savent  
 que la noblesse française jouit d'une réputa-  
 tion faite ; non pas cependant que je me mette  
 du nombre. Vous , reprit le roi d'Angleterre ,  
*je crois que si tous les gentilhommes français  
 étoient vos pareils , le siège que j'ai mis devant  
 Téroüenne me seroit bientôt levé ; mais enfin  
 vous êtes notre prisonnier.* Sans le respect que je  
 dois à vos majestés , dit Bayard , je ne puis con-  
 venir d'être prisonnier , et je les supplie d'en  
 être les juges ; et tout de suite , en présence du  
 gentilhomme , il raconta le fait exactement  
 comme nous l'avons rapporté ; à quoi l'officier  
 ne put rien opposer. Les deux princes se re-  
 gardèrent , comme pour se consulter , et l'em-  
 pereur prononça que Bayard n'étoit point pri-  
 sonnier , et que le bourguignon seroit plutôt

le sien , mais que , toutes choses considérées , ils demeuroident quittes l'un envers l'autre ; et que le chevalier auroit la liberté de s'en retourner , quand le roi d'Angleterre le lui permettroit. Ce prince fut obligé de ratifier le jugement ; mais il exigea que Bayard demeurât six semaines , sur sa parole , sans porter les armes , et il lui donna dans cet intervalle la liberté d'aller se promener dans toutes les villes de Flandre. Le chevalier , un genou et terre , remercia les deux princes de leur décision , et peu de jours après prit congé d'eux , et partit pour visiter ce beau pays. Le roi d'Angleterre lui fit secrètement proposer d'entrer à son service , et qu'il le combleroit de biens et d'honneurs. Le pape Jules lui avoit fait proposer la même chose à la fin de 1503 , après l'affaire de Garillan , avec promesse de le faire capitaine général de l'église ; mais il n'eut qu'une même réponse à faire à l'un et à l'autre , savoir : *Qu'il n'avoit qu'un maître au ciel , qui étoit Dieu , et un maître sur terre , qui étoit le roi de France , et qu'il n'en serviroit jamais d'autres.*

Nous avons déjà dit que , quoique Bayard ne fût pas riche , il avoit le talent de tenir bonne table par-tout où il se trouvoit. Dès qu'il fut arrivé en Flandre , il donna des fêtes aux dames , et régala les sujets de l'empereur si bien et si souvent ; et sur-tout , quoique le vin fût cher , leur en faisoit boire de si bon , que le soir il les renvoyoit contents , et quand ils le quittoient , rien ne leur manquoit que leur lit.

**Ils** auroient bien voulu que cela eût pu durer long - temps ; mais le terme expiré , Bayard prit congé d'eux, et fut reconduit avec sûreté à peu de distance du camp français.

La ville de Têrouenne continuoît d'être con-nonnée sans relâche, et ne pouvant être secou-rue d'hommes ni de vivres , fut enfin réduite à capituler. Les articles furent que tous les gens de guerre sortiroient vie et bagues saufs ; qu'il ne seroit fait aucun tort aux habitans, et que la ville ne seroit pas démolie. Le premier article fut aussi bien observé , que les deux autres le furent mal ; car le roi d'Angleterre, après avoir fait abattre les murailles, fit mettre le feu en divers endroits. La ruine de cette ville fut achevée sous le règne d'Henri II, en 1553 , par Charles-Quint , et aujourd'hui à peine en reste-t-il des vestiges.

La ville de Tournai suivit celle de Térouenne, et tomba dans les mains de l'Anglais , par la faute de la garnison , qui refusa de recevoir un renfort de troupes françaises , se croyant assez forte pour se garder elle-même. L'hiver sépara les armées ; le roi d'Angleterre et l'empereur s'en retournèrent dans leurs états , et les Français furent distribués en garnisons , tant en Picardie que dans les provinces voisines.

Dans le cours de cette même année 1513 , les Suisses , commandés par le seigneur de Vergi , et accompagnés d'un coprs de lansquenets , descendirent au nombre de trente mille hommes en Bourgogne , où se trouva le

gouverneur de la province , le brave Louis de la Trémouille, qui, n'ayant pas de forces à leur opposer , fut contraint de se renfermer dans Dijon , où il espéroit d'arrêter cette grande armée, mais la ville fut bientôt investie, canonnée avec fureur, et assiégée des deux côtés. Le gouverneur fit son devoir en grand homme , se trouvant jour et nuit sur les remparts ; mais enfin les brèches étant faites , et se voyant lui-même avoir très-peu de monde , et sans espérance d'être secouru , il comprit non-seulement que sa ville étoit perdue s'il persistoit à la défendre , mais le danger où alloit se trouver le royaume par cette perte , n'y ayant depuis Dijon jusqu'à Paris aucune place de défense ; il eut l'habileté de traiter secrètement avec les Suisses. Il leur remontra les biens qu'ils avoient déjà reçus des roi de France , et les grands avantages qu'ils trouveroient toujours dans l'alliance de cette couronne ; leur fit de belles promesses , et se chargea de porter le roi à s'allier avec eux , pour rester plus amis que jamais ; il leur fit comprendre qu'il y avoit tout à perdre pour eux et rien à gagner à désoler le royaume : enfin , il négocia si bien et si habilement , après être sur-tout convenu d'une grande somme d'argent (4) , qu'ils s'en retournèrent , emmenant avec eux les ôtages que le gouverneur leur donna de ses promesses , le seigneur de Maizières , son neveu,

---

(4) Punudorff dit cent mille écus , qui vaudroient aujourd'hui plus d'un million de notre monnoie.

le jeune Rochefort, fils de Guy de Rochefort, chancelier de France, et quelques notables de la ville.

Ce traité du seigneur de la Trémouille ne fut pas approuvé de tout le monde à la cour, où souvent la jalousie empoisonne les plus belles choses; mais le blâme ne tarda pas à se changer en éloges, et dès-lors, comme depuis, tous les historiens ont rapporté ce fait comme un des plus grands services qui aient été rendus à aucun de nos rois.

Pendant le séjour de Louis XII à Amiens, il eut le chagrin d'apprendre la défaite et la mort de son parent et allié Jacques IV, roi d'Ecosse, qui, essayant d'entrer à main armée en Angleterre, fut vaincu en bataille rangée par le duc de Northfolck, et resta sur la place parmi les morts. Les quartiers d'hiver pris, le roi se rendit à Blois, qu'il aimoit comme étant le lieu de sa naissance, et où il espéroit se délasser des fatigues et des chagrins qu'il avoit essuyés pendant toute l'année: mais le contraire arriva.

A peine la cour étoit-elle à Blois, que la reine de France, Anne, duchesse de Bretagne, fut saisie d'une maladie qui se déclara mortelle dès les premiers jours, en sorte que tout l'art de la médecine ne put la préserver de payer le tribut en moins de huit jours, au commencement de janvier 1513 (5), ayant à peine

---

(5) Le mois de janvier étoit alors le dixième mois de l'année, laquelle commençoit à Pâques, à quelque date qu'il tombât, et l'on n'a commencé à dater l'année au premier de janvier qu'à pareil jour de l'année 1564, par ordonnance de Charles IX.

trente-huit ans. Elle laissa au roi deux princesses , madame Claude , qui , peu de jours après , épousa François , comte d'Angoulême , lequel succéda dans la suite à la couronne , et madame Renée , femme d'Hercule II , duc de Ferrare (6).

(1514). Au mois d'octobre suivant , le roi se remaria avec Marie , sœur du roi d'Angleterre. Ce fut le duc de Longueville , fait prisonnier devant Harfleur , et mené en Angleterre , qui négocia cette affaire , pour laquelle le roi ne montrait pas grand empressement ; mais il vouloit la paix ; ses finances étoient épuisées ; ses troupes étoient diminuées ; et il craignoit sur toute chose de fouler son peuple. La princesse fut amenée à Abbeville , et de là conduite à Paris , où on lui fit une entrée d'une magnificence étonnante (7). Le roi eut la complaisance de changer son régime de vie en faveur de sa jeune femme ; de partager avec elle les plaisirs et les fêtes , et souvent de les pousser avant dans la nuit ; en sorte qu'au lieu qu'il étoit accoutumé de se lever de grand matin , et à se coucher de bonne heure , il

---

(6) Elle embrassa les erreurs de Calvin , qui alla exprès à Ferrare pour achever de la pervertir. Son changement de religion ne lui permettant pas de rester en Italie , elle repassa en France sous le règne suivant. François I lui donna pour apanage le duché de Montargis. Elle y mourut en 1568 , sans s'être réconciliée à l'église romaine.

(7) C'étoit alors un usage de faire aux rois et reines des entrées , qui étoient très-somptueuses et même très-magnifiques pour ces temps-là. L'usage en a cessé sous Henri II. La marche de ces entrées étoit toujours par la porte et la rue Saint-Denis.



se prêta à un dérangement qui lui coûta la vie, après un an de viduité et trois mois de son second mariage, le premier janvier 1514. Si on avoit donné des larmes à la reine, il n'y avoit qu'un an, on eut bien encore un autre sujet d'en verser sur le tombeau d'un si bon prince, dont la mémoire est à jamais consacrée par le surnom de *père du peuple*.

Par cette mort, la couronne passa de droit au comte d'Angoulême (8), âgé de vingt ans, gendre de Louis. Il fut conduit à Reims, et sacré avec une pompe dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple avant lui. Les fêtes recommencèrent à son entrée dans Paris, où il séjourna jusqu'à Pâques; et pendant cet intervalle, il fit son traité de paix par la médiation de Charles, archiduc d'Autriche, comte de Flandres, lequel devoit épouser madame Renée, sœur de la reine. Ce mariage fut rompu avec la paix peu après, et elle épousa le duc de Ferrare, comme nous l'avons dit. La reine de France, veuve de Louis XII, épousa le duc de Suffolc, et retourna en Angleterre. Le duc de Bourbon fut fait connétable de France, n'étant âgé que de vingt-six ans, et sa sœur épousa le duc de Lorraine, Antoine I.

(1515.) Le nouveau roi ne se livroit pas tant à ses plaisirs, qu'il ne méditât de conquérir

---

(8) Il étoit petit-fils de Jean, duc d'Orléans, lequel étoit fils de Louis I, aussi duc d'Orléans, et de Valentine de Milan. Louis I étoit frère du roi Charles VI. Il fut assassiné par ordre du duc de Bourgogne.

François I, comme arrière petit fils de Valentine de Milan, avoit les mêmes droits que Louis XII tenoit d'elle sur ce duché.

son duché de Milan , que les Sforce continuoient de tenir en souveraineté. Il faisoit défilér secrètement des troupes par le Lyonnais en Dauphiné , où il avoit fait prendre les devans à Bayard , avec qualité de lieutenant-général de la province , et ordre d'aller en avant jusque sur les terres du marquisat de Saluces , où le seigneur Prosper Colonne étoit avec les troupes et le titre de lieutenant-général du pape , et traitoit ces terres en pays conquis , excepté une place nommée Ravel , assez forte pour s'être soutenue contre lui.

On a vu dans toute cette histoire que Bayard étoit toujours le premier aux opérations , et le dernier aux retraites ; voici son premier coup d'essai dans le pays. Il sut d'abord que ce Prosper Colonne avoit avec lui trois cents hommes d'armes , et un nombre de chevaux-légers , tous parfaitement montés : il sut aussi où il logeoit ordinairement , et résolut de l'y surprendre. Il avoit avec lui sa compagnie de cent hommes d'armes , et trois à quatre mille hommes de pied ; mais il n'avoit pas assez de cavalerie pour exécuter son projet , auquel l'infanterie ne pouvoit servir. Il en écrivit au connétable de Bourbon , à Briançon , et celui-ci le manda au roi qui étoit déjà à Grenoble , et qui commanda sur le champ à trois de ses plus braves capitaines d'aller joindre Bayard , et de lui mener leurs compagnies ; savoir : Chabannes (9) , Humbercourt et d'Aubigny.

---

(9) Le même dont il a déjà été fait mention plusieurs

**D**ès que Bayard le sut en chemin, il entra en Piémont avec ses cent hommes d'armes seulement; mais Colonne, instruit du petit nombre, ne s'en étonna pas, et resta tranquille. Le chevalier communiqua son dessein à deux gentilshommes piémontais, dont l'un étoit de la maison de Solara, et portoit le nom de Morère, et l'autre étoit son cousin; et il fut conclu entr'eux que dès que les gendarmes de France seroient arrivés, on iroit unanimement surprendre Prosper Colonne dans la ville de Carmagnole. En effet, dès que le renfort eut joint, Bayard assembla les capitaines, et leur remontra qu'il ne falloit pas différer d'un moment, parce que si Colonne étoit informé de leur nombre, il ne les attendroit pas, ou bien il appelleroit à son secours les suisses, qui sont, dit-il, en grand nombre à Pignerol et à Saluces. C'est pourquoi, mon avis est que vous donniez cette nuit à vos chevaux le temps de se reposer et de se rafraîchir, et demain nous mar-

---

fois. C'est à cette époque que les Historiens commencent à le nommer le maréchal de Chabannes. Il eut cette dignité en se démettant de celle de grand-maitre, en faveur d'Artus le Gouffier de Boissy, l'un des favoris de François I. Il mourut en 1524 aux pieds de ce prince, à la bataille de Pavie, donnée contre son sentiment.

L'anecdote dont il s'agit ici présente une observation à laquelle on ne peut se refuser. Chabannes, Humbercourt et d'Aubigny, l'un maréchal de France, les deux autres officiers-généraux, et par conséquent tous supérieurs à Bayard, et de beaucoup plus anciens que lui dans le service, lui cèdent ici l'honneur de la conduite, et même du commandement dans une opération dont il étoit l'auteur, et y servent sans répugnance sous ses ordres. Admirable leçon, mais dont les exemples sont bien rares!

cherons au point du jour : nous aurons , il est vrai , un courant d'eau à passer ; mais le seigneur de Morète , qui est ici présent , et qui connoît le pays , nous enseignera un gué que nous passerons sans péril. Chacun alla prendre quelques heures de repos , et entre deux et trois heures du matin , tout le monde fut à cheval , et marcha avec le moiudre bruit qu'il fût possible.

Colonne étant dans Carmagnole ; mais croyant toujours que Bayard n'avoit que sa compagnie , il n'en seroit pas sorti sitôt sans un événement , qui fut que le même soir que les Français faisoient leurs dispositions pour le surprendre au point du jour , il eut avis de se rendre à Pignerol , pour assister à un conseil qui devoit s'y tenir sur les nouvelles que l'on avoit de la marche des troupes de France. Il partit donc sans défiance , d'assez bonne heure , et bien accompagné , pour aller dîner à une petite ville nommée Villefranche , sur le Pô , à sept ou huit milles de Carmagnole. Quand la troupe de Bayard fut arrivée au château de cette dernière ville , elle apprit qu'il n'y avoit qu'un quart d'heure que Prosper en étoit partie , et la route qu'il avoit prise.

Il seroit difficile d'exprimer le dépit que chacun eut d'avoir manqué un si beau coup. Les capitaines délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre ; les uns vouloient aller en avant , les autres balançoient ; mais Bayard les rassura , en disant : Puisque nous sommes venus jusqu'ici , mon avis est que nous poursuivions

et si nous les trouvons en plaine, il y aura bien du malheur s'il ne nous en reste pas quelques uns. Tous s'écrièrent qu'il avoit raison, et qu'il falloit marcher sur l'heure; mais qu'avant tout il falloit que le seigneur de Morète, seul et déguisé, allât devant pour découvrir l'état de l'ennemi. Morète s'en acquitta très-bien et très-promptement, et vint leur rendre compte que Colonne et toute son escorte alloient dîner à Villefranche, dans la plus grande sécurité. Aussitôt ils concertèrent l'ordonnance de leur marche en cette sorte: Que Humbercourt iroit devant avec cent archers; qu'à un trait d'arc de lui, marcheroit Bayard, avec cent hommes d'armes, et ensuite Chabannes et d'Aubigny, avec le reste de la troupe. Cependant Prosper Colonne eut avis, par un de ses espions, que les Français étoient aux champs en grand nombre: Je sais ce que c'est, répondit-il; ce ne peut-être que le capitaine Bayard et sa compagnie, à moins que d'autres n'aient volé par dessus les montagnes. Un moment après, un autre espion vint lui dire: Monseigneur, je vous avertis que les français sont tout près d'ici, avec plus de mille chevaux. Ce second avis l'étourdit un peu, et il appela un de ses gentilshommes, auquel il dit: Prenez vingt cavaliers avec vous; allez sur le chemin de Carmagnole voir de quoi il s'agit, et venez me le dire; puis il fit partir son maréchal-des-logis, pour lui aller préparer le sien à Pignerol, et se mit à table.

Cependant la troupe française s'approchoit suivant l'ordonnance dont on étoit convenu ; les premiers , étant environ à un mille et demi de Villefranche , découvrirent le gentilhomme que Prosper avoit envoyé à la découverte et son cortége , lesquels , dès qu'ils les eurent aperçus , montrèrent le dos , et à bride abattue retournèrent sur leurs pas. Humbercourt et les siens les poursuivirent ventre à terre , après en avoir fait donner à vis à Bayard , qui le suivit du même train. Humbercourt atteignit les fuyards comme ils entroient dans la ville , et qu'ils en vouloient fermer la porte ; mais lui et les siens criant : *France ! France !* les en empêchèrent , et firent des merveilles d'armes , sans autre accident , qu'une légère blessure qu'Humbercourt reçut au visage. Bayard fut bientôt à lui , faisant un bruit étonnant , et il se rendit maître de la porte. Le maréchal-des-logis , qui entendit ce bruit , comme il sortoit de la ville par la porte opposée , revint sur ses pas et se mit en défense sur la place ; mais il fut bientôt renversé , et une partie de son monde tué. Chabannes et d'Aubigny , qui suivoient de près Bayard , mirent une garde à la première porte , et allèrent eux-mêmes s'emparer de la seconde ( car il n'y en avoit que deux ) , pour empêcher que personne ne sortit ; mais malgré eux deux Albanais passèrent par-dessus la petite planche du pont-levis , et coururent avertir un corps de quatre mille Suisses , qui étoient à un mille et demi de la ville , du danger où se trouvoit Prosper , lequel fut

aussitôt investi dans la maison où il dînoit. Il tenta d'abord de se défendre; mais quand il vit le grand nombre des assaillans, et qu'il entendit nommer les capitaines à qui il avoit affaire, il reconnut que la résistance étoit inutile, et se rendit avec le plus grand regret du monde, désespéré d'avoir été surpris et de n'avoir pas attendu les Français dans la plaine. Bayard, qui étoit aussi bon dans la victoire qu'il étoit brave dans l'action, lui disoit, pour le consoler : Seigneur Prosper, c'est le sort des armes; on gagne un jour, on perd le lendemain; mais vous me dites que vous auriez souhaité nous trouver dans la plaine; remerciez Dieu de ce qu'il ne l'a pas permis; car je vous assure, qu'à voir le courage de nos gens, vous auriez eu, vous et les vôtres, bien de la peine à vous tirer de nos mains. Plût à Dieu, répondit-il froidement, que cela fût arrivé, quand j'aurois dû rester sur la place! Avec lui furent pris encore trois capitaines de gens de guerre, le comte de Policastro, Pierre Morgant, et Charles Cadamastro. Ensuite les Français se mirent à piller leurs équipages et leurs effets.

Le butin fut considérable pour le peu de gens qui furent pris, et si on l'eût fait en bon ordre, il auroit été au delà de cent cinquante mille ducats; mais il y eut beaucoup de choses brisées et perdues. Le principal objet fut en chevaux qui étoient au nombre de près de sept cents, et dans ce nombre quatre cents chevaux d'Espagne de la première beauté. Prosper leur avoua que pour sa part il y perdoit plus

de cinquante mille ducats en vaisselle dor , et d'argent, bijoux et argent monnoyé. Les Français ne purent tout emporter , car ils furent avertis que les Suisses venoient au trot les attaquer, et qu'ils n'étoient pas loin : c'est pourquoi ils firent sonner la retraite ; chacun prit ce qu'il put emporter de meilleur ; on fit marcher les prisonniers devant la troupe , et on se retira. Comme ils sortoient de la ville par une porte , les Suisses entroient par l'autre , tant à pied qu'à cheval ; mais ils ne passèrent pas outre. Ainsi se passa cette expédition , dont Bayard eut l'honneur de l'invention et du succès , et où ce seigneur Prosper Colonne se vit prisonnier d'un homme qu'il s'étoit vanté de prendre tôt ou tard comme dans une cage.

Le roi cependant , à la tête de son armée , étoit déjà fort avancé dans des montagnes où jamais armée n'avoit passé. Il reçut à Saint-Paul la nouvelle de la prise de Prosper , qui lui fit d'autant plus de plaisir , qu'il le connoissoit pour vaillant homme de guerre , et que s'il se fût trouvé à la bataille qui se donna peu de temps après , il auroit eu avec lui au moins mille hommes d'armes , tant d'Espagne que du pape , qui auroient été capables de balancer la victoire.

Les montagnes passées , le roi descendit dans le Piémont , traversa Turin , où le duc de Savoie le reçut comme un proche parent et allié , et comme il lui convenoit de recevoir un roi de France. Les Suisses , qui s'étoient postés pour disputer les passages , ayant appris la dis-



grâce de Prosper Colonne, prirent la route de Milan, ayant toujours les français à leur suite.

Sur ces entrefaites, il fut proposé une suspension d'armes, que l'on regardoit même comme déjà conclue. Cela donna lieu au duc de Gueldres, allié de la France, qui avoit amené au roi dix mille lansquenets, de s'en retourner en son pays, laissant ses troupes aux ordres du duc de Guise (Claude de Lorraine, frère du duc régnant), et de son lieutenant, le capitaine Michel. Le roi s'approcha jusqu'à douze ou quinze milles de Milan, où les suisses s'étoient renfermés. Mais les négociations furent rompues par la méchanceté du cardinal de Sion (10), ennemi juré de la France, et qui donna alors une preuve bien funeste de sa passion. Il se trouvoit à Milan, et craignoit que, par le traité qui se négocioit, ce duché ne tombât entre les mains du roi. Pendant que Lautrec étoit allé à Galeras, porter l'argent dont on étoit convenu par les préliminaires, il s'avisa d'assembler les suisses, et de les haranguer avec tant de fureur et d'emportement, qu'ils prirent d'abord les armes, sortirent de la ville, et coururent comme des enragés attaquer le camp du roi, où l'on ne s'attendoit pas à cette violente incursion. Le connétable, qui étoit à l'avant-garde, se mit promptement en défense, et le roi, qui venoit de se mettre à table, la quita pour

---

(10) Mathieu Schiner, ou selon d'autres Schaner, évêque de Sion dans le Valais, ennemi mortel du nom français. Il mourut peu de temps après ce trait de fureur.

aller au secours des siens. L'escarmouche étoit déjà commencée , et il y avoit bien des morts de part et d'autre. Les lansquenets du roi , voulant se signaler par un coup de hardiesse et fondre sur les suisses , essayèrent de passer un fossé qui étoit au devant du camp français ; mais quand ils l'eurent passé au nombre de sept à huit cents , les suisses les prirent en flanc , les précipitèrent la plupart dans le fossé , et le carnage en auroit été très-grand , si le duc de Guise , le connétable , le comte de Saint-Pol (11), Bayard et plusieurs autres , ne fussent accourus à leur secours , et n'eussent repoussé les suisses. Le duc de Guise fut laissé pour mort dans cette action. L'avant-garde acheva la déroute des ennemis , lesquels , en fuyant , vinrent passer au nombre de deux mille devant le roi , qui les chargea vivement et en tua beaucoup ; mais il courut danger de sa vie , car son buffle fut percé à jour d'un coup de pertuisane. La nuit sépara les combattans , qui ne se voyoient plus ; chacun se retira de son côté , et l'on resta jusqu'au jour sous les armes , le roi comme les autres.

Dans la dernière charge sur les suisses , il arriva une étrange aventure à Bayard , qui devoit naturellement y périr. Il montoit un che-

---

(11) François de Bourbon , frère puîné de Charles duc de Vendôme , aïeul de Henri IV. Il eut le comté-pairie de Saint-Pol , quand il fut réuni à la couronne par la mort du connétable Louis de Luxembourg , comte de Saint-Pol , exécuté à Paris en 1475 pour crime de félonie. Le comte de Saint-Pol , dont il s'agit ici , mourut sans laisser d'enfans mâles.

val très-vigoureux, lequel, se sentant blessé de plusieurs coups de pique, et s'agitant, se débrida, et, ne sentant plus son mors, prit sa course tout à travers les suisses, et alloit précipiter son cavalier dans une autre troupe qui ne lui auroit pas fait de quartier. Par bonheur, le cheval s'embarrassa dans des ceps de vigne attachés d'un arbre à l'autre, suivant l'usage d'Italie, et il fut forcé de s'arrêter. Si Bayard eut une fois en sa vie peur de mourir, ce fut dans ce moment-là; cependant, il conserva sa présence d'esprit ordinaire : il se coula de son cheval à terre, quitta toute son armure, et, rampant sur les pieds et sur les mains, pour n'être point vu, il tourna du côté où il entendit crier *France ! France !* et arriva sans malheur au camp du roi, rendant grâces à Dieu de tout son cœur de l'avoir délivré d'un si grand danger.

Le premier homme qu'il rencontra fut le duc de Lorraine, dont il étoit singulièrement aimé et estimé, et qui fut bien étonné de le voir à pied, sans armes et en si mauvais état. Bayard lui raconta son aventure, et le prince lui fit donner à l'instant un beau cheval, dont le chevalier lui-même lui avoit autrefois fait présent, l'ayant gagné à la première prise de Bresse.

Bayard, remonté, étoit fâché d'être sans armet, tant parce que, s'étant fort échauffé à marcher, il lui étoit dangereux de se refroidir, que parce qu'il ne regardoit pas la bataille comme finie. Dans ce moment, il aperçut près de là un gentilhomme, son ami, qui faisoit porter son armet par son page ; il le lui em-

prunta , bien résolu de ne le rendre qu'après la bataille, qui, en effet, recommença au point du jour , et ne finit encore qu'environ midi. Les suisses donnèrent d'abord dans l'artillerie française , qui en détruisit un grand nombre. Le combat fut vif et sanglant des deux côtés ; enfin ils furent entièrement défaits , et laissèrent sur la place dix ou douze mille des leurs. Le reste se retira vers Milan , toujours combattant et en assez bon ordre , poursuivis tant par les français que par les vénitiens , que la seigneurie avoit envoyés au roi , commandés par le noble Barthélemy d'Alvione , qui perdit plusieurs de ses meilleurs officiers, entr'autres le jeune de Pétiliane (12). Les français en perdirent aussi des plus illustres , tels que le comte de Saint-Pol , le brave Humbercourt , le comte de Sancerre et le seigneur de Muy ; le prince de Talmon ( cadet de Louis de la Trémouille ) , et le comte de Bussi , frère du défunt grand - maître de Chaumont , qui y furent blessés et moururent peu après.

Les suisses ne séjournèrent à Milan que le jour de leur défaite , et reprirent dès le lendemain le chemin de leur pays. Le roi balança s'il enverroit après eux pour les achever ; mais il jugea plus à propos de les laisser aller, prévoyant qu'il pourroit dans la suite avoir besoin d'eux ; et s'il eût voulu , il n'en seroit pas retourné un seul. Voilà quel fut le succès de la charitable harangue du cardinal de Sion.

---

(12) Il étoit , comme celui dont il a été plusieurs fois mention dans cette histoire , de l'illustre maison des Ursins à Rome.

Le même jour au soir , le roi à son souper parla beaucoup de cette bataille et de ceux qui s'y étoient distingués, et toutes les voix se réunirent à donner la palme au chevalier Bayard, qui y avoit fait , comme par-tout ailleurs , des prodiges , et qui reçut du roi la plus glorieuse récompense qu'un sujet puisse espérer de la part de son prince ; car le roi voulut recevoir de sa main l'ordre de la chevalerie. Bayard s'en excusa avec sa modestie ordinaire, lui représentant que tant d'honneur ne lui appartenoit pas , mais plutôt aux princes du sang , ou autres grands seigneurs qui s'étoient signalés plus que lui. Le roi le voulut absolument , et le lui ordonna en ces termes : *Avant que de créer chevaliers ceux qui ont bien fait à la bataille, il faut que soye moi-même créé chevalier par quelqu'un qui le soit ; pourquoi , Bayard, mon ami, je veux qu'aujourd'hui soye fait chevalier par vos mains : parce que celui qui a combattu à pied et à cheval entre tous autres , est tenu et réputé le digne chevalier. Or, est ainsi de vous , qu'avez en plusieurs batailles combattu contre plusieurs nations. Ainsi Bayard, dépêchez-vous ; il ne faut ici alléguer ni lois , ni canons, faites mon vœu et commandement, si vous voulez être du nombre de mes bons serviteurs et sujets. Je n'ai plus qu'à obéir,* répondit Bayard et prenant son épée, il dit : *Sire, autant vaille que si c'étoit Rolland ou Olivier, Godefroi ou Baudoin, son frère ; puis il fit la cérémonie, et ajouta : Certes vous êtes le premier prince que oncques fis chevalier : Dieu veuille qu'en*

*guerre ne fuyez jamais ! Ensuite , ayant baissé son épée , et la tenant de la main droite , il dit : Glorieuse épée , qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire chevalier le plus grand roi du monde , je ne l'employerai jamais que contre les infidèles , ennemis du nom Chrétien. Certes , ma bonne épée , tu seras moult bien comme relique gardée , et sur toutes autres honorée ! Enfin il fit deux sauts , et la remit au fourreau. ( Cette épée a été perdue ). Charles-Emmanuel , duc de Savoie , souhaita de l'avoir comme une pièce de grande valeur , et la fit demander aux héritiers de Bayard après sa mort ; et au défaut , il obtint sa masse d'armes de Charles du Motet , seigneur de Chicilianne , l'un d'eux , à qui il écrivit en l'en remerciant , que parmi le contentement qu'il auroit devoir cette pièce au lieu plus digne de sa galerie , il étoit déplaisant de quoi elle ne seroit pas en si bonnes mains que celles de son premier maître (13).*

Maximilien Sforce , qui se prétendoit légitime duc de Milan , comme héritier de son père , se retira dans le château après la défaite des Suisses ; mais dès qu'il vit faire les prépa-

---

(13) Les historiens rapportent que Bayard , passant par Moulins , rendit visite au duc de Bourbon , et qu'il en fut reçu avec toutes les démonstrations possibles d'estime et d'amitié , et que ce prince , pour lui en donner une marque essentielle , le pria de faire chevalier son fils aîné , encore dans les bras des nourrices , disant que c'étoit le plus grand honneur que cet enfant pût recevoir , et l'augure le plus avantageux de sa gloire à venir. ( On ne sait à quel époque fixer cet événement , qui est au retour d'une campagne au Milanais : ce ne peut être celle-ci , puisque le duc de Bourbon y étoit resté en qualité de lieutenant-général pour le roi.

ratifs pour l'y assiéger, il le rendit, et en sortit lui et les siens vies et bagages saufs. Le roi, devenu tranquille, alla à Bologne voir le pape Léon X, qui lui fit une réception magnifique; et après quelque séjour et beaucoup de conférences où furent jetés les fondemens du concordat, le roi retourna à Milan, d'où il reprit peu après la route de son royaume, laissant pour son lieutenant-général le connétable duc de Bourbon.

François I entra dans son royaume par la Provence, où il trouva à sa rencontre la reine sa femme, et Madame de Beaujeu, sa mère, qu'il avoit nommée régente en partant pour l'Italie.

Dans le même temps (le 23 janvier 1515), mourut Ferdinand, roi d'Aragon, veuf de l'incomparable Isabelle, reine de Castille. Ils ne laissèrent qu'une fille, connue sous le nom de Jeanne-la-Folle, alors veuve de Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche, et mère de Charles-Quint et Ferdinand I, tous deux empereurs.

Peu après Ferdinand, mourut aussi Jean d'Albret, roi de Navarre, dont Ferdinand avoit usurpé le royaume, comme on l'a vu dans cette histoire (14).

(1516.) L'empereur, jaloux de la victoire

---

(14) Il ordonna par son testament que son corps seroit porté dans le tombeau de la maison royale à Pampelune, quoique cette ville fût au roi d'Espagne; non qu'il comptât être obéi, mais pour conserver le ton de souverain sur cette ville, et sur son royaume de Navarre usurpé.

que le roi venoit de remporter, et qui le rendoit maître de Milan, rassembla un très-grand nombre de lansquenets, avec des Suisses du canton de Zurich et des Liges Grises, et marcha en personne vers le Milanais. Le connétable n'ayant pas assez de force pour aller à sa rencontre, se renferma dans la ville avec son armée; mais ayant reçu peu de jours après un secours de huit ou dix mille Suisses, l'empereur ne lui donna pas le temps de l'aller chercher en plaine, et se retira plus vite qu'il n'étoit venu, laissant un bon nombre de siens prisonniers de guerre. L'année suivante il mourut, et eut pour successeur son petit-fis Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, du chef de sa mère Jeanne-la-Folle.

Le roi de France eut la satisfaction de se voir père d'un dauphin, né dans la ville d'Amboise le dernier jour de février, qui fut reçu de tout le royaume avec des réjouissances infinies, et qui mourut dauphin en l'année 1536.

(1519.) François I, n'ayant rien à démêler avec le nouvel empereur, se tenoit tranquille et jouissoit des plaisirs de la cour, lorsqu'un événement, qui ne se pouvoit prévoir, vint troubler son repos. Le seigneur de Sedan, Robert de la Marck, dont il a été parlé ci-devant, et qui étoit au service de France, fit quelques courses sur les terres de Charles, sans qu'on ait jamais su la cause d'une tentative si inégale. L'empereur eut bientôt mis sur pied plus de troupes qu'il n'en falloit pour réduire un si



foible ennemi, et se rendre maître de la campagne. Son armée étoit de quarante mille hommes, sous les ordres de deux vaillans chefs, Henri, comte de Nassaw, et le seigneur de Sickengen, avec cent dix pièces de canon. Cette armée courut les terres du seigneur de Sedan, lui prit quatre places, Floranges, Bouillon, Messancourt et Loignes; quelques autres se défendirent; mais Sedan et Jametz ne furent point assiégées étant presque imprenables. Cette expédition donna de l'ombrage au roi François I. Il ne voyoit pas tranquillement les frontières de sa province de Champagne à la merci d'une armée si formidable; c'est pourquoi il envoya son beau-frère le duc d'Alençon, avec quelque nombre de cavalerie sur cette frontière, et lui-même se rendit à Reims. Les Impériaux affectoient de ne donner aucun signe d'hostilité, payant exactement tout ce qu'ils achetoient sur les terres de France, et leur général, le comte de Nassaw, y tenant la main, comme en ayant l'ordre exprès de l'empereur, qui vouloit, disoit-il, se maintenir en paix avec le roi.

Cependant, tout à coup et sans aucune déclaration de guerre, les Impériaux mirent le siège devant Mouzon, dont étoit gouverneur le seigneur de Montmort, grand écuyer de Bretagne, et qui, n'ayant que sa compagnie et quelque peu de gens de pied, n'étoit pas en état de défendre une place surprise et dénuée de vivres et d'artillerie. Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour lui, c'est que, quoiqu'il

eût bon courage à la défendre jusqu'au dernier soupir, ses gens lui refusèrent le service, et le forcèrent à la rendre aux conditions d'en sortir vies sauvées. Quelques-uns voulurent lui en faire un crime auprès du roi, comme n'ayant pas fait son devoir ; mais ceux qui entendoient la guerre lui rendirent justice, surtout ceux qui le connoissoient capable des'en-sevelir sous les ruines.

Cet événement ne fit qu'inquiéter le roi pour la Champagne ; et comme la ville de Mézières étoit la plus proche de Mouzon, il jugea qu'elle étoit aussi la première à garder, d'autant plus que si elle eût été prise, la Champagne étoit sans défense. Il manda aussitôt le chevalier Bayard, comme l'homme de son royaume en qui il avoit le plus de confiance, et le plus capable de défendre la place assez long-temps pour le mettre en état d'assembler une armée et faire tête à celle de l'empereur. Bayard étant arrivé, il fut tenu un conseil de guerre auquel il assista. On y considéra l'état de la ville de Mézières, la proximité de l'armée ennemi, l'impossibilité de mettre dans l'instant des troupes sur pied, de les faire partir, et de les munir de vivres et d'artillerie. Le résultat de ce conseil fut donc de brûler Mézières, et de dévaster tous les environs pour affamer l'armée ennemie. Mais Bayard s'y opposa, et dit au roi : *Sire, il n'y a point de place foible, là où il y a des gens de bien pour la défendre ; et il s'offrit de s'en charger, et d'en rendre bon compte*

Le roi l'en chargea, et donna ordre au duc d'Alençon, gouverneur de la province, de lui fournir tout ce qu'il demanderoit, en hommes, artillerie, vivres et munitions.

Bayard n'avoit en sa vie reçu de commission qui lui fît autant de plaisir que celle-là, ni de plus belle occasion de servir son maître et d'acquérir de l'honneur. Il se rendit en diligence dans Mézières, avec la compagnie de cent hommes d'armes du duc de Lorraine, qu'il commandoit en qualité de son lieutenant, et avec des capitaines de son choix, Charles Allemand, seigneur de Laval, et Pierre Terrail, seigneur de Bernin, ses cousins, Antoine de Clermont, vicomte de Tallard, François de Sassenage, Eynard, Guiffrey, Beaumont et autres (15), tous du Dauphiné, et de l'élite de la noblesse, qui y menèrent leurs compagnies. Anne de Montmorency, alors âgé de vingt-huit ans, et depuis grand maître et connétable de France, voulut l'y suivre avec sa compagnie d'hommes d'armes, *se faisant honneur de*

---

(15) Eynard, Guiffrey, Beaumont. Trois grandes maisons du Dauphiné, et des plus anciennes. Voyez sur celle de Guiffrey, la note précédente. Celle d'Eynard est connue depuis l'an 1170. Elle a toujours été militaire et très illustre, et subsiste aujourd'hui dans la personne du comte de Mont-Eynard, enseigne des mousquetaires de la garde du roi, dont la sœur est femme du marquis de Mont-Eynard, son cousin au cinquième degré, lieutenant-général des armées du roi, qui a un frère cadet, nommé aussi le comte de Mont-Eynard; tous officiers dignes de leur nom et du sang dont ils sortent.

Balthazar de Beaumont, dont il s'agit ici, sortoit de la maison de Beaumont qui, comme les deux précédentes,

*servir, disoit-il, sous un si grand et renommé capitaine.* Plusieurs autres gentilshommes imitèrent ce vertueux exemple, et se rendirent auprès de Bayard pour apprendre sous lui le métier de la guerre; entr'autres le capitaine Boccard, de la maison de Refuge, et le seigneur de Montmoreau, qui lui menèrent chacun mille hommes de pied.

A son arrivée, il trouva la place hors d'état de soutenir le siège, auquel on s'attendoit du jour au lendemain. Son premier soin fut de faire sortir par le pont de la Meuse toutes les bouches inutiles, et de faire rompre le pont sitôt que tout fut dehors; ensuite il rassembla tous les chefs de la ville, et ceux de la garnison qu'il y avoit trouvée, leur fit jurer de ne jamais parler de rendre la place, mais de la défendre jusqu'à la mort; et si les vivres nous manquent, ajouta-t-il en riant, nous mangerons nos chevaux et nos bottes. Puis il ordonna de réparer les endroits fortifiés, de fortifier ceux qui ne l'étoient pas; et pour donner courage aux travailleurs, il mit le premier la main

---

étoit de celles que nous avons dit ailleurs avoir été qualifiées par excellence, l'écarlate de la noblesse du Dauphiné, et que les anciens auteurs nomment très-noble et très-ancienne chevalerie. Elle étoit connue dès l'an 1080, sous le nom de Bellemonte, à cause du château de Beaumont qu'elle possédoit dans la vallée de Graisivaudan, et qu'elle a possédé jusqu'en l'année 1617.

Elle étoit divisée en un très-grand nombre de branches, dont quelques unes se sont transplantées en différentes provinces, comme le Languedoc, le Périgord, le Limosin, etc. Il est constatée par une généalogie imprimée en 1757, qu'elle ne s'est alliée qu'aux maisons de ces provinces, et qu'elle a produit de grands hommes d'état et de guerre.

à l'œuvre , et leur distribua plus de six mille écus de son argent : *Camarades*, leur disoit-il, *nous sera-t-il reproché que cette ville soit perdue par notre faute , vu que nous sommes si belle compagnie ensemble , et de si gens de bien ? Il me semble que si nous étions dans un pré , n'ayant devant nous qu'un fossé de quatre pieds , encore combattrions-nous un jour entier avant que d'être défaits ; Dieu merci , nous avons fossés , murailles et remparts , où je crois avant que les ennemis mettent le pied , beaucoup des leurs dormiront aux fossés.* Enfin , il encourageoit tellement ses gens que tous pensoient qu'il leur suffisoit de l'avoir pour chef , et qu'ils étoient invincibles.

Deux jours après qu'il fut dans la place , le siège y fut mis de deux côtés , en deça de la Meuse , par le capitaine Sickengen , avec quatorze ou quinze mille hommes , et au delà par le comte de Nassaw , avec plus de vingt mille. Le lendemain ils envoyèrent un héraut sommer Bayard de leur remettre la place. Le héraut , introduit dans la ville , fit sa commission , qui étoit de remontrer de leur part , au commandant , qu'elle n'étoit pas pour leur résister long-temps , qu'ils estimoient *la grande et louable chevalerie qui étoit en lui , et seroient merveilleusement déplaissans s'ils étoient pris d'assaut , car son honneur en amoindriroit ; et par aventure lui coûteroit-il la vie.* Qu'enfin , s'il vouloit se rendre , ils lui feroient telle composition qu'il voudroit. Bayard , à ces propositions , répondit en souriant : « Qu'il ne savoit

» pas avoir l'honneur d'être connu des seigneurs de Nassaw et de Sickengen , qu'il les remercioit de leurs offres gracieuses ; mais que le roi l'ayant choisi pour garder la place , il la conserveroit si bien qu'ils s'ennuieroient du siège avant lui , et qu'avant que d'entendre à en sortir , il espéroit faire dans les fossés un pont de corps morts sur lesquels il pourroit passer. » Le héraut ; congédié avec cette vaillante réponse , la rendit à ses maîtres , en présence d'un capitaine français , nommé Jean Picard , qui leur dit : Messeigneurs , je connois ce capitaine Bayard , et j'ai servi sous lui ; ne vous attendez pas d'entrer dans cette place tant qu'il sera vivant ; c'est un homme qui donne du cœur aux plus lâches ; je vous assure que lui et les siens mourront sur la brèche avant que nous y mettions le pied , et que pour moi je voudrois qu'il y eût dans la ville deux mille hommes de plus , et que sa personne n'y fût point. Capitaine Picard , répondit le comte de Nassaw , ce seigneur de Bayard est-il de bronze ou d'acier ? S'il est si brave , qu'il se prépare à nous le faire voir , car d'ici à quatre jours je lui enverrai tant de coups de canon , qu'il ne saura de quel côté se tourner. *A la bonne heure , dit Picard , mais vous ne l'aurez pas comme vous croyez.*

Cela dit , les deux généraux ordonnèrent les batteries de canon , chacun de son côté , et furent si bien obéis , qu'en moins de quatre jours il en fut tiré plus de cinq mille coups contre la

ville ; ceux de dedans répondoient très-bien pour l'artillerie qu'ils avoient. Sitôt que les mille hommes du seigneur de Montmoreau entendirent le premier jeu de ces batteries, ils s'enfuirent malgré lui , les uns par la porte , les autres par dessus les murailles. Cela fut rapporté à Bayard , qui répondit : *Tant mieux , j'aime mieux de tels coquins dehors que dedans , pareille canaille n'étoit pas digne d'acquiescer de l'honneur avec nous.*

Cependant la place étoit grandement incommodée du quartier de Sickengen , parce qu'étant placé sur une colline, il tiroit à son avantage. Bayard , qui non seulement étoit le plus hardi et le plus vigilant homme de son siècle, mais qui n'avoit pas son pareil pour les expédiens, en imagina un bien singulier pour faire déloger Sickengen de son poste , et cet expédient lui réussit. Ce fut d'écrire au seigneur Robert de la Mark , qui étoit à Sedan , une lettre par laquelle, après lui avoir mandé qu'il étoit assiégé de deux côtés , il ajoutoit : *Il me semble que depuis un an vous m'avez dit que vous vous proposiez d'attirer le comte de Nassau au service du roi notre maître , et qu'il est votre parent ; je le désirerai autant que vous , sur la réputation qu'il a d'être gentil galant. Si vous croyez que cela puisse se faire , je vous donne avis d'y travailler plutôt aujourd'hui que demain , parce qu'avant qu'il soit vingt-quatre heures , lui et tout son camp sera mis en pièces. J'ai avis que douze mille Suisses et huit cents hommes d'armes doivent coucher ce soir à trois*

*lieues d'ici , qui demain au point du jour fonderont sur lui , pendant que de mon côté , je ferai une vigoureuse sortie , et sera bienheureux celui qui en échappera. J'ai cru devoir vous en prévenir ; mais il faut me garder le secret.* La lettre écrite, il en chargea un paysan, à qui il donna un écu, et lui dit : Va-t-en porter cette lettre au seigneur de la Mark , qui est à Sedan , à trois lieues d'ici, et tu lui feras les recommandations du capitaine Bayard qui lui écrit. Bayard savoit bien que le paysan seroit infailiblement arrêté en chemin , comme il le fut en effet à deux jets d'arc de la ville, et mené à Sickengen , qui le questionna. Le pauvre homme se crut à son dernier moment : aussi étoit-il en grand danger d'être pendu. Monseigneur , lui dit-il , le grand capitaine qui est dans notre ville , m'envoie porter cette lettre au seigneur de Sedan, et la tirant d'une bourse, il la lui remit. Sickengen l'ouvrit, et fut étrangement étonné de ce qu'elle contenoit, et crut que le comte de Nassaw , avec lequel il avoit eu de vives paroles depuis peu au sujet du commandement , et à qui il avoit refusé d'obéir , vouloit par vengeance lui faire un mauvais tour ; mais , dit-il en jurant , je l'en empêcherai bien ; ensuite il appela cinq ou six de ses capitaines , et leur donna la lettre à lire ; ils en furent aussi indignés que lui , pensant , comme leur chef, que le comte n'avoit mis leur camp de l'autre côté de la Meuse que pour les sacrifier. Aussitôt Sickengen , sans prendre leur avis , fit battre le tambour et sonner à l'é-



tendard , plier bagages et passer la rivière. Le comte qui, de son camp, entendoit le mouvement, envoya un gentilhomme savoir ce que c'étoit. Celui-ci trouva le corps d'armée en armes et en train de passer la Meuse , et retourna en rendre compte à Nassaw, dont la surprise redoubla d'autant plus, que s'éloigner c'étoit lever le siège. Il envoya une seconde fois prier Sickengen de ne pas lever le camp qu'ils n'eussent conférés ensemble ; qu'autrement ce seroit faire contre son devoir et contre le service de l'empereur. Sickengen répondit durement : Allez dire au comte de Nassaw que je ne suis pas sa dupe, que pour son plaisir je ne me tiendrai pas à la boucherie, et que s'il veut m'empêcher de déloger d'ici, nous verrons de lui à moi à qui le camp demeurera. Nassaw, qui comprit encore moins cette dernière réponse que la première, et qui crut que Sickengen passoit pour l'attaquer , mit son armée en bataille ; Sickengen en fit autant dès qu'il eut passé la rivière, les tambours et trompettes faisoient des deux côtés un bruit épouvantable, et il s'embloit que les deux armées allassent fondre l'une sur l'autre. Cependant on s'apaisa ; mais les deux généraux irrités ne voulurent ni se voir , ni se parler de plus de huit jours, et par provision décampèrent tous les deux , chacun de son côté ( Sickengen entra en Picardie, poussa jusqu'à uise, mettant le feu par-tout où il passoit ). Avec le temps ils se raccômodèrent quand ils eurent découvert qu'ils avoient été également dupés.

Ce fut un miracle que le porteur de la lettre échappât du danger qu'il avoit couru ; mais il eut le bonheur de rentrer dans Mézières, où il rendit compte à Bayard, de ce qui lui étoit arrivé, qu'il avoit été arrêté et sa lettre prise, qu'elle avoit occasionné bien du bruit, qu'enfin les ennemis avoient décampé. Bayard rit à gorge déployée du succès de son stratagème, et dans l'excès de sa joie il dit : puisqu'ils n'ont pas voulu commencer le jeu, ce sera donc moi, et dans l'instant il leur envoya cinq ou six volées de canon tout à la fois. Ainsi fut levé le siège de Mézières, après avoir duré trois semaines (16), pendant lesquelles les assiégeans avoient perdu beaucoup de monde, sans avoir osé donner un assant.

Quand le roi apprit la levée du siège de Mézières, et l'artifice dont Bayard s'étoit servi, il en ressentit beaucoup de joie. Il n'avoit souhaité que le temps de rassembler une armée qu'il pût opposer à celle de l'empereur, et Bayard avoit doublé ses espérances en lui procurant cette satisfaction, et en délivrant la Champagne ; si bien que l'armée royale étoit déjà sur la frontière, et campée à Fervaques. Le roi alla le joindre, et le chevalier s'y rendit pour lui rendre compte de son opération ; et chemin faisant reprit Mouzon. Il fut reçu de son prince avec des caresses et des éloges incroyables. Le roi le fit chevalier de son or-

---

(16) Plusieurs écrivains disent six semaines ; mais, suivant les circonstances que nous rapportons, cet espace de temps n'est pas vraisemblable.

dre, et lui donna, par une distinction sans exemple, une compagnie de cent hommes d'armes en chef, honneur qui n'appartenoit qu'aux princes du sang. Toute la France retentit des louanges de Bayard, tout le monde convenant que, sans sa belle résistance à Mézières, l'armée de Charles-Quint auroit pu pénétrer jusqu'au cœur du royaume, d'autant plus aisément que, dans la sécurité où étoit le roi, sur la foi de la paix, il n'avoit point d'armée sur pied en état d'arrêter quarante mille hommes; mais il en tira vengeance en suivant cette armée jusque dans Valenciennes. Et si les Allemands, aux ordres de Sickengen, avoient fait beaucoup de dégât en Picardie, les Français le leur rendirent au double dans le Hainaut.

Ce fut un spectacle touchant que la sortie de Bayard et de ses troupes de la ville de Mézières; les habitans les reconduisirent fort loin avec des actions de grâces et des acclamations; ils les nommoient leurs défenseurs, leurs libérateurs, et baisoient les armes et les casques des soldats. Cet heureux événement y étoit encore célébré tout les ans, à l'époque de la révolution, par une fête pompeuse, dont la principale cérémonie étoit l'éloge de notre chevalier.

Aux approches de l'hiver, le roi vint à Paris, et Bayard l'y accompagna. Les éloges publics recommencèrent à son arrivée : c'étoit tous les jours un concours de grands et de petits pour le voir et le féliciter. Enfin, le parlement de Paris mit le comble à la gloire de notre héros, en lui faisant une députation de présidens et

de conseillers, pour le complimenter sur le grand service qu'il venoit de rendre au roi et à tout le royaume.

Après qu'il eut fait quelque séjour à Paris, il alla passer l'hiver à Grenoble, où il y aurait du superflu à raconter la réception qui l'y attendoit, et les fêtes qu'on lui fit. Outre sa qualité de lieutenant-général de la province, il appartenoit à la plus haute noblesse du Dauphiné, et cette noblesse se faisoit un honneur de partager des lauriers dont il étoit couronné; c'étoit à qui l'aurôit à son tour, et l'on venoit de l'extrémité de la province pour le voir et pour l'admirer.

Au printemps suivant, le roi étant à Compiègne, reçut quelques nouvelles que les Génois vouloient remuer, et qu'il seroit bon de leur envoyer, pour les contenir dans le devoir, un officier sage et prudent. François I ne balança pas sur le choix; il manda d'abord Bayard, dont il connoissoit l'attachement pour ses maîtres, et son empressement à leur être utile. Quand il fut arrivé, il le chargea de cette commission et de ses ordres, et finit par ces propres termes : *Je vous prie, tant que je puis vous prier, de faire ce voyage pour l'amour de moi, ayant grand espoir en votre personne.* Bayard, sans délai, reprit la route de Grenoble, et tout de suite celle de Gênes, où, pendant son séjour, non seulement tout fut tranquille, mais il sut se faire estimer et respecter de tous, tant de gouvernement que de la noblesse et du peuple. Il avoit mené avec lui sa compagnie de cent

hommes d'armes, et celle de cinq cents hommes de pied, et il étoit accompagné de quantité de gentilshommes de la province, entr'autres de Charles Allemand, de Balthazar de Beaumont et du seigneur de Romanèche. Ayant passé quelque tems à Gênes, il alla joindre le maréchal de Foix (17) et le seigneur dom Pédro de Navarre, dont il a déjà été parlé et qui avoit passé du service d'Espagne à celui du roi, et ils se rendirent ensemble à l'armée française devant Milan sous les ordres du fameux Lautrec, aussi maréchal de France (18). Cette campagne ne fut pas heureuse, parce que les suisses, ayant été repoussés à la première attaque à l'affaire de la Bicoque, refusèrent de retourner à la charge, et peu de jours après regagnèrent leur pays, ce qui fut cause que l'on mit le reste des troupes en garnison.

Bayard revint sur la frontière du marquisat de Saluces, avec sa compagnie et deux mille hommes de pied, commandés par deux seigneurs dauphinois, Herculeys et Vatilien, et là, ils attendirent que les ennemis eussent pareillement pris leurs garnisons; ensuite il repassa les monts et se rendit à Grenoble, où il trouva que la peste commençoit à se déclarer. Il eut lieu d'exercer là ses deux vertus favorites, la vigilance et la charité. Il pourvut à tout,

---

(17) Thomas de Foix, connu auparavant et cité dans cette histoire sous le nom du seigneur de Lescun.

(18) Odet de Foix, frère du précédent. Nous en avons parlé plusieurs fois, et tous les historiens l'ont représenté comme un des plus grands hommes de guerre de ce siècle.

nourri à ses dépens les pauvres malades , ou suspects de maladie , les fit assister de médecins , de chirurgiens et de médicamens. Il étendit ses soins et ses bienfaits jusque sur les monastères des deux sexes ; enfin , on eut obligation au chevalier Bayard de la cessation très-prompte de ce redoutable fléau.

(1523). L'année suivante, le roi, qui vouloit absolument rentrer dans son duché de Milan, résolut d'y aller commander une armée en personne ; mais l'évasion de Charles , duc de Bourbon , connétable de France , qui s'étoit jeté dans le parti de l'empereur , fit qu'il changea d'avis , et qu'il envoya , pour commander à sa place , Guillaume Gouffier , seigneur de Bonivet , amiral de France , l'un de ses favoris , et sous lui plusieurs officiers , et surtout Bayard , qu'il n'avoit garde d'oublier.

Tandis que l'amiral mit le siège devant Milan , le chevalier marcha du côté de Lodi avec 8000 hommes de pied , 400 hommes d'armes et huit pièces de canon ; son dessein étoit d'y surprendre le duc de Mantoue , Frédéric de Gonzagues , qui s'y étoit jeté ; mais ce prince ne l'attendit pas : ce fut assez pour lui d'entendre nommer Bayard , et de savoir qu'il n'étoit pas loin , pour qu'il prit le parti de sortir précipitamment de la ville par la porte opposée. Bayard entra dans Lodi sans difficulté , y mit garnison , et tout de suite se rendit devant Crémone , qu'il assiégea et canonna à la barbe des troupes du pape et de Venise , qui n'osèrent s'y opposer ; et il s'en seroit rendu

maître, sans des pluies continuelles et des orages qui durèrent quatre ou cinq jours sans interruption ; ensorte qu'il fut obligé de se retirer , tant parce qu'il avoit les ennemis tout autour de lui , que parce qu'il craignoit de manquer de vivres ; mais , si peu qu'il en eût il en rafraîchit la garnison du château , qui tenoit pour le roi , aussi bien que d'hommes et de munitions.

Au commencement de l'année 1524 , l'armée du roi , devant Milan s'affaiblissoit de jour en jour , pendant que celle de l'empereur se renforçoit. L'amiral Bonivet vint établir son quartier dans une petite ville nommée Biagras, et chargea Bayard de s'avancer jusqu'à un petit village tout proche Milan, nommé Rebec, qui n'avoit ni murailles, ni fossés, ni barricades, et qui touchoit au camp des ennemis. Il lui donna deux cents hommes d'armes, et les deux mille hommes de pied du seigneur de Lorges, pour inquiéter ceux de la ville, leur couper les vivres, et savoir de leurs nouvelles. Bayard, qui toute sa vie n'avoit cherché que les occasions de servir le roi, étoit trop éclairé pour ne pas apercevoir le danger évident de la commission. Il s'en expliqua assez vivement au général, lui remontra que la place n'étoit pas tenable, que la moitié de l'armée ne suffiroit pas pour la garder ; qu'ainsi, n'y ayant que de la honte à y gagner, il le prioit de faire ses réflexions. Mais Bonivet, pour le résoudre, lui promit de lui envoyer un secours de gens de pied, l'assurant qu'il ne sortiroit pas de Milan une *souris* sans

qu'il en fût averti par ses espions. Enfin , soit par belles paroles ou d'autorité , il le déterminâ à se rendre avec son monde dans ce misérable village de Rébec, où non seulement il n'y avoit aucunes fortifications , mais encore où il étoit impossible d'en faire, sinon quelques barrières aux entrées. Quand Bayard y fut arrivé, et qu'il connut par ses yeux le danger du poste où il étoit , il écrivit lettre sur lettre , pour avoir le renfort que l'amiral lui avait promis , et qu'il ne lui envoya point. Alors il ne douta plus que ce général ne l'eût envoyé là pour le faire périr par jalousie , ou par quelque autre motif, dont il se promit bien de le combattre tôt ou tard d'homme à homme.

Le général espagnol , dom Ferd.-François d'Avalos, marquis de Pescaire, avoit un soldat nommé Lupon , d'une force et d'une vitesse extraordinaire à la course , qui se chargea de lui donner des nouvelles sûres de l'état des français à Rébec. Ce soldat, accompagné d'un seul arquebusier , se coula , sans être aperçu , jusqu'à une sentinelle française; il prit l'homme à brasse-corps , le chargea sur ses épaules , et s'en fut aussi légèrement que s'il n'eût rien porté. On lui tira quelques coups d'arquebuse, mais son camarade empêcha qu'on ne le suivît. Lupon apporta le français au marquis de Pescaire, et le mit à ses pieds, si effrayé qu'il ne pouvoit encore parler. C'étoit un fou et un jureur, qui se donnoit cent fois le jour au diable , et qui crut dans ce moment avoir été pris au mot, et que le diable l'emportait. Enfin, re-



venue de sa frayeur, avec bien du temps et de la peine, il instruisit le marquis de la situation où se trouvoit Bayard, et du nombre de son monde; sur ce rapport, le marquis se détermina à surprendre les Français dès la nuit suivante, et d'avoir le chevalier mort ou vif.

Il mit aux champs, entre minuit et une heure, environ sept mille hommes de pied et quinze cents hommes d'armes, guidés par des gens du village même, et qui en connoissoient toutes les avenues. Bayard, qui ne pouvoit être tranquille dans un si mauvais poste, faisoit faire le guet la nuit par la moitié de ses gens, et lui-même en avoit déjà passé trois sans se reposer. Il tomba malade de froid de fatigues et de peines d'esprit; en sorte que, forcé de rester à la chambre, il chargea quelques uns de ses capitaines de faire le guet, et de se relever les uns les autres; mais ils n'en firent rien, et s'allèrent coucher, ne laissant pour leur garde que trois ou quatre misérables archers. Les Espagnols, qui, pour se reconnoître, avoient tous une chemise par dessus leurs habits, s'approchèrent du village; bien étonnés de ne rencontrer personne. Leur première idée fut que Bayard, instruit de leur projet, s'étoit retiré à Biagras; mais ayant fait environ cents pas, ils trouvèrent ces archers faisant le guet, lesquels s'enfuirent criant : *Alarme ! Alarme !* Les Espagnols les suivirent, et furent aussitôt qu'eux aux barrières. Bayard, qui connoissoit tout le danger où il étoit, se reposoit tout vêtu; il fut bientôt sur pied et à

cheval; et vint à la barrière où étoit l'alarme, accompagné de cinq ou six de ses hommes d'armes. Un moment après, arriva à son secours le capitaine de Lorges, avec sa troupe de gens de pied, qui firent des merveilles.

Pendant ce choc, les Espagnols parcouroient tout le village, cherchant le logis de Bayard; car ils ne vouloient autre chose que sa personne, et s'ils eussent pu le prendre, ils s'en seroient retournés contents comme d'une victoire complète. Tandis qu'ils le cherchoient, il étoit à la défense de la barrière, et de là il entendit le bruit du tambour, et jugea du nombre des gens de pied ennemis. Il prit le parti de se retirer le mieux qu'il pourroit, et dit au capitaine de Lorges : Compagnon, mon ami, la partie n'est pas égale; s'ils passent les barrières, nous sommes tous perdus; laissons-leur nos équipages et sauvons les hommes; faites retirer les vôtres, et marchez serrés tant que vous pourrez; et moi avec mes hommes d'armes je ferai l'arrière-garde. Tout cela fut bien et heureusement exécuté, sans qu'il y fût perdu que neuf ou dix hommes, et environ cent cinquante chevaux, qui restèrent aux ennemis avec quelques valets.

La barrière forcée; les Espagnols parcoururent toutes les maisons, croyant y trouver ce qu'ils cherchoient; mais Bayard étoit déjà à Biagras, où il eût de très-vives paroles avec l'amiral; et s'il eût vécu, il lui auroit très-certainement fait mettre l'épée à la main.

Peu après cet échec, l'amiral, qui n'avoit

pas assez de forces pour résister à celles de l'empereur, et qui au contraire voyoit tous les jours son armée diminuer par les maladies, assembla le conseil de guerre, dont le résultat fut qu'il n'y avoit rien de mieux à faire en l'état où ils étoient, que de se retirer. L'ordonnance de la retraite y fut réglée, suivant laquelle l'amiral et Bayard se tinrent à l'arrière-garde, et intimidèrent tellement les ennemis, qu'ils n'osoient les approcher; mais les saluoient de loin à coups de mousquets, d'arquebuses et de fauconneaux. Le lendemain les français continuèrent à se retirer, et les ennemis à les suivre. Ceux-ci avoient jeté sur les deux bords du chemin un nombre d'arquebusiers, à la faveur desquels, sur les huit heures du matin, ils firent une furieuse charge, en laquelle fut blessé le seigneur de Vandenesse, lequel mourut peu après sa blessure, regretté de toute l'armée. L'amiral reçut aussi un coup dans le bras, et fut obligé de se mettre dans une litière et de se retirer, laissant toute la charge à Bayard, auquel il dit : *Je vous prie et conjure, pour l'honneur et la gloire du nom français, que vous défendiez aujourd'hui l'artillerie et les enseignes, que je vous remets et consigne entièrement à votre fidélité, valeur et sage conduite; puisqu'il n'y a personne dans l'armée du roi qui en soit plus capable que vous, soit pour la valeur, l'expérience et le conseil.* A quoi Bayard répondit en homme encore piqué, qu'il auroit souhaité qu'il lui eût fait cet honneur dans une autre occasion plus favorable et moins dangereuse;

*mais, ajouta-t-il, quoiqu'il en soit, je vous assure que je les défendrai si bien, que tant que je serai vivant, elle ne viendront jamais au pouvoir des ennemis.* En effet, il fit pendant deux heures tant et de si vigoureuses charges sur les espagnols, qu'il les-obligeoit à se rejoindre d'abord au corps de leur armée, et puis il revenoit avec ses hommes d'armes, d'un air aussi tranquille que s'il eût été dans un jardin, et tout au petit pas. Il avoit auprès de lui le jeune prince de Vaudemont (19), qui, pour son coup d'essai à la guerre, alloit à la charge en homme consommé dans le métier.

L'artillerie et les enseignes étoient passées et en sûreté, lorsqu'enfin, sur les dix heures du matin, il fut tiré un coup d'arquebuse à croc, dont la pierre vint frapper Bayard au côté et lui rompit l'épine du dos. Quand il sentit le coup, son premier cri fut : *Jésus ! ah, mon Dieu ! je suis mort !* Ensuite il baisa la croisée de son épée, en guise de croix ; il changea de couleur ; et ses gens, le voyant chanceler, allèrent à lui, et voulurent le retirer de la mêlée : son ami d'Alègre l'en pressa beaucoup, mais il ne voulut pas le permettre. C'est fait de moi, leur disoit-il ; je suis mort, et ne veux pas, dans mes derniers momens, tourner le dos à l'ennemi pour la première fois de ma vie. Il eut encore la force d'ordonner que l'on allât à la charge, voyant que les espagnols commen-

---

(19) Louis de Lorraine, second fils du duc René. Il avoit deux frères, l'aîné étoit Antoine, duc de Lorraine, et son Cadet, Claude, duc de Guise.

coient à s'avancer ; puis il se fit descendre à l'aide de quelques suisses, au pied d'un arbre, *en sorte*, disoit-il, *que j'aie la face regardant les ennemis*. Son maître-d'hôtel, qui étoit un jeune gentilhomme dauphinois, nommé Jacques Jeoffire de Milieu, fondeit en larmes auprès de lui, ainsi que ses autres domestiques. Bayard les consoloit lui-même : C'est, disoit-il la volonté de Dieu de me retirer à lui ; il m'a conservé en ce monde assez longtems, et m'a fait plus de bien et de graces que je n'en ai jamais mérité. Ensuite, faute de prêtre, il se confessa à son gentilhomme, à qui il recommanda qu'on le laissât en la place où il étoit, parce qu'il ne pouvoit se remuer sans ressentir des douleurs insupportables. Le seigneur d'Alègre, prévôt de Paris, lui demanda et reçut ses dernières volontés ; et un capitaine suisse, Jean Diesbac, s'offrit à le faire enlever de là, de peur qu'il ne tombât au pouvoir des ennemis ; mais il lui répondit, et à tous les officiers qui l'environnoient : Laissez-moi le peu que j'ai à vivre pour penser à ma conscience ; je vous supplie vous-mêmes de vous retirer, de peur d'être faits prisonniers, et ce seroit pour moi un surcroît de douleur si cela arrivoit : c'est fait de moi ; vous ne sauriez me soulager en rien ; tout ce que je vous demande, seign. d'Alègre, c'est d'assurer le roi que je meurs son serviteur, sans autre regret que de ne lui pouvoir plus rendre mes services ; présentez mes respects à tous messeigneurs les princes de France et à tous les gentilshommes et ca-

pitaines; et adieu, mes bons amis, je vous recommande ma pauvre ame. Alors tous se retirèrent; et prirent de lui le dernier congé, avec des cris et des gémissemens qui furent entendus de l'armée ennemie, au pouvoir de laquelle il demeura.

Dans le moment arriva auprès de lui le marquis de Pescaire (20), qui, les larmes aux yeux; lui dit ces belles paroles : *Plût à Dieu, seigneur de Bayard, avoir donné de mon sang ce que j'en pourrois perdre sans mourir, et vous avoir mon prisonnier en bonne santé; vous connoîtriez bientôt combien j'ai toujours estimé votre personne, votre bravoure et toutes les vertus qui sont en vous, et que depuis que je me mêle des armes, je n'ai jamais connu votre pareil.* Aussitôt ce seigneur fit apporter son propre pavillon avec son lit, le fit tendre autour du mourant, et lui-même aida à l'y coucher en lui baisant les mains. Il lui donna une garde pour qu'il ne fût ni fouillé, ni pressé, ni offensé, et lui-même amena un prêtre, auquel Bayard se confessa avec une connoissance parfaite et une piété édifiante. ( Oh ! généreux marquis. digne d'une mémoire éternelle ! la postérité dira de vous, tant que le nom de Bayard subsistera, que la vertu a ses droits sur les grands cœurs, même ennemis. )

---

(20) Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescaire, au royaume de Naples, du chef de sa mère Antoinette d'Aquino, femme d'Inigo d'Avalos, lequel étoit fils de Ruis Lopes d'Avalos, connétable de Castille, vivant en 1390.

Toute l'armée espagnole s'empressa, depuis le plus grand jusqu'au plus petit à venir admirer ce héros expirant. Le connétable de Bourbon, qui, comme nous l'avons dit, étoit passé au service de l'empereur, y vint comme les autres, et lui dit : *Ah ! capitaine Bayard, que je suis marri et déplaisant de vous voir en cet état ! je vous ai toujours aimé et honoré pour la grande prouesse et sagesse qui est en vous ; ah ! que j'ai grande pitié de vous !* Bayard rappela ses forces, et lui dit d'une voix assurée : *Monseigneur, je vous remercie ; il n'y a point de pitié en moi, qui meure en homme de bien, servant mon roi ; il faut avoir pitié de vous, qui portez les armes contre votre prince, votre patrie et votre serment.* Le conétable resta un peu de tems avec lui, et l'entretint des raisons qu'il avait eues de sortir du royaume ; mais Bayard l'exhorta à rechercher les bonnes grâces du roi ; qu'autrement il resteroit toute sa vie sans biens et sans honneur.

Bayard, demeuré seul, ne pensa plus qu'à mourir ; il récita dévotement le pseaulme *Miserere mei, Deus*, après lequel il prononça à haute voix cette prière : « Mon Dieu, qui avez promis un asile dans votre miséricorde aux plus grands pécheurs qui retourneroient à vous sincèrement et de tout leur cœur ; je mets en vous toute ma confiance, et toute mon espérance dans vos promesses. Vous êtes mon Dieu, mon créateur, mon rédempteur. Je confesse vous avoir mortellement offensé, et que mille ans de jeûne au pain et à l'eau

dans le désert , ne pourroient acquitter mes fautes ; mais, mon Dieu, vous savez que j'étois résolu d'en faire pénitence , si vous m'eussiez conservé la vie ; je sens toute ma foiblesse , et que par moi-même je n'aurois jamais pu mériter l'entrée en votre paradis, et que nulle créature ne peut l'obtenir que de votre infinie miséricorde..... Mon Dieu ! mon père ! oubliez mes fautes ; n'écoutez que votre clémence..... Que votre justice se laisse fléchir par les mérites du sang de Jésus-Christ... » La mort lui coupa la parole. Son premier cri , quand il se sentit blessé à mort , fut le nom de *Jésus* , et ce fut en invoquant ce nom adorable que le héros rendit son ame à son créateur , le 30 avril 1524 , âgé de quarante-huit ans.

Les espagnols lui donnèrent des larmes aussi sincères que s'il les avoit méritées de leur part , comme il avoit mérité celles de toutes la France. Dès qu'il fut mort , la garde que le marquis de Pescaire lui avoit donnée le transporta , suivant les ordres de ce seigneur , dans l'église la plus prochaine , où il lui fit faire des services pendant deux jours , ensuite ont remis le corps à son gentilhomme et à ses domestiques, avec des passeports pour le transporter en France.

Quand le roi apprit la mort de Bayard , il en fut vivement affligé pendant plusieurs jours, et lui rendit ce témoignage : « Qu'on avoit perdu un grand capitaine , dont le nom seul faisoit honorer et craindre ses armes ; que véritablement , il méritait des plus hautes



charges et bieufaits qu'il n'en avoit possédé. » Mais il sentit bien autrement combien il avoit perdu , au mois de février suivant , quand , après la bataille de Pavie , il se vit prisonnier de l'empereur et conduit en Espagne. « Si le chevalier Bayard , disoit-il au seigneur de Montchenu , qui le suivit dans sa prison , en Espagne , si le chevalier Bayard , qui étoit vaillant et expérimenté , eût été vivant et près de moi , mes affaires , sans doute , auroient pris un meilleur train ; j'aurois pris et cru son conseil ; je n'aurois séparé mon armée , et je ne serois sorti de mon retranchement , et puis sa présence m'auroit valu cent capitaines ; tant il avait gagné de créance parmi les miens , et de crainte parmi mes ennemis. Ah , chevalier Bayard ! que vous me faites grande faute ! ah , je ne serois pas ici. »

Le corps de notre héros fut apporté en France , dans sa province natale , pour y être déposé , suivant ses dernières volontés , auprès de ses ancêtres , dans l'église de Crenion. Son convoi passa par le Piémont et la Savoie ; et partout il y avoit ordre du duc de Savoie de le recevoir avec les mêmes honneurs qu'on auroit rendus à un prince de son sang , de lui faire des services solennels dans toutes les églises de la route , et de l'y déposer les nuits.

Quand il fut arrivé en Dauphiné , les larmes et les gémissemens que l'on avoit donnés à la nouvelle de sa mort , recommencèrent et furent universels. Il seroit impossible d'exprimer les regrets de toute cette province. Les

prélats , le clergé , la robe et la noblesse , les riches et les pauvres ; tous sembloient avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher , et peut-être n'y avoit-il jamais eu avant lui un deuil aussi général. La cour de parlement, la chambre-des-comptes avec la noblesse et la bourgeoisie de Grenoble , allèrent au-devant du convoi jusqu'à demi-lieue de la ville , et le conduisirent en l'église cathédrale, où le lendemain ils assistèrent au service qui fut fait pour lui; *non ducali modo, sed regio apparatu* , avec l'appareil dû aux princes; lequel fini, le corps fut transporté, non à Grenion, comme il l'avait ordonné, mais à demi-lieue de la ville en un couvent de minimes, fondé par son oncle Laurent Allemand , évêque de Grenoble , et il fut accompagné du même cortège qui avoit honorée son arrivée. Là il repose sous une grande pierre au pied des marches du sanctuaire ; et à main droite , au-dessus d'une porte d'entrée du monastère, on voit son buste en marbre blanc, ayant le collier de l'ordre ; et sur un autre marbre blanc au-dessous , on lit une épitaphe latine , que le lecteur trouvera à la fin de cet ouvrage.

Il y a ici une observation à faire , qui est que ce buste paroît fait au hasard et sans aucune ressemblance; ou bien que le portrait de Bayard, que l'on voit dans la galerie du Palais-Royal, à Paris, est un ouvrage d'imagination. Je les ai vus tous les deux, et ne leur ai trouvé aucune conformité. Mais je trouve le tableau plus conforme que le buste, suivant la description que

plusieurs auteurs nous ont laissée de la personne et des traits de Bayard. Quoi qu'il en soit, la ville de Grenoble fit un fonds de mille livres pour ériger un mausolée à ce héros. Henri IV, étant en Dauphiné, ordonna une somme de trois mille livres pour le même sujet; mais ces deux projets sont restés sans exécution; et un gentilhomme, son compatriote, dont le nom mérite d'être conservé à la postérité, Scipion de Pollond, seigneur de Saint-Agnin, sans être son parent nison allié, lui a rendu ce devoir, en lui érigeant ce buste et l'épithaphe dont nous venons de parler,

Tous les écrivains qui ont eut lieu de parler de Bayard, soit de son temps ou depuis sa mort, Français, Allemands, Espagnols, Italiens ou autres, amis ou ennemis, se sont accordés, sans aucune exception, à le louer de toutes les vertus qui peuvent décorer l'humanité, et qu'il a toutes réunies, la piété, la charité, la modestie, la générosité, la valeur, la grandeur d'ame dans le péril, l'intrépidité, la bonté dans la victoire, le désintéressement, le talent d'obéir et celui de commander, la justesse du conseil, la fécondité pour les expédiens, la fidélité pour ses rois, pour sa patrie et pour ses devoirs; il avoit tout, et ces vertus ne peuvent être mieux exprimés que par le surnom que son siècle même lui a décerné, de chevalier sans peur et sans reproche.

Ceux qui auront le loisir ou la curiosité de consulter les auteurs que nous citons, doivent lire le *Loyal serviteur*, Godefroy, Champier,

Martin du Bellay, Jean d'Auton, abbé d'Angle, l'histoire de Louis XII, celle de Charles, dernier duc de Bourgogne, par Marillac, Etienne Pasquier, liv. 5, chap. 20.

Quant à nous, nous ne pouvons nous refuser d'analyser succinctement l'éloge qui termine le supplément du président d'Expilly.

Bayard étoit né avec toutes les vertus, et sans aucun vice ; il aimoit et craignoit Dieu, avoit toujours recours à lui dans ses peines, et le prioit assidûment le matin et le soir, et pour cela vouloit toujours être seul. Il ne refusa jamais de secourir le prochain, soit en rendant service, soit en assistant de son argent ; ce qu'il faisoit toujours dans le secret et de bonne grace. Les pauvres nobles sur-tout n'ont jamais essuyé de refus de sa part, quelque chose qu'ils souhaitassent de lui. On a estimé qu'il avoit marié pendant sa vie plus de cent pauvres orphelines, nobles et autres. Les veuves étoient assurées de trouver chez lui de la consolation et des secours. A la guerre, il remontoit un homme d'armes, donnoit des habits à un autre, en aidait un autre de ses deniers, et leur persuadoit encore que c'étoit lui qui leur devoit de la reconnoissance. Il eut de grandes et nombreuses occasions de gagner de l'argent, soit en rançon ou autrement, mais il distribuoit tout et ne se réservait rien. Jamais il ne sortoit d'un logement en pays conquissans payer ce que il se trouvoit avec certaines nations qui, pour l'ordinaire, mettoient le feu aux lieux qu'ils abandon-

noient , il restoit le dernier à la garde de la maison qu'il quittoit , et la préservoit de l'incendie. Il étoit ennemi juré des flatteurs et de la flatterie , et à quelque grand prince qu'il eût à parler , il ne lui a jamais dit que la vérité. La médisance lui étoit odieuse , et jamais il n'y a pris part ; au contraire , il la réprimoit autant qu'il lui appartenoit de le faire. Il méprisa toutes sa vie les richesses , et fit toujours peu d'estime des riches , s'ils étoient sans vertus. Il haïssoit également l'hypocrite et le faux brave , et punissoit avec sévérité ceux qui quittoient leurs enseignes pour piller. Pour ce qui est de sa bravoure , de sa sagesse dans le conseil , de sa prudence dans l'action , nous ne pourrions que répéter ce que l'on a vu dans son histoire. Il avoit fait son apprentissage des armes sous le célèbre capitaine Louis d'Ars ; aussi lui porta-t-il toute sa vie respect et obéissance comme à son maître , ou plutôt comme à un roi. Enfin , nous terminons cet éloge pour observer que Bayard n'a pas été de ceux qui , ayant bien commencé , se rallentissent , ni de ceux qui terminent leur carrière plus honorablement qu'ils ne l'ont commencée. Ses vertus se sont montrées dès l'enfance ; elles se sont développées avec l'âge ; les honneurs ne les ont pas altérées , et elles ont été couronnées par la mort la plus glorieuse , et par un renom que la postérité la plus reculée respectera.

Bayard ne fut point marié ; mais il en avoit contracté , verbalement et par lettre , l'engagement avec une belle et noble demoiselle de la maison de Treque , dans le Milanais , de laquelle il avoit

eu une fille naturelle, nommée Jeanne Terrail, digne fille du plus vertueux de tous les pères. Il lui fit donner la plus belle éducation, et elle y répondit si bien, qu'on ne la regarda jamais dans la famille du chevalier comme une fille naturelle ; elle y étoit traitée de nièce, et, comme telle, fut mariée un an après la mort de son père, à François de Bocfozel, seigneur de Chastelart, et dotée par ses oncles comme leur héritière ; et tout le monde, tant qu'elle vécut, reconnut et honora en elle la digne image du chevalier sans peur et sans reproche.

Bayard avoit la taille élevée, droite, et peu d'embonpoint ; il étoit blanc de visage, avoit de belles couleurs, les yeux noirs et pleins de feu (21). Il étoit extrêmement gai, toujours égal, et ses propos, même dans les occasions les plus sérieuses, étoient accompagnés de saillies. Quoique ses avis prévalussent presque toujours, jamais on ne le vit prendre le ton sur personne, ni dépriser l'avis d'autrui.

Il haïssoit mortellement l'usage des arquebuses, comme s'il eût prévu qu'il en dût mourir ; c'est une honte, disoit-il, qu'un homme de cœur soit exposé à périr par une misérable *friquennelle*, dont il ne peut se défendre. Aussi faisoit-il peu de quartier, à ceux

---

(21) Suivant ce portrait d'après d'Expilly et Champier, j'ai dit que le tableau de la galerie du Palais - Royal doit mieux ressembler à Bayard que le buste de son tombeau, néanmoins je les crois tous deux faits d'idée et sans modèle.

qui lui tombaient dans les mains avec cette arme.

Si sa mort vérifia exactement l'horoscope de l'astrologue de Carpy , qui lui avoit prédit en 1512 qu'il avoit encore douze ans à vivre, et qu'il moureroit d'un coup d'artillerie, le surplus de la prédiction ne fut pas moins vrai ; « Tu seras riche d'honneur et de vertus.... des biens de la fortune tu n'en auras guère... Ton roi t'aimera et t'estimera; mais les envieux l'empêcheront de te faire de grands biens , et de te mettre aux honneurs que tu as mérités. »

Il n'étoit pas né riche , et n'augmenta son bien que de l'acquisition qu'il fit du domaine du roi, d'un droit honorifique; ce fut une portion de la terre d'Avalon , qu'il acheta quatre mille livres , pour décorer sa seigneurie de Bayard d'une juridiction : mais , avec cette augmentation, tout ce qu'il laissa en mourant ne valoit pas plus de quatre cents livres de rente. Exemple admirable de désintéressement dans un homme qui avoit été neuf ans lieutenant - général pour le roi , dans une grande province, et qui avoit touché des sommes immenses en rançons! aussi, disoit-il souvent : *ce que le gantelet amasse , le gorgerin le dépense.*

Le président d'Expilly dit que le général des Chartreux , ordonna , pour le repos de l'ame de Bayard , un anniversaire à perpétuité dans tout son ordre ; mais il a dû être abrogé puisqu'il ne s'exécutoit plus. J'ai vu les rituels des chartreux , en plusieurs de leurs maisons, où il n'en est fait aucune mention ; soit que

l'écrivain ait hasardé cet anecdote , soit que l'ordonnance du général ait été révoquée depuis.

Un auteur moderne ( M. d'Auvigny ) a cru qu'il auroit manqué quelque chose à la gloire de Bayard , s'il n'en eût pas fait un homme de lettres. On ne sait d'après quel historien il lui a donné ce mérite ; nous n'en voyons aucun qui en ait fourni une seule autorité. Il auroit dû , au contraire , mettre en parallèle le siècle d'ignorance où est né notre héros, avec le siècle de Louis XIV et le nôtre, et comparer ce que Bayard a été dans un temps, où les sciences existant à peine , il n'a dû ses talens qu'à lui-même ; avec ce qu'il auroit été si à ses talens qu'il ne tenoit que de la nature , il eût ajouté l'étude des sciences militaires , et cultivé toutes les autres ; s'il eût vécu enfin dans un siècle où la plus haute naissance et les plus grandes dignités ne peuvent sauver l'ignorance du mépris qu'elle mérite.

F I N.



## ÉPITAPHE DU CHEVALIER BAYARD,

Dans l'église des Minimes , près Grenoble.

*Lapis hic superbit tumulo, non titulo..... Ubi  
sepultus est heros maximus, suo ipsemet sepul-  
chro maximo.*

D. O. M.

PETRUS TERRALIUS, Bayardus, vic puber, addictus  
castrensibus operis, præclare, factis tempora elusit, vir-  
tutis miraculo prælusit, primo fermè militiæ tyrociniò  
magnus; prodigiosæ fortitudinis, quæ domis, quæ foris,  
spectacula juvenis dedit; sed illustri præser tim Italiæ  
theatro lauris adlata litia geminum in fronte honorem  
divisere. Ubi virum animosa maturitas et experientia tulerunt,  
quæ fluxit fortia facta vetustas, fecit. Bayardum  
Atcidi confudit impavidi et inculpatè equitis cognomen-  
tum: constantis famæ vulgata, virtutis appellationem suo  
nomine occupavit. Tres illum reges, lustris ferè septem,  
gravibus gerendi bellis institutis, suæ militiæ profectum  
habuerunt. Illi honorem stipendio potiorem emeriro, vic-  
tori triumphatæ decora virtus decraverat, sed honoris  
currus, tot Victoris onustus, nullo, virtutis magnitu-  
dine laboravit. Rehiæ vicis, in Delphinatûs provinciâ  
præfecto, ingens honor fuit; honore eo non egere; non  
concessum regni insigne, sed præmiûm; regem suum  
gladu succintu, miliciæ inauguravit. Illud tandem due  
semper victori decrat, ut lethum vinceret: vicit. Attonitæ  
mortis, nec ausæ luctari, ferendum se fulmineo telo  
objecit. Erubuit hæc, et quod victa, et quod immatura.  
Ille equo desiliens, victoris fessus, sub arbo re resedit  
et vultu in hostem converso, placidè oculos et diem clausit  
1524, ætatis 48.

Moriturum monumentum non morituris cineribus, N.  
Scipio de Polond, D. de Saint-Agnin, suis sumptibus  
accuravit.

## TRADUCTION

### *De l'Építaphe du Chevalier Bayard.*

PIERRE TERRAIL, seigneur de Bayard, à peine hors de l'enfance, porta les armes. Ses beaux faits devancèrent ses années. Ses coups d'essai furent les chefs-d'œuvre d'un guerrier consommé. Il se signala dans sa patrie et dans les pays étrangers. Mais l'Italie fut le théâtre où il parut avec plus de gloire, et où les lys et les lauriers partagèrent l'honneur de la couronner. Devenu homme par la vigueur de l'âge et par l'expérience, il égala tout ce que l'antiquité fabuleuse a raconté de ses héros. Le surnom de Chevalier sans peur et sans reproche lui fut commun avec Hercule. Sa réputation, répandue généralement, avoit attaché à son nom seul l'idée de toutes les vertus réunies. Il servit et commanda, sous trois rois, pendant près de trente-cinq ans. La vertu lui avoit décerné l'honneur du triomphe, qu'il estimoit plus que les richesses ; mais le char plia sous le poids des lauriers et des victoires dont il étoit surchargé. Nommé lieutenant-général pour le roi, en Dauphiné, ce qu'il y eut de plus glorieux pour lui fut d'être supérieur à sa dignité. Chevalier de l'ordre du roi, il reçut moins une grâce que le prix de ses exploits, et il eut l'honneur de donner à son tour l'ordre de chevalerie à son souverain. Enfin, il ne manquoit aux victoires d'un si grand capitaine que de triompher de la mort. Il en triompha : elle fut étonnée elle-même du courage avec lequel il s'offrit au coup mortel. Elle rougit de sa défaite et d'un trait si précipité. Sitôt qu'il l'eut reçue, il se fit descendre de son cheval au pied d'un arbre : là, succombant sous ses trophées ; et le regard encore tourné vers l'ennemi, il ferma les yeux à la lumière, en l'année 1524, âgé de quarante-huit ans.

Le temps pourra détruire ce monument ; mais les dépouilles qu'il renferme seront immortelles. Il fut érigé aux dépens de Scipion Polond, seigneur de Saint-Aguin.

